
Digitized by Google



Digitized by Google



Digitized by Google



Palat. L V 26 / 33

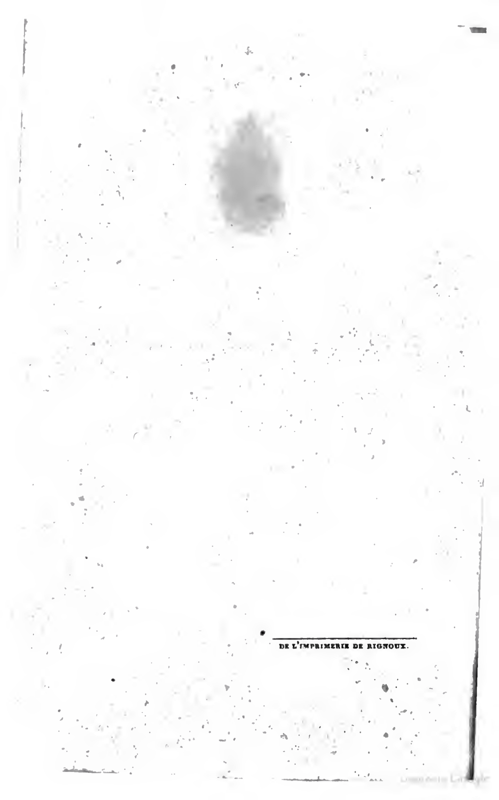
Digitized by Google

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE SIR WALTER SCOTT.

TOME TRENTE-TROISIÈME.



DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX.

Digitized by Google

QUENTIN

DURWARD.

> La guerre est ma patrie,
> Mon barnois ma maisou,
> Et en toute saison
> Combattre c'est ma vie.
>
> *Ancienne ballade française.*

TOME PREMIER.



PARIS,
CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE, RUE DE SEINE, N° 12.

M DCCC XXIII.

Digitized by Google

INTRODUCTION.

« Et un homme qui a fait des pertes, — allez ! »
SHAKSPEARE. *Beaucoup de bruit pour rien.*

QUAND l'honnête Dogberry[1] récapitule tous ses titres à la considération, qui, à son avis, auroient dû le mettre à l'abri de l'apostrophe injurieuse que lui a adressée *Monsieur le gentilhomme Conrade*, il est à remarquer qu'il ne parle pas avec plus d'emphase même de *ses deux robes* (chose assez importante dans certaine ci-devant capitale que je connois), ni de ce qu'il est *un aussi joli morceau de chair que qui que ce soit dans Messine*, ni même de l'argument conclusif qu'il est *un camarade assez riche*, que de ce qu'il est *un homme qui a fait des pertes.*

Dans le fait, j'ai toujours observé que vos enfants de la prospérité, soit pour ne pas éblouir de tout l'éclat de leur splendeur ceux que le destin a traités moins favorablement, soit parce qu'ils

[1] Dogberry est un officier de police ridicule dans la pièce d'où est tirée l'épigraphe : Conradé lui dit qu'il est un âne ; ce qui fâche beaucoup cette espèce de Bridoison.

(*Note du Traducteur.*)

pensent qu'il est aussi honorable pour eux de s'être élevés en dépit des calamités, qu'il l'est pour une forteresse d'avoir soutenu un siége; j'ai toujours observé, dis-je, que ces gens-là ne manquent jamais de vous entretenir des pertes que leur occasione la dureté des temps. Vous dînez rarement à une table bien servie, sans que les intervalles entre le Champagne, le Bourgogne et le vin du Rhin soient remplis, si votre Amphytrion est un capitaliste, par des plaintes sur la baisse de l'intérêt de l'argent, et sur la difficulté de trouver à placer celui qui reste improductif entre ses mains; ou, si c'est un propriétaire, par de tristes commentaires sur l'arriéré des rentes et la diminution des loyers. Cela produit son effet. Les convives soupirent, et secouent la tête en cadence avec leur hôte, regardent le buffet chargé d'argenterie, savourent de nouveau les excellents vins qui circulent rapidement autour de la table, et pensent à la noble bienveillance qui, ainsi privée de ses moyens, fait un usage si hospitalier de ce qui lui reste; ou, ce qui est encore plus flatteur, ils s'étonnent de la nature de cette richesse qui, nullement diminuée malgré ces pertes, continue, comme le trésor inépuisable du généreux Aboulcasem, à fournir des distributions copieuses sans qu'il y paroisse.

Cette manie de doléances a pourtant ses bornes,

de même que les plaintes des valétudinaires, qui, comme ils le savent tous, sont le passe-temps le plus agréable, tant qu'ils ne sont affectés que de maladies chroniques. Mais je n'ai jamais entendu un homme dont le crédit va véritablement en baissant, parler de la diminution de ses fonds; et mon médecin, homme aussi humain qu'habile, m'assure qu'il est fort rare que ceux qui sont attaqués d'une bonne fièvre, ou de quelque autre de ces maladies aiguës

Dont la crise mortelle aussi bien que prochaine,
Pronostique la fin de la machine humaine,

trouvent dans leurs souffrances un sujet de conversation.

Ayant bien posé toutes ces choses, je ne puis plus cacher à mes lecteurs que je ne suis ni assez oublié, ni assez bas en finances pour ne pas avoir ma part de la détresse qui afflige en ce moment les capitalistes et les propriétaires des trois royaumes. Vos auteurs qui dînent avec une côtelette de mouton peuvent être charmés que le prix en soit tombé à trois pence la livre, et se féliciter, s'ils ont des enfants, de ce que le pain de quatre livres ne leur coûte plus que six pence; mais nous qui appartenons à cette classe que la paix et l'abondance ruinent, — nous qui avons des

terres et des bœufs, et qui vendons ce que ces pauvres glaneurs sont obligés d'acheter, — nous sommes réduits au désespoir précisément par les mêmes causes qui feroient illuminer tous les greniers de Grub-Street [1], si Grub-Street avoit jamais des bouts de chandelles de reste. Je mets donc en avant, avec fierté, mon droit de partager les calamités qui ne tombent que sur les riches; je me déclare, comme Dogberry, *un camarade assez riche*, et cependant *un homme qui a fait des pertes*.

Avec le même esprit de généreuse émulation, j'ai eu recours récemment au remède universel contre le mal de *l'impécuniosité* [2] pendant un court séjour dans un pays méridional; par-là, non-seulement j'ai épargné plusieurs voitures de charbon, mais j'ai eu aussi le plaisir d'exciter une compassion générale pour la décadence de ma fortune, parmi ceux qui, si j'eusse continué à dépenser mes revenus au milieu d'eux, auroient pu me voir pendre sans que cela les inquiétât beaucoup : ainsi, tandis que je bois mon *vin ordinaire*, mon brasseur trouve que le débit de sa petite

[1] Quartier de la *petite propriété littéraire*, pour nous servir d'un terme honnête envers les petits auteurs.

[2] L'auteur fait ici un mot nouveau *impecuniosity*.

(*Notes du Traducteur.*)

Digitized by Google

bière diminue. Tandis que je vide mon flacon à cinq francs, ma portion quotidienne de Porto reste entre les mains de mon marchand de vin. Tandis que ma *côtelette à la Maintenon* fume sur mon assiette, le formidable aloyau reste accroché à une cheville dans la boutique de mon ami à tablier bleu, le boucher du village. En un mot, tout ce que je dépense ici forme un déficit aux lieux de mon domicile ordinaire. Jusqu'au petit sous que gagne *le garçon perruquier*, et même la croûte de pain que je donne à son petit chien au derrière tondu et aux yeux rouges, sont *autant de perdu* pour mon ancien ami le barbier et pour l'honnête Trusty, gros mâtin qui est dans ma cour. C'est ainsi que j'ai le bonheur de savoir à chaque instant du jour que mon absence est sentie et regrettée par ceux qui s'inquiéteroient fort peu de moi, s'ils me voyoient dans mon cercueil, pourvu qu'ils puissent compter sur la pratique de mes héritiers. J'excepte pourtant solennellement de cette accusation d'égoïsme et d'indifférence le fidèle Trusty, mon chien de cour, dont j'ai raison de croire que les politesses à mon égard avoient des principes plus désintéressés qu'aucune des personnes qui m'aident à dépenser les revenus que je dois à la libéralité du public.

Hélas! à l'avantage d'exciter cette sympathie

chez soi sont attachés de grands inconvénients personnels.

Veux-tu me voir pleurer? pleure d'abord toi-même,

dit Horace; et véritablement je pleurerois quelquefois quand je songe que mes jouissances domestiques, devenues des besoins par l'habitude, ont été changées pour les équivalents étrangers que le caprice et l'amour de la nouveauté ont mis à la mode. Je ne puis m'empêcher d'avouer que mon estomac, conservant ses goûts nationaux, soupire après la bonne tranche de bœuf, apprêtée à la manière de Dolly, servie toute chaude en sortant du gril, brune à l'extérieur, et devenant écarlate au premier coup de couteau. Tous les mets délicats inscrits sur la *carte* de Véry, et ses mille manières d'orthographier ses *bifsteks de mouton*, ne peuvent y suppléer. Ensuite le fils de ma mère n'a aucun goût pour les libations claires, et aujourd'hui qu'on peut avoir la drèche presque pour rien, je suis convaincu qu'une double mesure de grain doit avoir changé cette *pauvre créature domestique*, *la petite bière*, en une liqueur vingt fois plus généreuse que ce breuvage acide et sans force qu'on honore ici du nom de vin, quoique sa substance et ses qualités la rendent plutôt semblable à l'eau de

la Seine. Les vins français de première qualité sont assez bons ; il n'y a rien à dire contre le Château-Margot et le Sillery, et cependant je ne puis oublier la qualité généreuse de mon excellent vin vieux d'Oporto. Enfin, jusqu'au garçon et à son chien, quoique ce soient tous deux des animaux assez divertissants, et qu'ils fassent mille singeries qui ne laissent pas d'amuser, cependant il y avoit plus de franche gaîté dans le clignement d'œil avec lequel notre vieux Packwood avoit coutume d'annoncer au village les nouvelles de la matinée, que toutes les gambades d'Antoine ne pourroient en exprimer dans le cours d'une semaine ; et dans le remuement de queue du vieux Trusty, il y avoit plus de sympathie humaine et canine, que si son rival Toutou se tenoit sur ses pattes de derrière pendant toute une année.

Ces signes de repentir viennent peut-être un peu tard, et je conviens (car je dois une franchise sans réserve à mon cher ami le public) qu'ils ont été un peu accélérés par la conversion de ma nièce Christy à l'ancienne foi papale, grâce à un certain prêtre madré de notre voisinage, et par le mariage de ma tante Dorothée à un capitaine de cavalerie à *demi-solde*, ci-devant membre de la Légion-d'Honneur, qui, à ce qu'il nous assure, seroit aujourd'hui maréchal de camp si notre

Digitized by Google

ancien ami Buonaparte avoit continué à vivre et à triompher. Quant à Christy, je dois avouer que la tête lui avoit tellement tourné à Édimbourg, en courant jusqu'à cinq Routs[1] par nuit, que, quoique je me méfiasse un peu des causes et des moyens de sa conversion, je ne fus pas fâché de voir qu'elle commençoit à envisager les choses sous un aspect sérieux, n'importe de quelle manière. D'ailleurs la perte ne fut pas très-grande pour moi, car le couvent m'en a débarrassé pour une pension fort raisonnable. Mais le mariage terrestre de ma tante Dorothée étoit une chose toute différente des épousailles spirituelles de ma nièce : d'abord il y avoit 2000 livres sterling, placées dans les trois pour cent, aussi bien perdues pour ma famille que si l'on avoit fait un biffage général sur le grand livre de la dette publique ; car qui auroit cru que ma tante Dorothée se fût mariée? Bien plus, qui auroit jamais pensé qu'une femme ayant cinquante ans d'expérience auroit épousé un squelette français dont les bras et les jambes, offrant les mêmes dimensions, sembloient deux compas entr'ouverts placés perpendiculairement l'un sur l'autre, et tournant sur un pivot commun tout juste assez épais pour figurer un corps? Tout le reste n'étoit que mous-

[1] Grandes assemblées. (*Note du Traducteur.*)

Digitized by Google

taches, pelisse et pantalons. Elle auroit pu acheter un polk de véritables Cosaques en 1815, pour la moitié de la fortune qu'elle a abandonnée à cet épouvantail militaire. Mais il est inutile d'en dire davantage sur ce sujet, d'autant plus qu'elle en étoit venue au point de citer Rousseau pour le sentiment: — qu'il n'en soit plus question.

Ayant ainsi expectoré ma bile contre un pays qui n'en est pas moins un pays fort agréable, et auquel je n'ai nul reproche à faire, puisque c'est moi qui l'ai cherché, et non lui qui m'a cherché, j'en viens au but plus direct de cette introduction. Si je ne compte pas trop, mon cher public, sur la continuation de vos bonnes grâces (quoique, pour dire la vérité, la constance et l'uniformité de goût soient des qualités sur lesquelles ceux qui courtisent vos faveurs doivent à peine compter), ce but pourra peut-être me dédommager des pertes et dommages que j'ai essuyés en amenant ma tante Dorothée dans le pays des beaux sentiments, des moustaches noires, des jambes fines, des gros mollets et des membres sans corps; car je vous assure que le drôle, comme le disoit mon ami lord L***, est un vrai pâté d'abattis, tout ailerons et pattes. Si elle avoit choisi sur le contrôle de la demi-paie un montagnard enthousiaste, ou un fils élégant de la verte Érin [1], je n'aurois

[1] L'Irlande.

pas dit un seul mot; mais, de la manière dont l'affaire s'est arrangée, il est bien difficile de se garantir d'un mouvement de rancune en voyant ma tante dépouiller si gratuitement ses héritiers légitimes. Mais.... — silence, ma mauvaise humeur —, et offrons à notre cher public un sujet plus agréable pour nous et plus intéressant pour les autres.

A force de boire le breuvage acide dont j'ai déjà parlé, et de fumer des cigares, art dans lequel je ne suis pas novice, je parvins peu à peu, tout en buvant et en fumant, à faire une sorte de connoissance avec *un homme comme il faut*. Je veux dire qu'il étoit du petit nombre de ces vieux échantillons de noblesse qu'on trouve encore en France, et qui, comme ces statues antiques et mutilées, objets d'un culte suranné et oublié, commandent encore un certain respect et une certaine estime, même aux yeux de ceux qui ne leur accordent volontairement ni l'un ni l'autre.

En fréquentant le café du village, je fus d'abord frappé de l'air singulier de dignité et de gravité de ce vieux gentilhomme, de son attachement constant aux bas et aux souliers, au mépris des demi-bottes et des pantalons. Je remarquai la *croix de Saint-Louis* à sa boutonnière, et la petite cocarde blanche de son chapeau à mettre sous le

Digitized by Google

bras. Il y avoit en lui quelque chose d'intéressant; et, d'ailleurs, sa gravité au milieu de la vivacité de tous ceux qui l'entouroient, comme l'ombre d'un arbre touffu dans un paysage éclairé par les rayons ardents du soleil, sembloit recevoir un nouvel attrait. Je fis, pour lier connoissance avec lui, les avances que le lieu, les circonstances et les mœurs du pays autorisoient : c'est-à-dire je me plaçai près de lui; et, tout en fumant mon cigare d'un air calme et de manière que chaque bouffée intermittente de fumée étoit presque imperceptible, je lui adressai ce petit nombre de questions que partout, et surtout en France, le savoir-vivre permet à un étranger, sans l'exposer au reproche d'impertinence. Le marquis de Haut-Lieu, car c'étoit un marquis, fut aussi laconique et aussi sententieux que la politesse française le permettoit : il répondit à toutes mes questions, mais ne m'en fit aucune, et ne m'encouragea nullement à lui en adresser d'autres.

La vérité étoit que, n'étant pas très-accessible pour les étrangers de quelque nation qu'ils fussent, ni même pour ceux de ses compatriotes qu'il ne connoissoit pas, le marquis avoit surtout une réserve toute particulière à l'égard des Anglais. Ce sentiment pouvoit être un reste de l'ancien préjugé national; peut-être aussi venoit-il de l'idée qu'il avoit conçue que l'Anglais est un

peuple hautain, fier de sa bourse, et pour qui le rang, joint à une fortune bornée, est un objet de dérision autant que de pitié; ou enfin il peut se faire qu'en réfléchissant sur certains événements récents, il éprouvât, comme Français, quelque mortification, même des succès qui avoient rétabli son Maître sur le trône, et qui lui avoient rendu à lui-même des propriétés fort diminuées, et un château dilapidé. Son aversion pourtant n'alloit jamais au delà de son éloignement pour la société des Anglais. Lorsque les affaires de quelque étranger exigeoient l'intervention de son crédit, il l'accordoit toujours avec toute la courtoisie d'un gentilhomme français qui sait ce qu'il se doit à lui-même et ce qu'il doit à l'hospitalité nationale.

Enfin, par quelque hasard, le marquis découvrit que l'individu qui fréquentoit depuis peu le même café que lui étoit Écossais, circonstance qui milita puissamment en ma faveur. Il m'informa que quelques-uns de ses ancêtres étoient d'origine écossaise; et il croyoit même que sa maison avoit encore quelques parents dans ce qu'il lui plaisoit d'appeler la province de *Hanguisse* en Écosse. La parenté avoit été reconnue de part et d'autre au commencement du siècle dernier; et, pendant son exil, car on peut bien penser que le marquis avoit joint les rangs de

Digitized by Google

l'armée de Condé et partagé les privations et les infortunes de l'émigration, il avoit eu l'envie une fois d'aller renouer connoissance avec ses parents d'Écosse, et réclamer leur protection : — Mais, tout bien pesé, me dit-il, il ne s'étoit pas soucié de se présenter à eux dans une situation qui n'auroit pu leur faire que peu d'honneur, ou qu'ils auroient pu regarder comme leur imposant quelque fardeau et leur faisant même quelque honte; de sorte qu'il avoit cru que le mieux étoit de s'en rapporter à la Providence, et de se tirer d'affaire comme il le pourroit. Qu'avoit-il fait pour cela, c'est ce que je n'ai pu savoir, mais jamais rien, j'en suis sûr, capable de compromettre la loyauté de cet excellent vieillard, qui soutint ses opinions et conserva sa loyauté contre vent et marée, jusqu'à ce que le temps l'eût ramené, vieux et indigent, dans un pays qu'il avoit quitté à la fleur de l'âge, riche et animé par un ressentiment qui se promettoit une prompte vengeance de ceux qui l'en chassoient. J'aurois pu rire de quelques traits du caractère du marquis, particulièrement de ses préjugés relativement à la noblesse et à la politique, si je l'avois connu dans des circonstances plus prospères; mais dans la position où il étoit, quand même ses préjugés n'auroient pas eu une base honorable, quand ils n'auroient pas été francs de

tout motif bas et intéressé, on devoit le respecter comme nous respectons le confesseur et le martyr d'une religion qui n'est pas tout-à-fait là nôtre.

Peu à peu, nous devînmes bons amis, et nous bûmes notre café, fumâmes notre cigare, et prîmes notre bavaroise ensemble pendant plus de six semaines ; et, des deux côtés, les affaires ne mirent pas grande interruption à ce commerce. Ayant, non sans difficulté, trouvé la clef de ses questions relativement à l'Écosse, grâce à une heureuse conjecture que la province de Hanguisse ne pouvoit être que notre comté d'Angus, je fus en état de répondre d'une manière plus ou moins satisfaisante à tout ce qu'il demanda sur les alliances qu'il avoit dans ce pays; et je fus fort surpris de remarquer que le marquis connoissoit la généalogie de quelques-unes des familles les plus distinguées de ce comté beaucoup mieux que je n'aurois pu m'y attendre.

De son côté, il éprouva tant de satisfaction de notre liaison, qu'il en vint jusqu'à prendre la résolution de m'inviter à dîner au château de Haut-Lieu, château qui méritoit bien ce nom puisqu'il est situé sur une hauteur qui commande les bords de la Loire. Cet édifice est à environ trois milles du village où j'avois fixé mon domicile temporaire, et, quand je le vis pour la première fois, je pardonnai aisément la mortification qu'éprouvoit le

propriétaire en recevant un hôte dans l'asile qu'il s'étoit formé au milieu des ruines du palais de ses ancêtres. Avec une gaîté qui couvroit évidemment un sentiment plus profond, il m'avoit préparé peu à peu à la vue du lieu que je devois visiter. Il en eut même tout le temps le jour qu'il me conduisit à cette antique demeure, dans son petit cabriolet traîné par un grand cheval normand.

Les restes du château de Haut-Lieu sont situés sur une belle colline qui domine sur les bords de la Loire. On l'avoit divisée autrefois en diverses terrasses, de l'une desquelles on descendoit à l'autre par des degrés en pierre, ornés de statues et d'autres embellissements artificiels, jusqu'à ce qu'on arrivât sur les rives du fleuve. Toute cette décoration architecturale, les parterres de fleurs odoriférantes et les bosquets d'arbres exotiques avoient disparu depuis bien des années pour faire place aux travaux plus profitables du vigneron. Cependant les terrasses nivelées et les pentes artificielles, travaux exécutés trop solidement pour pouvoir être détruits, subsistent, et prouvent combien l'art y avoit été judicieusement employé pour embellir la nature.

Il est peu de ces maisons de plaisance parfaitement conservées aujourd'hui; car l'inconstance de la mode a effectué en Angleterre le changement total que la dévastation et la fureur popu-

laire ont accompli de l'autre côté du détroit. Quant à moi, je me contente de souscrire à l'opinion du meilleur juge de notre temps [1], qui pense que nous avons porté à l'extrême notre goût pour la simplicité, et que le voisinage d'une habitation imposante exige des embellissements plus recherchés que ceux qu'on doit au gazon et au gravier des arènes. Une situation éminemment romantique seroit peut-être dégradée par une tentative pour y introduire des décorations artificielles; mais il est un bien plus grand nombre de sites où l'intervention de plus d'ornements d'architecture qu'il n'est d'usage d'en employer aujourd'hui semble indispensable pour racheter la nudité uniforme d'une grande maison s'élevant solitairement au milieu d'une pelouse de verdure, et qui ne paroît pas plus en rapport avec tout ce qui l'environne, que si elle étoit sortie de la ville pour aller prendre l'air.

Comment le goût vint à changer si subitement et si complètement, c'est une circonstance assez singulière; et l'on ne peut l'expliquer que par le

[1] *Voyez* plusieurs passages de l'Essai de Price, sur le pittoresque, et surtout le détail plein de beautés poétiques de ce qu'il éprouva, quand, suivant les avis d'un amateur d'améliorations, il détruisit un ancien jardin, ses haies d'ifs, ses grilles en fer, et lui fit perdre l'air de solitude qu'on y respiroit. (*Note de l'auteur anglais.*)

Digitized by Google

principe d'après lequel les trois amis du père d'une comédie de Molière lui recommandent un remède pour guérir la mélancolie de sa fille, et qui est de remplir son appartement de tableaux, de tapisseries ou de porcelaines, suivant le commerce différent que fait chacun de ces conseillers. En faisant l'application de ces motifs secrets au cas dont il s'agit, nous découvrirons peut-être qu'autrefois l'architecte traçoit les jardins et les parterres qui entouroient une maison; assez naturellement il déployoit son art en y plaçant des vases et des statues, en y distribuant des terrasses et des escaliers garnis de balustrades ornées, tandis que le jardinier, placé à un rang subordonné, faisoit en sorte que le règne végétal se conformât au goût dominant : pour y réussir, il tailloit ses haies vives en remparts avec des tours et des créneaux, et ses arbustes isolés comme l'auroit fait un statuaire. Mais, depuis ce temps, la roue a tourné : elle a placé le jardinier décorateur, comme on l'appelle, presque au niveau de l'architecte; et de là vient l'usage libéral et excessif que fait le premier de la pioche et de la hache, et l'ostentation avec laquelle le second ne vise qu'à faire une *ferme ornée*, aussi conforme à la simplicité que déploie la nature dans la contrée environnante, que peuvent le permettre l'agrément et la propreté nécessaires dans les

avenues de la résidence d'un riche propriétaire.

La célérité du cabriolet de monsieur le marquis avoit été grandement retardée par l'embonpoint de Jean Roast-beef, que le cheval normand maudissoit probablement d'aussi bon cœur que ses compatriotes exécroient autrefois l'obésité stupide d'un serf saxon; mais la digression que je viens de terminer lui a donné le temps de gravir la colline par une chaussée tournante, maintenant en fort mauvais état. Nous aperçûmes enfin une longue file de bâtiments découverts et tombant en ruines, qui tenoient à l'extrémité occidentale du château.

— M'adressant à un Anglais, me dit alors le marquis, je dois justifier le goût de mes ancêtres, qui ont joint à leur château cette rangée d'écuries; car je sais que, dans votre pays, on a coutume de les placer à quelque distance. Mais ma famille mettoit un orgueil héréditaire à ses chevaux; et, comme mes aïeux aimoient à les aller voir fréquemment, ils n'auroient pu le faire si commodément, s'ils les avoient éloignés davantage. Avant la révolution, j'avois trente beaux chevaux dans ces bâtiments ruinés.

Ce souvenir d'une magnificence passée lui échappa accidentellement; car, en général, il faisoit très-rarement allusion à son ancienne opulence. Il fit cette réflexion tout simplement, sans avoir l'air d'attacher de l'importance à la fortune

qu'il avoit possédée autrefois, ou de demander qu'on le plaignît de l'avoir perdue. Elle éveilla pourtant quelques idées tristes, et nous gardâmes tous deux le silence pendant le peu de temps que dura encore notre voyage.

En arrivant à la porte du château, je vis sortir d'une sorte de masure, qui n'étoit qu'une partie de l'ancienne loge du portier, une paysanne pleine de vivacité, dont les yeux étoient noirs comme du jais et brillants comme des diamants. Elle vint à nous avec un sourire qui laissoit apercevoir un assortiment de dents qui auroient pu faire envie à bien des duchesses, et elle tint la bride du cheval pendant que nous descendions de cabriolet.

— Il faut que Madelon exerce aujourd'hui le métier de palfrenier, dit le marquis en lui faisant un signe de tête gracieux, en retour de la révérence profonde qu'elle avoit adressée à monseigneur. — Son mari est allé au marché; et, quant à La Jeunesse, il a tant d'occupations, qu'il en perd presque l'esprit. — Madelon étoit la filleule de mon épouse, et destinée à être la femme de chambre de ma fille, continua le marquis pendant que nous passions sous la porte principale, dont le cintre étoit surmonté des armoiries mutilées des anciens seigneurs de Haut-Lieu, et à moitié cachées sous la mousse et la pariétaire, sans comp-

ter les branches de quelques arbrisseaux sortis des fentes du mur.

Cette dernière phrase, qui me fit comprendre, en passant, que je voyois en lui un époux, un père, privé de son épouse et de sa fille, augmenta mon respect pour un infortuné vieillard en qui tout ce qui avoit rapport à sa situation actuelle devoit, sans aucun doute, nourrir des réflexions mélancoliques. Après une pause d'un instant, il continua d'un ton plus gai.

— Mon pauvre La Jeunesse vous amusera, dit-il; et, soit dit en passant, il a dix ans de plus que moi (le marquis en a plus de soixante), il me rappelle un acteur du roman comique, qui jouoit lui seul dans toute une pièce. Il prétend remplir à la fois les rôles de maître-d'hôtel, de chef de cuisine, de sommelier, de valet de chambre et de tous les domestiques à la fois. Il me rappelle aussi quelquefois un personnage de *la Bride*[1] *de Lammermoor*. Vous devez avoir lu ce roman, car c'est l'ouvrage d'un de vos *hommes de lettres qu'on appelle, je crois, le chevalier Scott*.

— Vous voulez dire, sans doute, sir Walter?

— Oui, précisément; lui-même. J'oublie tou-

[1] La Fiancée de Lammermoor. *Bride* signifie *fiancée*; mais on prononce *braïde*. (*Note du Traducteur.*)
Digitized by Google

jours les mots qui commencent par *cette lettre impossible....*

Cette observation écarta des souvenirs plus pénibles, car j'avois à redresser mon ami français sur deux points. Je n'eus raison qu'avec peine pour le premier; car le marquis, avec toute sa répugnance pour les Anglais, ayant passé trois mois à Londres, prétendoit que notre langue n'offroit aucune difficulté qui pût l'arrêter un instant, et il en appela à tous les dictionnaires, depuis le plus ancien jusqu'au plus nouveau, pour prouver que *bride* signifioit la bride d'un cheval. Son septicisme sur cette question de philologie étoit tel, que lorsque je me hasardai à lui dire que, dans tout le roman, il n'étoit pas une seule fois question de bride, il rejeta gravement la faute de cette inconséquence sur le malheureux auteur. J'eus ensuite la franchise de l'informer, d'après des motifs que personne ne pouvoit connoître comme moi, que l'homme de lettres, mon compatriote, dont je parlerai toujours avec le respect que méritent ses talents, n'étoit pas responsable des frivoles ouvrages qu'il plaisoit au public de lui attribuer avec trop de générosité et de précipitation. Surpris par l'impulsion du moment, j'aurois peut-être été plus loin, et confirmé ma dénégation par une preuve positive, en lui disant que personne ne pouvoit avoir écrit

des ouvrages dont j'étois l'auteur; mais le marquis m'épargna le désagrément de me trahir ainsi, en me répliquant, avec beaucoup de sang-froid, qu'il étoit charmé d'apprendre que de pareilles bagatelles n'avoient pas été écrites par un homme de condition.

— Nous les lisons, ajouta-t-il, comme nous écoutons les plaisanteries débitées par un comédien, ou comme nos ancêtres écoutoient celles d'un bouffon de profession, dont ils s'amusoient quoiqu'ils eussent été bien fâchés de les entendre sortir de la bouche d'un homme qui eût de meilleurs droits pour être admis dans leur société.

Cette déclaration me rappela complétement à ma prudence ordinaire; et je craignis tellement de me laisser surprendre, que je n'osai pas même expliquer au digne aristocrate, mon ami, que l'individu qu'il avoit nommé devoit son avancement, à ce que j'avois entendu dire, à certains ouvrages qu'on pouvoit, sans lui faire injure, comparer à des romans en vers.

La vérité est qu'indépendamment de quelques autres préjugés injustes auxquels j'ai déjà fait allusion, le marquis avoit contracté une horreur mêlée de mépris pour toute espèce d'auteurs, à l'exception peut-être de celui qui compose un volume in-folio sur la jurisprudence ou la théologie; et il regardoit l'auteur d'un roman, d'une nouvelle, d'un

poëme, ou d'un ouvrage de critique, comme on regarde un reptile venimeux, c'est-à-dire avec crainte et dégoût. — L'abus de la presse, disoit-il, surtout dans ses productions les plus légères, a empoisonné en Europe toutes le sources de la morale, et regagne encore peu à peu une influence nouvelle après avoir été réduite au silence par le bruit de la guerre. — Il regardoit tous les écrivains, excepté ceux du plus gros et du plus lourd calibre, comme dévoués à la mauvaise cause, depuis Rousseau et Voltaire, jusqu'à Pigault-Lebrun et l'auteur des romans écossais; quoiqu'il convînt qu'il les lisoit pour passer le temps; cependant, comme Pistol mangeant son poireau [1], il ne dévoroit l'histoire qu'en exécrant la tendance de l'ouvrage qui l'occupoit.

Cette observation me fit reculer le franc aveu que ma vanité avoit projeté de faire, et j'amenai le marquis à de nouvelles remarques sur le château de ses ancêtres. — Ici, me dit-il, étoit le théâtre sur lequel mon père obtint plus d'une fois un ordre pour faire paroître quelques-uns des principaux acteurs de la Comédie Française, quand le roi et madame de Pompadour venoient l'y voir, ce qui lui arriva plus d'une fois. Là-bas,

[1] Allusion à un passage d'*Henry IV*, pièce de Shakspeare, où l'on force Pistol à manger un poireau.

(*Note du Traducteur.*)

Google

plus au centre, étoit la salle baroniale, où le seigneur exerçoit sa juridiction féodale, quand son bailli avoit quelque criminel à juger, car nous avions, comme vos anciens nobles écossais, le droit de haute et basse justice, *fossa cum furcâ*, comme le disent les juristes. En dessous est la chambre de la question, c'est-à-dire où l'on donnoit la torture; et, véritablement, je suis fâché qu'un droit si sujet à abus, ait jamais été accordé à personne. Mais, ajouta-t-il avec un air de dignité que sembloient même augmenter le souvenir des atrocités que ses ancêtres avoient commises dans le souterrain dont il me montroit les soupiraux grillés, — tel est l'effet de la superstition, que, même encore aujourd'hui, les paysans n'osent approcher de ces cachots, dans lesquels on dit que le courroux de mes aïeux commit plus d'un acte de cruauté.

Comme nous approchions de la fenêtre, et que je montrois quelque curiosité de voir ce séjour de terreur, nous entendîmes sortir des éclats de rire de cet abîme souterrain, et nous découvrîmes aisément qu'ils partoient d'un groupe d'enfants qui s'étoient emparés de ce caveau abandonné, pour y jouer à Colin-Maillard.

Le marquis fut un peu déconcerté, et il eut recours à sa tabatière; mais il se remit sur-le-champ. — Ce sont les enfants de Madelon, dit-il,

Digitized by Google

et ils se sont familiarisés avec ces voûtes qui inspirent la terreur au reste des habitants. D'ailleurs, pour vous dire la vérité, ces pauvres enfants sont nés après l'époque des prétendues lumières, qui ont banni la superstition et la religion en même temps ; cela me fait penser à vous dire que c'est aujourd'hui *un jour maigre*. Je n'ai d'autres convives que vous et le *curé* de ma paroisse, et je ne blesserai pas volontiers ses opinions. D'ailleurs, ajouta-t-il d'un ton plus ferme et perdant toute contrainte : l'adversité m'a donné sur ce sujet d'autres idées que celles qu'inspire la prospérité; et je remercie le Ciel de ne pas rougir en vous avouant que je suis les commandements de mon Église.

Je me hâtai de lui répondre que, quoiqu'ils pussent différer de ceux de la mienne, j'avois tout le respect possible pour les règlements religieux de chaque communauté chrétienne, sachant que nous nous adressions au même Dieu adoré, d'après le même grand principe de la rédemption, quoique sous des formes différentes ; et que, s'il avoit plu au Tout-Puissant de ne pas permettre cette variété de cultes, nos devoirs nous auroient été prescrits aussi distinctement qu'ils l'étoient sous la loi de Moïse.

Le marquis n'avoit pas l'habitude de secouer

la main[1], mais en cette occasion, il saisit la mienne et la secoua cordialement. C'étoit peut-être la seule manière qu'un zélé catholique pût ou dût employer, pour me faire sentir qu'il acquiesçoit à mes sentiments.

Ces explications, ces remarques et celles auxquelles donnèrent encore lieu les ruines étendues du château, nous occupèrent pendant deux ou trois tours que nous fîmes sur la longue terrasse, et pendant un quart d'heure que nous restâmes dans un petit pavillon voûté en pierre, dont la couverture étoit encore en assez bon état, quoique le ciment fût détaché sur les côtés.

— C'est ici, dit-il en reprenant le ton de la première partie de notre entretien, que j'aime à venir m'asseoir à midi, pour y trouver un abri contre la chaleur; ou le soir pour voir les rayons du soleil couchant s'éteindre dans les belles eaux de la Loire. C'est ici que, comme le dit votre grand poëte, avec lequel, quoique Français, je suis plus familier que bien des Anglais, j'aime à m'asseoir

Montrant le code d'une imagination douce et amère[2].

J'eus grand soin de ne pas protester contre cette variante d'un passage bien connu de Shakspeare,

[1] Suivant l'usage des Anglais. (*Note du Traducteur.*)
[2] Shewing the code of sweet and bitter fancy.

Digitized by Google

car je présume que notre grand poëte auroit perdu quelque chose dans l'opinion d'un juge aussi délicat que le marquis, si je lui avois prouvé que, suivant toutes les autres autorités, il a écrit :

Ruminant les pensées d'une imagination douce et amère [1].

D'ailleurs notre première discussion littéraire me suffisoit, étant convaincu depuis long-temps (quoique je ne l'aie été que dix ans après être sorti du collége d'Édimbourg) que l'art de la conversation ne consiste pas à montrer des connoissances supérieures dans des objets de peu d'importance, mais à augmenter, à corriger, à perfectionner ce qu'on peut savoir, en profitant de ce que savent les autres. Je laissai donc le marquis *montrer* son *code* suivant son bon plaisir, et j'en fus récompensé par une dissertation savante et bien raisonnée qu'il entama sur le style fleuri d'architecture introduit en France pendant le dix-

[1] Chewing the cud of sweet and bitter fancy.
C'est-à-dire,

Se livrant aux prestiges tour à tour tristes et riants de l'imagination.

En fait de traduction, comme on voit, la lettre tue et l'esprit vivifie : — Je ne sais trop si ces passages sont même fort piquants en anglais. Du reste, il faut ajouter que l'erreur du marquis vient de ce que *shewing the code* et *chewing the cud* semblent être prononcés à peu près de la même manière pour l'oreille d'un étranger. (*Note du Traducteur.*)

septième siècle. Il en démontra le mérite et les défauts avec beaucoup de goût; et, après avoir ainsi parlé de sujets semblables à celui qui m'a fait faire une digression quelques pages plus haut, il fit en leur faveur un appel d'un autre genre, fondé sur les idées que leur vue faisoit naître.

— Qui pourroit détruire sans remords les terrasses du château de Sully? me dit-il. Pouvons-nous les fouler aux pieds sans nous rappeler cet homme d'état aussi distingué par une intégrité sévère que par la force et l'infaillible sagacité de son jugement? Si elles étoient moins larges, moins massives, ou si l'uniformité solennelle en étoit dénaturée, pourrions-nous supposer qu'elles furent le théâtre de ses méditations patriotiques? Pouvons-nous nous figurer le duc sur un fauteuil, la duchesse sur un *tabouret*, dans un salon moderne, donnant des leçons de courage et de loyauté à leurs fils, de modestie et de soumission à leurs filles, et d'une morale rigide aux uns et aux autres, tandis qu'un cercle de jeune noblesse les écoute avec attention, les yeux modestement baissés, sans parler, sans s'asseoir, à moins de l'ordre exprès donné par Sully lui-même? Non, Monsieur, détruisez le pavillon royal dans lequel cette édifiante scène de famille se passoit, et vous éloignez de l'esprit la vraisemblance, et la couleur de vérité de cette représentation. Pouvez-vous

vous figurer ce pair, ce patriote distingué, se promenant dans un jardin à l'anglaise? Autant vaudroit vous le représenter en frac bleu et en gilet blanc, et non avec son habit à la Henri IV et *son chapeau à plumes*. Comment auroit-il pu se mouvoir dans le labyrinthe tortueux de ce que vous avez appelé une *ferme ornée*, au milieu de son cortége ordinaire de deux files de gardes suisses? En vous rappelant sa figure, sa barbe, ses *haut-de-chausses à canon*, attachés à son justaucorps par mille *aiguillettes* et nœuds de rubans, si votre imagination se le représente dans un jardin moderne, en quoi le distinguerez-vous d'un vieillard en démence qui a la fantaisie de porter le costume de son trisaïeul, et qu'un détachement de gendarmes conduit à une *maison de fous?* Mais regardez si elle existe encore la longue et magnifique terrasse où le loyal, le grand Sully avoit coutume de se promener solitairement deux fois par jour, en méditant sur les plans que son patriotisme lui inspiroit pour la gloire de la France, ou, à une époque plus avancée et plus triste de sa vie, en rêvant douloureusement au souvenir de son maître assassiné, et au destin de son pays déchiré par des factions; jetez sur ce noble arrière-plan d'arcades, des vases, des urnes, des statues, tout ce qui peut annoncer la proximité d'un palais ducal, et le tableau sera d'accord

dans toutes ses parties avec la noble figure du grand homme. Les factionnaires portant l'arquebuse, placés aux extrémités de cette longue terrasse bien nivelée, annoncent la présence du souverain féodal, plus clairement encore exprimée par la garde d'honneur qui le précède et le suit avec la hallebarde haute, l'air martial et imposant, comme si l'ennemi étoit en présence; tous semblent animés de la même âme que leur noble chef, mesurant leurs pas sur les siens, marchant quand il marche, s'arrêtant quand il s'arrête, observant même ses légères irrégularités de marche et ses haltes d'un instant, occasionées par ses réflexions, et exécutant avec une précision militaire toutes les évolutions requises devant et derrière celui qui semble le centre et le principe de leurs rangs, comme le cœur donne la vie et l'énergie au corps humain. Si vous riez d'une promenade si peu conforme à la liberté frivole des mœurs modernes, ajouta le marquis en me regardant comme s'il eût voulu lire dans le fond de mes pensées, pourriez-vous vous décider à détruire cette autre terrasse que foula aux pieds la séduisante marquise de Sévigné, et au souvenir de laquelle s'unissent tant de souvenirs éveillés par de nombreux passages de ses lettres délicieuses?

Un peu fatigué de la longue tirade du marquis,

dont le but étoit certainement de faire valoir les beautés naturelles de sa propre terrasse, qui, malgré son état de dilapidation, n'avoit pas besoin d'une recommandation si solennelle, j'informai mon ami que je venois de recevoir d'Angleterre le journal d'un voyage fait dans le midi de la France par un jeune étudiant d'Oxford, mon ami, poëte, dessinateur, et fort instruit, dans lequel il donne une description intéressante et animée du château de Grignan, demeure de la fille chérie de madame de Sévigné, et où elle résidoit elle-même fréquemment, et j'ajoutai que quiconque liroit cette relation, et ne seroit qu'à quarante milles de cet endroit, ne pourroit se dispenser d'y faire un pèlerinage. Le marquis sourit, parut très-content, me demanda le titre de cet ouvrage, et écrivit sous ma dictée : *Itinéraire d'un voyage fait en Provence et sur les bords du Rhône*, en 1819, par John Hughes, maître ès-arts du collége d'Oriel, à Oxford. Il ajouta qu'il ne pouvoit maintenant acheter de livres pour le château, mais qu'il en recommanderoit l'achat au libraire chez lequel il étoit abonné dans la ville voisine. — Mais, ajouta-t-il, voici le curé qui arrive pour couper court à notre discussion, et je vois La Jeunesse tourner autour du vieux portique, sur la terrasse, pour aller sonner la cloche du dîner; cérémonie assez inutile pour appeler

trois personnes, mais je crois que le brave vieillard mourroit de chagrin si je lui disois de s'en dispenser. Ne faites pas attention à lui en ce moment, attendu qu'il désire s'acquitter incognito du service des départements inférieurs; quand il aura sonné la cloche il paroîtra dans tout son éclat en qualité de majordome.

Tandis que le marquis parloit ainsi, nous avancions vers la partie orientale du château, seule portion de cet édifice qui fût encore habitable.

— *La Bande-noire*, me dit-il, en dévastant le reste du château pour en prendre le plomb, le bois et les autres matériaux, m'a rendu un service sans le vouloir; celui de les réduire à des dimensions plus convenables à la fortune de son maître. La chenille a encore trouvé de quoi placer sa chrysalide dans la feuille: peu lui importe quels sont les insectes qui ont dévoré le reste du buisson.

A ces mots nous arrivâmes à la porte. La Jeunesse nous y attendoit avec un air respectueux et empressé, et sa figure, quoique sillonnée de mille rides, étoit prête à répondre à chaque mot que son maître lui adressoit avec bonté, par un sourire; ses lèvres laissoient voir alors deux rangs entiers de dents blanches qui avoient résisté à l'âge et aux souffrances. Ses bas de soie bien propres, si souvent lavés qu'ils en avoient pris

une teinte jaunâtre, sa queue nouée avec une rosette, les deux boucles de cheveux gris qui accompagnoient ses joues maigres, son habit couleur de perle, sans collet; le solitaire qu'il avoit au doigt, son jabot, ses manchettes, et son chapeau sous le bras, tout annonçoit que La Jeunesse avoit regardé l'arrivée d'un convive au château comme un événement extraordinaire, et qui exigeoit qu'il déployât lui-même toute la magnificence et tout l'éclat de son service.

En considérant ce fidèle, quoique bizarre serviteur du marquis, des préjugés duquel il héritoit sans doute comme des vieux habits, je ne pus m'empêcher de reconnoître la ressemblance qui existoit, ainsi que l'avoit dit son maître, entre lui et mon Caleb, le fidèle écuyer du maître de Ravenswood. Mais un Français, un vrai Jean-fait-tout par nature, peut, avec bien plus d'aisance et de souplesse, se charger d'une multitude de fonctions, et suffire seul à les remplir toutes, qu'on ne pourroit l'attendre de la lenteur imperturbable d'un Écossais. Supérieur à Caleb par la dextérité, sinon par le zèle, La Jeunesse sembloit se multiplier suivant l'occasion, et il s'acquittoit de ses divers emplois avec tant d'exactitude et de célérité, qu'un domestique de plus auroit été complétement superflu.

Le dîner surtout fut exquis. La soupe, quoique

maigre, épithète que les Anglais emploient avec dérision, avoit un goût délicieux, et la matelote de brochet et d'anguille me réconcilia, quoique Écossais, avec ce dernier poisson. Il y avoit même un petit bouilli pour l'hérétique, et la viande étoit cuite si à propos qu'elle conservoit tout son jus, et étoit aussi tendre que délicate. Une couple d'autres petits plats non moins bien apprêtés servoient d'accompagnement au potage; mais ce que le vieux maître d'hôtel regardoit comme le *nec plus ultra* de son savoir-faire, qu'il plaça sur la table d'un air satisfait de lui-même, et en me regardant en souriant, comme pour jouir de ma surprise, ce fut un énorme plat d'épinards, ne formant pas une surface plane comme ceux qui sortent des mains sans expérience de nos cuisiniers anglais, mais offrant à l'œil des coteaux et des vallées où l'on découvroit un noble cerf poursuivi par une meute de chiens, et par des cavaliers portant des cors, des fouets, et armés de couteaux de chasse; cerf, chiens, chasseurs, tout étoit fait de pain artistement taillé, puis grillé, et frit dans du beurre. Jouissant des éloges que je ne manquai pas de donner à ce chef-d'œuvre, le vieux La Jeunesse avoua qu'il lui en avoit coûté près de deux jours de travail pour le porter à sa perfection, et voulant en donner l'honneur à qui de droit, il ajouta

qu'une conception si brillante ne lui appartenoit pas en entier; que monseigneur avoit eu la bonté de lui donner quelques idées fort heureuses; et avoit même daigné l'aider à les mettre à exécution, en taillant de ses propres mains quelques-unes des principales figures.

Le marquis rougit un peu de cet éclaircissement, dont il auroit probablement dispensé volontiers son majordome, mais il avoua qu'il avoit voulu me surprendre en me mettant sous les yeux une scène tirée d'un poëme qui avoit eu du succès dans mon pays, *milady Lac* [1]. Je lui répondis qu'un cortége si splendide retraçoit une grande chasse de Louis XIV, plutôt que celle d'un pauvre roi d'Écosse, et que le paysage en épinards ressembloit à la forêt de Fontainebleau, plutôt qu'aux montagnes sauvages de Callender. Il me fit une gracieuse inclination de tête en réponse à ce compliment, et reconnût que le souvenir de l'ancienne cour de France, quand elle étoit dans toute sa splendeur, pouvoit bien avoir égaré son imagination. Et la conversation passa alors à d'autres objets.

Le dessert étoit exquis. Le fromage, les fruits, les olives, les cerneaux, et le délicieux vin blanc

[1] La *Dame du Lac*, poëme par sir Walter Scott.
Il nous semble que l'auteur exagère un peu trop les bévues *philologiques* de ce bon émigré. (*Note du Traducteur.*)

Digitized by Google

étoient *impayables* chacun dans son genre; aussi le bon marquis remarqua, avec un air de satisfaction sincère, que son convive y faisoit honneur très-cordialement.

— Après tout, me dit-il, et cependant ce n'est qu'avouer une foiblesse presque ridicule, je ne puis m'empêcher d'être charmé de pouvoir encore offrir à un étranger une sorte d'hospitalité qui lui semble agréable. Croyez-moi, ce n'est pas tout-à-fait par orgueil que nous autres, pauvres revenants, nous menons une vie si retirée, et voyons si peu de monde. Il est vrai qu'on n'en voit que trop parmi nous qui errent dans les châteaux de leurs pères, et qu'on prendroit plutôt pour les esprits des anciens propriétaires, que pour des êtres vivants rétablis dans leurs possessions. Cependant c'est pour vous-mêmes, plutôt que pour épargner notre susceptibilité que nous ne recherchons pas la société des voyageurs de votre pays. Nous nous sommes mis dans l'idée que votre nation opulente tient particulièrement au *faste* et à la *grande chère;* que vous aimez à avoir toutes vos aises, toutes les jouissances possibles; or, les moyens qui nous restent pour vous bien accueillir sont pour la plupart du temps si limités, que nous sentons que toute dépense et toute ostentation nous sont interdites. Personne ne se soucie d'offrir ce qu'il a de

Digitized by Google

mieux, quand il a raison de croire que ce mieux ne fera pas plaisir; et, comme beaucoup de vos voyageurs publient le journal de leur voyage, on n'aime guère voir le pauvre dîner qu'on a pu donner à quelque milord anglais, figurer éternellement dans un livre.

J'interrompis le marquis pour l'assurer que, si jamais je publiois une relation de mon voyage, et que j'y parlasse du dîner qu'il venoit de me donner, ce ne seroit que pour le citer comme un des meilleurs repas que j'eusse fait de ma vie. Il me remercia de ce compliment par une nouvelle inclination de tête, et dit qu'il falloit que je ne partageasse guère le goût national, ou que ce qu'on en disoit fût grandement exagéré; il me remercioit de lui avoir montré la valeur des possessions qui lui restoient; l'*utile* avoit sans doute survécu au *somptueux* à Haut-Lieu comme ailleurs; les grottes, les statues, la serre-chaude, l'orangerie, le temple, la tour, avoient disparu, mais les vignobles, le potager, le verger, l'étang, existoient encore, et il étoit charmé de voir que leurs productions réunies eussent suffi à composer un repas trouvé passable par un Anglais. J'espère seulement, ajouta-t-il, que vous me prouverez que vos compliments sont sincères, en acceptant l'hospitalité au château de Haut-Lieu, toutes les fois que vous n'aurez pas d'engagements préfé-

rables pendant votre séjour dans ces environs.

Je me rendis bien volontiers à une invitation faite d'une manière si gracieuse, qu'il sembloit qu'en l'acceptant, j'obligeasse celui qui la faisoit.

La conversation tomba alors sur l'histoire du château et de ses environs; sujet qui plaçoit le marquis sur son terrain, quoiqu'il ne fût ni grand antiquaire, ni même très-profond historien, dès qu'il ne s'agissoit plus de sa propriété. Mais le curé étoit l'un et l'autre, homme aimable, de plus, causant fort bien, plein de prévenance, et mettant dans ses communications cette politesse aisée qui m'a paru le caractère distinctif des membres du clergé catholique, quel que fût leur degré d'instruction. Ce fut de lui que j'appris qu'il existoit encore au château de Haut-Lieu le reste d'une fort belle bibliothèque. Le marquis leva les épaules, tandis que le curé me parloit ainsi, porta les yeux de côté et d'autre, et parut éprouver de nouveau ce léger embarras qu'il avoit montré involontairement quand La Jeunesse avoit jasé de l'intervention de son maître dans les arrangements de la cuisine.

— Je vous ferois voir mes livres bien volontiers, me dit-il, mais ils sont en si mauvais état, et dans un tel désordre, que je rougis de les montrer à qui que ce soit.

— Pardon, monsieur le marquis, dit le curé;

Digitized by Google

mais vous savez que vous avez permis au docteur Dibdin, le célèbre bibliomane anglais, d'examiner ces précieux restes, et vous n'oubliez pas quel éloge il en a fait.

— Pouvois-je en agir autrement, mon cher ami? répondit le marquis : on avoit fait au docteur des rapports exagérés sur le mérite des restes de ce qui avoit été autrefois une bibliothéque. Il s'étoit établi dans l'auberge voisine du château, déterminé à emporter sa pointe, ou à mourir sous les murailles. J'avois même ouï dire qu'il avoit mesuré trigonométriquement la hauteur de la petite tour, afin de se pourvoir d'échelles pour l'escalader. Vous n'auriez pas voulu que je réduisisse un respectable docteur en théologie, quoique membre d'une communion différente de la nôtre, à commettre cet acte de violence; ma conscience en auroit été chargée.

— Mais vous savez aussi, monsieur le marquis, reprit le curé, que le docteur Dibdin fut si courroucé de la dilapidation que votre bibliothéque avoit soufferte, qu'il avoua qu'il auroit voulu être armé des pouvoirs de notre église pour lancer un anathème contre ceux qui en avoient été coupables.

— Je présume, répliqua notre hôte, que son ressentiment étoit proportionné à son désappointement.

Digitized by Google

— Pas du tout! s'écria le curé; car il parloit avec tant d'enthousiasme de la valeur de ce qui vous reste, que je suis convaincu que, s'il n'avoit cru devoir céder à vos instantes prières, le château de Haut-Lieu auroit occupé au moins vingt pages dans le bel ouvrage dont il nous a envoyé un exemplaire, et qui sera un monument durable de son zèle et de son érudition.

— Le docteur Dibdin est la politesse même, dit le marquis; et, quand nous aurons pris notre café (le voici qui arrive), nous nous rendrons à la petite tour. Comme Monsieur n'a pas méprisé mon humble dîner, j'espère qu'il aura la même indulgence pour une bibliothéque en désordre; et je m'estimerai heureux s'il y trouve quelque chose qui puisse l'amuser. D'ailleurs, mon cher curé, vous avez tous les droits possibles sur ces livres, puisque, sans votre intervention, leur propriétaire ne les auroit jamais revus.

Quoique ce dernier acte de politesse lui eût été en quelque sorte arraché malgré lui par le curé, et que le désir de cacher la nudité de son domaine et l'étendue de ses pertes parût toujours lutter contre sa disposition naturelle à obliger, il me fut impossible de faire sur moi-même un effort suffisant pour ne pas accepter une offre que les règles strictes de la civilité auroient peut-être dû me faire refuser. Mais renoncer à voir les restes

d'une collection assez curieuse pour avoir inspiré au docteur Dibdin le projet de recourir à une escalade, c'eût été un acte d'abnégation dont je ne me sentis pas la force.

Cependant La Jeunesse avoit apporté le café; du café tel qu'on n'en boit que sur le Continent, sur un plateau couvert d'une serviette, afin qu'on pût croire qu'il étoit d'argent, et du *pousse-café* de la Martinique dans un porte-liqueurs qui étoit certainement de ce métal. Notre repas ainsi terminé, le marquis me fit monter par un escalier dérobé. Je fus introduit dans une grande galerie, de forme régulière, et qui avoit près de cent pieds de longueur, mais tellement dilapidée et ruinée, que je tins constamment mes yeux fixés sur le plancher, de crainte que mon hôte ne se crût obligé de faire une apologie pour tous les tableaux délabrés, les tapisseries tombant en lambeaux, et, ce qui étoit encore pire, les fenêtres brisées par le vent.

— Nous avons tâché de rendre la petite tour un peu plus habitable, me dit le marquis en traversant à la hâte ce séjour de désolation. C'étoit ici autrefois la galerie de tableaux; et dans le boudoir qui est à l'autre bout, et qui sert à présent de bibliothèque, nous conservions quelques tableaux précieux de chevalet, dont la dimension exigeoit qu'on les considérât de plus près.

Digitized by Google

En parlant ainsi, il écarta un pan de la tapisserie dont j'ai déjà fait mention, et nous entrâmes dans l'appartement dont il venoit de parler.

C'étoit une salle octogone, répondant à la forme extérieure de la petite tour dont elle occupoit l'intérieur. Quatre des côtés étoient percés de croisées garnies de petits vitraux semblables à ceux qu'on voit dans les églises, et chacune de ces fenêtres offroit un point de vue différent et magnifique sur la Loire et sur toute la contrée à travers laquelle serpente ce fleuve majestueux. Les vitraux étoient peints; et les rayons du soleil couchant, qui brilloient de tout leur éclat à travers deux de ces croisées, montroient un assemblage d'emblèmes religieux et d'armoiries féodales qu'il étoit presque impossible de regarder sans être ébloui. Mais les deux autres fenêtres, n'étant plus exposées à l'influence de cet astre, pouvoient être contemplées avec plus de facilité; et l'on voyoit évidemment qu'elles avoient été garnies de vitraux qui, dans l'origine, ne leur avoient pas été destinés. J'appris ensuite qu'ils avoient appartenu à la chapelle du château, avant qu'elle eût été profanée et pillée. Le marquis s'étoit amusé, pendant plusieurs mois, à accomplir ce *rifacciamento* avec l'aide du curé et de l'universel La Jeunesse; et, quoiqu'ils n'eussent fait qu'assembler des fragments souvent fort petits, cepen-

Digitized by Google

dant les vitraux peints, à moins qu'on ne les examinât de très-près et d'un œil d'antiquaire, produisoient en somme un effet fort agréable.

Les côtés de l'appartement qui n'avoient pas de fenêtres étoient, à l'exception de l'espace nécessaire pour la petite porte, garnis d'armoires à tablettes, en bois de noyer parfaitement sculpté, et à qui le temps avoit donné une couleur foncée, presque semblable à celle d'une châtaigne mûre. Quelques-unes étoient en bois blanc, et elles avoient été faites récemment pour suppléer au déficit occasioné par la dévastation. Sur ces tablettes étoient déposés les restes précieux échappés au naufrage d'une magnifique bibliothéque.

Le père du marquis avoit été un homme instruit, et son aïeul s'étoit rendu célèbre par l'étendue de ses connoissances, même à la cour de Louis XIV, où la littérature étoit, en quelque sorte, regardée comme un objet à la mode. Ces deux seigneurs, dont la fortune étoit considérable, et qui s'étoient libéralement livrés à leur goût, avoient fait de telles augmentations à une ancienne bibliothéque gothique fort curieuse, qui leur venoit de leurs ancêtres, qu'il existoit en France peu de collections de livres qu'on pût comparer à celle du château de Haut-Lieu. Elle avoit été complétement dispersée par suite d'une tentative mal avisée faite par le marquis actuel,

Digitized by Google

en 1790, pour dissiper un rassemblement révolutionnaire. Heureusement le curé, qui, par sa conduite charitable et modérée, et par ses vertus évangéliques, avoit beaucoup de crédit sur l'esprit des paysans du voisinage, obtint de plusieurs d'entre eux, pour quelques sous, et souvent même pour un petit verre d'eau-de-vie, des ouvrages qui avoient coûté des sommes considérables, et dont les coquins qui avoient pillé le château s'étoient emparés uniquement par envie de mal faire. Ce digne ecclésiastique avoit ainsi racheté un aussi grand nombre de livres de son seigneur, que sa petite fortune le lui permettoit; et c'étoit grâce à ce soin généreux qu'ils étoient retournés dans la petite tour où je les trouvai. On ne peut donc pas être surpris qu'il fût fier et charmé de montrer aux étrangers la collection dont il étoit le restaurateur.

En dépit des volumes dépareillés et mutilés, et de toutes les autres mortifications qu'un amateur éprouve quand il visite une bibliothéque mal tenue, il se trouvoit dans celle de Haut-Lieu beaucoup d'ouvrages faits, comme le dit Bayes[1], pour surprendre et enchanter le bibliomane; et, comme le docteur Ferriar le dit avec toute la sensibi-

[1] Poëte ridicule, personnage de la *répétition* (the *Rehearsal*, comédie, par le duc de Buckingham.

(*Note du Traducteur.*)

lité d'un amateur, on y voyoit un grand nombre de ces ouvrages rares et curieux :

De ces petits formats jadis dorés sur tranche.

Des missels richement enluminés, des manuscrits de 1380, de 1320, ou même de plus ancienne date ; enfin, des ouvrages imprimés en caractères gothiques pendant le quinzième et le seizième siècles. Mais j'ai dessein d'en rendre un compte plus détaillé, si je puis en obtenir la permission du marquis.

En attendant, il me suffira de dire qu'enchanté du jour que j'avois passé à Haut-Lieu, j'y fis de fréquentes visites, et que la clef de la tour octogone étoit toujours à mes ordres. Ce fut alors que je me pris d'une belle passion pour une partie de l'histoire de France que je n'avois jamais suffisamment étudiée, malgré l'importance de ses rapports avec celle de l'Europe en général, et quoique traitée par un ancien historien inimitable. En même temps, pour satisfaire les désirs de mon digne hôte, je m'occupai de temps en temps de quelques mémoires de sa famille qui avoient été heureusement conservés, et contenant des détails curieux sur l'alliance de cette maison avec une famille écossaise, alliance à laquelle j'avois dû, dans l'origine, les bonnes grâces du marquis.

Google

Je méditai sur cet objet, *more meo*, jusqu'à l'instant où je quittai la France pour aller retrouver le roast-beef et le feu de houille de la Grande-Bretagne; ce qui n'eut lieu qu'après que j'eus mis en ordre ces réminiscences gauloises. Enfin le résultat de mes méditations prit la forme dont mes lecteurs pourront juger dans un instant, si cette préface ne les épouvante pas.

Que le public accueille cet ouvrage avec bonté, et je ne regretterai pas mon absence momentanée de mon pays.

Google

QUENTIN DURWARD.

CHAPITRE PREMIER.

LE CONTRASTE.

« Voyez ces deux portraits ; ce sont ceux de deux frères. »
HAMLET, act. III, scène 4.

LA fin du quinzième siècle prépara pour l'avenir une suite d'événements dont le résultat fut d'élever la France à cet état formidable de puissance qui a toujours été depuis, de temps à autre, le principal objet de la jalousie des autres nations de l'Europe. Avant cette époque, il ne s'agissoit de rien moins que de son existence dans sa lutte contre les Anglais, déjà maîtres de ses plus belles provinces ; et tous les efforts de son roi, toute la bravoure de ses habitants, purent à peine préserver la nation du joug de l'étranger : ce n'étoit pas le seul danger qu'elle eût à craindre. Les princes qui possédoient les grands fiefs de la couronne, et particulièrement les ducs de Bourgogne et de Bretagne, en étoient venus à rendre si légères leurs chaînes féodales, qu'ils ne se faisoient

aucun scrupule de lever l'étendard contre leur seigneur suzerain, le roi de France, sous les plus foibles prétextes. En temps de paix, ils gouvernoient leurs provinces en princes absolus; et la maison de Bourgogne, maîtresse du pays qui portoit ce nom, et de la partie la plus riche et la plus belle de la Flandre, étoit si riche et si puissante par elle-même, qu'elle ne le cédoit à la couronne de France ni en force ni en splendeur.

A l'imitation des grands feudataires, chaque vassal inférieur de la couronne s'arrogeoit autant d'indépendance que le lui permettoient la distance où il étoit du point central de l'autorité, l'étendue de son fief et les fortifications de sa tour féodale : tous ces petits tyrans, affranchis de la juridiction des lois, se livroient impunément à tous les caprices et à tous les excès de l'oppression et de la cruauté. Dans l'Auvergne seule on comptoit plus de trois cents de ces nobles indépendants, pour qui le pillage, le meurtre et l'inceste n'étoient que des actes ordinaires et familiers.

Outre ces maux, un autre fléau, fruit des longues guerres entre l'Angleterre et la France, ajoutoit encore aux malheurs de cet infortuné pays. De nombreux corps de soldats, réunis en bandes sous des chefs qu'ils choisissoient eux-mêmes parmi les aventuriers les plus braves et les plus heureux, s'étoient formés, en diverses parties de

la France, du rebut de tous les autres pays. Ces soldats mercenaires vendoient leurs services au plus offrant; et, quand ils ne trouvoient pas à les vendre, ils continuoient la guerre pour leur compte, s'emparoient de tours et de châteaux convertis par eux en places de retraite, faisoient des prisonniers dont ils exigeoient des rançons, mettoient à contribution les villages et les maisons isolées; enfin justifioient, par toutes sortes de rapines, les épithètes de *tondeurs* et d'*écorcheurs* qui leur avoient été données.

Au milieu des misères et des horreurs que faisoit naître un état si déplorable des affaires publiques, la prodigalité étoit portée jusqu'à l'excès par les nobles subalternes, qui, jaloux d'imiter les grands princes, dépensoient, en déployant un luxe grossier mais magnifique, les richesses qu'ils extorquoient au peuple. Un ton de galanterie romanesque et chevaleresque (qui cependant dégénéroit souvent en licence) étoit le trait caractéristique des relations entre les deux sexes. On parloit encore le langage de la chevalerie errante, et l'on continuoit à s'assujettir à ses formes, quand le chaste sentiment d'un amour honorable et la généreuse bravoure qu'il inspire avoient cessé d'en adoucir et d'en réparer les extravagances. Les joutes et les tournois, les divertissements et les fêtes multipliés de chaque petite cour de la

Digitized by Google

France, attiroient dans ce royaume tout aventurier qui ne savoit où aller; et, en y arrivant, il étoit rare qu'il ne trouvât pas quelque occasion d'y donner des preuves de ce courage aveugle, de cet esprit téméraire et entreprenant, auxquels sa patrie plus heureuse n'offroit pas de théâtre.

A cette époque, comme pour sauver ce beau royaume des maux de toute espèce dont il étoit menacé, le trône chancelant fut occupé par Louis XI, dont le caractère, tout odieux qu'il étoit en lui-même, sut faire face aux maux du temps, les combattit, et, jusqu'à un certain point, les neutralisa, comme les poisons de qualités opposées, à ce que disent les anciens livres de médecine, ont la vertu de réagir l'un sur l'autre et d'empêcher réciproquement leur effet.

Assez brave, quand un but utile et politique l'exigeoit, Louis n'avoit pas la moindre étincelle de cette valeur romanesque, ni de cette noble fierté qui y tient de si près ou qu'elle fait naître, et qui continue à combattre pour le point d'honneur quand le but d'utilité est atteint depuis long-temps. Calme, artificieux, attentif avant tout à son intérêt personnel, il savoit sacrifier tout orgueil, toute passion, qui pouvoient le compromettre. Il avoit grand soin de déguiser ses sentiments et ses vues à tout ce qui l'approchoit, et on l'entendit répéter souvent que — le roi qui ne

savoit pas dissimuler ne savoit pas régner; que, quant à lui, s'il croyoit que son bonnet connût ses secrets, il le jetteroit au feu. — Personne, ni dans son siècle, ni dans aucun autre, ne sut mieux tirer parti des foiblesses des autres, et éviter en même temps de donner avantage sur lui, en cédant inconsidérément aux siennes.

Il étoit cruel et vindicatif, au point de trouver du plaisir aux exécutions fréquentes qu'il commandoit. Mais de même qu'aucun mouvement de pitié ne le portoit jamais à épargner ceux qu'il pouvoit condamner sans rien craindre, jamais aucun désir de vengeance ne lui fit commettre un acte prématuré de violence. Rarement il s'élançoit sur sa proie avant qu'elle fût à sa portée, et qu'il ne lui restât aucun moyen de fuir; tous ses mouvements étoient déguisés avec tant de soin, que ce n'étoit ordinairement que par le succès qu'il avoit obtenu, qu'on apprenoit le but que ses manœuvres avoient voulu atteindre.

De même, l'avarice de Louis faisoit place à une apparence de prodigalité quand il falloit qu'il gagnât le favori ou le ministre d'un prince rival, soit pour détourner une attaque dont il étoit menacé, soit pour rompre une confédération dirigée contre lui. Il aimoit le plaisir et les divertissements; mais ni l'amour, ni la chasse, quoique ce fussent ses passions dominantes, ne l'empê-

chèrent jamais de donner régulièrement ses soins aux affaires publiques et à l'administration de son royaume. Il avoit une connoissance profonde des hommes, et il l'avoit acquise en se mêlant personnellement dans tous les rangs de la vie privée. Quoique naturellement fier et hautain, il ne faisoit aucune attention aux distinctions arbitraires de la société; et, quoiqu'une telle conduite fût regardée à cette époque comme aussi étrange que peu naturelle, il n'hésitoit pas à tirer du rang le plus bas les hommes à qui il confioit les emplois les plus importants; et il savoit si bien les choisir, qu'il se trompoit rarement sur leurs qualités.

Il y avoit cependant des contradictions dans le caractère de ce monarque aussi habile qu'artificieux, car l'homme n'est pas toujours d'accord avec lui-même. Quoique Louis fût le plus faux et le plus trompeur des hommes, quelques-unes des plus grandes erreurs de sa vie vinrent de la confiance trop aveugle qu'il accorda à l'honneur et à l'intégrité des autres. Les fautes qu'il commit dans ce genre semblent avoir eu pour cause un raffinement excessif de sa politique, qui lui persuadoit de feindre une confiance sans réserve envers ceux qu'il se proposoit de tromper; car, dans sa conduite ordinaire, il étoit aussi méfiant et aussi soupçonneux qu'aucun tyran qui ait jamais existé.

Deux traits peuvent encore servir à compléter

l'esquisse du portrait de ce monarque terrible parmi les souverains turbulents de son époque, et qui pourroit être comparé à un gardien au milieu des bêtes féroces qu'il domine par sa seule prudence et son habileté supérieure, mais par lesquelles il seroit mis en pièces s'il ne les domptoit en leur distribuant avec adresse et discernement la nourriture et les coups.

Le premier de ces traits caractéristiques de Louis XI étoit une superstition excessive, fléau dont le ciel afflige souvent ceux qui refusent d'écouter les avis de la religion. Jamais Louis ne chercha à apaiser les remords de ses actes criminels, en changeant quelque chose à son système machiavélique; mais il s'efforçoit, quoiqu'en vain, de calmer sa conscience et de la réduire au silence par des pratiques superstitieuses, des pénitences sévères, et des donations libérales au clergé.

Le second, et il se trouve quelquefois étrangement uni au premier, étoit le goût des plaisirs crapuleux et des débauches secrètes. Le plus sage, ou du moins le plus astucieux des souverains de son temps, il aimoit passionnément la vie privée; homme d'esprit lui-même, il jouissoit des plaisanteries et des reparties de la conversation, plus qu'on n'auroit pu s'y attendre d'après les autres traits de son caractère. Il s'engageoit même dans des intrigues obscures et dans des

aventures comiques, avec une facilité qui n'étoit guère d'accord avec son naturel méfiant et ombrageux. Enfin, il avoit un goût si prononcé pour les anecdotes de ce genre de galanterie ignoble, qu'il en fit faire une collection bien connue des bibliomanes, pour lesquels la *bonne* édition de cet ouvrage est d'un très-grand prix, et qui seuls doivent se permettre d'y jeter les yeux.

Ce fut par le moyen du caractère prudent et énergique, quoique fort peu aimable de ce monarque, qu'il plut au Ciel, qui fait servir la tempête, comme la pluie la plus douce, à ses desseins, de rendre à la grande nation française les bienfaits d'un gouvernement civil, qu'elle avoit presque entièrement perdu au moment de son avénement à la couronne.

Avant de succéder à son père, Louis avoit donné plus de preuves de vices que de talents. Sa première femme, Marguerite d'Écosse, avoit succombé sous les traits de la calomnie, dans la cour de son mari, sans les encouragements duquel personne n'eût osé prononcer un seul mot injurieux contre cette aimable princesse. Il avoit été fils ingrat et rebelle, tantôt conspirant pour s'emparer de la personne de son père, tantôt lui faisant la guerre ouvertement. Pour le premier de ces crimes, il fut banni dans le Dauphiné, qui étoit son apanage, et qu'il gouverna avec beau-

Digitized by Google

coup de sagesse. Après le second, il fut réduit à un exil absolu, et forcé de recourir à la merci et presque à la charité du duc de Bourgogne et de son fils, à la cour desquels il reçut jusqu'à la mort de son père, arrivée en 1461, une hospitalité dont il les paya ensuite assez mal.

Louis XI commençoit à peine à régner, qu'il fut presque subjugué par une ligue que formèrent contre lui les grands vassaux de sa couronne, et à la tête de laquelle étoit le duc de Bourgogne, ou, pour mieux dire, son fils, le comte de Charolois. Ils levèrent une armée formidable, firent le blocus de Paris, livrèrent, sous les murs mêmes de cette capitale, une bataille dont le succès douteux mit la monarchie française à deux doigts de sa perte. Il résulte souvent de ces batailles, dont l'événement est contesté, que le plus sage des deux généraux en retire, sinon l'honneur, du moins le véritable fruit. Louis, qui avoit donné à celle de Montlhéri des preuves de courage, sut, par sa prudence, tirer de cette journée incertaine autant de fruit que si elle eût été pour lui une victoire complète. Il temporisa jusqu'à ce que ses ennemis eussent rompu leur ligue, et il sema avec tant d'adresse la méfiance et la jalousie entre ces grandes puissances, que leur *alliance du bien public*, comme ils la nommoient, mais dont le véritable but étoit de renverser la monarchie

française et de n'en laisser subsister que l'ombre, fut complétement dissoute, et ne se renouvela jamais d'une manière si formidable.

Depuis cette époque, Louis, n'ayant rien à craindre de l'Angleterre, déchirée par les guerres civiles entre les maisons d'York et de Lancastre, s'occupa pendant plusieurs années, en médecin habile, mais insensible, à guérir les blessures du corps politique, ou plutôt à arrêter, tantôt par des remèdes doux, tantôt en employant le fer et le feu, les progrès de la gangrène mortelle dont il étoit attaqué. Ne pouvant réprimer entièrement les brigandages des compagnies franches et les actes d'oppression d'une noblesse enhardie par l'impunité, il chercha du moins à y mettre des bornes, et peu à peu, à force d'attention et de persévérance, il augmenta d'une part l'autorité royale, et diminua de l'autre le pouvoir de ceux qui la contrebalançoient.

Le roi de France étoit pourtant encore entouré d'inquiétudes et de périls. Quoique les membres de la ligue du bien public ne fussent pas d'accord entre eux, ils existoient encore; et les tronçons du serpent pouvoient se réunir et redevenir dangereux; mais Louis avoit surtout à craindre la puissance croissante du duc de Bourgogne, alors un des plus grands princes de l'Europe, et qui ne perdoit guère de son rang par la dépendance

précaire où se trouvoit son duché de la couronne de France.

Charles, surnommé l'Intrépide, ou plutôt le Téméraire, car son courage étoit allié à une folle audace, portoit alors la couronne ducale de Bourgogne, et il brûloit de la changer en couronne royale et indépendante. Le caractère de ce duc formoit, sous tous les rapports, un contraste parfait avec celui de Louis XI.

Celui-ci étoit calme, réfléchi et plein d'adresse, ne poursuivant jamais une entreprise désespérée, et n'en abandonnant aucune dont le succès étoit probable, quoique éloigné. Le génie du duc étoit tout différent : il se précipitoit dans le péril, parce qu'il l'aimoit, et n'étoit arrêté par aucune difficulté, parce qu'il les méprisoit. Louis ne sacrifioit jamais son intérêt à ses passions; Charles, au contraire, ne sacrifioit ni ses passions, ni même ses fantaisies, à aucune considération. Malgré les liens de parenté qui les unissoient, malgré les secours que le duc et son père avoient accordés à Louis pendant son exil, lorsqu'il étoit dauphin, il régnoit entre eux une haine et un mépris réciproques. Le duc de Bourgogne méprisoit la politique cauteleuse du roi; il l'accusoit de manquer de courage, quand il le voyoit employer l'argent et les négociations pour se procurer des avantages dont, à sa place, il se seroit assuré à main

armée ; et il le haïssoit non-seulement à cause de l'ingratitude dont ce prince avoit payé ses services, mais pour les injures personnelles qu'il en avoit reçues. Il ne pouvoit lui pardonner les imputations que les ambassadeurs de Louis s'étoient permises contre lui pendant la vie de son père, et surtout l'appui qu'il accordoit en secret aux mécontents de Gand, de Liége et d'autres grandes villes de Flandre. Ces cités, jalouses de leurs priviléges et fières de leurs richesses, étoient souvent en insurrection contre leurs seigneurs suzerains, et ne manquoient jamais de trouver des secours secrets à la cour de Louis, qui saisissoit toutes les occasions de fomenter des troubles dans les états d'un vassal devenu trop puissant.

Louis, de son côté, rendoit au duc sa haine et son mépris avec une égale énergie, quoiqu'il cachât ses sentiments sous un voile moins transparent. Il étoit impossible qu'un prince d'une sagacité si profonde ne méprisât pas cette obstination opiniâtre qui ne renonçoit jamais à ses desseins, quelques suites fatales que pût avoir la persévérance, et cette témérité impétueuse qui se précipitoit dans la carrière sans se donner le temps de réfléchir sur les obstacles qu'elle pouvoit y rencontrer. Cependant le roi haïssoit le duc Charles encore plus qu'il ne le méprisoit, et

ces deux sentiments de mépris et de haine acquéroient un nouveau degré d'intensité par la crainte qui s'y joignoit; car il savoit que l'attaque d'un taureau courroucé, auquel il comparoit le duc de Bourgogne, est toujours redoutable, quoique cet animal fonde sur vous les yeux fermés. Cette crainte n'étoit pas seulement causée par la richesse des domaines de la maison de Bourgogne, par la discipline de ses habitants belliqueux, et par la masse de leur population nombreuse; il avoit aussi pour objet les qualités personnelles qui rendoient le duc formidable. Doué d'une bravoure qu'il portoit jusqu'à la témérité et même au delà, prodigue dans ses dépenses, splendide dans sa cour, dans son costume, dans tout ce qui l'entouroit, déployant partout la magnificence héréditaire de la maison de Bourgogne, Charles-le-Téméraire attiroit à son service tous les esprits ardents de ce siècle, tous ceux dont le caractère étoit analogue au sien; et Louis ne voyoit que trop clairement ce que pouvoit tenter et exécuter une pareille troupe d'hommes résolus, sous les ordres d'un chef dont le caractère étoit aussi indomptable que le leur.

Une autre circonstance augmentoit l'animosité de Louis contre un vassal devenu trop puissant. Il en avoit reçu des services dont il n'avoit jamais eu dessein de s'acquitter, et il étoit souvent dans

la nécessité de temporiser avec lui, d'endurer même des éclats de pétulance insolente et injurieuse à la dignité royale, sans pouvoir le traiter autrement que comme *son beau cousin de Bourgogne.*

C'est à l'année 1468, lorsque la haine divisoit les deux princes plus que jamais, quoiqu'il existât alors entre eux une trêve trompeuse et peu sûre, comme cela arrivoit souvent, que se rattache le commencement de notre histoire. On pensera peut-être que le rang et la condition du personnage que nous allons faire paroître le premier sur la scène n'exigeoit guère une dissertation sur la situation relative de deux grands princes; mais les passions des grands, leurs querelles et leurs réconciliations intéressent la fortune de tout ce qui les approche; et l'on verra, par la suite de cette histoire, que ce chapitre préliminaire étoit nécessaire pour qu'on pût bien comprendre les aventures de celui dont nous allons parler.

CHAPITRE II.

LE VOYAGEUR.

« Eh bien! le monde est l'huître, et ce fer l'ouvrira ».
LE VIEUX PISTOL.

PAR une délicieuse matinée d'été, avant que le soleil s'armât de ses rayons brûlants, et pendant que la rosée rafraîchissoit et parfumoit encore l'atmosphère, un jeune homme, arrivant du nord-est, s'approcha du gué d'une petite rivière, ou pour mieux dire d'un grand ruisseau, tributaire du Cher, près du château royal du Plessis, dont les tours noires et multipliées s'élevoient dans le lointain au-dessus de la vaste forêt qui l'entouroit. Ces bois comprenoient une *noble-chasse*, ou parc royal fermé par une clôture, qu'on nommoit dans le latin du moyen âge *Plexitium*, ce qui fit donner le nom de Plessis à un si grand nombre de villages en France. Pour les distinguer des autres portant le même nom, on appeloit Plessis-les-Tours le château et le village dont il est ici question. Ils étoient situés à environ deux milles vers le sud de la belle ville,

Digitized by Google

capitale de l'ancienne Touraine, dont la riche campagne a été nommée le jardin de la France.

Sur la rive opposée à celle dont le voyageur s'approchoit, deux hommes, qui paroissoient occupés d'une conversation sérieuse, sembloient de temps en temps examiner ses mouvements; car, se trouvant sur une position beaucoup plus élevée que la sienne, ils avoient pu l'apercevoir à une distance considérable.

Le jeune voyageur pouvoit avoir de dix-neuf à vingt ans. Ses traits et son extérieur prévenoient en sa faveur, mais annonçoient que le pays dans lequel il se trouvoit ne lui avoit pas donné le jour. Son habit gris fort court et son haut-de-chausses étoient coupés à la mode de Flandre plutôt qu'à celle de France, et son élégant bonnet bleu, surmonté d'une branche de houx et d'une plume d'aigle, le faisoit reconnoître pour un Écossais. Son costume étoit fort propre, et arrangé avec le soin d'un jeune homme qui n'ignore pas qu'il est bien tourné. Il portoit sur le dos un havresac qui sembloit contenir son petit bagage; sa main gauche étoit couverte d'un de ces gants qui servoient à tenir un faucon, quoiqu'il n'eût pas d'oiseau, et il tenoit de la main droite un épieu de chasseur. A son épaule gauche étoit fixée une écharpe brodée, à laquelle étoit suspendu un petit sac de velours écarlate,

Digitized by Google

semblable à ceux que portoient les fauconniers de distinction, et où ils mettoient la nourriture de leurs faucons et tous les objets nécessaires pour cette chasse favorite. Cette écharpe étoit croisée par une autre bandoulière qui soutenoit un couteau de chasse. Au lieu des bottes qu'on portoit à cette époque, ses jambes étoient couvertes de brodequins de peau de daim à demi tannée.

Quoique sa taille n'eût pas atteint tout son développement, il étoit grand, bien fait, et la légèreté de sa marche prouvoit que s'il voyageoit en piéton, il y trouvoit plus de plaisir que de fatigue. Il avoit le teint blanc, quoique un peu bruni, soit par l'influence des rayons du soleil de ce climat étranger, soit parce qu'il avoit été constamment exposé au grand air dans sa terre natale.

Ses traits, sans être parfaitement réguliers, étoient agréables et pleins de candeur. Un demi-sourire, qui sembloit naître de l'heureuse insouciance de la jeunesse, montroit de temps en temps que ses dents étoient bien rangées, et blanches comme l'ivoire; tandis que ses yeux bleus, brillants et pleins de gaîté, se fixoient sur chaque objet qu'ils rencontroient, avec une expression de bonne humeur, de joyeuse franchise et de résolution.

Le salut du petit nombre de voyageurs qu'il

rencontroit sur la route, dans ces temps dangereux, étoit reçu et rendu par lui suivant le mérite de chacun. Le militaire traîneur, moitié soldat, moitié brigand, mesuroit le jeune homme des yeux, comme s'il eût calculé les chances du butin et d'une résistance déterminée; mais il voyoit bientôt dans les regards du jeune voyageur une assurance qui faisoit tellement pencher la balance du dernier côté, qu'il renonçoit à son projet criminel pour lui dire avec humeur : — Bonjour, camarade! — salut auquel le jeune Écossais répondoit d'un ton aussi martial quoique moins bourru. Le pèlerin et le frère mendiant répondoient à sa salutation respectueuse par une bénédiction paternelle; et la jeune paysanne, aux yeux noirs, se retournant pour le regarder quand elle l'avoit passé de quelques pas, ils échangeoient ensemble un bonjour en souriant. En un mot, il y avoit quelque chose en lui qui excitoit naturellement l'attention, et il exerçoit une attraction véritable; qui prenoit sa source dans la réunion d'une franchise intrépide, d'une humeur enjouée, d'un air spirituel et d'un extérieur agréable. Tout son aspect sembloit aussi indiquer un jeune homme entré dans le monde sans la moindre crainte des dangers qui en assiégent toutes les routes, et n'ayant guère pourtant d'autres moyens de lutter contre les obstacles, qu'un esprit plein de vivacité

et une bravoure naturelle : or, c'est avec de tels caractères que la jeunesse sympathise le plus volontiers, comme c'est pour ceux-là aussi que la vieillesse et l'expérience éprouvent un intérêt affectueux.

Le jeune homme dont nous venons de faire le portrait, avoit été aperçu depuis long-temps par les deux individus qui se promenoient le long de la rivière, sur le bord opposé où étoit situé le parc et le château; mais, comme il descendoit la rive escarpée avec la légèreté d'un daim courant vers une fontaine pour s'y désaltérer, le moins âgé des deux dit à l'autre :

— C'est notre jeune homme, c'est le Bohémien; s'il essaie de passer la rivière, il est perdu : les eaux sont enflées, la rivière n'est pas guéable.

— Qu'il fasse cette découverte lui-même, compère, répondit le plus âgé; il est possible que cela épargne une corde et fasse mentir un proverbe.

— Je ne le reconnois qu'à son bonnet bleu, reprit le premier, car je ne puis distinguer sa figure : écoutez! il crie pour nous demander si l'eau est profonde.

— Il n'a qu'à essayer, répliqua l'autre; il n'y a en ce monde rien de tel que l'expérience.

Cependant le jeune homme, voyant qu'on ne lui faisoit aucun signe pour le détourner de son

intention, et prenant le silence de ceux à qui il s'adressoit pour une assurance qu'il ne couroit aucun risque, entra dans le ruisseau sans hésiter, et sans autre délai que celui qui lui fut nécessaire pour ôter ses brodequins. Le plus âgé des deux inconnus lui cria au même instant de prendre garde à lui; et, se tournant vers son compagnon : — Par la mort-Dieu, compère, lui dit-il à demi-voix, vous avez fait encore une méprise; ce n'est pas le bavard de Bohémien.

Mais cet avis arriva trop tard pour le jeune homme : ou il ne l'entendit pas, ou il ne put en profiter, car il avoit déjà perdu pied; la mort eût été inévitable pour tout homme moins alerte et moins habitué à nager, le ruisseau étant alors aussi profond que rapide.

— Par sainte Anne! s'écria le même interlocuteur, c'est un jeune homme intéressant! Courez, compère, et réparez votre méprise en le secourant si vous le pouvez : il est de votre troupe; et, si les vieux dictons ne mentent pas, l'eau ne le noiera point.

Dans le fait, le jeune voyageur nageoit si vigoureusement, et fendoit l'eau avec tant de dextérité, que, malgré l'impétuosité du courant, il aborda à la rive opposée presque en ligne droite de l'endroit d'où il étoit parti.

Pendant ce temps, le moins âgé des deux in-

Digitized by Google

connus avoit couru sur le bord de l'eau pour donner du secours au nageur, tandis que l'autre le suivoit à pas lents, se disant à lui-même, chemin faisant : — Sur mon âme, le voilà à terre ; il empoigne son épieu : si je ne me presse davantage, il battra mon compère pour la seule action charitable que je l'aie jamais vu faire dans sa vie.

Il avoit quelque raison pour supposer que tel seroit le dénouement de cette aventure ; car le brave Écossais avoit déjà accosté le Samaritain qui venoit à son secours, en s'écriant d'un ton courroucé : — Chien discourtois ! pourquoi ne m'avez-vous pas répondu quand je vous ai demandé si la rivière étoit guéable ? Que le diable m'emporte ! si je ne vous apprends à mieux savoir une autre fois les égards qui sont dus à un étranger.

Il accompagnoit ces paroles de ce mouvement formidable de son bâton qu'on appelle le *moulinet*, parce qu'on tient le bâton par le milieu en brandissant les deux bouts dans tous les sens, comme les ailes d'un moulin que le vent fait tourner. Son antagoniste, se voyant ainsi menacé, mit la main sur son sabre ; car c'étoit un de ces hommes qui, en toute occasion, sont toujours plus disposés à agir qu'à discourir. Mais son compagnon plus réfléchi, étant arrivé en ce moment, lui ordonna

de se modérer, et, se tournant vers le jeune homme, l'accusa à son tour d'imprudence et de précipitation en se plongeant dans une rivière dont les eaux étoient enflées; et d'un emportement injuste, en cherchant querelle à un homme qui accouroit à son secours.

En entendant un homme d'un âge avancé et d'un air respectable lui adresser de tels reproches, le jeune Écossais baissa sur-le-champ son bâton, et répondit qu'il seroit bien fâché d'être injuste envers eux, mais que véritablement il lui sembloit qu'ils l'avoient laissé mettre ses jours en péril, faute d'avoir daigné dire un mot pour l'avertir; ce qui ne convenoit ni à d'honnêtes gens ni à de bons chrétiens, encore moins à de respectables bourgeois, comme ils paroissoient être.

— Beau fils, dit le plus âgé, à votre air et à votre accent, on voit que vous êtes étranger; et vous devriez songer que, quoique vous parliez facilement notre langue, il ne nous est pas aussi aisé de comprendre vos discours.

— Eh bien, mon père, répondit le jeune homme, je m'embarrasse fort peu du bain que je viens de prendre, et je vous pardonnerai d'en avoir été la cause en partie, pourvu que vous m'indiquiez quelque endroit où je puisse faire sécher mes habits, car je n'en ai pas d'autres, et

il faut que je tâche de les conserver dans un état présentable.

— Pour qui nous prenez-vous, beau fils? lui demanda le même interlocuteur, au lieu de répondre à sa question.

— Pour de bons bourgeois, sans contredit, répondit l'Écossais; ou bien, tenez, vous, mon maître, vous m'avez l'air d'un trafiquant d'argent ou d'un marchand de grains, et votre compagnon me semble un boucher ou un nourrisseur de bestiaux.

— Vous avez admirablement deviné nos professions, dit en souriant celui qui venoit de l'interroger. Il est très-vrai que je trafique en argent autant que je le puis, et le métier de mon compère a quelque analogie avec celui de boucher. Quant à vous, nous tâcherons de vous servir : mais il faut d'abord que je sache qui vous êtes, et où vous allez; car, dans le moment actuel, les routes sont remplies de voyageurs à pied et à cheval, qui ont dans la tête tout autre chose que des principes d'honnêteté et la crainte de Dieu.

Le jeune homme jeta un regard vif et pénétrant sur l'individu qui lui parloit ainsi, et sur son compagnon silencieux, comme pour s'assurer s'ils méritoient la confiance qu'on lui demandoit; et voici quel fut le résultat de ses observations.

Le plus âgé de ces deux hommes, celui que son

costume et sa tournure rendoient le plus remarquable, ressembloit au négociant ou au marchand de cette époque. Son justaucorps, ses haut-de-chausses et son habit étoient de même étoffe, d'une couleur brune, et montroient tellement la corde, que l'esprit malin du jeune Écossais en conclut qu'il falloit que celui qui le portoit fût très-riche ou très-pauvre; et il inclinoit vers la première supposition. Ses vêtements étoient très-courts et étroits, mode non adoptée alors par la noblesse, ni même par des citoyens d'une classe respectable, qui portoient des habits fort lâches et descendant à mi-jambes.

L'expression de sa physionomie étoit en quelque sorte prévenante et repoussante à la fois; ses traits prononcés, ses joues flétries et ses yeux creux avoient pourtant une expression de malice et de gaîté qui se trouvoient en rapport avec le caractère du jeune aventurier. Mais, d'une autre part, ses gros sourcils noirs avoient quelque chose d'imposant et de sinistre. Peut-être cet effet devenoit-il encore plus frappant à cause du chapeau à forme basse, en fourrure, qui lui couvroit tout le front, et qui ajoutoit un nouveau voile à celui dont ses sourcils ombrageoient ses yeux; mais il est certain que le jeune étranger éprouva quelque difficulté pour concilier le regard de cet inconnu avec le reste de son extérieur, qui n'avoit

rien de distingué. Son chapeau surtout, partie du costume sur laquelle tous les gens de qualité portoient quelque bijou en or ou en argent, n'avoit d'autre ornement qu'une plaque de plomb représentant la Vierge, semblable à celles que les plus pauvres pèlerins rapportoient de Lorette.

Son compagnon étoit un homme robuste, de moyenne taille, et plus jeune d'une dixaine d'années. Il avoit ce qu'on appelle l'air en dessous, et un sourire sinistre, quand par hasard il sourioit, ce qui ne lui arrivoit jamais que par forme de réponse à certains signes secrets qu'il échangeoit avec l'autre inconnu. Il étoit armé d'une épée et d'un poignard, et l'Écossais remarqua qu'il cachoit sous son habit uni un *jaseran* ou cotte de mailles flexible, telle qu'en portoient souvent, dans ces temps périlleux, même les hommes qui n'avoient pas pris le parti des armes, mais que leur profession obligeoit à de fréquents voyages; ce qui le confirma dans l'idée que ce pouvoit être un boucher, un nourrisseur de bestiaux, ou un homme occupé de quelque métier de ce genre.

Le jeune Écossais n'eut besoin que d'un instant pour faire les observations dont il nous a fallu quelque temps pour rendre compte, et il répondit, après un moment de silence et en faisant une légère salutation : — Je ne sais à qui je

puis avoir l'honneur de parler, mais il m'est indifférent qu'on sache que je suis un cadet écossais, et que je viens chercher fortune en France ou ailleurs, suivant la coutume de mes compatriotes.

— Pâques-Dieu! s'écria l'aîné des deux inconnus, et c'est une excellente coutume. Vous semblez un garçon de bonne mine, et de l'âge qu'il faut pour réussir avec les hommes et avec les femmes. Eh bien! qu'en dites-vous? je suis commerçant, et j'ai besoin d'un jeune homme pour m'aider dans mon trafic. Mais je suppose que vous êtes trop gentilhomme pour vous mêler des travaux ignobles du négoce.

— Mon beau Monsieur, si vous me faites cette offre sérieusement, ce dont j'ai quelque doute, je vous dois des remerciements; je vous prie de les accepter: mais je crois que je ne vous serois pas fort utile dans votre commerce.

— Oh! je crois bien que tu es plus habile à tirer de l'arc qu'à rédiger un mémoire de marchandises, et que tu sais manier le sabre mieux que la plume; n'est-il pas vrai?

— Je suis montagnard, Monsieur, et par conséquent archer, comme nous le disons. Mais j'ai été dans un couvent, et les bons pères m'ont appris à lire, à écrire, et même à compter.

— Pâques-Dieu! cela est trop magnifique.

Digitized by Google

Par Notre-Dame d'Embrun, tu es un véritable prodige, l'ami!

— Riez tant qu'il vous plaira, mon beau maître, répliqua le jeune homme qui n'étoit pas très-satisfait du ton de plaisanterie de sa nouvelle connoissance; quant à moi, je pense que je ferois bien d'aller me sécher, au lieu de m'amuser ici à répondre à vos questions, tandis que l'eau découle de mes habits.

— Pâques-Dieu! s'écria le même inconnu en riant encore plus haut, le proverbe ne ment jamais : fier comme un Écossais. Allons, jeune homme, vous êtes d'un pays que j'estime, ayant fait autrefois commerce avec l'Écosse. On y trouve force pauvres et honnêtes gens. Si vous voulez nous accompagner au village, je vous donnerai un verre de vin chaud et un bon déjeuner, pour vous dédommager de votre bain. Mais Tête-Bleu! que faites-vous de ce gant de chasse sur votre main? Ne savez-vous pas que la chasse à l'oiseau n'est pas permise dans un parc royal?

— C'est ce que m'a appris un coquin de forestier du duc de Bourgogne. Je n'avois fait que lâcher sur un héron, près de Péronne, un faucon que j'avois apporté d'Écosse, et sur lequel je comptois pour fixer l'attention sur moi; le pendart le perça d'une flèche.

— Et que fîtes-vous alors?

— Je le battis, répondit le jeune brave en brandissant son bâton; je le battis autant qu'un chrétien peut en battre un autre sans le tuer; car je ne voulois pas avoir sa mort à me reprocher.

— Savez-vous que si vous étiez tombé entre les mains du duc de Bourgogne, il vous auroit fait pendre comme une châtaigne?

— Oui, on m'a dit qu'en fait de cette besogne, il y va aussi vite que le roi de France; mais, comme cela étoit arrivé près de Péronne, je sautai par-dessus la frontière, et je me moquai de lui. S'il n'avoit pas été si vif, j'aurois peut-être pris du service dans son armée.

— Il aura à regretter la perte d'un tel paladin, si la trêve vient à se rompre!

Et celui qui parloit ainsi jeta en même temps un coup d'œil sur son compagnon; celui-ci répondit par un de ces sourires en dessous qui animoient un moment sa physionomie, comme un éclair illumine un instant un ciel d'hiver.

Le jeune Écossais les regarda tour à tour, en enfonçant son bonnet sur l'œil droit, en homme qui ne veut servir de jouet à personne. — Mes maîtres, leur dit-il avec fermeté, et vous surtout qui êtes le plus âgé et qui devriez être le plus sage, il faudra, je crois, que je vous apprenne qu'il n'est ni sage ni prudent de plaisanter à mes

dépens. Le ton de votre conversation ne me plaît nullement. Je sais entendre la plaisanterie, souffrir une réprimande de la part d'un homme plus âgé que moi, et même l'en remercier quand je sens que je l'ai méritée; mais je n'aime pas à être traité comme un enfant, quand Dieu sait que je me crois assez homme pour vous frotter convenablement tous les deux, si vous me poussez à bout.

Celui à qui il s'adressoit particulièrement sembloit prêt à étouffer de rire en l'entendant parler ainsi. La main de son compagnon se portoit de nouveau sur la garde de son épée, lorsque le jeune homme lui assena sur le poignet un coup de bâton si bien appliqué qu'il lui eût été impossible de s'en servir : cet incident ne fit qu'augmenter la bonne humeur de l'autre.

— Holà! holà! très-vaillant Écossais! s'écria-t-il pourtant; par amour pour ta chère patrie! Et vous compère, point de regards menaçants. Pâques-Dieu! il faut de la justice dans le commerce, et un bain peut servir de compensation pour un coup donné sur le poignet avec tant de grâce et d'agilité. Écoutez-moi, l'ami, ajouta-t-il en s'adressant au jeune étranger, avec une gravité sérieuse qui lui en imposa, et lui inspira du respect en dépit de lui-même : plus de violence; il ne seroit pas sage de vous y livrer contre moi, et vous

voyez que mon compère est suffisamment payé. Quel est votre nom?

— Quand on me fait une question avec civilité, je puis y répondre de même, et je suis disposé à avoir pour vous le respect dû à votre âge, à moins que vous n'épuisiez ma patience par vos railleries. Ici, en France et en Flandre on s'est amusé à m'appeler le *varlet* au sac de velours, à cause du sac à faucon que je porte; mais mon véritable nom, dans mon pays, est Quentin Durward.

— Durward! et ce nom est-il celui d'un gentilhomme?

— Depuis quinze générations. Et c'est ce qui fait que je ne me soucie pas de suivre une autre profession que celle des armes.

— Véritable Écossais! j'en réponds : surabondance de sang, surabondance d'orgueil, et grande pénurie de ducats. Eh bien! compère, marchez en avant et faites-nous préparer à déjeuner au bosquet des mûriers, car ce jeune homme fera autant d'honneur au repas qu'une souris affamée en feroit au fromage d'une ménagère. — Et, quant au Bohémien, — écoute- moi.

Il lui dit quelques mots à l'oreille; son compagnon n'y répondit que par un sourire d'intelligence qui avoit quelque chose de sombre, et il partit d'un assez bon pas.

— Eh bien, dit le premier au jeune Durward, maintenant nous allons faire route ensemble; et, en traversant la forêt, nous pourrons entendre la messe à la chapelle de Saint-Hubert; car il n'est pas juste de s'occuper des besoins du corps, avant d'avoir songé à ceux de l'âme.

Durward, en bon catholique, n'avoit pas d'objection à faire à cette proposition, quoiqu'il eût probablement désiré commencer par faire sécher ses habits et prendre quelques rafraîchissements. Ils eurent bientôt perdu de vue leur compagnon; mais en suivant le même chemin qu'il avoit pris, ils entrèrent bientôt dans un bois planté de grands arbres entremêlés de buissons et de broussailles, et traversé par de longues avenues dans lesquelles ils voyoient passer des troupeaux de daims, dont la sécurité semblait annoncer qu'ils sentoient que ce parc étoit un asile pour eux.

— Vous me demandiez si j'étois bon archer, dit le jeune Écossais; donnez-moi un arc et une couple de flèches, et je vous réponds que vous aurez de la venaison.

— Pâques-Dieu! mon jeune ami, prenez-y bien garde. Mon compère a l'œil ouvert sur les daims; il est chargé d'y veiller, et c'est un garde rigide.

— Il ressemble plutôt à un boucher qu'à un joyeux forestier. Je ne puis croire que ce visage

le pendard appartienne à quelqu'un qui connoisse les nobles règles de la vénerie.

— Ah! mon jeune ami, mon compère n'a pas la figure prévenante à la première vue, et cependant aucun de ceux qui ont eu affaire à lui n'a jamais été s'en plaindre.

Quentin Durward trouva quelque chose de singulier et de désagréablement expressif dans le ton dont ces derniers mots avoient été prononcés, et, levant tout à coup les yeux sur son compagnon, il crut voir sur sa physionomie, dans le sourire qui crispoit ses lèvres, et dans le clignement de son œil noir et plein de vivacité, de quoi justifier la surprise qu'il éprouvoit.

— J'ai entendu parler de voleurs, de brigands, de coupe-jarrets, pensa-t-il en lui-même; ne seroit-il pas possible que le drôle qui est en avant fût un assassin, et que celui-ci fût chargé de lui amener sa proie dans un endroit convenable? Je me tiendrai sur mes gardes, et ils n'auront guère de moi que de bons horions écossais.

Tandis qu'il réfléchissoit ainsi, ils arrivèrent à une clairière où les grands arbres de la forêt étoient plus écartés les uns des autres. La terre, nettoyée de tous buissons et de toutes broussailles, y étoit couverte d'un tapis de la plus riche verdure, qui, protégée par les grands arbres contre l'ardeur brûlante du soleil, étoit plus

fraîche et plus belle qu'on ne la trouve généralement en France. Les arbres, en cet endroit retiré, étoient principalement des bouleaux et des ormes gigantesques qui s'élevoient comme des montagnes de feuilles. Au milieu de ces superbes enfants de la terre, dans l'endroit le plus découvert, on voyoit une humble chapelle près de laquelle couloit un petit ruisseau. L'architecture en étoit simple et même grossière. A quelques pas, on voyoit une cabane pour l'ermite ou le prêtre qui se consacroit au service de l'autel dans ce lieu solitaire. Dans une niche pratiquée au-dessus de la porte, une petite statue représentoit saint Hubert, avec un cor passé autour du cou, et deux levriers à ses pieds. La situation de cette chapelle, au milieu d'un parc rempli de gibier, avoit fait naître naturellement l'idée de la dédier au saint qui est le patron des chasseurs.

Le vieillard, suivi du jeune Durward, dirigea ses pas vers ce petit édifice consacré par la religion; et, comme ils en approchoient, le prêtre, revêtu de ses ornements sacerdotaux, sortit de sa cellule pour entrer dans la chapelle. Durward s'inclina profondément devant lui, par respect pour son caractère sacré; mais son compagnon porta plus loin la dévotion, et mit un genou en terre pour recevoir la bénédiction du saint homme. Il le suivit dans l'église à pas lents, et

d'un air qui exprimoit la contrition et l'humilité la plus sincère.

L'intérieur de la chapelle étoit orné de manière à rappeler les occupations auxquelles s'étoit livré le saint patron quand il étoit sur terre. Les plus riches dépouilles des animaux qu'on poursuit à la chasse dans différents pays, tenoient lieu de tapisserie et de tenture autour de l'autel et dans toute l'église. On y voyoit suspendus le long des murs des cors, des arcs, des carquois, mêlés avec des têtes de cerfs, de loups et d'autres animaux. En un mot, tous les ornements avoient un caractère forestier. La messe même y répondit, car elle fut très-courte, étant ce que l'on appeloit une *messe de chasse*, telle qu'on la célébroit devant les nobles et les grands qui, en assistant à cette solennité, étoient ordinairement impatients de pouvoir se livrer à leur amusement favori.

Pendant cette courte cérémonie, le compagnon de Durward parut y donner l'attention la plus entière et la plus scrupuleuse; tandis que le jeune Écossais, n'étant pas tout-à-fait aussi occupé de pensées religieuses, ne pouvoit s'empêcher de se reprocher intérieurement d'avoir pu concevoir des soupçons injurieux contre un homme qui paroissoit si humble et si dévot. Bien loin de le regarder alors comme associé et complice de

brigands, il étoit presque tenté de le prendre pour un saint.

Quand la messe fut finie, ils sortirent ensemble de la chapelle, et l'inconnu dit à Durward : — Nous sommes maintenant à peu de distance du village, et vous pouvez rompre le jeune en toute sûreté de conscience. Suivez-moi.

Tournant sur la droite, et prenant un chemin qui montoit graduellement, il recommanda à son compagnon d'avoir grand soin de ne pas s'écarter du sentier, et d'en garder le milieu autant qu'il le pourroit.

Durward lui demanda pourquoi il lui recommandoit cette précaution.

— C'est que nous sommes près de la cour, jeune homme; et, Pâques-Dieu! on ne marche pas dans cette région comme sur vos montagnes couvertes de bruyères. A l'exception du sentier que nous suivons, chaque toise de terrain est rendue dangereuse et presque impraticable par des piéges et des trappes armées de faux qui tranchent les membres du voyageur imprudent, comme la serpette du jardinier coupe une branche d'aubépine. Des pointes de fer vous traverseroient les pieds, et il y a des fosses assez profondes pour vous y ensevelir à jamais. Vous êtes maintenant dans l'enceinte du domaine royal, et nous allons voir tout à l'heure la façade du château.

— Si j'étois le roi de France, je ne me donnerois pas tant de peine pour placer autour de ma demeure des piéges et des trappes. Au lieu de cela, je tâcherois de gouverner si bien, que personne n'oseroit en approcher avec de mauvaises intentions. Et quant à ceux qui y viendroient avec des sentiments de paix et d'affection, plus le nombre en seroit grand, plus j'en serois charmé.

Le compagnon de l'Écossais regarda autour de lui d'un air alarmé, et lui dit : — Silence, sire varlet au sac de velours, silence! car j'ai oublié de vous dire que les feuilles de ces arbres ont des oreilles, et qu'elles rapportent dans le cabinet du roi tout ce qu'elles entendent.

— Je m'en inquiète fort peu, répondit Quentin Durward; j'ai dans la bouche une langue écossaise, et elle est assez hardie pour dire ce que je pense en face du roi Louis, que Dieu le protége! Et quant aux oreilles dont vous parlez, si je les voyois sur une tête humaine, je les abattrois avec mon couteau de chasse.

CHAPITRE III.

LE CHATEAU.

« Un imposant château se présente à la vue ;
« Par des portes de fer l'entrée est défendue,
« Les murs en sont épais et les fossés profonds ;
« On y voit des créneaux, des tours, des bastions,
« Et des soldats armés veillent sur les murailles. »
Anonyme.

Tandis que Durward et sa nouvelle connoissance parloient ainsi, ils arrivèrent vis-à-vis de la façade du château de Plessis-les-Tours, château qui, même dans ces temps dangereux où les grands se trouvoient forcés de résider dans des places fortes, étoit remarquable par les précautions jalouses et excessives qu'on prenoit pour en rendre l'accès difficile.

A partir de la lisière du bois où le jeune Écossais s'étoit arrêté avec son compagnon pour contempler cette résidence royale, s'étendoit, ou, pour mieux dire, s'élevoit, quoique par une montée fort douce, une esplanade découverte, sur laquelle on ne voyoit ni arbre, ni arbuste, à l'exception d'un chêne gigantesque, à demi mort de vieillesse. Cet espace avoit été laissé ouvert,

conformément aux règles de fortification de tous les siècles, afin que l'ennemi ne pût approcher des murs à couvert, et sans être aperçu du haut du château, situé à l'extrémité de cette esplanade.

Il étoit entouré de trois remparts extérieurs garnis de créneaux et de tourelles de distance en distance, et notamment à tous les angles. Le second mur s'élevoit plus haut que le premier, et étoit construit de manière à commander celui-ci, si l'ennemi parvenoit à s'en emparer; il en étoit de même du troisième, qui formoit la barrière intérieure. Autour du mur extérieur, (ce dont le Français informa son compagnon, attendu qu'étant placés plus bas que le niveau des fondations ils ne pouvoient l'apercevoir), on avoit creusé un fossé d'environ vingt pieds de profondeur, où l'eau arrivoit au moyen d'une saignée qu'on avoit faite au Cher, ou plutôt à une de ses branches tributaires. Un second fossé régnoit au pied du second mur; un troisième défendoit pareillement la dernière muraille, et tous trois étoient également de dimension peu ordinaire. Les rives intérieure et extérieure de ce triple fossé étoient garnies de palissades en fer qui atteignoient le même but que ce qu'on appelle chevaux-de-frise en termes de fortifications modernes, car chaque pieu de fer se terminoit en différentes pointes bien aiguës, et

divergentes en tous sens, de sorte qu'on ne pouvoit risquer une escalade, sans s'exposer à une mort certaine.

Dans l'intérieur de l'enceinte formée par le troisième mur, s'élevoit le château, composé de bâtiments construits à différentes dates, dont le plus ancien étoit une tour noircie par le temps, qui sembloit un géant éthiopien d'une taille démesurée, tandis que l'absence de toute autre fenêtre plus grande que des barbacanes pratiquées à distances inégales, pour servir à la défense de la forteresse, faisoit naître dans l'âme du spectateur cette sensation pénible qu'on éprouve en voyant un aveugle.

Les autres bâtiments ne sembloient pas devoir être beaucoup plus agréables pour ceux qui les habitoient, car toutes les fenêtres s'ouvroient sur une cour intérieure, de sorte que tout l'extérieur annonçoit une prison plutôt qu'un palais. Le roi régnant avoit même ajouté à cet effet; car, semblable à la plupart des gens soupçonneux, qui n'aiment pas qu'on puisse s'apercevoir de leurs soupçons, il avoit fait construire les fortifications nouvelles de manière à ce qu'on ne pût les distinguer des anciens édifices. On avoit employé pour cela des briques et des pierres de la couleur la plus sombre, et mêlé de la suie dans le ciment, de manière que tous les bâtiments

avoient uniformément la même teinte d'antiquité.

Cette place formidable n'avoit qu'une seule entrée, du moins Durward n'en vit qu'une seule sur toute la façade qu'il aperçut. Elle étoit située entre deux fortes tours, défenses ordinaires d'une porte, et défendue, suivant l'usage, par une herse en fer et un pont-levis. La herse étoit baissée, et le pont-levis levé. Des tours semblables s'élevoient de même à la seconde et à la troisième enceinte; mais elles n'étoient pas sur la même ligne que celles de la première, car on ne pouvoit aller directement d'une porte à l'autre, mais, au contraire, après avoir passé la première, on avoit à faire une cinquantaine de pas entre les deux premiers murs avant d'arriver à la seconde; et en supposant que ce fût une troupe ennemie, elle étoit exposée aux traits dont on pouvoit l'accabler des deux côtés. De même, après avoir passé la seconde porte, il falloit dévier encore une fois de la ligne droite pour gagner la troisième; de sorte que, pour entrer dans la cour, au centre de laquelle s'élevoient les bâtiments, on avoit à traverser deux défilés étroits et dangereux, en prêtant le flanc à des décharges d'artillerie, et il falloit forcer trois portes défendues de la manière la plus formidable.

Venant d'un pays non moins désolé par une

guerre étrangère que par les divisions intestines, et dont la surface inégale et montagneuse, fertile en rochers et en torrents, offre tant de situations admirablement fortifiées, le jeune Durward connoissoit assez bien tous les différents moyens par lesquels les hommes, dans ce siècle encore un peu barbare, cherchoient à protéger leurs habitations; mais il avoua franchement à son compagnon qu'il n'auroit pas cru qu'il fût au pouvoir de l'art de faire tant dans un lieu où la nature avoit fait si peu; car le château, comme nous l'avons donné à entendre, n'étoit situé que sur une éminence peu élevée, à laquelle on montoit par une rampe fort douce, depuis l'endroit où Quentin s'étoit arrêté.

Pour ajouter à sa surprise, son compagnon lui apprit qu'à l'exception du sentier tournant par lequel ils étoient arrivés, tous les environs du château étoient, de même que la partie de bois qu'ils venoient de traverser, parsemés de piéges, de trappes, de fosses et d'embûches de toutes sortes qui menaçoient de mort quiconque oseroit s'y hasarder sans guide; il y avoit sur les murs des espèces de guérites en fer, appelées *nids d'hirondelles*, d'où les sentinelles, lui dit-il, régulièrement postées, pouvoient tirer presqu'à coup sûr contre quiconque oseroit se présenter sans avoir le signal ou le mot d'ordre changé chaque jour; les archers de la garde royale étoient

chargés nuit et jour de remplir ce devoir, pour lequel ils recevoient du roi Louis profit et honneur, une forte paye et de riches habits.

— Et maintenant, jeune homme, ajouta-t-il, dites-moi si vous avez jamais vu un château aussi fort, et si vous pensez qu'il existe des gens assez hardis pour le prendre d'assaut?

Durward étoit resté long-temps les yeux fixés sur cette forteresse, dont la vue l'intéressoit à un tel point qu'il en oublioit que ses vêtements étoient mouillés. A la question qui venoit de lui être faite, ses yeux étincelèrent, et son visage s'anima de nouvelles couleurs, semblable à un homme entreprenant qui médite un trait de hardiesse.

— C'est une place très-forte, et bien gardée, répondit-il; mais il n'y a rien d'impossible pour les braves.

— Et en connoissez-vous dans votre pays qui y réussiroient? demanda le vieillard d'un ton un peu dédaigneux.

— Je n'oserois l'affirmer; mais il s'y trouve des milliers d'hommes qui, pour une bonne cause, ne reculeroient pas devant cette entreprise.

— Oui-da! et vous vous comptez peut-être dans ce nombre?

— Je ferois mal de me vanter quand il n'y a

Digitized by Google

aucun danger; mais mon père a fait un trait assez hardi, et je me flatte que je ne suis point bâtard.

— Eh bien, vous pourriez trouver à qui parler, et même des compatriotes; car les archers écossais de la garde du roi Louis sont en sentinelle sur ces murs, — trois cents gentilshommes des meilleures maisons de votre pays.

— En ce cas, si j'étois le roi Louis, je me confierois en ces trois cents gentilshommes écossais, j'abattrois ces murs pour combler les fossés; j'appellerois près de moi mes pairs et mes paladins, et je vivrois en roi, faisant rompre des lances dans des tournois, donnant des festins le jour à mes nobles, dansant la nuit avec les dames, et ne craignant pas plus un ennemi qu'une mouche.

Son compagnon sourit encore; et, tournant le dos au château, dont il lui dit qu'ils s'étoient un peu trop approchés, il le fit rentrer dans le bois, en prenant un chemin plus large et plus battu que le sentier par lequel ils étoient venus.

— Cette route, lui dit-il, conduit au village du Plessis, et comme étranger, vous trouverez à vous y loger honorablement et raisonnablement. A environ deux milles plus loin est la belle ville de Tours, qui donne son nom à cette riche et superbe province. Mais le village du Plessis, ou Plessis-du-Parc, comme on l'appelle, à cause de

sa proximité du château du roi et du parc royal qui l'entoure, vous fournira un asile plus voisin et non moins hospitalier.

— Je vous remercie de vos renseignements, mon bon maître ; mais mon séjour ici ne sera pas long, et si je trouve au village du Plessis, Plessis-le-Parc ou Plessis-l'Étang, un morceau de viande à manger et quelque chose de meilleur que de l'eau à boire, mes affaires y seront bientôt terminées.

— Je m'imaginois que vous aviez quelque ami à voir dans ces environs.

— C'est la vérité, le propre frère de ma mère ; et avant qu'il quittât les montagnes d'Angus, c'étoit le plus bel homme dont *les brogues* [1] eussent foulé les bruyères.

— Et comment le nommez-vous? Je vous le ferai chercher ; car il ne seroit pas prudent à vous de monter au château. On pourroit vous prendre pour un espion.

— Par la main de mon père ! me prendre pour un espion ! Celui qui oseroit me donner un nom pareil sentiroit le froid du fer que je porte. Quant au nom de mon oncle, je n'ai nulle raison pour le cacher. Il se nomme Lesly. C'est un nom noble et honorable.

[1] Gros souliers des montagnards. (*Note du Traducteur.*)

— Je n'en doute nullement; mais il se trouve dans la garde écossaise trois personnes qui le portent.

— Mon oncle se nomme Ludovic Lesly.

— Mais parmi les trois Lesly, deux portent le nom de Ludovic.

— On surnommoit mon parent Ludovic à la cicatrice; car nos noms de famille sont si communs en Écosse, que, lorsqu'on n'a pas de terre dont on puisse prendre le nom pour se distinguer, on porte toujours un sobriquet.

— Un nom de guerre, vous voulez dire? Mais je vois que le Lesly dont vous parlez est celui que nous surnommons *le Balafré*, à cause de la cicatrice qu'il porte sur la figure. C'est un brave homme et un bon soldat. Je désire pouvoir vous faciliter une entrevue avec lui, car il appartient à un corps dont les devoirs sont stricts, et ceux qui le composent sortent rarement du château, à moins que ce ne soit pour escorter la personne du roi. Et maintenant, jeune homme, répondez à une question. Je parie que vous désirez entrer, comme votre oncle, dans la garde écossaise. Si tel est votre projet, il est un peu hardi, d'autant plus que vous êtes fort jeune, et que l'expérience de quelques années est nécessaire pour remplir les hautes fonctions auxquelles vous aspirez.

— Il est possible que j'aie eu quelque idée semblable; mais, si cela est, la fantaisie en est passée.

— Que voulez-vous dire, jeune homme? Parlez-vous avec ce ton de légèreté d'un grade auquel les plus nobles de vos compatriotes sont jaloux d'être admis?

— Je leur en fais mon compliment. Pour parler franchement, j'aurois assez aimé à entrer au service du roi Louis; mais, malgré les beaux habits et la bonne paie, je préfère le grand air à ces cages de fer qu'on voit là haut; à ces nids d'hirondelles, comme vous appelez ces espèces de boîtes à poivre. D'ailleurs, je vous avouerai que je n'aime pas un château dans les environs duquel on voit croître des chênes qui portent des glands semblables à celui que j'aperçois.

— Je devine ce que vous voulez dire, mais expliquez-vous plus clairement.

— Soit. Regardez ce gros chêne qui est à quelques portées de flèches du château : ne voyez-vous pas pendu à une branche de cet arbre un homme en justaucorps gris pareil à celui que je porte?

— C'est ma foi vrai! Pâques-Dieu! voyez ce que c'est que d'avoir des yeux jeunes! J'apercevois bien quelque chose, mais je croyois que c'étoit un corbeau perché dans les branches. Au surplus, cette vue n'a rien de nouveau, jeune

Digitized by Google

homme : quand l'été fera place à l'automne, qu'il y aura de longs clairs de lune, et que les routes deviendront peu sûres, vous verrez accrochés à ce même chêne des groupes de dix et même de vingt glands semblables. Mais qu'importe ? chacun d'eux sert d'épouvantail pour effrayer les coquins ; et pour chaque drôle qui est suspendu de cette manière, l'honnête homme peut compter qu'il y a en France un brigand, un traître, un voleur de grand chemin, un pillard ou un oppresseur de moins. Vous devez y reconnoître, jeune homme, des preuves de la justice de notre souverain.

— Cela peut être, mais si j'étois le roi Louis, je les ferois pendre un peu plus loin de mon palais. Dans mon pays nous suspendons des corbeaux morts dans les endroits fréquentés par les corbeaux vivants, mais non pas dans nos jardins ou dans nos pigeonniers. L'odeur de ce cadavre.... Fi ! je crois le sentir à la distance où nous en sommes.

— Si vous vivez assez pour devenir un honnête et loyal serviteur de notre prince, mon bon jeune homme, vous apprendrez qu'il n'y a pas de parfum qui vaille l'odeur d'un traître mort.

— Je ne désirerai jamais vivre assez longtemps pour perdre l'odorat et la vue. Montrez-moi un traître vivant, et voilà mon bras et mon

épée; quand il est mort, ma haine ne peut lui survivre. Mais je crois que nous arrivons au village, et j'espère vous y prouver que ni le bain que j'ai pris, ni le dégoût que j'ai éprouvé, ne m'ont ôté l'appétit pour déjeuner. Ainsi, mon bon ami, à l'hôtellerie, et par le plus court chemin. — Cependant, un moment, avant de recevoir de vous l'hospitalité, dites-moi quel est votre nom.

— On me nomme maître Pierre. Je ne suis pas marchand de titres; je suis un homme tout uni, qui ai de quoi vivre de mon bien : voilà comment on m'appelle.

— Maître Pierre, soit! dit Quentin, — je suis charmé qu'un heureux hasard nous ait fait faire connoissance; car j'ai besoin de quelques mots de bon avis, et je sais en être reconnoissant.

Tandis qu'ils parloient ainsi, la tour de l'église et un grand crucifix de bois qui s'élevoit au-dessus des arbres leur annonçoient qu'ils étoient à l'entrée du village.

Mais maître Pierre, se détournant un peu du chemin qui venoit d'aboutir à une grande route, lui dit que l'auberge où il avoit dessein de le conduire étoit dans un endroit un peu écarté, et qu'on n'y recevoit que des voyageurs de la meilleure espèce.

— Si vous désignez par-là ceux qui voyagent

Digitized by Google

avec la bourse la mieux garnie, dit le jeune Écossais, je ne suis pas de ce nombre, et j'aime autant avoir affaire à vos *escorcheurs* de la grande route qu'à ceux de votre hôtellerie.

— Pâques-Dieu! comme vous êtes prudents, vous autres Écossais! Un Anglais se jette tout droit dans une taverne, boit et mange tout ce qu'il y trouve de mieux, et ne songe à l'écot que lorsqu'il a le ventre plein. Mais vous oubliez, maître Quentin, puisque Quentin est votre nom, vous oubliez que je vous dois un déjeuner pour le bain que ma méprise vous a valu; c'est la pénitence de ma faute à votre égard.

— En vérité, j'avois oublié le bain, la faute et la pénitence; car mes vêtements se sont séchés sur moi ou à peu près, en marchant. Cependant je ne refuserai pas votre offre obligeante; car j'ai dîné hier fort légèrement, et je n'ai pas soupé. Vous semblez un bourgeois vieux et respectable, et je ne vois pas pourquoi je n'accepterois pas votre courtoisie.

Le Français sourit à part lui; car il voyoit clairement que son jeune compagnon, quoique presque mourant de faim selon toute apparence, avoit quelque peine à se faire à l'idée de déjeuner aux dépens d'un étranger, et qu'il s'efforçoit de réduire son orgueil au silence, par la réflexion que, lorsqu'il s'agissoit d'obligations si légères, celui

qui consentoit à en être redevable montroit autant de complaisance que celui qui faisoit la politesse.

Cependant ils entrèrent dans une avenue étroite ombragée par de beaux ormes, au bout de laquelle une grande porte les introduisit dans la cour d'une auberge plus vaste qu'une auberge n'est ordinairement, et destinée au logement des nobles et des courtisans qui avoient quelque affaire au château voisin, où il étoit rare que Louis XI accordât un appartement à qui que ce fût de sa cour, excepté en cas de nécessité indispensable. Un écusson portant les fleurs de lis ornoit la principale porte d'un grand bâtiment irrégulier; mais, ni dans la cour, ni dans la maison, on ne remarquoit cet air actif, empressé, par lequel les garçons et domestiques d'un semblable établissement annonçoient alors le nombre de leurs hôtes et la multitude de leurs occupations : il sembloit que le caractère sombre et insociable du château royal situé dans le voisinage avoit communiqué une partie du sérieux glacial et mélancolique qui y régnoit à une maison destinée à être le temple de la gaîté, du plaisir et de la bonne chère.

Maître Pierre, sans appeler personne et sans même approcher de la principale entrée, leva le loquet d'une petite porte, et précéda son com-

Digitized by Google

pagnon dans une grande salle. La flamme d'un fagot brilloit dans la cheminée, près de laquelle tout étoit disposé pour un déjeuner solide.

— Mon compère n'a rien oublié, dit le Français à Durward : vous devez avoir froid, voilà un bon feu; vous devez avoir faim, et vous allez avoir à déjeuner.

Maître Pierre siffla : l'aubergiste entra, et répondit à son *bonjour* par un salut respectueux; mais il ne montra nullement cette humeur babillarde, attribut caractéristique des maîtres d'auberge français de tous les siècles.

— Quelqu'un devoit venir ordonner un déjeuner, dit maître Pierre; l'a-t-il fait?

L'aubergiste ne répondit que par une profonde inclination de tête; et, tout en apportant les divers mets qui devoient composer le déjeuner et en les rangeant sur la table, il ne dit pas un seul mot pour en faire valoir le mérite. Le repas cependant étoit digne de tous les éloges que les aubergistes français sont dans l'usage de donner aux fruits de leur savoir-faire, comme les lecteurs pourront en juger dans le chapitre suivant.

CHAPITRE IV.

LE DÉJEUNER.

« Juste Ciel! quels coups de dents! — Que de pain! »
Voyages d'Yorick.

Nous avons laissé notre jeune étranger en France, dans une situation plus agréable qu'aucune de celles dans lesquelles il s'étoit trouvé depuis son arrivée sur le territoire des anciens Gaulois. Le déjeuner, comme nous l'avons donné à entendre en finissant le dernier chapitre, étoit admirable. Il y avoit un pâté de Périgord, sur lequel un gastronome auroit voulu vivre et mourir, comme les mangeurs de lotus d'Homère, oubliant parents, patrie, et toutes les obligations sociales. Sa croûte magnifique s'élevoit comme les remparts d'une grande capitale, emblème des richesses qu'ils sont chargés de protéger. Il y avoit encore un ragoût exquis avec cette petite pointe d'ail que les Gascons aiment, et que les Écossais ne haïssent point; de plus, un jambon délicat qui avoit naguère fait partie d'un noble sanglier de la forêt voisine de Montrichard. Le

pain étoit aussi blanc que délicieux, et avoit la forme de petites boules (d'où les Français ont tiré le nom de *boulanger*) : la croûte en étoit si appétissante, qu'avec de l'eau seule elle auroit pu passer pour une friandise. Mais il y avoit autre chose que de l'eau pour l'assaisonner; car on voyoit sur la table un de ces flacons de cuir qu'on appeloit *bottrines*, et qui contenoit environ deux pintes du meilleur vin de Beaune.

Tant de bonnes choses auroient, comme on dit, donné de l'appétit à un mort. Quel effet devoient-elles donc produire sur un jeune homme d'environ vingt ans qui, depuis deux jours (car il faut dire la vérité), n'avoit presque vécu que des fruits à demi mûrs que le hasard lui avoit fait trouver, et d'une ration assez modique de pain d'orge. Il se jeta d'abord sur le ragoût, et le plat fut bientôt vide. Il attaqua ensuite le superbe pâté, y fit une entaille qui pénétra jusqu'à ses fondements, et revint à la charge plus d'une fois, en l'arrosant de temps en temps d'un verre de vin, au grand étonnement de l'hôte, et au grand amusement de maître Pierre.

Celui-ci surtout, probablement parce qu'il se trouvoit avoir fait une meilleure action qu'il ne l'avoit cru, sembloit enchanté de l'appétit qu'il voyoit au jeune Écossais; quand enfin il remarqua que son activité commençoit à se ralentir;

il chercha à lui faire faire de nouveaux efforts, en ordonnant que l'on apportât des fruits confits, des darioles, et toutes les autres friandises qu'il put imaginer pour prolonger le repas. Tandis qu'il l'occupoit ainsi, son visage exprimoit une sorte de bonne humeur qui alloit jusqu'à la bienveillance, et toute différente de sa physionomie ordinaire, qui étoit froide, sévère et caustique. Les gens âgés prennent toujours quelque plaisir à voir les jouissances et les exercices de la jeunesse, lorsque leur esprit, dans sa situation naturelle, n'est troublé ni par un sentiment secret d'envie, ni par une folle émulation.

De son côté, Quentin Durward, tout en employant son temps d'une manière si agréable, ne put s'empêcher de découvrir que les traits de l'homme qui le régaloit si bien, et qu'il avoit d'abord trouvés si repoussants, gagnoient beaucoup quand celui qui les considéroit étoit sous l'influence de quelques verres de vin de Beaune; et ce fut avec un ton de cordialité qu'il reprocha à maître Pierre de rire de son appétit et de ne rien manger lui-même.

—Je fais pénitence, répondit maître Pierre, et je ne puis prendre avant midi que quelques confitures et un verre d'eau; puis, se tournant vers l'hôte, il ajouta : —Dites à la dame de là-haut de m'en apporter.

— Eh bien! continua maître Pierre quand l'aubergiste fut parti, vous ai-je tenu parole relativement au déjeuner que je vous avois promis?

— C'est le meilleur que j'aie fait, répondit l'Écossais, depuis que j'ai quitté Glen-Houlakin.

— Glen quoi! s'écria maître Pierre; avez-vous envie d'évoquer le Diable en prononçant de pareils mots?

— Glen-Houlakin, mon bon monsieur, c'est-à-dire la vallée des Moucherons. C'est le nom de notre ancien domaine. Vous avez acquis le droit d'en rire, si cela vous plaît.

— Je n'ai pas la moindre intention de vous offenser, mon jeune ami; mais je voulois vous dire que, si le repas que vous venez de faire est de votre goût, les archers de la garde écossaise en font un aussi bon et même meilleur tous les jours.

— Je n'en suis pas surpris. S'ils sont enfermés toute la nuit dans les *nids d'hirondelles*, ils doivent avoir le matin un terrible appétit.

— Et ils ont abondamment de quoi le satisfaire; ils n'ont pas besoin, comme les Bourguignons, d'aller le dos nu, afin de pouvoir se remplir le ventre. Ils sont vêtus comme des comtes, et font ripaille comme des abbés.

— J'en suis bien aise pour eux.

— Et pourquoi ne pas prendre de service parmi

eux, jeune homme? Je suis sûr que votre oncle pourroit vous faire entrer dans la compagnie, dès qu'il y aura une place vacante; et, je vous le dirai tout bas, j'ai moi-même quelque crédit; et je puis vous être utile: je présume que vous savez monter à cheval aussi bien que tirer de l'arc?

Tous ceux qui ont porté le nom de Durward sont aussi bons écuyers que qui que ce soit qui ait jamais appuyé son soulier ferré sur l'étrier, et je ne sais trop pourquoi je n'accepterois pas votre offre obligeante. La vie et l'habit sont deux choses indispensables; mais cependant, voyez-vous, les hommes comme moi pensent à l'honneur, à l'avancement, à de hauts faits d'armes. Votre roi Louis — que Dieu le protége, car il est ami et allié de l'Écosse; — mais il reste toujours dans ce château, ou ne fait qu'aller d'une ville fortifiée à une autre. Il gagne des cités et des provinces par des ambassades politiques, et non à la pointe de l'épée. Or, quant à moi, je suis de l'avis des Douglas, qui ont toujours tenu la campagne, parce qu'ils aimoient mieux entendre le chant de l'alouette que le cri de la souris.

— Jeune homme, ne jugez pas témérairement des actions des souverains. Louis cherche à épargner le sang de ses sujets, mais il n'est pas avare du sien. Il a fait ses preuves de courage à Montlhéri.

Google

— Oui, mais il y a de cela une douzaine d'années ou davantage. Or, j'aimerois à suivre un maître qui voudroit conserver son honneur aussi brillant que son écusson, et qui seroit toujours le premier au milieu de la mêlée.

— Pourquoi donc n'êtes-vous pas resté à Bruxelles avec le duc de Bourgogne? Il vous mettroit à même d'avoir les os brisés tous les jours, et de peur que l'occasion ne vous en manquât, il se chargeroit de vous les rompre lui-même, surtout s'il apprenoit que vous avez battu un de ses forestiers.

— C'est la vérité. Ma mauvaise étoile m'a fermé cette porte.

— Mais il ne manque pas de chefs qui braveroient le Diable, et sous lesquels un jeune étourdi peut trouver du service! Que pensez-vous, par exemple, de Guillaume de la Marck?

— Quoi! l'homme à la longue barbe, le sanglier des Ardennes! Moi, je servirois un chef de pillards et d'assassins; un brigand qui tueroit un paysan pour s'emparer de sa casaque; qui massacre les prêtres et les pèlerins comme si c'étoient des chevaliers et des hommes d'armes! Ce seroit imprimer une tache ineffaçable sur l'écusson de mon père.

— Eh bien! mon jeune cerveau brûlé, si le sanglier vous paroît trop peu scrupuleux, pour-

quoi ne pas suivre le jeune duc de Gueldres?

— Je suivrois plutôt le Diable! Que je vous dise un mot à l'oreille. C'est un fardeau trop pesant pour la terre. L'enfer s'ouvre déjà pour lui. On dit qu'il tient son père en prison, et qu'il a même osé le frapper. Pouvez-vous le croire?

Maître Pierre parut un peu décontenancé en voyant l'horreur naïve avec laquelle le jeune Écossais parloit de l'ingratitude d'un fils, et il lui répondit :

— Vous ignorez, jeune homme, combien les liens du sang sont foibles pour les hommes d'un rang élevé. Quittant alors le ton sentimental qu'il avoit pris d'abord, il ajouta avec une sorte de gaité :—D'ailleurs, si le duc a battu son père, je vous réponds que ce père l'avoit battu plus d'une fois; ainsi ce n'est qu'une solde de compte.

— Je suis surpris de vous entendre parler ainsi, dit le jeune Écossais en rougissant d'indignation. Une tête grise comme la vôtre devroit savoir mieux choisir ses sujets de plaisanterie. Si le vieux duc a battu son fils dans son enfance, il ne l'a point battu assez. Il auroit mieux valu qu'il le fît périr sous les verges, que de le laisser vivre pour faire rougir toute la chrétienté du baptême d'un tel monstre!

— A ce compte, et de la manière dont vous épluchez le caractère des princes et des chefs, je

crois que ce que vous avez de mieux à faire, c'est de devenir capitaine vous-même; car où un homme si sage en trouvera-t-il un qui soit digne de lui commander?

— Vous riez à mes dépens, maître Pierre, et vous avez peut-être raison. Mais vous ne m'avez pas nommé un chef plein de vaillance, qui a de bonnes troupes à ses ordres, et sous lequel on pourroit prendre du service assez honorablement.

— Je ne devine pas qui vous voulez dire.

— Eh! celui qui est comme le tombeau de Mahomet (maudit soit le prophète!) suspendu entre les deux pierres d'aimant; celui qu'on ne peut appeler ni Français ni Bourguignon, mais qui sait maintenir la balance entre eux, et se faire craindre et servir par les deux princes, quelque puissants qu'ils soient.

— Je ne devine pas encore qui vous voulez dire, répéta maître Pierre d'un air pensif.

— Et qui seroit-ce, sinon le noble Louis de Luxembourg, comte de Saint-Pol, et grand connétable de France? Il se maintient à la tête de sa petite armée, levant la tête aussi haut que le roi Louis et le duc Charles, et se balançant entre eux, comme l'enfant placé au milieu d'une planche, dont deux de ses compagnons font monter et descendre successivement les deux bouts.

— Et l'enfant dont vous parlez est celui des

Digitized by Google

trois qui peut faire la chute la plus dangereuse. Mais écoutez-moi, mon jeune ami, vous à qui le pillage paroît un tel crime : savez-vous bien que votre politique comte de Saint-Pol est celui qui a le premier donné l'exemple d'incendier les campagnes pendant la guerre ; et qu'avant les honteuses dévastations qu'il a commises, les deux partis ménageoient les villages et les villes ouvertes qui ne faisoient pas résistance ?

— Sur ma foi, si la chose est ainsi, je commencerai à croire que pas un de ces grands hommes ne vaut mieux que l'autre, et que faire un choix parmi eux, c'est comme si l'on choisissoit un arbre pour y être pendu. Mais ce comte de Saint-Pol, ce connétable, a trouvé moyen de se mettre en possession de la ville qui porte le nom de mon saint patron, de Saint-Quentin. (Ici le jeune Écossais fit un signe de croix.) Et il me semble que si j'étois là, mon bon patron veilleroit un peu sur moi ; car il est moins occupé que certains saints qui ont un bien plus grand nombre de personnes qui portent leur nom : et cependant il faut qu'il ait oublié le pauvre Quentin Durward, son fils spirituel, puisqu'il le laisse un jour sans nourriture, et que le lendemain il l'abandonne à la protection de Saint-Julien, et à l'hospitalité d'un étranger, achetée par un bain pris dans la fameuse rivière

du Cher, ou dans quelqu'une de celles qui vont s'y jeter.

— Ne blasphème pas les saints, mon jeune ami, dit maître Pierre. Saint Julien est le fidèle patron des voyageurs, et il est possible que le bienheureux saint Quentin ait fait beaucoup plus et beaucoup mieux que tu ne te l'imagines.

Comme il parloit encore, la porte s'ouvrit, et une jeune fille, paroissant avoir quinze ans, apporta un plateau couvert d'une belle serviette de damas, sur lequel étoit un compotier rempli de ces prunes sèches pour lesquelles la ville de Tours a été renommée dans tous les temps. Il s'y trouvoit aussi une coupe richement ciselée, espèce d'ouvrage que les orfèvres de cette ville exécutoient autrefois avec un art qui les distinguoit des ouvriers des autres villes de France, et même de ceux de la capitale. La forme en étoit si élégante, que Durward ne songea pas à examiner si elle étoit d'argent, ou seulement d'étain, comme le gobelet placé devant lui sur la table, et qui étoit si brillant qu'on auroit pu le croire d'un métal plus précieux.

Mais la vue de la jeune personne qui tenoit le plateau attira l'attention de Durward, beaucoup plus que les objets qui y étoient placés.

Il eut bientôt découvert qu'une profusion de longues tresses de beaux cheveux noirs, qu'elle

portoit de même que les jeunes Écossaises, sans autre ornement qu'une guirlande de feuilles de lierre, formoient un voile naturel autour de son visage, dont les traits réguliers, les yeux noirs et l'air pensif auroient pu rappeler la mélancolique Melpomène; mais il y avoit sur ses joues une nuance de carmin, et un sourire sur ses lèvres et dans son regard, qui portoient à croire que la gaîté n'étoit pas étrangère à une physionomie si séduisante, quoique ce ne fût pas son expression la plus habituelle. Quentin crut même pouvoir distinguer que des circonstances affligeantes étoient la cause qui prêtoit à la figure d'une si jeune et si jolie personne l'apparence d'une gravité qui n'accompagne pas ordinairement la beauté dans sa première jeunesse; et, comme l'imagination d'un jeune homme est prompte à tirer des conclusions des données les plus légères, il lui plut d'inférer de ce qui va suivre, que la destinée de cette charmante inconnue étoit enveloppée de mystère et de silence.

— Que veut dire ceci, Jacqueline? dit maître Pierre dès qu'elle entra. N'avois-je pas demandé que dame Perrette m'apportât ce dont j'avois besoin? Pâques-Dieu! est-elle ou se croit-elle trop grande dame pour me servir?

— Ma mère est mal à l'aise, répondit Jacqueline à la hâte et du ton le plus humble;

elle ne se porte pas bien, et garde la chambre.

— Elle la garde seule, j'espère! s'écria maître Pierre avec une sorte d'emphase; je suis *un vieux routier*, et ce n'est pas à moi qu'on en fait accroire par une maladie prétendue.

A ces paroles Jacqueline pâlit, et chancela même; car il faut avouer que le ton et le regard de maître Pierre, toujours durs, caustiques et désagréables, devenoient sinistres et alarmants quand ils exprimoient la colère ou le soupçon.

La galanterie de notre jeune montagnard prit l'éveil sur-le-champ, et il s'approcha de Jacqueline pour la soulager du fardeau qu'elle portoit, et qu'elle lui remit d'un air pensif, en jetant sur le bourgeois en courroux un regard timide et inquiet. Il n'étoit pas dans la nature de résister à l'expression de ces yeux tendres qui sembloient implorer la compassion; et maître Pierre lui dit, non pas d'un air de mécontentement, mais avec autant de douceur que sa physionomie pouvoit en exprimer : — Je ne te blâme pas, Jacqueline; car tu es trop jeune pour être déjà ce qu'il est dur de penser que tu dois être un jour,... fausse et perfide comme tout le reste de ton sexe frivole. Personne n'est parvenu à l'âge d'homme sans avoir été à portée de vous connoître toutes, et voici un cavalier écossais qui te dira la même chose.

Digitized by Google

Jacqueline jeta les yeux un instant sur le jeune étranger, comme pour obéir à maître Pierre; mais ce regard, quelque rapide qu'il fût, parut à Durward un appel touchant à sa générosité. Avec l'empressement d'un jeune homme et le respect romanesque pour le beau sexe que lui avoit inspiré son éducation, il répondit à l'instant qu'il jetteroit le gant du combat à tout antagoniste de son rang et de son âge qui oseroit dire que des traits semblables à ceux qu'il voyoit pouvoient ne pas être animés par l'âme la plus pure.

Les joues de la jeune fille se couvrirent d'une pâleur mortelle, et elle jeta un regard craintif sur maître Pierre, en qui la bravade du jeune Écossais parut ne faire naître qu'un sourire de mépris plutôt que d'approbation. Quentin, dont la seconde pensée corrigeoit ordinairement la première, rougit d'avoir prononcé quelques mots qui pouvoient passer pour une fanfaronnade devant un vieillard pacifique par état; et, se condamnant à une sorte de réparation aussi juste que proportionnée à sa faute, il résolut de supporter patiemment le ridicule qu'il avoit mérité. Il présenta à maître Pierre le plateau dont il s'étoit chargé, en rougissant et avec un air d'embarras qu'il cherchoit vainement à cacher.

— Vous êtes un jeune fou, lui dit maître Pierre; et vous ne connoissez pas mieux les

femmes que les princes, dont Dieu, ajouta-t-il en faisant le signe de la croix dévotement, tient les cœurs dans sa main droite.

— Et qui tient donc les cœurs des femmes? demanda Quentin, déterminé à ne pas s'en laisser imposer par l'air de supériorité de cet homme extraordinaire, dont les manières hautaines et insouciantes exerçoient sur lui une influence dont il étoit un peu humilié.

— Je crois qu'il faut faire cette question à quelque autre, répondit maître Pierre avec beaucoup de sang-froid.

Cette nouvelle rebuffade ne déconcerta pourtant pas entièrement Quentin Durward. — A coup sûr, pensa-t-il, ce n'est pas pour la misérable obligation d'un déjeuner, quelque substantiel et excellent qu'il fût, que j'aurois tant de déférence envers ce bourgeois de Tours! On s'attache les chiens et les faucons en les nourrissant; c'est par les liens de l'amitié et des services qu'on peut enchaîner le cœur de l'homme. Mais ce bourgeois est vraiment extraordinaire; et cette apparition enchanteresse — qui va déjà disparoître, — un être si parfait, ne peut appartenir à si bas lieu, il ne peut même dépendre de ce riche marchand, quoiqu'il semble exercer à son égard une sorte d'autorité, comme il le fait sans doute sur tout ce que le hasard jette dans son petit cercle. Il est

étonnant quelles idées d'importance ces Flamands et ces Français attachent à la richesse, — infiniment plus qu'elle n'en mérite; car je suppose que ce vieux marchand s'imagine devoir à son argent la considération que j'accorde à son âge. Moi, gentilhomme écossais d'une ancienne race, d'une naissance distinguée, et lui un marchand de Tours!

Telles étoient les idées qui se succédoient rapidement dans l'esprit du jeune Durward, tandis que maître Pierre disoit à Jacqueline, en souriant et en passant la main sur ses belles tresses de longs cheveux : — Ce jeune homme me servira, Jacqueline; tu peux te retirer. Je dirai à ta négligente mère qu'elle a tort de t'exposer aux yeux sans nécessité.

— C'étoit seulement pour vous servir, répondit la jeune fille : j'espère que vous ne serez pas mécontent de votre parente, puisque...

— Pâques-Dieu! s'écria maître Pierre en l'interrompant d'un ton vif, mais sans dureté, avez-vous envie de discuter avec moi, ou restez-vous ici pour regarder ce jeune homme? Retirez-vous. Il est noble; il suffira pour me servir.

Jacqueline sortit; et Durward étoit si occupé de sa disparition subite, qu'elle rompit le fil de ses réflexions, et il obéit machinalement, quand maître Pierre, se jetant nonchalamment sur son

grand fauteuil, lui dit du ton d'un homme habitué à commander : — Placez ce plateau près de moi.

Le marchand, fronçant les sourcils, les fit retomber sur ses yeux pleins de vivacité, de manière qu'à peine étoient-ils visibles, quoiqu'ils lançassent quelquefois un rayon rapide et brillant comme ceux du soleil qui se couche derrière un sombre nuage, à travers lequel il brille par intervalles.

— N'est-ce pas une charmante créature? dit maître Pierre en levant la tête, et fixant un regard ferme sur Quentin, en lui faisant cette question; une fille fort aimable pour une servante d'auberge? Elle figureroit bien à la table d'un honnête bourgeois; mais cela a reçu une mauvaise éducation; cela a une origine basse.

Il arrive quelquefois qu'un mot jeté au hasard démolit un noble château qu'on vient de construire dans les airs; et en pareille occasion, l'architecte ne sait pas beaucoup de gré à celui qui a lâché le mot fatal, même quand son intention n'a pas été de nuire. Quentin se sentit déconcerté, et il étoit disposé à se mettre en courroux, sans trop savoir pourquoi, contre ce vieillard, pour l'avoir informé que cette créature enchanteresse n'étoit ni plus ni moins que ce que ses occupations annonçoient, une servante d'au-

bergé, une servante d'un ordre supérieur à la vérité (ce pouvoit être probablement une nièce ou une parente de l'aubergiste), mais elle n'en étoit pas moins une servante, obligée de se conformer à l'humeur de tous les hôtes qu'elle avoit à servir, et particulièrement à celle de maître Pierre, qui paroissoit avoir assez de caprices, et être assez riche pour exiger qu'ils devinssent autant de lois.

Une pensée se présentoit encore à son esprit: c'étoit qu'il devoit faire comprendre au vieillard la différence qui existoit entre leurs conditions, et lui faire sentir que, quelque riche qu'il pût être, sa richesse ne pouvoit le mettre de niveau avec un Durward de Glen-Houlakin. Cependant quand il levoit les yeux sur maître Pierre dans l'intention de lui dire quelques mots à ce sujet, il trouvoit dans sa physionomie, malgré ses yeux baissés, ses traits amaigris, et ses vêtements communs, quelque chose qui l'empêchoit de faire valoir la supériorité qu'il croyoit avoir sur le marchand. Au contraire, plus souvent il le regardoit, et plus il le considéroit avec attention, plus il sentoit redoubler sa curiosité de savoir qui étoit cet homme, et quel étoit son rang; il se le représentoit intérieurement comme un des premiers magistrats, ou tout au moins un syndic de Tours; en un mot, pour quelqu'un habitué, de

manière ou d'autre, à exiger et à obtenir le respect.

Cependant maître Pierre sembloit se livrer de nouveau à une rêverie dont il ne sortit que pour faire dévotement le signe de la croix, après quoi il mangea quelques prunes et un biscuit. Il fit signe ensuite à Quentin de lui donner la coupe dont nous avons déjà parlé; mais comme celui-ci la lui présentoit, il ajouta avant de la prendre :
— Vous m'avez dit que vous êtes noble, je crois?

— Sans doute, je le suis, répondit l'Écossais, si quinze générations suffisent pour cela. Je vous l'ai déjà dit; mais ne vous gênez pas, maître Pierre : on m'a toujours appris que le devoir du plus jeune est de servir le plus âgé.

— C'est une excellente maxime, répondit le marchand, en recevant la coupe que Quentin lui présentoit, et en y versant de l'eau d'une aiguière qui sembloit de même métal, sans paroître avoir le moindre scrupule sur les convenances, comme Durward s'y attendoit peut-être.

— Au diable soient l'aisance et la familiarité de ce bourgeois! pensa le jeune homme. Il se fait servir par un noble Écossais avec aussi peu de cérémonie que j'en mettrois à en demander autant d'un paysan de Glen-Isla.

Cependant maître Pierre, ayant vidé sa coupe, dit à son compagnon : — D'après le goût que

vous avez montré pour le vin de Beaune, je m'imagine que vous n'êtes pas tenté de me faire raison avec la liqueur que je viens de boire. Mais j'ai sur moi un elixir qui peut changer en vin délicieux l'eau qui sort du rocher.

Tout en parlant ainsi, il prit dans son sein une grande bourse de peau de loutre de mer, et fit tomber une pluie de petites pièces d'argent, jusqu'à ce qu'il en eût empli à moitié la coupe, qui n'étoit pas des plus larges.

— Vous devez plus de reconnoissance à votre patron saint Quentin et à saint Julien que vous ne semblez le penser, jeune homme, dit alors maître Pierre, et je vous conseille de faire quelques aumônes en leur nom. Restez dans cette hôtellerie jusqu'à ce que vous voyiez votre parent le Balafré, qui sera relevé de garde ce soir. J'aurai soin de le faire informer qu'il peut vous trouver ici, car j'ai affaire au château.

Quentin Durward ouvroit la bouche pour s'excuser d'accepter le présent que lui offroit la libéralité de son nouvel ami; mais maître Pierre, fronçant ses gros sourcils, se redressant, et prenant un air plus imposant qu'il ne l'avoit encore fait, lui dit d'un ton d'autorité : — Point de réplique, jeune homme, et faites ce qui vous est ordonné.

A ces mots, il sortit de l'appartement, et fit

Digitized by Google

signe à Quentin qu'il ne devoit pas le suivre.

Le jeune Écossais resta stupéfait, ne sachant que penser de tout ce qui venoit de lui arriver. Son premier mouvement, le plus naturel, sinon le plus noble, fut de jeter un coup d'œil sur la coupe, qui étoit plus qu'à demi-pleine de pièces d'argent dont peut-être n'avoit-il jamais eu le quart à sa disposition pendant tout le cours de sa vie. Mais sa dignité, comme gentilhomme, lui permettoit-elle d'accepter l'argent de ce riche plébéien? C'étoit une question délicate; car, quoiqu'il vînt de faire un excellent déjeuner, il n'étoit pas en fonds, soit pour retourner à Dijon, dans le cas où il voudroit entrer au service du duc de Bourgogne, au risque de s'exposer à son courroux, soit pour se rendre à Saint-Quentin, s'il donnoit la préférence au connétable de Saint-Pol, car il étoit déterminé à offrir ses services à l'un de ces deux seigneurs, sinon au roi de France. La résolution à laquelle il s'arrêta fut peut-être la plus sage qu'il pût prendre dans les circonstances où il se trouvoit; c'étoit de se laisser guider par les conseils de son oncle. En attendant, il mit l'argent dans son sac de velours, et appela l'hôte pour lui dire d'emporter la coupe d'argent, et pour lui faire en même temps quelques questions sur ce marchand si libéral, et qui savoit si bien prendre un ton d'autorité.

Google

Le maître de la maison arriva à l'instant; et, s'il ne fut pas très-communicatif, au moins fut-il moins silencieux qu'il ne l'avoit été jusqu'alors. Il refusa positivement de reprendre la coupe d'argent. Il n'en avoit aucun droit, lui dit-il : elle appartenoit à maître Pierre, qui en avoit fait présent à celui à qui il venoit de donner à déjeuner. Il avoit à la vérité quatre hanaps d'argent qui lui avoient été laissés par sa grand'mère, d'heureuse mémoire, mais qui ne ressembloient pas plus à ce beau vase ciselé qu'un navet ne ressemble à une pêche. — C'étoit une de ces fameuses coupes de Tours, travaillées par Martin Dominique, artiste qui pouvoit défier tout Paris.

— Et qui est ce maître Pierre, lui demanda Quentin en l'interrompant, qui fait de si beaux présents aux étrangers?

— Qui est maître Pierre? répéta l'hôte en laissant échapper ces paroles de sa bouche aussi lentement que si elles eussent été distillées.

— Sans doute, dit Durward d'un ton vif et impérieux. Quel est ce maître Pierre qui se donne les airs d'être si libéral? Et qui est cette espèce de boucher qu'il a envoyé en avant pour ordonner le déjeuner.

— Ma foi, Monsieur, quant à ce qu'est maître Pierre, vous auriez dû lui faire cette question à lui-même; et pour celui qui est venu donner

ordre de préparer le déjeuner, Dieu nous préserve de faire connoissance de plus près avec lui!

— Il y a quelque chose de mystérieux dans tout cela! Ce maître Pierre m'a dit qu'il étoit marchand.

— S'il vous l'a dit, c'est que c'est la vérité.

— Et quel genre de commerce fait-il?

— Oh! un très-beau commerce. Entre autres choses, il a été établi ici des manufactures de soieries qui peuvent le disputer à ces riches étoffes que les Vénitiens apportent de l'Inde et du Cathay. Vous avez vu de grandes plantations de mûriers en venant ici : elles ont été faites par ordre de maître Pierre, pour nourrir les vers à soies.

— Et cette jeune personne qui a apporté ce plateau, qui est-elle, mon cher ami?

— Ma locataire, ainsi qu'une tutrice plus âgée, qui est quelque tante ou quelque cousine, à ce que je pense.

— Et êtes-vous dans l'usage d'employer vos locataires à servir vos hôtes? J'ai remarqué que maître Pierre ne vouloit rien recevoir de votre main ni de votre garçon.

— Les gens riches ont leurs fantaisies, parce qu'ils peuvent les payer. Ce n'est pas la première fois que maître Pierre a trouvé le moyen de se faire servir par des nobles.

Le jeune Écossais se trouva un peu offensé de cette observation ; mais, déguisant son humeur, il lui demanda s'il pouvoit avoir un appartement chez lui pour la journée, et peut-être pour plus long-temps.

— Sans contredit, et pour tout le temps que vous le désirerez.

— Et, comme je vais loger sous le même toit que ces deux dames, pourroit-il m'être permis de leur présenter mes respects ?

— Je n'en sais trop rien. Elles ne sortent point, et ne reçoivent aucune visite.

— A l'exception de celle de maître Pierre, sans doute ?

— Il ne m'est pas permis de citer aucune exception, répondit l'aubergiste avec une assurance respectueuse.

Quentin portoit assez haut l'idée de son importance, si on considère le peu de moyens qu'il avoit pour la soutenir. Se trouvant un peu mortifié par la réponse de l'hôte, il n'hésita pas à se prévaloir d'un usage assez commun dans ce siècle.

— Portez à ces dames, lui dit-il, un flacon de *vernat;* offrez-leur mes très-humbles respects, et dites-leur que Quentin Durward, de la maison de Glen-Houlakin, honorable cavalier écossais, et logeant en ce moment, comme elles, dans cette hôtellerie, leur demande la permission de

leur présenter personnellement ses hommages.

L'hôte sortit, revint presque au même instant, et annonça que les dames offroient leurs remerciements au cavalier écossais, ne croyoient pas devoir accepter son présent, et regrettoient de ne pouvoir recevoir sa visite, attendu la retraite dans laquelle elles vivoient.

Quentin se mordit les lèvres; puis, se versant un coup du *vernat* qu'on avoit refusé, et que l'hôte avoit placé sur la table, il dit en lui-même: — Par la messe! voici un pays bien étrange. Des marchands y ont les manières et la munificence de grands seigneurs, et des petites filles qui tiennent leur cour dans un cabaret se donnent des airs comme si elles étoient des princesses déguisées! Je reverrai pourtant cette belle aux sourcils noirs, ou il faudra que le diable s'en mêle.

Ayant pris cette sage résolution, il demanda à être conduit dans l'appartement qui lui étoit destiné.

L'aubergiste le fit monter par un escalier tournant qui le conduisit dans une galerie sur laquelle donnoient plusieurs portes, comme celles des cellules d'un couvent; cette ressemblance n'excita pas une grande admiration en notre héros, qui se souvenoit avec beaucoup d'ennui de l'avant-goût qu'il avoit eu de bonne heure de la vie monastique. L'hôte s'arrêta au bout de la

galerie, choisit une clef dans le trousseau qu'il portoit à sa ceinture, ouvrit une porte, et montra à Durward une chambre formant l'intérieur d'une tourelle. Elle étoit étroite à la vérité, mais fort propre, un peu écartée des autres, garnie d'un fort bon lit, et de meubles fort supérieurs à ceux qu'on trouve ordinairement dans les auberges; elle lui parut, au total, un petit palais.

— J'espère, Monsieur, que vous trouverez votre appartement agréable, lui dit l'hôte en se retirant. C'est un devoir pour moi de satisfaire tous les amis de maître Pierre.

— L'heureux plongeon que j'ai fait ce matin! s'écria Quentin en faisant une pirouette dans sa chambre, dès que l'hôte fut parti; jamais bonheur n'a été si grand. C'est un véritable déluge de bonne fortune.

En parlant ainsi, il s'approcha de la petite fenêtre qui éclairoit sa chambre. Comme la tourelle s'avançoit considérablement au delà de la ligne du bâtiment, on découvroit non-seulement le joli jardin assez étendu de l'auberge, mais encore la plantation de mûriers qu'on disoit que maître Pierre avoit fait faire pour élever des vers à soie. En détournant les yeux de ces objets éloignés, pour regarder tout droit le long du mur, on découvroit une seconde tourelle éclairée par une fenêtre qui faisoit face à celle où notre

héros se trouvoit en ce moment. Or, il seroit difficile à un homme qui a vingt ans de plus que n'en avoit alors Quentin, de dire pourquoi cette seconde tourelle et cette seconde croisée l'intéressoient plus que le joli jardin et la belle plantation de mûriers; car, hélas! une tourelle, dont la croisée n'est qu'entr'ouverte pour admettre l'air et ne pas laisser pénétrer le soleil ou les regards trop curieux peut-être, n'est vue qu'avec indifférence par des yeux de quarante ans et plus, quand même ils verroient suspendu tout à côté un luth à moitié caché sous un léger voile de soie verte. Mais à l'âge heureux de Durward, de *tels accidents*, comme un peintre les appelleroit, forment une base suffisante pour y fonder cent visions aériennes, dont le souvenir fait sourire l'homme mûr, s'il y pense encore en soupirant.

Comme on peut supposer que notre ami Quentin désiroit en apprendre un peu plus sur sa belle voisine, la propriétaire du luth et du voile; comme on peut supposer du moins qu'il prenoit quelque intérêt à savoir si ce n'étoit point par hasard cette même jeune personne qu'il avoit vue servir maître Pierre avec tant d'humilité, on doit bien présumer qu'il ne se mit point la moitié du corps hors de la fenêtre, la bouche ouverte et les yeux pétillants de curiosité. Durward connoissoit mieux l'art de prendre les oiseaux. Se

cachant avec soin derrière la muraille, il avança la tête avec précaution, et se contenta de regarder à travers les barreaux d'une jalousie : ce fut à tous ces soins réunis que ses yeux durent le plaisir de voir un joli bras, blanc de lis et fait au tour, prendre l'instrument suspendu ; et au bout de quelques moments, ses oreilles partagèrent la récompense de sa dextérité.

L'habitante de la petite tourelle, la propriétaire du luth et du voile, chanta précisément un petit air tel que ceux que nous supposons généralement que chantoient les grandes dames du temps de la chevalerie, tandis que les chevaliers et les troubadours les écoutoient en soupirant. Les paroles n'avoient pas assez de sentiment, d'esprit et d'imagination pour détourner l'attention de la musique, et la musique n'étoit pas assez savante pour empêcher d'écouter les paroles. Le poëte et le musicien sembloient si nécessaires l'un à l'autre, que si l'on avoit lu la chanson sans accompagnement, ou qu'on eût joué l'air sur un instrument sans lui prêter le secours de la voix, les vers et les notes auroient perdu tout leur mérite. Peut-être avons-nous tort de conserver ici une chanson qui n'a été faite ni pour être lue ni pour être récitée, mais seulement pour être chantée. Ces lambeaux d'ancienne poésie ont toujours eu des attraits pour nous; et, comme l'air est perdu

pour toujours, à moins qu'il n'arrive que Bishop[1] en retrouve les notes, ou que quelque rossignol apprenne à Stephens[2] à les gazouiller, nous courons le risque de compromettre notre goût et celui de la dame au luth, en insérant ici des vers dans lesquels on ne trouve qu'une simplicité sans ornement.

Comte Guy l'heure est arrivée,
L'astre du jour a quitté l'horizon.
Fleur d'oranger embaume le vallon;
Sur l'Océan la brise s'est levée;
A chanter son amour
L'alouette a passé le jour,
Et près de sa compagne en paix attend l'aurore:
L'oiseau, le vent, la fleur
Connoissent l'instant du bonheur,
Pourquoi donc, comte Guy, ne viens-tu pas encore?

La villageoise sous l'ombrage,
De son amant écoute la leçon;
Le chevalier vient au pied d'un balcon
Chanter sa dame et son doux esclavage.
L'étoile du berger,
D'amour fidèle messager,
Éclipse tous les feux dont le Ciel se décore;
On voit grands et petits
A son influence soumis,
Pourquoi donc, comte Guy, ne viens-tu pas encore?

Quoi que le lecteur puisse penser de cette chanson si simple, elle produisit un effet puissant

1 Compositeur anglais, *célèbre en Angleterre.*

2 Cantatrice distinguée.

(*Notes du Traducteur.*)

sur Quentin, lorsqu'il l'entendit chanter par une voix douce et mélodieuse dont les accents se marioient aux soupirs d'un doux zéphyr qui apportoit jusqu'à la fenêtre les parfums des fleurs du jardin. Celle qui chantoit ainsi étoit visible en partie, mais de manière à ne pouvoir être reconnue; et cette circonstance jetoit sur cette scène un air de mystère qui la rendoit encore plus attrayante.

A la fin du second couplet, Durward ne put s'empêcher de se montrer plus à découvert qu'il ne l'avoit encore fait, en faisant une tentative pour mieux voir la sirène qui l'enchantoit. La musique cessa à l'instant; la fenêtre se ferma, un rideau fut tiré, et l'on mit fin par-là aux observations du voisin de la seconde tourelle.

Quentin fut aussi mortifié que surpris des suites de sa précipitation; mais il se consola par l'espoir que la dame au luth n'abandonneroit pas si facilement un instrument dont elle jouoit si bien, et qu'elle ne seroit pas assez cruelle pour se priver de l'air pur et du plaisir d'ouvrir sa croisée, dans l'intention peu généreuse de jouir seule des doux sons de sa voix : peut-être même qu'un peu de vanité personnelle vint se mêler à ces réflexions consolantes. Si, comme il le soupçonnoit, l'habitante de la tourelle voisine étoit une belle demoiselle à longs cheveux noirs,

Digitized by Google

il ne pouvoit s'empêcher de croire qu'un jeune cavalier, beau, bien fait, plein de feu et de vivacité, occupoit la seconde; et les romans, ces prévoyants instituteurs de la jeunesse, lui avoient appris que, si les demoiselles étoient timides et réservées, elles étoient également assez curieuses de connoître les affaires de leurs voisins, et y prenoient quelquefois intérêt.

Tandis que Quentin faisoit ces réflexions, un garçon de l'auberge vint l'informer qu'un cavalier demandoit à lui parler.

CHAPITRE V.

L'HOMME D'ARMES.

« Aussi barbu qu'un bouc, jurant comme un démon,
« Et prêt à défier la bouche d'un canon,
« Pour cette bulle d'air qu'on appelle la gloire. »
Comme vous voudrez. SHAKSPEARE.

Le cavalier qui attendoit Quentin Durward, dans l'appartement où il avoit déjeuné, étoit un de ceux dont Louis XI avoit dit depuis long-temps qu'ils tenoient entre leurs mains la fortune de la France, attendu que c'étoit à eux qu'il avoit confié la garde de sa personne royale.

Ce corps célèbre, qu'on nommoit les archers de la garde écossaise, avoit été formé par Charles VI, avec plus de raison qu'on ne peut en alléguer généralement pour entourer le trône d'une troupe de soldats mercenaires. Les dissensions qui lui avoient arraché plus de la moitié de son royaume, et la fidélité douteuse et chancelante de la noblesse qui défendoit encore sa cause, rendoient imprudent et impolitique de confier à ses sujets le soin de sa sûreté personnelle. Les Écossais étoient ennemis héréditaires de l'Angleterre, les

anciens amis, et, à ce qu'il sembloit, les alliés naturels de la France. Ils étoient pauvres, courageux et fidèles. La population surabondante de leur pays, celui de l'Europe qui voyoit partir le plus grand nombre de hardis aventuriers, fournissoit toujours de quoi recruter leurs rangs. Leurs prétentions à une antique noblesse, leur donnoient en outre le droit d'approcher de la personne d'un monarque de plus près que toute autre troupe, tandis que leur petit nombre empêchoit qu'ils ne pussent se mutiner, et s'ériger en maîtres là où ils devoient obéir.

D'une autre part, les monarques français s'étoient fait une politique de se concilier l'affection de ce corps d'élite, en leur accordant des priviléges honorifiques, et une paye considérable, que la plupart d'entre eux dépensoient avec une profusion vraiment militaire, pour soutenir leur rang prétendu. Chacun d'eux avoit le rang et les honneurs de gentilhomme, et leurs fonctions, en les approchant de la personne du roi, leur donnoient de l'importance à leurs propres yeux, comme à ceux de tous les Français. Ils étoient armés, équipés et montés somptueusement, et chacun d'eux avoit le droit d'entretenir un écuyer, un page, un varlet, et deux serviteurs dont l'un étoit nommé *le coutelier*, d'après le grand couteau qu'il portoit pour dé-

pêcher ceux que son maître avoit renversés dans la mêlée. Avec cette suite, et un équipage qui y répondoit, un archer de la garde écossaise étoit un homme de qualité et d'importance; et comme les places vacantes étoient ordinairement accordées à ceux qui avoient appris le service en qualité de pages ou de varlets, on envoyoit souvent les cadets des meilleures familles d'Écosse servir sous quelque ami ou quelque parent, jusqu'à ce qu'il se présentât une chance d'avancement.

Le coutelier et son compagnon n'étant pas nobles, et par conséquent ne pouvant prétendre à cette promotion, se recrutoient parmi des gens de qualité inférieure; mais, comme ils avoient une bonne paye, leurs maîtres trouvoient aisément parmi leurs concitoyens errants des hommes aussi braves que plein de force pour les servir en cette qualité.

Ludovic Lesly, ou, comme nous l'appellerons plus fréquemment, le Balafré, car c'étoit sous ce nom qu'il étoit généralement connu en France, étoit un homme de près de six pieds, robuste; les traits déjà peu gracieux de son visage sembloient encore plus durs par suite d'une énorme cicatrice qui partoit du haut du front, passoit tout à côté de l'œil droit, traversoit la joue, et se terminoit au bas de l'oreille. Cette suture profonde, tantôt écarlate, tantôt pourpre, quel-

Digitized by Google

quefois presque noire, étoit toujours hideuse, par le contraste qu'elle formoit avec la couleur de son visage agité ou calme, enflammé par un mouvement de passion, ou offrant habituellement la couleur sombre de son teint hâlé par le soleil.

Son costume et ses armes étoient splendides. Il portoit la toque écossaise, surmontée d'un panache, et avoit une vierge d'argent en guise de cocarde. Cet ornement avoit été donné par le roi à la garde écossaise, parce que, dans un de ses accès de piété superstitieuse, il avoit consacré les épées de sa garde au service de la Sainte-Vierge. Il avoit même été, suivant quelques historiens, jusqu'à en nommer Notre-Dame le capitaine général, et à en signer le brevet. Le hausse-col du Balafré, ses brassarts et ses gantelets étoient du plus bel acier damasquiné en argent; et son haubert, ou sa cotte de mailles, brilloit comme la gelée d'une matinée d'hiver sur la bruyère. Il portoit un surtout flottant, ou casaque de velours blanc, ouvert sur les côtés comme l'habit d'un héraut, et ayant par devant et par derrière une grande croix blanche brodée en argent. Ses cuissards et ses genouillères étoient aussi de mailles, et ses souliers étoient couverts en acier. Un poignard à lame large et bien affilée, qu'on nommoit *la merci de Dieu*, étoit attaché à son

côté droit, un baudrier richement brodé, passé sur son épaule, soutenoit un grand sabre; mais, pour plus de commodité, il tenoit à la main en ce moment cette arme pesante, que les règles de son service ne lui permettoient jamais de quitter.

Quoique Durward, de même que tous les jeunes Écossais de ce temps, eût été habitué de bonne heure aux armes et à la guerre, il pensa qu'il n'avoit jamais vu un homme d'armes d'un air plus martial et plus complétement équipé, que celui qui l'embrassa en ce moment; et c'étoit le frère de sa mère, Ludovic Lesly-le-Balafré. Cependant l'expression d'une physionomie qui n'étoit rien moins que prévenante, pensa presque le faire reculer, tandis que ce cher oncle, lui caressant les deux joues l'une après l'autre avec ses moustaches rudes, félicitoit son neveu de son arrivée en France, et lui demandoit en même temps quelles nouvelles il apportoit d'Écosse.

— Rien de bon, mon cher oncle, répondit Durward; mais je suis charmé de voir que vous m'ayez reconnu si aisément.

— Je t'aurois reconnu, mon garçon, dit le Balafré, quand je t'aurois rencontré dans les landes de Bordeaux, monté sur des échasses, comme une cigogne. Mais assieds-toi, assieds-toi: et, si tu as de mauvaises nouvelles à m'apprendre, nous aurons du vin pour nous aider à les sup-

porter. Holà, hé! Fausse-Mesure, notre bon hôte! Du vin, du meilleur, et à l'instant.

L'accent écossais étoit aussi familier alors dans les tavernes des environs du Plessis, que l'est aujourd'hui l'accent suisse dans les guinguettes modernes de Paris, et dès qu'on l'entendit, on obéit avec une promptitude sans égale et la précipitation de la crainte. Un flacon de vin de Champagne fut bientôt placé entre eux. L'oncle s'en versa un grand verre, tandis que le neveu n'en prit que la moitié d'un, pour répondre à la politesse de son parent, en lui faisant observer qu'il avoit déjà bu du vin ce matin.

— Cette excuse seroit bonne dans la bouche de ta sœur, mon neveu, dit le Balafré; il ne faut pas craindre ainsi la bouteille, si tu veux avoir de la barbe au menton et devenir bon soldat. Mais voyons, déboutonnez-vous; que dit le courrier d'Écosse? donnez-moi les nouvelles de Glen-Houlakin. Comment se porte ma sœur?

— Elle est morte, mon oncle, répondit Quentin douloureusement.

— Morte, répéta son oncle, d'un ton qui annonçoit plus de surprise que d'affliction; comment diable! Elle étoit de cinq ans plus jeune que moi, et je ne me suis jamais mieux porté. Morte! cela est impossible! je n'ai jamais eu même un mal de tête, si ce n'est après deux ou

trois jours de ripaille avec les confrères de la joyeuse science. Ainsi donc ma pauvre sœur est morte! Et votre père, mon neveu, est-il remarié?

Avant que son neveu eût eu le temps de lui répondre, il lut sa réponse dans la surprise que lui causa cette question, et ajouta : — Il ne l'est pas? J'aurois juré qu'Allan Durward n'étoit pas homme à vivre sans femme. Il aimoit à voir sa maison en bon ordre. Il aimoit à regarder une jolie femme, et cependant il étoit austère dans ses principes. Le mariage lui procuroit tout cela. Quant à moi, je m'en soucie fort peu, et je puis regarder une jolie femme sans penser au sacrement; je suis à peine assez saint pour cela.

— Hélas! mon cher oncle, il y avoit près d'un an que ma mère étoit veuve, quand elle mourut. Lorsque Glen-Houlakin fut attaqué par les Ogilvies, mon père, mes deux oncles, mes deux frères aînés, sept de nos parents, le ménestrel, l'intendant et six autres de nos gens furent tués en défendant le château. Il ne reste pas un seul foyer, ni pierre sur pierre dans tout Glen-Houlakin.

— Par la croix de saint André! c'est ce que j'appelle un véritable sac. Oui, ces Ogilvies ont toujours été de fâcheux voisins pour Glen-Houlakin. C'est une mauvaise chance, mais c'est le destin de la guerre. Le destin de la guerre....! Et quand ce désastre arriva-t-il, beau neveu?

En faisant cette question, il avala un grand verre de vin; et il secoua la tête d'un air solennel, quand son neveu lui répondit qu'il y avoit eu un an à la Saint-Jude que toute sa famille avoit péri.

— Voyez! dit le Balafré, ne vous disois-je pas que c'étoit la chance de la guerre? C'est ce jour là même que j'ai emporté d'assaut, avec vingt de mes camarades, le château de Roche-Noire appartenant à Amaury Bras-de-fer, capitaine des Francs-Lanciers, dont vous avez dû entendre parler. Je le tuai sur le seuil de sa porte; et je gagnai assez d'or dans cette affaire, pour en faire cette belle chaîne, qui avoit autrefois le double de la longueur que vous lui voyez. Et cela me fait penser qu'il faut que j'en consacre une partie à une destination religieuse. André! holà! André!

André entra sur-le-champ. C'étoit le coutelier du Balafré. Il étoit, en général, équipé de même que son maître, si ce n'est qu'il n'avoit d'autre armure défensive qu'une cuirasse plus grossièrement fabriquée, que sa toque étoit sans panache, et son surtout d'un drap commun au lieu d'être de velours. Otant de son cou sa chaîne d'or, le Balafré en arracha, avec les dents, environ quatre pouces à l'un des bouts, et remit ce fragment à André.

— Portez ceci de ma part, lui dit-il, à mon compère le père Boniface, moine de Saint-Martin. Demandez-lui, de ma part, comment va sa santé, à telles enseignes qu'il ne pouvoit pas dire Dieu vous aide, la dernière fois que nous nous quittâmes à minuit. Dites-lui que mon frère, ma sœur et plusieurs autres de mes parents sont morts et partis pour l'autre monde, et que je le prie de dire des messes pour le salut de leurs âmes, autant qu'en pourra comporter ce bout de chaîne d'or; et s'il faut quelque chose de plus pour les tirer du purgatoire, qu'il le fasse à crédit. Et écoutez-moi; comme c'étoient des gens vivant bien, et n'étant souillés par aucune hérésie, il peut se faire qu'ils aient déjà un pied hors du purgatoire; et en ce cas, voyez-vous, je désire qu'il emploie cet or en malédictions contre une race appelée les Ogilvies; de la meilleure manière que l'Église puisse prendre pour les atteindre. Vous me comprenez bien ?

André répondit par un signe de tête affirmatif.

— Mais prends bien garde, continua le Balafré, qu'aucun de ces chaînons ne trouve le chemin d'un cabaret avant que le moine y ait touché; car, si cela t'arrive, j'userai sur ton dos tant de sangles et de courroies qu'il ne te restera pas plus de peau qu'à saint Barthélemy. Attends, je vois que tu couves des yeux ce flacon de vin;

eh bien, tu ne partiras pas sans y avoir goûté.

A ces mots il lui en versa une rasade, et le coutelier, après avoir bu, partit pour exécuter les ordres qu'il venoit de recevoir.

— Et maintenant, mon neveu, dites-moi ce que vous devîntes dans cette fâcheuse affaire.

— Je combattis avec ceux qui étoient plus âgés et plus vigoureux que moi, jusqu'à ce qu'ils eussent tous succombé, et je reçus une cruelle blessure.

— Pas pire que celle que je reçus il y a dix ans, à ce qu'il me semble. Regardez cette cicatrice. Jamais le sabre d'un Ogilvie n'a creusé un sillon si profond.

— Ceux qu'ils creusèrent, en cette occasion, ne l'étoient que trop, répondit Durward douloureusement; mais ils finirent par se lasser du carnage, et, quand on remarqua qu'il me restoit un souffle de vie, ma mère obtint, à force de prières, qu'on ne me le raviroit pas. Un savant moine d'Aberbrothock qui étoit par hasard au château lors de l'attaque, et qui pensa périr lui-même dans la mêlée, obtint la permission de bander ma blessure, et de me faire transporter en lieu de sûreté; mais ce ne fut que sur la parole que ma mère et lui donnèrent, que je me ferois moine.

— Moine! s'écria son oncle; par saint André!

c'est ce qui ne m'est jamais arrivé. Personne, depuis mon enfance jusqu'à ce jour, n'a seulement rêvé de me faire moine. Et cependant j'en suis surpris quand j'y pense; car, excepté la lecture et l'écriture que je n'ai jamais pu apprendre; la psalmodie, qui m'a toujours été insupportable; le costume, qui rend les bons pères semblables à des fous et à des mendiants, Notre-Dame me pardonne (ici il fit un signe de croix)! et leurs jeûnes, qui ne conviennent pas à mon appétit, je ne vois pas ce qui m'auroit manqué pour faire un aussi bon moine que mon petit compère de Saint-Martin. Mais, je ne sais pas pourquoi, personne ne me l'a jamais proposé. Ainsi donc, beau neveu, vous deviez être moine! Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Pour que la maison de mon père s'éteignît dans le cloître ou dans la tombe.

— Je vois, je comprends; rusés coquins! oui, très-rusés! Ils auroient pu se tromper dans leurs calculs pourtant; car, voyez-vous, beau neveu, je me souviens du chanoine Robersart, qui avoit prononcé ses vœux, et qui sortit ensuite du cloître, et devint capitaine des troupes franches. Il avoit une maîtresse, la plus jolie fille que j'aie jamais vue, et trois enfants charmants. Il ne faut pas se fier aux moines, beau neveu; il ne faut pas s'y fier. Ils peuvent devenir soldats et pères

quand vous vous y attendez le moins. Mais continuez votre histoire.

— J'ai peu de choses à y ajouter, si ce n'est que, regardant ma pauvre mère comme en quelque sorte responsable pour moi, je pris l'habit de novice, je me soumis aux règles du cloître, et j'appris même à lire et à écrire.

— A lire et à écrire ! s'écria-t-il ; je ne puis le croire : — jamais un Durward, que je sache, ne pût écrire son nom, et un Lesly pas davantage. C'est du moins ce que je puis garantir pour un de ces derniers ; je ne suis pas plus en état d'écrire que de voler dans les airs. Mais, au nom de saint Louis, comment vous ont-ils appris tout cela ?

— Ce qui me paroissoit d'abord difficile est devenu plus aisé avec le temps. Ma blessure et la grande perte de sang qui en avoit été la suite m'avoient fort affoibli ; je désirois faire plaisir à mon sauveur, le père Pierre, de sorte que je m'appliquai de bon cœur à ma tâche ; mais, après avoir langui plusieurs mois, ma bonne mère mourut ; et comme ma santé étoit alors parfaitement rétablie, je communiquai à mon bienfaiteur, qui étoit le sous-prieur du couvent, ma répugnance à prononcer les vœux. Il fut alors décidé entre nous que, puisque ma vocation ne m'appeloit pas au cloître, j'irois chercher fortune

dans le monde; mais que, pour mettre le sous-prieur à l'abri du courroux des Ogilvies, mon départ auroit l'air d'une fuite; et pour y donner plus de vraisemblance, j'emportai avec moi un faucon de l'abbé; mais je reçus une permission régulière de départ, écrite et signée par lui, comme je puis en justifier.

— Voilà qui est bien! parfaitement bien. Notre roi s'inquiètera fort peu que tu aies volé un faucon; mais il a en horreur tout ce qui ressemble à un moine qui a jeté le froc aux orties. Et je présume que le trésor que tu portes avec toi ne te gêne pas pour marcher?

— Seulement quelques pièces d'argent, bel oncle; car je dois être franc avec vous.

— Diable! c'est là le pire! Mais, quoique je ne fasse jamais de grandes épargnes sur ma paie, parce que, dans ces temps dangereux, il seroit mal avisé de garder beaucoup d'argent sur soi, j'ai toujours quelque bijou en or que je porte pour l'ornement de ma personne, une chaîne, par exemple, parce qu'au besoin on peut en détacher quelques chaînons. Mais vous me demanderez, beau neveu, comment je puis me procurer des babioles de cette espèce, ajouta le Balafré en secouant sa chaîne d'un air de triomphe; on ne les trouve pas suspendues à tous les buissons; elles ne croissent pas dans les

champs comme ces graines avec lesquelles les enfants font des colliers; mais vous pouvez en gagner de semblables de la même manière que j'ai gagné celle-ci, au service du bon roi de France, où il y a toujours une fortune à trouver, pourvu qu'on ait l'esprit de la chercher. Il ne s'agit pour cela que de risquer sa vie ou ses membres.

— J'ai entendu dire, répondit Quentin, qui vouloit éviter de prendre une détermination avant d'être mieux instruit, que le duc de Bourgogne tient un plus grand état que le roi de France, et qu'il y a plus d'honneur à gagner sous ses bannières; qu'on y frappe d'estoc et de taille, et qu'on y voit de hauts faits d'armes; tandis que le roi très-chrétien n'emploie pour gagner ses victoires que la langue de ses ambassadeurs.

— Vous parlez comme un jeune insensé, beau neveu, et pourtant je crois que lors de mon arrivée ici, j'étois aussi simple que vous. Je ne pouvois me représenter un roi que comme un homme assis sous un dais magnifique, faisant bonne chère avec ses grands vassaux et ses paladins, se nourrissant de blanc-manger, avec une grande couronne d'or sur le front, ou chargeant à la tête de ses troupes, comme Charlemagne dans les romans, ou comme Robert Bruce et

William Wallace dans notre histoire. Mais un mot à l'oreille, mon garçon. Ce n'est là que l'image de la lune dans un seau : c'est la politique, la politique qui fait tout. Notre roi a trouvé le secret de se battre avec le sabre des autres, et de prendre dans leur bourse de quoi payer ses soldats. Ah ! jamais prince plus sage n'endossa la pourpre. Et cependant il n'en use guère, car je le vois souvent plus simplement vêtu qu'il ne me conviendroit de l'être.

— Mais vous ne répondez pas à mon objection, bel oncle. Puisqu'il faut que je serve en pays étranger, je voudrois servir quelque part où une action d'éclat, si j'avois le bonheur d'en faire une, pût me faire distinguer.

— Je vous comprends, beau neveu, je vous comprends assez bien ; mais vous n'êtes pas mûr pour cette sorte d'affaires. Le duc de Bourgogne est une tête chaude, un homme impétueux, un cœur doublé de fer : il charge à la tête de ses nobles et de ses chevaliers de l'Artois et du Hainault ; pensez-vous que, si vous étiez là ou que j'y fusse moi-même, nous irions plus en avant que le duc et toute la brave noblesse de son pays ? Si nous ne les suivions pas d'assez près, nous aurions la chance d'être livrés entre les mains du grand prevôt de l'armée comme traîneurs ; si nous étions sur le même rang, on diroit

que nous ne faisons que notre devoir et gagner notre paye; et, si le hasard vouloit que je me trouvasse de la longueur d'une pique en avant des autres, ce qui est difficile et dangereux dans une telle mêlée où chacun fait de son mieux, eh bien! le duc crieroit dans son jargon flamand, comme quand il voit porter un bon coup : Ah! *gut getroffen!* une bonne lance; un bon Écossais; qu'on lui donne un florin pour boire à notre santé; mais ni rang, ni terres, ni argent n'arrivent à l'étranger dans un tel service; tout est pour les enfants du sol.

— Et au nom du Ciel! qui peut y avoir plus de droits, bel oncle?

— Celui qui protége les enfants du sol, répondit le Balafré en se redressant de toute sa hauteur. Voici comme parle le roi Louis :

— Mon bon paysan, songez à votre charrue, à votre houe, à votre herse, à votre serpette, à tous vos instruments de culture; voici un brave Écossais qui se battra pour vous, et vous n'aurez que la peine de le payer. Et vous, sérénissime duc, illustre comte, très-puissant marquis, enchaînez votre courage bouillant jusqu'à ce qu'on en ait besoin, car il est sujet à se tromper de chemin et à vous nuire à vous-même; voici mes compagnies franches, mes gardes françaises, voici par-dessus tout mes archers écossais et mon

brave Ludovic-le-Balafré : ils se battront aussi bien et mieux que vous, avec votre valeur indisciplinée qui fit perdre à vos pères les batailles de Crécy et d'Azincourt. Or, ne voyez-vous pas dans lequel de ces deux états un cavalier de fortune doit tenir le plus haut rang et parvenir au plus haut degré d'honneur ?

— Je crois que je vous entends, bel oncle; mais, à mon avis, il ne peut y avoir d'honneur à gagner où il n'y a pas de risque à courir. Je vous demande pardon; mais il me semble que c'est une vie d'indolent et de paresseux, que de monter la garde autour d'un vieillard à qui personne ne songe à nuire, et de passer les jours d'été et les nuits d'hiver sur le haut des murailles, enfermé dans une cage de fer, de peur que vous ne désertiez de votre poste. Mon oncle! mon oncle! c'est rester sur le perchoir comme le faucon qu'on ne mène jamais en chasse.

— Par saint Martin de Tours! le jeune homme a du feu; on reconnoît en lui le sang des Leslys. C'est moi trait pour trait, avec un grain de folie de plus. Écoutez-moi, mon neveu : vive le roi de France! à peine se passe-t-il un jour sans qu'il ait à donner à quelqu'un de nous quelque commission qui peut lui rapporter honneur et profit. Ne croyez pas que toutes les actions les plus braves et les plus dangereuses se fassent à la

Digitized by Google

lumière du jour. Je pourrois vous citer quelques faits d'armes, tels que des châteaux pris d'assaut, des prisonniers enlevés, et d'autres semblables pour lesquels quelqu'un, dont je tairai le nom, a couru plus de dangers et gagné plus de faveurs qu'aucun des enragés qui suivent l'enragé duc de Bourgogne. Et, pendant qu'on est ainsi occupé, s'il plaît à sa majesté de se tenir à l'écart et dans le lointain, qu'importe? Il n'en a que plus de liberté d'esprit pour apprécier les aventuriers qu'il emploie, et les récompenser dignement. Il juge mieux leurs dangers et leurs faits d'armes que s'il y avoit pris part personnellement. Oh! c'est un monarque politique et plein de sagacité!

Quentin garda le silence quelques instants, et lui dit ensuite en baissant la voix, mais d'un ton expressif : — Le bon père Pierre avoit coutume de dire qu'il pouvoit y avoir beaucoup de danger dans les actions par lesquelles on n'acquiert que peu de gloire. Je n'ai pas besoin de vous dire, bel oncle, que je suppose toutes ces commissions honorables.

— Pour qui me prenez-vous, beau neveu? s'écria le Balafré d'un ton un peu sévère. Il est vrai que je n'ai pas été élevé dans un cloître, et que je ne sais ni lire ni écrire; mais je suis le frère de votre mère, je suis un Lesly loyal. Pensez-vous que je sois homme à vous engager à faire

quelque chose indigne de vous ? Le meilleur chevalier de toute la France, Duguesclin lui-même, s'il vivoit encore, se feroit honneur de compter mes hauts faits parmi les siens.

— Je ne doute nullement de ce que vous me dites, bel oncle ; mon malheureux destin ne m'a laissé que vous dont je puisse recevoir des avis. Mais est-il vrai, comme on le dit, que le roi tient ici, dans son château du Plessis, une cour bien maigre? Point de nobles ni de courtisans à sa suite ; point de grands feudataires ni de grands officiers de la couronne près de lui : quelques amusements presque solitaires, que partagent seulement les officiers de sa maison ; des conseils secrets, auxquels n'assistent que des hommes d'une origine basse et obscure ; la noblesse et le rang mis à l'écart ; des gens sortis de la lie du peuple admis à la faveur royale ; tout cela paroît irrégulier, et ne ressemble guère à la conduite de son père, le noble Charles, qui arracha des ongles du lion anglais plus de la moitié du royaume de France.

— Vous parlez comme un enfant sans cervelle ; et, comme un enfant, vous ne faites que produire les mêmes sons en frappant sur une nouvelle corde. Faites bien attention. Si le roi emploie Olivier le Dain, son barbier, pour ce qu'Olivier peut faire mieux qu'aucun pair du royaume, le

royaume n'y gagne-t-il pas? S'il ordonne à son vigoureux grand-prevôt Tristan d'arrêter tel ou tel bourgeois séditieux, de le débarrasser de tel ou tel noble turbulent, l'affaire est faite, et l'on n'y pense plus; au lieu que, s'il confioit cette commission à un duc ou à un pair de France, celui-ci lui enverroit peut-être en réponse un message pour le braver. De même, s'il plaît au roi de confier à Ludovic-le-Balafré, qui n'a pas d'autre titre, une mission qu'il exécutera, au lieu d'en charger le grand connétable, qui le trahiroit peut-être, n'est-ce pas une preuve de sagesse? Par-dessus tout, un monarque de ce caractère n'est-il pas le prince qu'il faut à des cavaliers de fortune, qui doivent aller où leurs services sont le plus recherchés et le mieux appréciés? Oui, oui, jeune homme, je vous dis que Louis sait choisir ses confidents, connoître leur capacité, et proportionner la charge aux épaules de chacun, comme on dit. Il ne ressemble pas au roi de Castille, qui mouroit de soif parce que le grand échanson n'étoit pas derrière lui pour lui présenter sa coupe. Mais j'entends la cloche de Saint-Martin; il faut que je retourne au château. Adieu, passez le temps joyeusement, et demain à huit heures présentez-vous au pont-levis, et demandez-moi à la sentinelle. Ayez bien soin de ne pas vous écarter du droit chemin, du sentier

battu ; car il pourroit vous en coûter un membre, et vous le regretteriez sans doute. Vous verrez le roi, et vous apprendrez à le juger par vous-même. Adieu!

A ces mots le Balafré partit à la hâte, oubliant, dans sa précipitation, de payer le vin qu'il avoit demandé ; défaut de mémoire auquel sont sujets les hommes de son caractère, et que l'aubergiste ne crut pas devoir tâcher de corriger, sans doute à cause du respect que lui inspiroient son panache flottant et son grand sabre.

On pourroit supposer que Durward, resté seul, se seroit retiré dans sa tourelle, dans l'espoir d'y entendre de nouveau les sons enchanteurs qui lui avoient procuré dans la matinée une rêverie délicieuse : mais cet incident étoit un chapitre de roman, et la conversation qu'il venoit d'avoir avec son oncle lui avoit ouvert une page de l'histoire véritable de la vie. Le sujet n'en étoit pas fort agréable ; les réflexions et les souvenirs qu'il faisoit naître devoient écarter toute autre idée, et surtout les idées tendres et riantes.

Il prit le parti d'aller faire une promenade solitaire sur les bords du Cher au cours rapide, après avoir eu soin de demander à l'hôte quel chemin il pouvoit suivre sans avoir à craindre que des trappes et des piéges apportassent à sa marche une interruption désagréable. Là il s'ef-

força de rappeler le calme dans son esprit agité, et de réfléchir au parti qu'il devoit prendre, son entretien avec son oncle lui ayant encore laissé quelque incertitude à cet égard.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Les Bohémiens.

« Il cheminoit si gaîment,
« Si vite, si lestement,
« Qu'il se mit enfin en danse
« Sous la potence. »
Ancienne chanson.

L'éducation qu'avoit reçue Quentin Durward n'étoit pas de nature à faire germer dans le cœur de doux sentiments, ni même à y graver des principes bien purs de morale. On lui avoit appris, ainsi qu'à tout le reste de sa famille, à regarder la chasse comme le seul amusement qui lui convînt; la guerre, comme son unique occupation sérieuse; on leur avoit dit que le grand devoir de toute leur vie étoit de souffrir avec fermeté, et de chercher à rendre au centuple les maux que pouvoient leur faire leurs ennemis féodaux, qui avoient enfin presque exterminé leur race : et cependant il se mêloit à ces haines héréditaires un esprit de chevalerie grossière, et même de courtoisie, qui en adoucissoit la rigueur; de sorte que la vengeance, seule justice qui fût

connue, ne s'exerçoit pas sans quelque égard pour l'humanité et la générosité. D'une autre part, les leçons du bon vieux moine, que le jeune Durward avoit peut-être écoutées dans l'adversité et pendant une longue maladie, avec plus de profit qu'il ne l'eût fait s'il eût été heureux et bien portant, lui avoient donné des idées encore plus justes sur les devoirs qu'impose l'humanité : aussi, si l'on fait attention à l'ignorance générale qui régnoit alors, aux préjugés qu'on avoit conçus en faveur de l'état militaire, et à la manière dont il avoit été élevé, le jeune Quentin étoit à même de comprendre les devoirs moraux qui convenoient à sa situation dans le monde, avec plus de justesse qu'on ne le faisoit généralement alors.

Ce fut avec embarras et désappointement qu'il réfléchit sur son entrevue avec son oncle. Il avoit conçu de grandes espérances ; car, quoiqu'il ne fût pas question à cette époque de communications épistolaires, un pèlerin, un commerçant aventureux, ou un soldat estropié, prononçoient quelquefois le nom de Lesly à Glen-Houlakin, et vantoient tous, d'un commun accord, son courage indomptable et les succès qu'il avoit obtenus dans diverses expéditions dont son maître l'avoit chargé. L'imagination du jeune Quentin avoit fini l'esquisse à sa manière : les exploits de son

oncle, auxquels la relation ne faisoit probablement rien perdre, lui représentoient cet aventurier semblable aux champions et aux chevaliers errants chantés par les ménestrels gagnant des couronnes et des filles de roi à la pointe de l'épée et de la lance. Il étoit maintenant forcé de le placer à un degré beaucoup plus bas sur l'échelle de la chevalerie; et cependant, aveuglé par le respect qu'il avoit pour ses parents et pour ceux dont l'âge étoit au-dessus du sien, soutenu par les préventions favorables qu'il avoit conçues sur son compte, dépourvu d'expérience et passionnément attaché à la mémoire de sa mère, il ne voyoit pas sous son véritable jour le caractère du seul frère de cette mère chérie, soldat mercenaire, comme on en voyoit tant, ne valant ni beaucoup plus ni beaucoup moins que la plupart des gens de la même profession, dont la présence ajoutoit encore aux maux qui déchiroient la France.

Sans être cruel de gaîté de cœur, le Balafré avoit contracté, par habitude, beaucoup d'indifférence pour la vie et les souffrances des hommes. Il étoit profondément ignorant, avide de butin, peu scrupuleux sur les moyens d'en faire, et en dépensant le produit avec prodigalité pour satisfaire ses passions. L'habitude de donner une attention exclusive à ses besoins et à ses intérêts,

Digitized by Google

avoit fait de lui un des êtres les plus égoïstes de l'univers; de sorte qu'il étoit rarement en état, comme le lecteur peut l'avoir remarqué, d'aller bien loin sur aucun sujet, sans considérer en quoi il pouvoit lui être applicable, ou, comme on le dit, sans en faire sa propre cause, quoiqu'il y fût excité, non par des sentiments liés à la *règle d'or*, mais par un instinct tout-à-fait différent. Il faut ajouter encore que le cercle étroit de ses devoirs et de ses plaisirs avoit circonscrit peu à peu ses pensées, ses désirs et ses espérances, et étanché, jusqu'à un certain point, cette soif ardente d'honneur, ce désir de se distinguer par les armes, qui l'avoient autrefois animé.

En un mot, le Balafré étoit un soldat actif, endurci, égoïste, à esprit étroit, infatigable et hardi dans l'exécution de ses devoirs; mais ne connoissant presque rien au delà, si ce n'est l'observance des pratiques d'une dévotion superstitieuse, à laquelle il faisoit diversion de temps en temps en vidant quelques bouteilles avec le frère Boniface, son camarade et son confesseur. Si son génie avoit eu une portée plus étendue, il auroit probablement obtenu quelque grade important; car le roi, qui connoissoit individuellement chaque soldat de sa garde, avoit beaucoup de confiance dans le courage et dans la fidélité du Balafré. D'ailleurs l'Écossais avoit

eu assez de bon sens ou d'adresse pour pénétrer l'humeur de ce monarque, et pour trouver les moyens de la flatter; mais ses talents étoient d'un genre trop borné pour qu'il pût être appelé à un rang plus élevé; et, quoique Louis lui accordât souvent un sourire et quelques faveurs, le Balafré n'en resta pas moins simple archer dans la garde écossaise.

Sans avoir parfaitement défini quel étoit le caractère de son oncle, Quentin n'en fut pas moins choqué de l'indifférence avec laquelle il avoit appris la destruction de toute la famille de son beau-frère, et il ne put s'empêcher d'être surpris qu'un si proche parent ne lui eût pas offert l'aide de sa bourse, qu'il auroit été dans la nécessité de lui demander directement, sans la générosité de maître Pierre. Il ne rendoit pourtant pas justice à son oncle, en supposant que l'avarice étoit la cause de ce manque d'attention à ses besoins. N'ayant pas lui-même besoin d'argent en ce moment, il n'étoit pas venu à l'esprit du Balafré que son neveu pût en être dépourvu; autrement il regardoit un si proche parent comme faisant tellement partie de lui-même, qu'il auroit fait pour son neveu vivant ce qu'il avoit tâché de faire pour les âmes de sa sœur et de ses autres parents décédés. Mais, quel que fût le motif de cette négligence, elle n'étoit

pas plus satisfaisante pour Durward, et il regretta plus d'une fois de ne pas avoir pris du service dans l'armée du duc de Bourgogne, avant sa querelle avec le forestier.

— Quoi que je fusse devenu, pensoit-il, j'aurois toujours pu me consoler par la réflexion que j'avois en mon oncle un ami sûr en cas d'événements fâcheux ; mais à présent je l'ai vu, et malheureusement pour lui j'ai trouvé plus de secours dans un marchand étranger que dans le frère de ma propre mère, mon compatriote et noble cavalier. On croiroit que le coup de sabre qui l'a privé de tous les agréments de la figure lui a fait perdre en même temps tout le sang écossais qui couloit dans ses veines.

Durward fut fâché de n'avoir pas trouvé l'occasion de parler de maître Pierre au Balafré, pour tâcher d'apprendre quelque chose de plus sur ce personnage mystérieux; mais son oncle lui avoit fait des questions si rapides et si multipliées, et la cloche de Saint-Martin de Tours avoit terminé leur conférence si subitement, qu'il n'avoit pas eu le temps d'y songer. Il se rappeloit que ce vieillard paroissoit revêche et morose, qu'il sembloit aimer à lâcher des sarcasmes; mais il étoit généreux et libéral dans sa conduite, et un tel étranger, pensa-t-il, vaut mieux qu'un parent insensible.

— Que dit notre vieux proverbe écossais? pen-

sa-t-il encore. *Mieux vaut bon étranger que parent étranger.* Je découvrirai cet homme : la tâche ne doit pas être bien difficile, s'il est aussi riche que mon hôte le prétend. Au moins, il me donnera de bons avis sur ce que je dois faire ; et, s'il voyage en pays étranger, comme le font bien des marchands, je ne sais pas si l'on ne peut pas trouver des aventures à son service tout aussi bien que dans les gardes du roi Louis.

Tandis que cette pensée se présentoit à l'esprit de Quentin, une voix secrète, partant du fond du cœur, dans lequel il se passe bien des choses à notre insu, ou du moins sans que nous voulions nous les avouer, lui disoit bien bas que peut-être l'habitante de la tourelle, la dame au luth et au voile, seroit du voyage auquel il pensoit.

Tandis que le jeune Écossais faisoit ces réflexions, il rencontra deux hommes à physionomie grave, probablement habitants de la ville de Tours. Otant son bonnet avec le respect qu'un jeune homme doit à la vieillesse, il les pria de lui indiquer la maison de maître Pierre.

— La maison de qui, mon fils? dit l'un des passants.

— De maître Pierre, répondit Durward; le riche marchand de soie qui a fait planter tous ces mûriers.

— Jeune homme, dit celui qui étoit le plus

près de lui, vous avez commencé bien jeune un sot métier.

— Et vous devriez savoir mieux adresser vos sornettes, ajouta l'autre. Ce n'est pas ainsi que des bouffons, des vagabonds étrangers, doivent parler au syndic de Tours.

Quentin fut tellement surpris que deux hommes qui avoient l'air décent se trouvassent offensés d'une question si simple, et qu'il leur avoit adressée avec la plus grande politesse, qu'il lui fut impossible de se fâcher à son tour du ton de dureté avec lequel ils y avoient répondu. Il resta immobile quelques instants, les regardant pendant qu'ils s'éloignoient en doublant le pas et en tournant de temps en temps la tête de son côté, comme s'ils eussent désiré se mettre le plus tôt possible hors de sa portée.

Il fit la même question à une troupe de vignerons qu'il rencontra ensuite, et ceux-ci, pour toute réponse, lui demandèrent s'il vouloit parler de maître Pierre le maître d'école, ou de maître Pierre le charpentier, ou de maître Pierre le bedeau, ou d'une demi-douzaine d'autres maîtres Pierre. Les renseignements qu'il obtint sur tous ces maîtres Pierre ne convenant nullement à celui qu'il cherchoit; les paysans l'accusèrent d'être un impertinent qui ne vouloit que se moquer d'eux, et ils montroient même quelques dispositions à

passer à des voies de fait contre lui pour le payer de ses railleries; mais le plus âgé, qui paroissoit avoir quelque influence sur les autres, les engagea à ne se permettre aucun acte de violence.

— Est-ce que vous ne voyez pas à son accent et à son bonnet de fou, leur dit-il, que c'est un de ces charlatans étrangers que les uns appellent magiciens, ou autrement sorciers, et les autres jongleurs? Et qui sait les tours qu'ils ont à nous jouer? On m'en a cité un qui avoit payé un liard à un pauvre homme pour manger tout son saoul du raisin dans son vignoble, et il en a mangé plus de la charge d'une charrette, sans défaire tant seulement un bouton de son justaucorps. Ainsi, laissons-le passer tranquillement; allons-nous-en, lui de son côté et nous du nôtre. Et vous, l'ami, de crainte de pire, passez votre chemin, au nom de Dieu, de Notre-Dame de Marmoutiers et de saint Martin de Tours, et ne nous ennuyez plus de votre maître Pierre, qui, pour ce que nous en savons, peut bien n'être qu'un autre nom pour désigner le diable.

Le jeune Écossais, ne se trouvant pas le plus fort, jugea que ce qu'il avoit de mieux à faire étoit de continuer sa marche sans rien répondre. Mais les paysans, qui s'étoient d'abord éloignés de lui avec une sorte d'horreur que leur inspiroient les talents qu'ils lui supposoient pour la

sorcellerie et pour dévorer leurs raisins, reprirent courage, quand ils se trouvèrent à une certaine distance; ils s'arrêtèrent, poussèrent de grands cris, le chargèrent de malédictions, et finirent par lancer contre lui une grêle de pierres, quoiqu'ils fussent trop loin pour pouvoir atteindre ou du moins blesser l'objet de leur courroux. Quentin, tout en continuant son chemin, commença à croire à son tour qu'il étoit sous l'influence d'un charme, ou que les paysans de la Touraine étoient les plus stupides, les plus brutaux et les plus inhospitaliers de toute la France. Ce qui lui arriva, quelques instants après, tendit à le confirmer dans cette opinion.

Une petite éminence s'élevoit sur les rives de la magnifique et rapide rivière dont nous avons déjà parlé plus d'une fois; et, précisément en face de son chemin, Durward aperçut deux ou trois grands châtaigniers si heureusement placés, qu'ils formaient un groupe remarquable. A quelques pas trois ou quatre paysans, immobiles, levoient les yeux, et sembloient les fixer sur les branches de l'arbre le plus près d'eux. Les méditations de la jeunesse sont rarement assez profondes pour ne pas céder à la plus légère impulsion de la curiosité aussi aisément qu'un caillou, que la main laisse échapper par hasard, rompt la surface d'un étang limpide. Quentin doubla le pas, et arriva

sur la colline assez à temps pour voir l'horrible spectacle qui attiroit les regards des paysans. Ce n'étoit rien moins qu'un homme pendu à une des branches du châtaignier, et qui expiroit dans les dernières convulsions de l'agonie.

— Que ne coupez-vous la corde! s'écria Durward, dont la main étoit toujours aussi prête à secourir le malheur des autres qu'à venger son honneur quand il le croyoit attaqué.

Un des paysans, pâle comme l'argile, tourna vers lui des yeux qui n'avoient d'autre expression que celle de la crainte, et lui montra du doigt une marque taillée sur l'écorce de l'arbre, portant la même ressemblance grossière à une *fleur de lis,* que certaines entailles talismaniques, bien connues de nos officiers des domaines, ont avec *une flèche.* Ne sachant pas ce que signifioit ce symbole, et s'en inquiétant peu, Quentin grimpa sur l'arbre avec l'agilité de l'once, tira de sa poche cet instrument, compagnon inséparable du montagnard et du chasseur, son fidèle *Skene dhu*, et criant à ceux qui étoient en bas de recevoir le corps dans leurs bras, il coupa la corde avant qu'une minute se fût passée depuis qu'il avoit aperçu cette scène.

Mais son humanité fut mal secondée par les spectateurs. Bien loin d'être d'aucun secours à Durward, ils parurent épouvantés de son audace,

Digitized by Google

et prirent la fuite d'un commun accord, comme s'ils eussent craint que leur présence ne suffît pour les faire regarder comme complices de sa témérité. Le corps, n'étant soutenu par personne, tomba lourdement sur la terre, et Quentin, descendant précipitamment de l'arbre, eut le désagrément de voir que la dernière étincelle de la vie étoit déjà éteinte en lui. Il n'abandonna pourtant pas son projet charitable sans faire de nouveaux efforts. Il dénoua le nœud fatal qui serroit le cou du malheureux, déboutonna son justaucorps, lui jeta de l'eau sur le visage, et eut recours à tous les moyens pratiqués ordinairement pour ranimer ceux en qui les organes de la vie ont suspendu leurs fonctions.

Tandis qu'il prenoit ainsi des soins qui lui étoient inspirés par l'humanité, il entendit autour de lui des clameurs sauvages en une langue qu'il ne comprenoit pas; et à peine avoit-il eu le temps de remarquer qu'il étoit environné d'hommes et de femmes ayant l'air singulier et étranger, qu'il se sentit saisi rudement par les deux bras, et qu'on lui mit un couteau sur la gorge.

Pâle esclave d'Éblis! s'écria un homme en mauvais français; volez-vous celui que vous avez assassiné? Mais nous vous tenons, et vous allez nous le payer.

Dès que ces paroles eurent été prononcées, les

lames de couteau brillèrent de toutes parts autour de Quentin, et ces êtres féroces et courroucés qui l'entouroient avoient l'air de loups prêts à se jeter sur leur proie.

Son courage et sa présence d'esprit le tirèrent pourtant d'affaire. — Que voulez-vous dire, mes maîtres? s'écria-t-il. Si ce corps est celui d'un de vos amis, je viens de couper par pure charité la corde qui le suspendoit; et vous feriez mieux de chercher à le rappeler à la vie, que de maltraiter un étranger innocent qui n'a voulu que le sauver, s'il eût été possible.

Cependant les femmes s'étoient emparées du corps du défunt; elles continuoient les mêmes efforts qu'avoit déjà faits Durward pour ranimer en lui le principe de la vie : mais, n'obtenant pas plus de succès, elles renoncèrent à leurs tentatives infructueuses. La bande entière alors s'abandonna à toutes les démonstrations de chagrin usitées dans l'Orient, les femmes poussant des cris de douleur et s'arrachant leurs longs cheveux noirs, tandis que les hommes sembloient déchirer leurs vêtements, et se couvroient la tête de poussière. La cérémonie de leur deuil les occupa tellement, qu'ils ne firent plus aucune attention à Durward, dont la vue de la corde coupée leur avoit fait reconnoître l'innocence. Le plus sage parti qu'il eût à prendre étoit sans doute de laisser

cette espèce de caste sauvage se livrer à ses lamentations; mais, habitué au mépris de tous les dangers, il éprouvoit dans toute sa force la curiosité de la jeunesse.

Les hommes et les femmes de cette troupe bizarre portoient des turbans ou des toques qui ressembloient plutôt à celle de Quentin qu'aux chapeaux alors en usage en France. La plupart des hommes avoient la barbe noire et frisée, et tous avoient le teint presque aussi noir que des Africains. Un ou deux, qui sembloient être leurs chefs, avoient quelques petits ornements en argent autour de leur cou ou à leurs oreilles, et des écharpes jaunes, écarlates, ou d'un vert pâle; mais leurs jambes et leurs bras étoient nus, et toute la troupe sembloit misérable et malpropre au dernier degré. Durward ne vit d'autres armes parmi eux que les longs couteaux dont ils l'avoient menacé quelques instants auparavant, et un petit sabre mauresque, c'est-à-dire à lame recourbée, porté par un jeune homme paroissant fort actif, qui surpassoit tout le reste de la troupe dans l'expression extravagante de son chagrin, et qui, mettant souvent la main sur la poignée de son sabre, sembloit y mêler des menaces de vengeance.

Ce groupe en désordre, qui se livroit ainsi à des lamentations, étoit si différent de tous les

Digitized by Google

êtres que Quentin avoit vus jusqu'alors, qu'il étoit sur le point de conclure que c'étoit une troupe de Sarrasins, de ces chiens de païens, éternels antagonistes des braves chevaliers et des monarques chrétiens, dans tous les romans qu'il avoit lus ou dont il avoit entendu parler; et il étoit sur le point de s'éloigner d'un voisinage si dangereux, quand un bruit de chevaux arrivant au galop se fit entendre : ces prétendus Sarrasins, qui venoient de placer sur leurs épaules le corps de leur compagnon, furent chargés au même instant par une troupe de soldats français.

Cette apparition soudaine changea les lamentations mesurées des amis du défunt en cris irréguliers de terreur. Le corps fut jeté à terre en un instant, et ceux qui l'entouroient montrèrent autant d'adresse que d'activité pour échapper aux lances dirigées contre eux-mêmes en passant sous le ventre des chevaux, pendant que leurs ennemis s'écrioient : — Point de quartier à ces maudits brigands païens; arrêtez-les, tuez-les, enchaînez-les comme des bêtes féroces; percez-les à coups de javeline comme des loups!

Ces cris étoient accompagnés d'acte de violence qui y correspondoient; mais les fuyards étoient si alertes, et le terrain si défavorable à la cavalerie à cause des buissons et des taillis qui le couvroient, qu'ils réussirent tous à s'échapper, à

l'exception de deux, qui furent faits prisonniers. L'un d'eux étoit le jeune homme armé d'un sabre, et il ne se laissa pas arrêter sans faire quelque résistance. Quentin, que la fortune sembloit avoir pris en ce moment pour en faire le but de ses traits, fut saisi en même temps par les soldats, qui lui lièrent les bras avec une corde, en dépit de toutes ses remontrances : ceux qui s'étoient emparés de sa personne mirent dans leurs opérations tant de promptitude, qu'il étoit clair que ce n'étoient pas des gens novices en expéditions de police.

Jetant un regard inquiet sur le chef de ces cavaliers, dont il espéroit obtenir sa mise en liberté, Quentin ne sut pas trop s'il devoit s'alarmer ou s'applaudir, quand il reconnut en lui le compagnon sombre et silencieux de maître Pierre. Il étoit vrai que, quelque crime que ces étrangers fussent accusés d'avoir commis, cet officier pouvoit savoir, d'après l'aventure de cette matinée même, que Durward n'avoit avec eux aucune espèce de liaison; mais une question plus difficile à résoudre étoit de savoir si cet homme farouche seroit pour lui un juge favorable, ou un témoin disposé à lui rendre justice; or Quentin ne savoit trop s'il rendroit sa situation moins dangereuse en s'adressant directement à lui.

On ne lui laissa pas le temps de prendre une détermination.

— Trois-Échelles, Petit-André, dit l'officier à figure sinistre à deux hommes de sa troupe, ces arbres se trouvent là fort à propos. J'apprendrai à ces mécréans, à ces voleurs, à ces sorciers, à se jouer de la justice du roi quand elle a frappé quelqu'un de leur maudite race. Descendez de cheval, mes enfans, et remplissez vos fonctions.

Trois-Échelles et Petit-André eurent mis pied à terre en un instant, et Quentin remarqua que chacun d'eux avoit au pommeau et à la croupière de son cheval plusieurs trousseaux de cordes, et tous deux se mettant à les déployer avec activité, il vit qu'un nœud coulant y avoit été préparé d'avance afin de pouvoir s'en servir à l'instant même où l'on en auroit besoin. Le sang se glaça dans ses veines, quand il vit qu'ils en prenoient trois, et qu'ils se disposoient à lui en ajuster une au cou. Il appela l'officier à haute voix; le fit souvenir de leur rencontre, réclama les droits que devoit avoir un Écossais libre dans un pays allié et ami, et déclara qu'il n'avoit aucune connoissance des gens avec lesquels il avoit été arrêté, ni des crimes qui pouvoient leur être imputés.

L'officier, à qui Durward s'adressoit, daigna à peine le regarder pendant qu'il lui parloit, et ne

Digitized by Google

parût faire aucune attention à la prétention qu'il avançoit d'être déjà connu de lui. Il se contenta de se tourner vers quelques paysans accourus, soit par curiosité, soit pour rendre témoignage contre les prisonniers, et il leur demanda d'un ton brusque : — Ce jeune drôle étoit-il avec ces vagabonds ?

— Oui, monsieur le grand prevôt, répondit un des paysans. C'est lui qui est arrivé le premier, et qui a eu la témérité de couper la corde à laquelle étoit pendu le coquin que la justice du roi avoit condamné, et qui le méritoit bien, comme nous l'avons dit.

— Je jurerois par Dieu et par Saint-Martin de Tours, dit un autre, que je l'ai vu avec la bande quand elle est venue piller notre métairie.

— Mais, mon père, dit un enfant, celui dont vous voulez parler avoit la peau noire, et ce jeune homme a le teint blanc; il avoit des cheveux courts et crépus, et celui-ci a une longue et belle chevelure.

— C'est vrai, mon enfant, répondit le paysan; et de plus cet autre avoit un justaucorps vert, et celui-ci en a un gris. Mais monsieur le grand prevôt sait fort bien que ces vauriens peuvent changer leur teint aussi aisément que leurs habits, et je persiste à croire que c'est le même.

— Il suffit, dit l'officier, que vous l'ayez vu

interrompre le cours de la justice du roi, en coupant la corde d'un criminel condamné et exécuté. Trois-Échelles, Petit-André, faites votre devoir.

— Un moment, monsieur l'officier, s'écria Durward dans une transe mortelle, écoutez-moi un instant. Ne faites pas périr un innocent; songez que mes compatriotes en ce monde, et la justice du ciel dans l'autre, vous demanderont compte de mon sang.

— Je rendrai compte de mes actions dans l'un et dans l'autre, répondit froidement le prevôt, et il fit un signe de la main aux exécuteurs. Alors, avec un sourire de vengeance satisfaite, il toucha du doigt son bras droit qu'il portoit en écharpe, probablement par suite du coup qu'il avoit reçu de Durward dans la matinée.

— Misérable! âme vindicative! s'écria Quentin, convaincu par ce geste que la soif de la vengeance étoit le seul motif de la rigueur de cet homme, et qu'il n'avoit à attendre de lui aucune merci.

— La peur de la mort fait extravaguer ce pauvre jeune homme, dit le prevôt; Trois-Échelles, dis-lui quelques paroles de consolation avant de l'expédier; tu es un excellent consolateur en pareil cas, lorsqu'on n'a pas un confesseur sous la main. Donne-lui une minute pour écouter tes

Digitized by Google

avis spirituels, et que tout soit terminé dans la minute suivante. Il faut que je continue ma ronde. Soldats, suivez-moi!

Le prevôt partit suivi de son cortége, dont il laissa seulement deux ou trois hommes pour aider les exécuteurs. Le malheureux jeune homme jeta sur lui des yeux troublés par le désespoir, et crut voir disparoître avec son cheval toute chance de salut. En tournant ses regards autour de lui, avec désespoir, il fut surpris, même dans un tel moment, de voir l'indifférence stoïque de ses compagnons de souffrance. D'abord ils avoient montré une grande crainte, et fait tous les efforts possibles pour s'échapper; mais à présent qu'ils étoient solidement garottés, et destinés à une mort qui leur paroissoit inévitable, ils en attendoient l'arrivée avec l'indifférence la plus stoïque. La perspective d'une mort prochaine donnoit peut-être à leurs joues basanées une teinte plus jaune, mais elle n'agitoit pas leurs traits de convulsions, et n'abattoit pas la fierté opiniâtre de leurs yeux. Ils ressembloient à des renards, qui, après avoir épuisé toutes leurs ruses et toutes leurs tentatives artificieuses pour donner le change aux chiens, meurent avec un courage sombre et silencieux que ne montrent ni les loups, ni les ours, objets d'une chasse plus dangereuse.

Leur constance ne fut pas ébranlée par l'ap-

proche des exécuteurs qui se mirent en besogne avec encore plus de promptitude que leur maître ne le leur avoit commandé, ce qui venoit sans doute de l'habitude qui leur faisoit trouver une espèce de plaisir à s'acquitter de leurs horribles fonctions. Nous nous arrêterons ici un instant pour tracer leur portrait, parce que, sous une tyrannie, soit despotique, soit populaire, le personnage du bourreau devient un sujet de grave importance.

L'air et les manières de ces deux fonctionnaires différoient essentiellement. Louis avoit coutume de les appeler Démocrite et Héraclite; et leur maître, le grand prevôt, les nommoit Jean qui pleure et Jean qui rit.

Trois-Échelles étoit un homme grand, sec, maigre et laid. Il avoit un air de gravité toute particulière, et portoit autour du cou un rosaire qu'il avoit coutume d'offrir pieusement à ceux qui étoient livrés entre ses mains. Il avoit continuellement à la bouche deux ou trois textes latins sur le néant et la vanité de la vie humaine; et, si une telle cumulation de charges eût été régulière, il auroit pu joindre aux fonctions d'exécuteur des hautes œuvres celles de confesseur dans la prison.

Petit-André, au contraire, étoit un petit homme tout rond, actif, à face joyeuse, et qui faisoit sa

Digitized by Google

besogne comme si c'eût été l'occupation la plus divertissante du monde. Il sembloit avoir une tendre affection pour ses victimes, et il leur parloit toujours en termes affectueux et caressans : c'étoient ses chers compères, ses honnêtes garçons, ses jolies filles, ses bons vieux pères, suivant leur âge et leur sexe. De même que Trois-Échelles tâchoit de leur inspirer des pensées philosophiques et religieuses sur l'avenir ; ainsi Petit-André manquoit rarement de les régaler d'une plaisanterie ou deux pour leur faire quitter la vie comme quelque chose de ridicule, de méprisable, et qui ne méritoit pas un seul regret.

Je ne puis dire ni pourquoi, ni comment cela arrivoit ; mais il est certain que ces deux braves gens, malgré l'excellence et la variété de leurs talents, très-rares chez les personnes de leur profession, étoient peut-être plus cordialement détestés que ne le fut jamais aucune créature de leur espèce avant ou après eux, de quiconque les connoissoit ; il ne restoit qu'un doute, c'étoit de savoir lequel étoit le plus redouté ou le plus abhorré, du grave et pathétique Trois-Échelles, ou du comique et alerte Petit-André. Il est sûr qu'ils remportoient la palme à ces deux égards sur tous les bourreaux de la France, si l'on en excepte peut-être leur maître Tristan

l'Ermite, le fameux grand prévôt, ou le maître de celui-ci, Louis XI.

Il ne faut pas supposer que ces réflexions occupassent en ce moment Quentin Durward. La vie, la mort, le temps, l'éternité étoient en même temps devant ses yeux : perspective accablante qui fait frémir la foiblesse de la nature humaine, même quand l'orgueil cherche à la supporter. Il s'adressoit au Dieu de ses pères; et pendant ce temps la petite chapelle ruinée où avoient été déposés les restes de toute sa famille, dont il étoit le seul resté, se présenta à son imagination.

— Nos ennemis féodaux, pensa-t-il, nous ont accordé une sépulture dans notre domaine, et il faut que je serve de pâture aux corneilles et aux corbeaux dans un pays étranger, comme un félon excommunié !

Cette pensée lui tira quelques larmes des yeux. Trois-Échelles, lui frappant doucement sur l'épaule, le félicita de ce qu'il se trouvoit dans de si heureuses dispositions pour mourir, et s'écriant d'une voix pathétique, *beati qui in Domino moriuntur !* il ajouta qu'il étoit heureux pour l'âme de quitter le corps pendant qu'on avoit la larme à l'œil. Petit-André, lui touchant l'autre épaule, lui dit : — Courage, mon cher enfant, puisqu'il faut que vous entriez en danse,

ouvrez le bal gaîment, car les instruments sont d'accord. Et il secoua sa corde en même temps pour faire ressortir le sel de sa plaisanterie. Comme le jeune homme tournoit un regard de désolation d'abord sur l'un et ensuite sur l'autre, ils se firent entendre plus clairement en le poussant vers l'arbre fatal, et en lui disant de prendre courage, attendu que tout seroit terminé dans un instant.

Dans cette fâcheuse situation, le jeune homme jeta autour de lui un regard de désespoir. — Y a-t-il ici quelque bon chrétien qui m'entende, s'écria-t-il, et qui veuille dire à Ludovic Lesly, archer de la garde écossaise, surnommé en ce pays le Balafré, que son neveu périt ici indignement assassiné?

Ces mots furent prononcés à propos; car un archer de la garde écossaise, passant par hasard, avoit été attiré par les apprêts de l'exécution, et s'étoit arrêté avec deux ou trois autres personnes pour voir ce qui se passoit.

— Prenez garde à ce que vous faites! cria-t-il aux exécuteurs; car, si ce jeune homme est écossais, je ne souffrirai pas qu'il soit mis à mort injustement.

— A Dieu ne plaise, sire cavalier, répondit Trois-Échelles; mais il faut que nous exécutions nos ordres. Et il tira Durward par un bras pour le faire avancer.

Digitized by Google

— La pièce la plus courte est toujours la meilleure, ajouta Petit-André en le tirant par l'autre.

Mais Quentin venoit d'entendre des paroles d'espérance, et réunissant toutes ses forces, il se débarrassa, par un effort soudain, de ses deux satellites, et courant vers l'archer, les bras encore liés : — Secourez-moi, mon compatriote, lui dit-il en écossais, secourez-moi pour l'amour de l'Écosse et de saint André ; je suis innocent ; je suis votre concitoyen ; secourez-moi, au nom de toutes vos espérances au jour du dernier jugement !

— Par saint André ! ils ne vous atteindront qu'à travers mon corps, répondit l'archer en tirant son sabre.

— Coupez mes liens, mon compatriote, s'écria Quentin, et je ferai quelque chose pour moi-même.

Le sabre de l'archer lui rendit l'usage des mains en un instant, et le captif libéré, s'élançant à l'improviste sur un des gardes du grand prevôt, lui arracha la hallebarde dont il étoit armé.

— Maintenant ! s'écria-t-il, avancez si vous l'osez.

Les deux exécuteurs se parlèrent un instant à voix basse.

— Cours après le grand prevôt, dit Trois-Échelles, et je les retiendrai ici, si je le puis.

Digitized by Google

Soldats de la garde du grand prevôt, à vos armes!

Petit-André monta à cheval et partit au grand galop, tandis que les soldats, dociles au commandement de Trois-Échelles, se mirent avec tant de précipitation en ordre de bataille, qu'ils laissèrent échapper les deux autres prisonniers. Peut-être ne mettoient-ils pas beaucoup d'empressement à les garder; car, depuis quelque temps, ils avoient été rassasiés du sang de bien des victimes semblables; et de même que les autres animaux féroces, ils s'étoient lassés de carnage à force de massacres. Mais ils alléguèrent, pour se justifier, qu'ils s'étoient crus appelés immédiatement à la sûreté de Trois-Échelles; car il existoit une jalousie qui conduisoit souvent à des querelles ouvertes entre les archers de la garde écossaise et les soldats de la garde prevôtale.

— Nous sommes en état de battre ces deux fiers Écossais, si vous le voulez, dit un de ces soldats à Trois-Échelles.

Mais ce personnage officiel fut assez prudent pour lui faire signe de rester en repos, et s'adressant à l'archer écossais avec beaucoup de civilité: — Monsieur, lui dit-il, c'est une insulte grave au grand prevôt que d'oser interrompre ainsi le cours de la justice du roi, dont l'exécution lui est dûment et légalement confiée; c'est un acte d'injustice envers moi qui suis en possession légitime

de mon criminel; et ce n'est pas une charité bien entendue pour ce jeune homme lui-même, attendu qu'il peut être exposé cinquante fois à être pendu, sans s'y trouver jamais aussi bien disposé qu'il l'étoit avant votre intervention malavisée.

— Si mon jeune compatriote, répondit l'archer en souriant, pense que je lui aie fait tort, je le remettrai entre vos mains sans discuter davantage.

— Non, pour l'amour du Ciel! non! s'écria Quentin; abattez-moi plutôt la tête avec votre sabre. Cette mort seroit plus convenable à ma naissance que celle que je recevrois des mains de ce misérable.

— Entendez-vous comme il blasphème, dit l'exécuteur des sentences de la loi. Hélas! comme nos meilleures résolutions s'évanouissent promptement! Il n'y a qu'un instant, il étoit dans les plus belles dispositions pour une bonne fin, et maintenant le voilà qui méprise les autorités!

— Mais apprenez-moi donc ce qu'a fait ce jeune homme, demanda l'archer.

— Il a osé, répondit Trois-Échelles, couper la corde qui suspendoit le corps d'un criminel aux branches de cet arbre, quoique j'eusse gravé moi-même sur le tronc la *fleur de lis*.

— Que veut dire ceci, jeune homme? dit l'archer. Pourquoi avez-vous commis un tel délit?

— Par la protection que j'attends de vous, je jure de vous dire la vérité comme si j'étois à confesse, répondit Durward. J'ai vu un homme pendu à cet arbre, dans les convulsions de l'agonie, et j'ai coupé la corde par pure humanité. Je n'ai pensé ni à fleurs de lis, ni à fleurs de giroflée, et je n'ai pas eu plus d'idée d'offenser le roi de France que notre saint-père le pape.

— Et que diable aviez-vous besoin de toucher à ce pendu, reprit l'archer. Vous n'avez qu'à suivre les pas de ce digne personnage, et vous en verrez accrochés à tous les arbres comme des grappes de raisin. Vous ne manquerez pas d'ouvrage dans ce pays, si vous allez glaner après le bourreau. Néanmoins, je n'abandonnerai pas un compatriote, si je puis le sauver. Écoutez-moi, monsieur l'exécuteur des hautes œuvres, vous voyez que tout ceci n'est qu'une méprise. Vous devriez avoir quelque compassion pour un voyageur si jeune. Il n'a point été accoutumé dans notre pays à voir rendre la justice d'une manière aussi active que vous et votre maître la rendez.

— Ce n'est pas que vous n'en ayez bon besoin, monsieur l'archer, répondit Petit-André qui arrivoit en ce moment. Tiens ferme, Trois-Échelles, voici le grand prevôt qui vient; nous allons voir s'il trouvera bon qu'on lui retire son ouvrage des mains, avant qu'il soit achevé.

— Et voici fort à propos, dit l'archer, quelques-uns de mes camarades qui arrivent.

Effectivement tandis que Tristan l'Ermite gravissoit, d'un côté, avec sa suite, la petite colline qui étoit la scène de cette altercation, quatre à cinq archers arrivoient de l'autre, et le Balafré lui-même étoit de ce nombre.

Ludovic Lesly, en cette occasion, ne montra nullement pour son neveu cette indifférence dont celui-ci l'avoit intérieurement accusé; car, dès qu'il eut vu son camarade et Durward dans une attitude de défense, il s'écria : — Cunningham, je te remercie! Messieurs mes camarades, je réclame votre aide. C'est un gentilhomme écossais, mon neveu. Lindesay, Guthrie, Tyrie, flamberge au vent, et frappons!

Tout annonçoit un combat désespéré entre les deux partis, et ils n'étoient pas en nombre assez disproportionné pour que la supériorité des armes ne donnât pas aux cavaliers écossais une chance de victoire. Mais le grand prevôt, soit qu'il doutât de l'affaire, soit qu'il prévît que le roi pourroit s'en fâcher, fit signe à ses gens de s'abstenir de toute violence; et, s'adressant au Balafré, qui étoit en avant comme chef de l'autre parti, il lui demanda pourquoi, lui, cavalier de la garde du roi, il s'opposoit à l'exécution d'un criminel?

Digitized by Google

— C'est ce que je nie, répondit le Balafré. Par saint Martin! il y a quelque différence entre l'exécution d'un criminel et le meurtre de mon propre neveu.

— Votre neveu peut être criminel comme un autre, répliqua le grand prevôt, et tout étranger est justiciable, en France, des lois du pays.

— Soit! répliqua le Balafré; mais nous avons nos priviléges, nous autres archers écossais. N'est-il pas vrai, camarades?

— Oui, oui! s'écrièrent tous les archers; nos priviléges! nos priviléges! Vive le roi Louis! vive le brave Balafré! vive la garde écossaise! mort à quiconque enfreindra nos priviléges!

— Écoutez la raison, Messieurs, dit Tristan; faites attention à la charge dont je suis revêtu.

— Ce n'est pas de vous que nous devons entendre la raison! s'écria Cunningham; nous l'entendrons de la bouche de nos officiers; nous serons jugés par le roi, ou par notre capitaine, puisque le grand connétable est absent.

— Et nous ne serons pendus par personne, ajouta Lindesay, si ce n'est par Sandie Wilson, le vieil officier prevotal de notre corps.

— Ce seroit faire un vol à Sandie, si nous cédions à d'autres ses droits, dit le Balafré; et Sandie est un homme aussi brave que quiconque qui ait jamais fait un nœud coulant à une corde.

Si je devois être pendu moi-même, personne que lui ne me serreroit la cravate.

— Mais écoutez-moi, dit le grand prevôt; ce jeune drôle n'est pas des vôtres, et il ne peut avoir droit à ce que vous appelez vos priviléges.

— Ce que nous appelons nos priviléges! s'écria Cunningham. Qui osera nous les contester?

— Nous ne souffrirons pas qu'on les mette en question, s'écrièrent tous les archers.

— Vous perdez l'esprit, mes maîtres, dit Tristan l'Ermite. Personne ne vous conteste vos priviléges; mais ce jeune homme n'est pas des vôtres.

— Il est mon neveu, dit le Balafré d'un air triomphant.

— Mais il n'est pas archer de la garde, à ce que je pense, dit Tristan.

Les archers se regardèrent l'un l'autre, d'un air incertain.

— Ferme, cousin, dit tout bas Cunningham au Balafré; dites qu'il est enrôlé parmi nous.

— Par saint Martin! vous avez raison, beau cousin, répondit Ludovic; et élevant la voix, il jura qu'il avoit enrôlé ce matin même son neveu parmi les gens de sa suite.

Cette déclaration fut un argument décisif.

— Fort bien, Messieurs, dit le grand prevôt, qui savoit que le roi avoit la plus grande crainte de voir des germes de mécontentement se glisser

dans sa garde ; vous connoissez vos priviléges, comme vous le dites ; mon devoir est d'éviter toute querelle avec les gardes du roi, et non de les chercher. Je ferai un rapport au roi de cette affaire, et il en décidera lui-même. Mais je dois vous dire qu'en agissant ainsi, je montre peut-être plus de modération que le devoir de ma charge ne m'y autorise.

A ces mots, il mit sa troupe en marche, tandis que les archers, restant sur le lieu, tinrent conseil à la hâte sur ce qu'ils avoient à faire.

— Il faut d'abord, dit l'un d'eux, que nous avertissions notre capitaine, lord Crawford, de tout ce qui vient de se passer, et que nous fassions mettre sur le contrôle le nom de ce jeune homme.

— Mais, Messieurs, mes dignes amis, mes sauveurs, dit Quentin en hésitant, je n'ai pas encore suffisamment réfléchi si je dois m'enrôler parmi vous ou non.

— Eh bien ! lui dit son oncle, réfléchissez si vous voulez être pendu ou non ; car je vous promets que, tout mon neveu que vous êtes, je ne vois pas d'autre moyen pour vous sauver de la potence.

C'étoit un argument irrésistible, et Quentin se vit réduit à accepter sur-le-champ une proposition qui, en toute autre circonstance, ne lui

auroit point paru très-agréable. Mais, après avoir si récemment échappé à la corde, qui lui avoit été à la lettre passée autour du cou, il auroit probablement consenti à une alternative encore plus fâcheuse.

— Il faut qu'il nous accompagne à notre caserne, dit Cunningham; il n'y a pas de sûreté pour lui hors de nos limites, tant que ces lévriers sont en chasse.

— Ne puis-je donc passer cette nuit dans l'hôtellerie où j'ai déjeuné ce matin, bel oncle? demanda Quentin, qui pensoit peut-être, comme beaucoup de nouvelles recrues, que même une seule nuit de liberté étoit toujours quelque chose de gagné.

— Vous le pouvez, beau neveu, lui répondit son oncle d'un ton ironique, si vous voulez nous donner le plaisir de vous pêcher dans quelque canal, ou dans un étang, ou peut-être dans un bras de la Loire, cousu dans un sac, ce qui vous donnera plus de facilité pour nager. Le grand prevôt sourioit en nous regardant quand il est parti, continua-t-il en se tournant vers Cunningham, et c'est un signe qu'il médite quelque projet dont nous devons nous défier.

— Je m'inquiète fort peu de ses projets, répliqua Cunningham: des oiseaux tels que nous prennent leur vol trop haut pour que ses traits

puissent les atteindre. Mais je vous conseille de conter toute l'affaire à ce diable d'Olivier le Dain, qui s'est toujours montré ami de la garde écossaise. Il verra le père Louis avant que le prévôt puisse le voir, car il doit le raser demain matin.

— Fort bien, répliqua le Balafré; mais vous savez qu'on ne peut guère se présenter devant Olivier les mains vides, et je suis aussi nu que le bouleau en hiver.

— Nous pouvons tous en dire autant, dit Cunningham; mais Olivier ne refusera pas d'accepter pour une fois notre parole d'Écossais. Nous pouvons entre nous lui faire un joli présent le premier jour de paye; et, s'il s'attend à entrer en partage, permettez-moi de vous dire que le jour de paye n'en viendra que plus tôt.

— Et maintenant au château, dit le Balafré. Chemin faisant, mon neveu nous dira comment il s'y est pris pour mettre à ses trousses le grand prevôt, afin que nous puissions préparer notre rapport à lord Crawford et à Olivier.

CHAPITRE VII.

L'ENRÔLEMENT.

Le juge de paix. « Donnez-moi les statuts, et lisez les articles.
« Prêtez serment, signez, et soyez un héros.
« Vous recevrez, pour prix de vos futurs travaux,
« Six sous par jour, en sus de votre nourriture. »

FARQUHAR. *L'Officier en recrutement.*

On fit mettre pied à terre à un homme de la suite d'un des archers, et l'on donna son cheval à Quentin Durward, qui, accompagné de ses belliqueux concitoyens, s'avança d'un bon pas vers le château du Plessis, sur le point de devenir, quoique involontairement de sa part, habitant de cette sombre forteresse dont l'extérieur lui avoit causé tant de surprise dans la matinée.

Cependant, en réponse aux questions multipliées de son oncle, il lui fit le détail exact de l'aventure qui venoit de l'exposer à un si grand danger. Quoiqu'il n'y eût rien de fort gai, selon lui, dans son histoire, elle fut pourtant reçue avec de grands éclats de rire par son escorte.

C'est une fort mauvaise plaisanterie, dit son

oncle; que diable ce jeune écervelé avoit-il besoin de se mêler d'aller décrocher le corps d'un maudit mécréant, juif, maure ou païen?

— Passe encore, dit Cunningham, s'il avoit eu querelle avec la garde prevôtale pour une jolie fille, comme Michel de Moffat; il y auroit eu plus de bon sens à cela.

Mais je crois qu'il y va de notre honneur, dit Lindesay, que Tristan et ses gens n'affectent pas de confondre nos toques écossaises avec les turbans de ces pillards vagabonds. S'ils n'ont pas la vue assez bonne pour en voir la différence, il faut la leur apprendre à tour de bras. Mais je suis convaincu que Tristan ne prétend s'y méprendre qu'afin de pouvoir accrocher les braves Écossais qui viennent voir leurs parents.

— Puis-je vous demander, mon oncle, dit Durward, quelle sorte de gens sont ceux dont vous parlez.

— Sans doute, vous le pouvez, beau neveu, répondit Ludovic, mais je ne sais pas qui est en état de vous répondre. A coup sûr, ce n'est pas moi, quoique j'en sache peut-être autant qu'un autre. Il y a un an ou deux qu'ils ont paru dans ce pays, comme auroit pu le faire une nuée de sauterelles.

— C'est cela même, dit Lindesay; et Jacques Bonhomme (c'est ainsi que nous désignons ici le

paysan), mon jeune camarade, avec le temps vous apprendrez notre manière de parler ; l'honnête Jacques Bonhomme, dis-je, s'inquiéteroit peu de savoir quel vent les a apportés eux ou les sauterelles, s'il pouvoit espérer que quelque autre vent les emporteroit.

— Ils font donc bien du mal? demanda Quentin Durward.

— Du mal ! répondit Cunningham en faisant le signe de la croix ; savez-vous bien que ce sont des païens, ou des juifs, ou des mahométans tout au moins ; qu'ils ne croient ni à Notre-Dame ni aux saints ; qu'ils volent tout ce qui peut leur tomber sous la main ; qu'ils chantent, et qu'ils disent la bonne aventure ?

— Et l'on assure qu'il y a parmi leurs femmes quelques drôlesses de bonne mine, ajouta Guthrie ; mais Cunningham sait cela mieux que personne.

— Comment ! s'écria Cunningham ; j'espère que vous n'avez pas dessein de m'insulter?

— Rien n'est plus loin de ma pensée, répondit Guthrie.

— J'en fais juge toute la compagnie, répliqua Cunningham. N'avez-vous pas dit que moi, gentilhomme écossais, et vivant dans le giron de la sainte Église, j'avois une belle amie parmi ces chiens de païens?

— Allons, allons, dit le Balafré, il n'a fait que plaisanter. Il ne faut pas de querelles entre camarades.

— En ce cas il ne faut pas de pareilles plaisanteries, murmura Cunningham, comme s'il se fût parlé à lui-même.

— Trouve-t-on de pareils vagabonds ailleurs qu'en France? demanda Lindesay.

— Oui, sur ma foi, répondit le Balafré; on en a vu paroître des bandes en Allemagne, en Espagne, en Angleterre. Mais, grâce à la protection du bon saint André, l'Écosse n'en est pas encore empestée.

— L'Écosse, dit Cunningham, est un pays trop froid pour les sauterelles, et trop pauvre pour les voleurs.

— Ou peut-être, ajouta Guthrie, John-le-Montagnard ne veut-il pas y souffrir d'autres voleurs que lui.

— Il est bon, s'écria le Balafré, que je vous fasse savoir à tous, que je suis né sur les montagnes d'Angus; que j'ai de braves parents sur celles de Glen-Isla, et que je ne souffrirai pas qu'on parle mal des montagnards.

— Vous ne nierez pas, ajouta Guthrie, qu'ils ne descendent sur les basses terres pour enlever des troupeaux?

— Enlever des troupeaux n'est pas voler,

répondit le Balafré, et je le soutiendrai quand vous le voudrez, et où il vous plaira.

— Eh bien! eh bien! camarade, dit Cunningham, qui est-ce qui se querelle à présent? Fi donc! il ne faut pas que ce jeune homme voie de si folles altercations parmi nous. Allons, voilà que nous sommes au château; si vous voulez venir dîner avec moi, je paierai un poinçon de vin, pour nous réjouir en bons camarades; et nous boirons à l'Écosse, aux montagnes et aux basses terres.

— Convenu! convenu! s'écria le Balafré, et j'en paierai un autre pour noyer le souvenir de toute altercation et célébrer l'entrée de mon neveu dans notre corps, en buvant à sa santé.

Lorsqu'ils arrivèrent au château, on ouvrit le guichet, et le pont-levis fut baissé. Ils y entrèrent un à un; mais, lorsque Quentin se présenta, les sentinelles croisèrent leurs piques, et lui ordonnèrent de s'arrêter, tandis que les arcs et les arquebuses se dirigeoient vers lui du haut des murailles: précaution sévère qui fut observée, quoique le jeune étranger arrivât en compagnie de plusieurs membres de la garnison, faisant même partie du corps qui avoit fourni les sentinelles en faction.

Le Balafré, qui étoit resté à dessein près de

son neveu, donna les explications nécessaires; et, après beaucoup de délais et d'hésitation, le jeune homme fut conduit, sous bonne garde, à l'appartement de lord Crawford.

Ce seigneur étoit un des derniers restes de cette vaillante troupe de lords et de chevaliers écossais, fidèles serviteurs de Charles VII, dans ces guerres sanglantes qui décidèrent l'indépendance de la couronne française et l'expulsion des Anglais. Il avoit combattu dans sa jeunesse à côté de Douglas et de Buchan; avoit suivi la bannière de Jeanne-d'Arc, et étoit peut-être un des derniers de ces chevaliers écossais qui avoient si volontiers défendu les fleurs de lis contre leurs anciens ennemis, les Anglais.

Les changements qui avoient eu lieu dans le royaume d'Écosse, et peut-être l'habitude qu'il avoit contractée du climat et des mœurs de la France, avoient fait perdre au vieux baron toute idée de retourner dans sa patrie, d'autant plus que le rang élevé qu'il occupoit dans la maison de Louis, et son caractère franc et loyal lui avoient obtenu un ascendant considérable sur le roi. Ce prince, quoiqu'il ne fût pas en général très-disposé à croire à l'honneur et à la vertu, ne doutoit pas que lord Crawford n'en fût rempli, et il lui accordoit d'autant plus d'influence, que le vieux militaire ne l'employoit jamais que

pour des affaires qui avoient un rapport direct à son commandement.

Le Balafré et Cunningham suivirent Durward et son escorte dans l'appartement de leur capitaine, dont l'air de dignité, et le respect que lui accordoient ces fiers soldats, qui sembloient ne respecter que lui, en imposèrent considérablement au jeune Écossais.

Lord Crawford étoit d'une taille avantageuse ; l'âge l'avoit maigri ; mais il conservoit encore la force, sinon l'élasticité de la jeunesse, et il étoit en état de supporter le poids de son armure pendant une marche, aussi bien que le plus jeune de ceux qui servoient dans son corps. Il avoit les traits durs, le teint basané, le visage sillonné de cicatrices, un œil qui avoit vu la mort de près dans trente batailles, mais qui cependant exprimoit plutôt un mépris joyeux pour le danger que le courage féroce d'un soldat mercenaire. Sa grande taille étoit alors enveloppée dans une ample robe de chambre, serrée autour de lui par un ceinturon de buffle, dans lequel étoit passé un poignard dont le manche étoit richement orné. Il avoit autour du cou le collier et la décoration de l'ordre de Saint-Michel ; il étoit assis sur un fauteuil couvert en peau de daim ; avoit sur le nez des lunettes, invention alors toute nouvelle, et s'occupoit à lire un gros manuscrit

Digitized by Google

intitulé *le Rosier de la Guerre*, code de politique civile et militaire que Louis avoit compilé pour l'instruction du dauphin son fils, et dont il désiroit savoir ce que pensoit un vieux guerrier plein d'expérience.

Lord Crawford mit son livre de côté avec une sorte d'humeur, en recevant cette visite inattendue, et demanda, dans son dialecte national, ce que diable on lui vouloit.

Le Balafré, avec plus de respect peut-être qu'il n'en auroit montré à Louis lui-même, lui fit le détail des circonstances dans lesquelles son neveu se trouvoit, et lui demanda humblement sa protection. Lord Crawford l'écouta fort attentivement; il sourit de l'empressement qu'avoit mis le jeune homme à couper la corde d'un pendu; mais il secoua la tête quand il apprit la querelle qui avoit eu lieu à ce sujet entre les archers écossais et les gens du grand prevôt.

— M'apporterez-vous donc toujours des écheveaux mêlés, s'écria-t-il? Combien de fois faut-il que je vous le dise, et surtout à vous deux, Ludovic Lesly, et Archie Cunningham? le soldat étranger doit se comporter avec modestie et réserve à l'égard des habitants de ce pays, si vous ne voulez pas avoir sur vos talons tous les chiens de la ville? Cependant, s'il faut que vous ayez une affaire avec quelqu'un, j'aime mieux que ce

soit avec ce coquin de prevôt qu'avec un autre ; et je vous blâme moins pour cette incartade que pour les autres querelles que vous vous êtes faites, Ludovic ; car il étoit convenable et naturel de soutenir votre jeune parent ; il ne faut pas non plus qu'il soit victime de sa simplicité : ainsi prenez le registre du contrôle de la compagnie sur ce rayon, et donnez-le moi. Nous y inscrirons son nom, afin qu'il puisse jouir de nos priviléges.

— Si votre seigneurie me le permet, dit Durward, je...

— A-t-il perdu l'esprit? s'écria son oncle. Comment osez-vous parler à sa seigneurie, sans qu'elle vous interroge?

Patience, Ludovic, dit lord Crawford; écoutons ce que le jeune homme veut nous dire.

— Rien qu'un seul mot, milord, répondit Quentin. J'avois dit ce matin, à mon oncle, que j'avois quelque doute si je devois entrer dans cette troupe. J'ai à déclarer maintenant qu'il ne m'en reste plus aucun, depuis que j'ai vu son noble et respectable chef; et que je serai fier de servir sous un chef si expérimenté.

— C'est bien parlé, mon enfant, dit le vieux lord, qui ne fut pas insensible à ce compliment ; nous avons quelque expérience, et Dieu nous a fait la grâce d'en profiter, tant en servant qu'en

commandant. Vous voilà reçu, Quentin Durward, dans l'honorable corps des archers de la garde écossaise, comme écuyer de votre oncle, et servant sous sa lance. J'espère que vous prospérerez, car vous devez faire un brave homme d'armes si tout ce qui vient de haut lieu est brave, puisque vous êtes d'une famille honorable. Ludovic, vous aurez soin que votre parent suive exactement ses exercices, car nous aurons des lances à rompre un de ces jours.

— Par le pommeau de mon sabre! j'en suis ravi, milord. Cette paix n'est bonne qu'à nous changer tous en poltrons. Moi-même je ne me sens plus la même ardeur quand je vis enfermé dans ce maudit donjon.

— Eh bien! un oiseau m'a sifflé à l'oreille qu'on verra bientôt la vieille bannière se déployer en campagne.

— J'en boirai ce soir un coup de plus sur cet air, milord.

— Tu en boiras sur tous les airs du monde, Ludovic; mais je crains que tu ne boives un jour quelque breuvage amer que tu te seras préparé toi-même.

Lesly, un peu déconcerté, répondit qu'il y avoit bien des jours qu'il n'avoit fait aucun excès, mais que sa seigneurie connoissoit l'usage de la compagnie, de célébrer la bienvenue

Digitized by Google

d'un nouveau camarade, en buvant à sa santé.

— C'est vrai, dit le vieux chef; je l'avois oublié. Je vous enverrai quelques cruches de vin pour vous aider à vous réjouir; mais que tout soit fini au coucher du soleil. Et, écoutez-moi: veillez à ce qu'on choisisse avec soin les soldats qui doivent être de garde cette nuit, et qu'aucun d'eux ne fasse la débauche avec vous.

— Votre seigneurie sera ponctuellement obéie, répondit Ludovic, et sa santé ne sera pas oubliée.

— Il peut se faire, dit lord Crawford, que j'aille moi-même vous joindre quelques instants, uniquement pour voir si tout se passe en bon ordre.

— En ce cas, milord, la fête sera complète, dit Ludovic. Et ils se retirèrent tous trois fort satisfaits du résultat de leur entrevue, pour songer aux apprêts de leur banquet militaire, auquel Lesly invita une vingtaine de ses camarades qui, assez généralement, étoient dans l'usage de manger à la même table.

Une fête de soldats est ordinairement un impromptu, et tout ce qu'on exige, c'est qu'il s'y trouve de quoi boire et manger. Mais, en cette occasion, le Balafré eut soin de se procurer du vin de meilleure qualité que de coutume: — Car, dit-il à ses camarades, le vieux lord est le convive sur

lequel nous pouvons le plus compter. Il nous prêche la sobriété; mais, après avoir bu à la table du roi autant de vin qu'il en peut prendre décemment, il ne manque jamais une occasion honorable de passer la soirée en compagnie d'un bon pot de vin : ainsi il faut nous préparer à entendre les vieilles histoires des batailles de Verneuil et de Beaugé. »

L'appartement gothique dans lequel ils prenoient ordinairement leurs repas, fut mis à la hâte dans le meilleur ordre; on chargea les palefreniers d'aller cueillir des joncs pour les étendre sur le plancher, et les bannières sous lesquelles la garde écossaise avoit marché au combat, de même que celles qu'elle avoit prises sur les ennemis, furent déployées au-dessus de la table, et autour des murs de la chambre, en guise de tapisseries.

On s'occupa ensuite de fournir à Durward l'uniforme et les armes convenables au grade qu'il venoit d'obtenir, afin qu'il pût paroître, sous tous les rapports, avoir droit aux importans priviléges de ce corps, en vertu desquels, et grâce à l'appui de ses compatriotes, il pouvoit braver hardiment le pouvoir et l'animosité du grand prévôt, quoiqu'on sût que l'un étoit aussi terrible que l'autre étoit implacable.

Le banquet fut joyeux au plus haut degré, et

les convives s'abandonnèrent entièrement au plaisir qui les animoit en recevant dans leurs rangs une nouvelle recrue arrivant de leur chère patrie. Ils chantèrent de vieilles chansons écossaises, racontèrent d'anciennes histoires de héros écossais, rapportèrent les exploits de leurs pères, citèrent les lieux qui en avoient été témoins. Enfin les riches plaines de la Touraine sembloient devenues en ce moment les régions stériles et montagneuses de la Calédonie.

Tandis que leur enthousiasme étoit porté au plus haut point, et que chacun cherchoit à placer son mot pour rendre encore plus cher le souvenir de l'Écosse, une nouvelle impulsion fut donnée par l'arrivée de lord Crawford, qui, ainsi que le Balafré l'avoit fort bien prévu, avoit été assis comme sur des épines à la table du roi, jusqu'à ce qu'il eût trouvé l'occasion de la quitter pour venir partager la fête de ses concitoyens. Un fauteuil de parade lui avoit été réservé au haut bout de la table; car, d'après les mœurs de ce siècle et la constitution de ce corps, et quoique leur chef n'eût au-dessus de lui que le roi et le grand-connétable, les membres de cette troupe, (les simples soldats, comme nous le dirions aujourd'hui,) étant tous de naissance noble, leur capitaine pouvoit prendre place à la même table avec eux sans inconvenance, et partager leur

gaîté, quand cela lui plaisoit, sans déroger à sa dignité.

Cette fois-ci néanmoins, lord Crawford ne voulut pas prendre la place d'honneur qui lui avoit été destinée; et, exhortant les convives à la joie, il les regarda d'un air qui sembloit annoncer qu'il jouissoit de leurs plaisirs.

— Laissez-le faire, dit tout bas Cunningham à Lindesay, qui venoit de présenter un verre de vin à leur noble commandant; il ne faut pas faire marcher les bœufs d'un autre plus vite qu'il ne veut; il y viendra de lui-même.

Dans le fait, le vieux lord, qui avoit d'abord souri, secoua la tête et mit le verre sur la table, sans y avoir touché. Un moment après, il y porta les lèvres, comme par distraction; et au même instant il se souvint heureusement que ce seroit un mauvais augure s'il ne buvoit pas à la santé du brave jeune homme qui venoit d'entrer dans son corps. Il en fit la proposition; et, comme on peut bien le supposer, elle fut accueillie par de joyeuses acclamations. Il les informa ensuite qu'il avoit rendu compte à maître Olivier de ce qui s'étoit passé dans la matinée; — et, comme le tondeur de mentons, ajouta-t-il, n'a pas une grande affection pour le grand coupe-gorge, il s'est réuni à moi pour obtenir du roi un ordre qui enjoint au grand prevôt de suspendre toutes

poursuites, quelque cause qu'elles puissent avoir, contre Quentin Durward, et de respecter, en toute occasion, les priviléges de la garde écossaise.

Ces mots excitèrent de nouvelles acclamations; les verres se remplirent de nouveau, et se remplirent au point que le vin pétilloit sur les bords; l'on porta, par acclamation générale, la santé du noble lord Crawford, du soutien intrépide des droits et priviléges de ses concitoyens. La politesse du bon vieux lord ne lui permettoit pas de se dispenser de faire raison aux braves militaires servant sous ses ordres, et tout en s'y prêtant, il se laissa tomber sur le grand fauteuil qui lui avoit été préparé; puis appelant Quentin Durward près de lui, il lui fit, relativement à l'Écosse et aux grandes familles de ce pays, beaucoup de questions à la plupart desquelles notre jeune homme n'étoit pas toujours en état de répondre.

Dans le cours de cet interrogatoire, le digne capitaine remplissoit et vidoit de temps en temps son verre, par forme de parenthèse, en disant que tout gentilhomme écossais devoit toujours se montrer bon convive, mais en ajoutant que les jeunes gens comme Quentin ne devoient se livrer au plaisir de la table qu'avec précaution, de peur de se laisser entraîner dans des excès. Il dit à cette occasion beaucoup d'excellentes choses, et enfin sa langue, occupée à faire l'éloge

Digitized by Google

de la tempérance, commença à devenir un peu plus épaisse que de coutume. Ce fut alors que, l'ardeur militaire de la compagnie croissant en proportion que chaque flacon se vidoit, Cunningham proposa de boire au prompt déploiement de l'Oriflamme (la bannière royale de la France).

— Et à un bon vent venant de Bourgogne pour l'agiter, ajouta Lindesay.

— Je porte cette santé avec toute l'âme qui reste dans ce corps usé, mes enfants! s'écria lord Crawford; et, tout vieux que je suis, j'espère voir encore flotter cet étendard. Écoutez-moi, camarades, continua-t-il, car le vin l'avoit rendu un peu communicatif, vous êtes tous de fidèles serviteurs du royaume de France, pourquoi donc vous cacherois-je qu'il y a ici un envoyé de Charles, duc de Bourgogne, chargé d'un message qui ne paroît pas d'une nature très-amicale.

— J'ai vu l'équipage, les chevaux et la suite du comte de Crèvecœur, à l'auberge voisine du bosquet de mûriers, dit un des convives. On assure que le roi ne lui permettra pas l'entrée du château.

— Puisse le Ciel inspirer au roi de répondre vertement à ce message! s'écria Guthrie. Mais de quoi donc se plaint le duc de Bourgogne?

— D'une foule de griefs relativement aux frontières, répondit lord Crawford; mais surtout de ce que le roi a reçu sous sa protection une dame

de son pays, une jeune comtesse qui s'est enfuie de Dijon parce que le duc, dont elle est la pupille, vouloit la marier à son favori Campo Basso.

— Et est-elle venue seule ici, milord? demanda Lindesay.

— Non, pas tout-à-fait. Elle est accompagnée de la vieille comtesse, sa parente, qui a cédé aux désirs de sa cousine à cet égard.

— Et le roi, dit Cunningham, comme souverain féodal du duc, interviendra-t-il entre lui et sa pupille, sur laquelle Charles a les mêmes droits que, s'il étoit mort lui-même, Louis auroit sur l'héritière de Bourgogne?

— Le roi se déterminera, suivant sa coutume, d'après les règles de la politique; et vous savez qu'il n'a pas reçu ces dames ouvertement; il ne les a placées ni sous la protection de sa fille, la dame de Beaujeu, ni sous celle de la princesse Jeanne; de sorte que, sans aucun doute, il se décidera d'après les circonstances. Il est notre maître; mais on peut dire, sans se rendre coupable de trahison, qu'il est en état de suivre les chiens de tous les princes de la chrétienté, et de courir le lièvre avec eux.

— Mais le duc de Bourgogne n'est pas homme à se laisser mettre en défaut, reprit Guthrie.

— Non sans doute; et c'est ce qui rend vraisemblable qu'il y aura maille à partir entre eux.

— Eh bien! milord, fasse saint André que cela arrive! s'écria le Balafré. On m'a prédit il y a dix ans, — il y en a vingt, je crois, — que je devois faire la fortune de ma maison par un mariage. Qui sait ce qui peut arriver, si nous venons une fois à nous battre pour l'honneur, l'amour et les dames, comme dans les vieux romans.

— Tu oses parler de l'amour et des dames, avec une telle tranchée sur ta figure! dit Guthrie.

— Autant vaut ne rien aimer que d'aimer une païenne, une Bohémienne, répliqua le Balafré.

— Halte-là! camarades, s'écria lord Crawford; vous ne devez jouter ensemble qu'avec des armes courtoises: un sarcasme n'est pas une plaisanterie. Soyez tous amis. Quant à la comtesse, elle est trop riche pour tomber en partage à un pauvre lord Écossais, sans quoi je mettrois moi-même en avant mes prétentions, avec mes quatre-vingts ans ou à peu près. Quoi qu'il en soit, voici pour porter sa santé; car on dit que c'est un astre de beauté.

— Je crois l'avoir vue ce matin, dit un autre archer, tandis que j'étois de garde à la dernière barrière; mais elle ressembloit à une lanterne sourde plutôt qu'à un astre, car elle et une autre dame furent amenées au château dans des litières bien fermées.

— Fi! Arnot; fi! dit lord Crawford; un soldat

ne doit jamais parler de ce qu'il voit quand il est en faction. D'ailleurs, ajouta-t-il après une pause d'un instant, sa curiosité l'emportant sur la leçon de discipline qu'il avoit cru à propos de donner, sur quoi jugez-vous que la comtesse Isabelle de Croye étoit dans une de ces litières?

— Tout ce que j'en sais, milord, répondit Arnot, c'est que mon coutelier faisant prendre l'air à mes chevaux sur la route qui conduit au village, il rencontra Doguin, le muletier, qui reconduisoit les litières à l'auberge, car elles appartenoient au maître de l'hôtellerie du bosquet des mûriers, à l'enseigne des Fleurs-de-Lis, je veux dire. De sorte que Doguin demanda à Saunders Steed s'il vouloit boire un verre de vin avec lui, car ils étoient de connoissance, et bien certainement Saunders y étoit tout disposé.....

— Sans doute, sans doute, s'écria le vieux lord en l'interrompant; et c'est ce que je voudrois voir changer parmi vous, Messieurs. Vos écuyers, vos couteliers, vos *jackmen*, comme nous les appellerions en Écosse, ne sont tous que trop disposés à boire un verre de vin avec le premier venu. C'est une chose dangereuse en temps de guerre, et qui exige une réforme. Mais votre histoire est bien longue, André Arnot, et il faut la couper par un verre de vin; comme dit le montagnard, *skeoch doch nan skial*, et c'est d'excellent gal-

Digitized by Google

lique. Allons! à la santé de la comtesse Isabelle de Croye, et puisse-t-elle trouver un meilleur mari que ce Campo Basso, qui est un vil coquin d'Italien. Et maintenant, André Arnot, que disoit le muletier à ton coutelier.

— Il lui a dit, milord, sous le secret, que les deux dames qu'il venoit de conduire au château, dans des litières fermées, étoient de grandes dames qui étoient depuis quelques jours chez son maître, et qui ne voyoient personne; que le roi avoit été les voir plusieurs fois mystérieusement, et leur avoit rendu de grands honneurs. Il croyoit qu'elles s'étoient réfugiées au château, de crainte du comte de Crèvecœur, ambassadeur du duc de Bourgogne, dont l'arrivée venoit d'être annoncée par un courrier qui le précédoit.

— Oui-dà, André; en sommes-nous là? dit Guthrie. En ce cas, je jurerois que c'est la comtesse que j'ai entendue chanter en s'accompagnant sur son luth, tandis que je traversois la cour intérieure pour venir ici. Le son partoit des grandes fenêtres de la tour du Dauphin, et je crois que personne n'avoit encore entendu une semblable mélodie dans le château du Plessis-du-Parc. Je pensois, sur ma foi, que cette musique étoit de la façon de la fée Mélusine. Je restois là, quoique je susse que le dîner étoit servi et que vous vous impatientiez tous. Je restois là comme...

— Comme un âne, John Guthrie, lui dit son commandant ; ton long nez flairant le souper, tes longues oreilles entendant la musique, et ton jugement trop court ne te mettant pas en état de décider à quoi tu devois donner la préférence. Écoutez! la cloche de la cathédrale ne sonne-t-elle pas les vêpres? A coup sûr, l'heure n'en est pas encore arrivée. Le vieux fou de sacristain a sonné la prière du soir une heure trop tôt.

— Sur ma foi, dit Cunningham, la cloche n'est que trop fidèle à l'heure ; car voilà le soleil qui disparoît à l'occident de cette belle plaine.

— Vraiment! dit lord Crawford : en sommes-nous déjà là? Eh bien, mes amis, il ne faut pas outre-passer les bornes. — En marchant à petits pas, on n'en va que plus loin. — Les mets cuits à petit feu n'en sont que meilleurs. — Être joyeux et sage est un excellent proverbe. — Ainsi, encore un verre à la prospérité de la vieille Écosse, et ensuite que chacun pense à son devoir.

La coupe d'adieu fut vidée, et les convives congédiés. Le vieux baron prit, d'un air de dignité, le bras du Balafré, sous prétexte de lui donner quelques instructions relativement à son neveu, mais peut-être, à vrai dire, de peur que son pas majestueux ne parût, aux yeux de ses soldats, moins assuré qu'il ne convenoit à son

grade. Il traversa ainsi d'un air grave les deux cours qui séparoient son appartement de la salle où s'étoit donné le festin, et ce fut avec le ton solennel d'un homme qui avoit vidé quelques flacons, qu'il recommanda à Ludovic, en le quittant, de surveiller avec soin la conduite de son neveu, surtout en ce qui concernoit les jolies filles et le bon vin.

Cependant pas un mot de ce qu'on avoit dit relativement à la belle comtesse Isabelle n'avoit échappé au jeune Durward, qui, ayant été conduit dans un petit cabinet qu'il devoit partager avec le page de son oncle, fit de sa nouvelle et humble demeure la scène de grandes et importantes méditations.

Le lecteur s'imaginera aisément que le jeune écuyer dut fonder un joli roman sur la supposition que l'habitante de la tourelle, dont il avoit écouté la chanson avec tant d'intérêt, et la jolie fille qui avoit servi maître Pierre dans l'auberge, s'identifioient avec une comtesse de haut rang, et jouissant d'une grande fortune, fuyant les poursuites d'un amant détesté, favori d'un cruel tuteur qui abusoit de son pouvoir féodal. Il se trouva aussi, dans la vision de Quentin, une place pour ce maître Pierre, qui sembloit exercer une telle autorité même sur l'officier formidable aux mains duquel il avoit eu tant de peine à échapper.

Enfin les rêveries de Quentin, qui avoient été respectées par le jeune Will Harper, le compagnon de sa cellule, furent interrompues par le retour de son oncle. Le Balafré venoit lui dire de se mettre au lit, afin de pouvoir se lever le lendemain de bonne heure, pour le suivre dans l'antichambre du roi, où il devoit être de garde avec cinq de ses compagnons.

CHAPITRE VIII.

L'ENVOYÉ.

« Parois comme l'éclair aux regards de la France ;
« J'y porte sur tes pas la foudre et la vengeance ;
« Elle entendra gronder mon bronze destructeur.
« Va donc ! sois le héraut de ma juste fureur. »

SHAKSPEARE. *Le Roi Jean.*

Si la paresse eût été capable de retenir Durward, le bruit qui retentit dans la caserne des gardes, après le premier coup de matines, auroit certainement banni cette sirène de sa couche ; mais les habitudes régulières du château de son père et du couvent d'Aberbrothock lui avoient appris à se lever avec l'aurore, et il s'habilla gaîment au son des trompettes et au bruit des armes, qui annonçoient qu'on relevoit les gardes, dont les uns rentroient dans la caserne après avoir été en faction pendant la nuit ; les autres en sortoient pour aller prendre leur poste pour la matinée ; et quelques-uns, parmi lesquels étoit son oncle, se préparoient à être de service près de la personne même du roi.

Quentin, avec tout le plaisir qu'éprouve un

jeune homme en pareille occasion, se revêtit de son uniforme splendide, et prit les belles armes qui appartenoient à son nouvel état. Son oncle, après avoir examiné avec attention s'il ne manquoit rien à son équipement, ne put cacher un mouvement de satisfaction, en voyant que ce nouveau costume lui donnoit un extérieur encore plus avantageux qu'auparavant.

— Si tu es aussi fidèle et aussi brave que tu es beau garçon, lui dit-il, j'aurai en toi un des meilleurs et un des plus élégants écuyers qui soient dans la garde, ce qui ne peut que faire honneur à la famille de ta mère. Suis-moi dans la salle d'audience du roi, et aie soin de marcher toujours à mon côté.

En finissant ces mots, il prit une grande et lourde pertuisane superbement ornée et damasquinée; et ayant dit à son neveu de prendre une arme semblable, mais de moindre dimension, ils descendirent dans la cour intérieure du palais, où ceux de leurs camarades qui devoient être de service dans les appartements, étoient déjà rangés et sous les armes, les écuyers, placés derrière leurs maîtres, formant ainsi un second rang. On y voyoit aussi plusieurs piqueurs tenant de nobles chevaux et de beaux chiens, que Quentin regardoit avec tant de plaisir et d'attention, que son oncle fut obligé de lui rappeler plusieurs fois que

ces animaux n'étoient pas là pour son amusement, mais pour celui du roi, qui aimoit passionnément la chasse. Ce divertissement étoit du petit nombre de ceux que Louis se permettoit quelquefois, même dans les instants où la politique auroit dû l'occuper tout différemment; et il étoit si jaloux du gibier de ses forêts royales, qu'on disoit couramment qu'il y avoit moins de risques à tuer un homme qu'un cerf.

A un signal donné par le Balafré, qui remplissoit en cette occasion les fonctions d'officier, les gardes se mirent en mouvement; et, après quelques minuties de mots d'ordre et de signaux qui n'avoient d'autre but que de montrer avec quelle exactitude scrupuleuse ils s'acquittoient de leurs devoirs, ils entrèrent dans la salle d'audience, où le roi étoit attendu à chaque instant.

Quelque nouvelles que fussent pour Quentin les scènes de splendeur, l'effet de celle qui s'ouvroit devant lui ne répondit pas tout-à-fait à l'idée qu'il s'étoit formée de la magnificence d'une cour. Il y avoit, à la vérité, des officiers de la maison du roi richement vêtus, des gardes parfaitement équipés, des domestiques de tous grades; mais il ne vit aucun des anciens conseillers du royaume, ni des grands officiers de la couronne; il n'entendit prononcer aucun de ces noms qui rappeloient alors des idées chevaleresques; il n'aperçut aucun de

ces chefs et de ces généraux qui, dans toute la vigueur de l'âge, étoient la force de la France, ni de ces jeunes seigneurs, nobles aspirants à la gloire, qui en faisoient l'orgueil. La jalousie, la réserve, la politique profonde et artificieuse du roi, avoient écarté de son trône ce cercle splendide; ceux qui le composoient n'étoient appelés à la cour que dans les occasions où l'étiquette l'exigeoit impérieusement : ils y venoient malgré eux et en partoient gaîment, comme les animaux de la fable s'approchoient et s'éloignoient de l'antre du lion.

Le peu de personnes qui sembloient remplir les fonctions de conseillers étoient des gens de mauvaise mine, dont la physionomie exprimoit quelquefois de la sagacité, mais dont les manières prouvoient qu'ils avoient été appelés dans une sphère pour laquelle leur éducation et leurs habitudes ne les avoient guère préparés. Deux individus lui parurent pourtant avoir l'air plus noble et plus distingué que les autres, et les devoirs que son oncle avoit à remplir en ce moment n'étoient pas assez stricts pour l'empêcher de lui apprendre les noms de ceux qu'il remarquoit ainsi.

Durward connoissoit déjà, et nos lecteurs connoissent aussi lord Crawford, qu'on voyoit revêtu de son riche uniforme, et tenant en main

un bâton de commandement en argent. Parmi les autres personnages de distinction, le plus remarquable étoit le comte de Dunois, fils de ce célèbre Dunois connu sous le nom de Bâtard d'Orléans, qui, combattant sous la bannière de Jeanne d'Arc, avoit puissamment contribué à délivrer la France du joug des Anglais. Son fils soutenoit parfaitement l'honneur d'une telle origine; et, malgré son affinité à la famille royale, et l'affection héréditaire qu'avoient pour lui le peuple et les nobles, Dunois avoit montré en toute occasion un caractère si franc, si loyal, qu'il sembloit même avoir échappé aux soupçons du méfiant Louis, qui aimoit à le voir près de lui et l'appeloit souvent à ses conseils. Quoiqu'il passât pour accompli dans tous les nobles exercices, et qu'il eût la réputation d'être ce qu'on appeloit alors un chevalier parfait, il s'en falloit de beaucoup qu'il eût pu servir de modèle pour tracer le portrait d'un héros de roman. Il étoit petit de taille, quoique fortement constitué, et ses jambes étoient un peu courbées en dedans, forme plus commode pour un cavalier, qu'élégante dans un piéton. Il avoit les épaules larges, les cheveux noirs, le teint basané, les bras nerveux et d'une longueur remarquable; l'irrégularité de ses traits alloit jusqu'à la laideur : et cependant on trouvoit dans le comte de Dunois un air de noblesse

et de dignité qui le faisoit reconnoître, à la première vue, pour un homme de haute naissance, pour un soldat intrépide. Il avoit la tête levée et le maintien hardi, la démarche fière et majestueuse; et la dureté de sa physionomie étoit relevée par un coup d'œil vif comme celui d'un aigle; et des sourcils comme ceux d'un lion. Il portoit un habit de chasse plus somptueux qu'élégant, et en beaucoup d'occasions il remplissoit les fonctions de grand veneur, quoique nous ne pensions pas qu'il en portât le titre.

Semblant chercher un appui sur le bras de son parent Dunois, et marchant d'un pas lent et mélancolique, venoit ensuite Louis, duc d'Orléans, premier prince du sang, à qui les gardes rendoient les honneurs militaires en cette qualité. Objet des soupçons de Louis, qui le surveilloit avec grand soin, ce prince, héritier présomptif de la couronne, si le roi mouroit sans enfans mâles, ne pouvoit jamais s'éloigner de la cour, et en y restant, ne jouissoit d'aucun crédit, n'étoit revêtu d'aucun emploi. L'abattement que cet état de dégradation et presque de captivité imprimoit naturellement sur sa physionomie, étoit en ce moment considérablement augmenté par la connoissance qu'il avoit que le roi méditoit à son égard un des actes les plus cruels et les plus injustes qu'un tyran puisse se permettre,

en le contraignant à épouser la princesse Jeanne de France, la plus jeune des filles de Louis, à laquelle il avoit été fiancé dès son enfance, et dont la difformité lui donnoit à penser qu'on ne pouvoit le forcer à remplir un tel engagement, sans une rigueur odieuse.

L'extérieur de ce malheureux prince n'étoit distingué par aucun avantage personnel; mais il avoit un caractère doux, paisible et bienveillant, qualités qu'on pouvoit remarquer, même à travers ce voile de mélancolie extrême qui couvroit ses traits en ce moment. Quentin observa que le duc évitoit avec soin de regarder les gardes, en leur rendant leur salut, et avoit les yeux baissés vers la terre, comme s'il eût craint que la jalousie du roi ne pût interpréter cette marque de politesse ordinaire comme ayant pour but de se faire des partisans parmi eux.

Bien différente étoit la conduite du fier prélat et cardinal Jean de La Balue, alors ministre favori de Louis, et qui, par son élévation et son caractère, ressembloit autant à Wolsey, que le permettoit la différence qu'il y avoit entre le politique et l'astucieux Louis et l'impétueux et opiniâtre Henri VIII d'Angleterre. Le premier avoit élevé son ministre du plus bas rang à la dignité, ou du moins aux émoluments de grand aumônier de France, l'avoit comblé de bénéfices,

et avoit obtenu pour lui le chapeau de cardinal; et, quoiqu'il fût trop méfiant pour accorder à l'ambitieux La Balue la confiance et le pouvoir sans bornes dont Henri avoit investi Wolsey, il se laissoit pourtant influencer par lui plus que par aucun autre de ses conseillers avoués.

Il en résultoit que le cardinal n'avoit pas échappé à l'erreur commune de ceux qui, du rang le plus obscur, se voient tout à coup élevés au pouvoir. Ébloui sans doute par la promptitude de son élévation, il étoit fortement convaincu qu'il étoit en état de traiter toute espèce d'affaires, même celles du genre le plus étranger à sa profession et à ses connoissances. De haute taille, mais gauche dans sa tournure, il affectoit de la galanterie et de l'admiration pour le beau sexe, quoique ses manières rendissent ses prétentions absurdes, et que le caractère dont il étoit revêtu en fît ressortir l'inconvenance. Quelque flatteur, n'importe de quel sexe, lui avoit persuadé, dans un moment malheureux, que deux grosses jambes charnues dont il avoit hérité de son père, tailleur à Limoges, offroient des contours admirables, et il étoit devenu tellement infatué de cette idée, qu'il avoit toujours sa robe de cardinal relevée d'un côté, afin que les bases solides sur lesquelles son corps reposoit ne pussent échapper aux regards. Revêtu du riche costume appartenant

au rang qu'il occupoit dans l'Église, il traversoit ce magnifique appartement d'un pas majestueux, en se baissant de temps à autre pour examiner les armes et l'équipement des cavaliers qui étoient de garde, leur faisant quelques questions d'un ton d'autorité. Il prit même sur lui d'en censurer quelques-uns pour ce qu'il appeloit des irrégularités de discipline, dans des termes auxquels ces braves soldats n'osoient répondre, quoiqu'il fût évident qu'ils ne l'écoutoient qu'avec impatience et mépris.

— Le roi sait-il, demanda Dunois au cardinal, que l'envoyé du duc de Bourgogne réclame sans délai audience?

— Il le sait, répondit le cardinal, et voici, je crois, l'universel Olivier le Dain, qui nous fera connoître le bon plaisir du roi.

Comme il parloit ainsi, un homme fort remarquable, qui partageoit la faveur de Louis avec l'orgueilleux cardinal, sortit d'un appartement intérieur et entra dans la salle d'audience, mais sans cet air de suffisance qui caractérisoit le prélat tout bouffi de sa dignité. C'étoit un petit homme, pâle et maigre, dont le justaucorps et le haut de chausses de soie noire, sans habit ni manteau, n'offroient rien aux yeux qui pût faire valoir un extérieur fort ordinaire. Il tenoit à la main un bassin d'argent; et une serviette étendue

sur son bras annonçoit les fonctions qu'il remplissoit à la cour. Ses yeux étoient vifs et pénétrants, quoiqu'il s'efforçât d'en bannir cette expression en les tenant constamment fixés à terre, tandis que, s'avançant avec le pas tranquille et furtif d'un chat, il sembloit glisser plutôt que marcher dans l'appartement. Mais, quoique la modestie puisse couvrir le mérite, elle ne peut cacher la faveur de la cour; et toutes tentatives pour traverser incognito la salle d'audience ne pouvoient qu'être vaines de la part d'un homme aussi bien connu pour avoir l'oreille du roi que l'étoit son célèbre valet de chambre-barbier, Olivier le Dain, surnommé quelquefois le Mauvais et quelquefois le Diable, épithètes qu'il devoit à l'astuce peu scrupuleuse avec laquelle il concouroit à l'exécution des plans de la politique tortueuse de son maître.

Olivier parla quelques instants avec vivacité au comte de Dunois, qui sortit sur-le-champ de la salle d'audience, tandis que le barbier retournoit tranquillement dans l'appartement d'où il étoit venu. Chacun s'empressoit de lui faire place, et il ne répondoit à cette politesse qu'en saluant de la manière la plus humble. Cependant il rendit une ou deux personnes un objet d'envie pour tous les autres courtisans, en leur disant un seul mot à l'oreille; et, en même temps, murmurant

quelques mots sur les devoirs de sa place, il disparut sans écouter ni leurs réponses, ni les sollicitations muettes de ceux qui désiroient attirer de même son attention. Ludovic Lesly ce jour-là eut la bonne fortune d'être du petit nombre de ceux qu'Olivier favorisa d'un mot en passant, et c'étoit pour l'assurer que son affaire étoit heureusement terminée.

Un moment après, il eut une nouvelle preuve qui lui confirma cette nouvelle agréable ; car Tristan l'Ermite, grand prevôt de la maison du roi, entra dans l'appartement, et s'avança sur-le-champ vers le Balafré. Le riche costume de ce fonctionnaire ne faisoit que rendre plus remarquables son air commun et sa physionomie sinistre; et ce qu'il regardoit comme un ton de conciliation ne ressembloit à rien tant qu'au grognement d'un ours. Le peu de mots qu'il adressa au Balafré sembloient pourtant plus agréables que le ton dont ils furent prononcés. Il regretta la méprise qui avoit eu lieu la veille, et dit qu'il ne falloit l'attribuer qu'à ce que le neveu du sieur le Balafré ne portoit pas l'uniforme du corps, et ne s'étoit pas annoncé comme en faisant partie: telle étoit la seule cause de l'erreur dont il lui faisoit ses excuses.

Ludovic fit à ce compliment la réponse convenable, et dès que Tristan fut passé, il se tourna

vers son neveu, et lui dit qu'ils avoient maintenant l'honneur d'avoir un ennemi mortel en la personne de ce redoutable officier. Mais un soldat qui remplit ses devoirs, ajouta-t-il, peut se moquer du grand prevôt.

Quentin ne put s'empêcher d'être du même avis que son oncle, car Tristan, en s'éloignant d'eux, leur avoit lancé ce regard de courroux que l'ours jette sur le chasseur dont la lance vient de le blesser. Il est vrai que, même lorsqu'il étoit moins courroucé, son regard sombre exprimoit une malveillance qui faisoit frémir; et il inspiroit une horreur encore plus profonde au jeune Écossais, qui croyoit encore sentir sur ses épaules la main meurtrière des deux officiers subalternes de ce grand fonctionnaire.

Cependant Olivier avoit traversé presque furtivement la salle d'audience, comme nous l'avons déjà dit; tout le monde, et même les plus grands personnages, s'étoient dérangés pour le laisser passer, en l'accablant de civilités cérémonieuses auxquelles sa modestie sembloit vouloir se dérober. Il rentra dans l'appartement intérieur, dont les portes battantes se rouvrirent un instant après pour le roi Louis.

Quentin, comme tous les autres, leva les yeux sur le monarque, et fut saisi d'un tel tressaillement qu'il en laissa presque tomber son arme,

Digitized by Google

quand il reconnut dans le roi de France ce marchand de soie, ce maître Pierre qu'il avoit rencontré la veille pendant la matinée. Quelques soupçons sur le rang de ce personnage s'étoient présentés à plusieurs reprises à son esprit, mais ses conjectures les plus hardies avoient toujours été bien loin de ce qu'il voyoit maintenant être la réalité.

Un regard sévère de son oncle, mécontent de le voir oublier ainsi le décorum du service, le rappela à lui; mais Quentin ne fut pas peu surpris quand le roi, dont l'œil perçant l'avoit découvert sur-le-champ, s'avança droit à lui, sans donner aucune marque d'attention à qui que ce fût, et lui adressa la parole.

— Ainsi donc, jeune homme, lui dit-il, j'apprends que dès le premier jour de votre arrivée en Touraine vous avez fait le tapageur; mais je vous le pardonne, parce que je sais qu'il faut en accuser un vieux fou de marchand qui s'est imaginé que votre sang calédonien avoit besoin d'être échauffé dès le matin avec du vin de Beaune. Si je puis le découvrir, j'en ferai un exemple qui servira de leçon à ceux qui débauchent mes gardes. Balafré, ajouta-t-il en se tournant vers Lesly, votre parent est un brave jeune homme, quoiqu'un peu emporté. Nous aimons ces caractères-là, et nous avons dessein de faire plus que

jamais pour les braves gens qui nous entourent. Ayez soin de mettre par écrit l'année, le mois, le jour, l'heure et la minute de sa naissance, et d'en faire part à Olivier le Dain.

Le Balafré s'inclina presque jusqu'à terre, et se releva pour prendre son attitude militaire, en homme qui vouloit montrer par cette conduite la promptitude avec laquelle il soutiendroit la querelle du roi ou prendroit sa défense.

Cependant Quentin, revenu de sa première surprise, examinoit avec plus d'attention la physionomie du roi, et il fut tout étonné de voir que ses manières et ses traits lui paroissoient bien différents de ce qu'il les avoit jugés la veille. Son extérieur n'étoit guère changé, car Louis, qui méprisoit toujours toute espèce de parure, portoit en cette occasion un vieil habit de chasse d'un bleu foncé, qui ne valoit guère mieux que son habit bourgeois de la veille. Il avoit un gros rosaire d'ébène qui lui avoit été envoyé par le grand-seigneur lui-même, avec une attestation qu'il avoit servi à un ermite cophte du Mont-Liban, renommé par sa grande sainteté. Le tour de son nouveau chapeau étoit garni au moins d'une douzaine de petites images de saints, en plomb. Mais ses yeux, qui, suivant la première impression qu'ils avoient faite sur Durward, ne sembloient briller que de l'amour du gain, étoient,

Digitized by Google

maintenant qu'il savoit qu'ils appartenoient à un puissant monarque, armés d'un regard perçant et majestueux; et les rides de son front, qu'il avoit attribuées à une longue suite de méditations sur de misérables spéculations de commerce, lui paroissoient alors des sillons creusés par de profondes réflexions sur le destin des peuples.

Immédiatement après l'arrivée du roi, les princesses de France et les dames de leur suite entrèrent dans l'appartement. L'aînée, qui épousa ensuite Pierre de Bourbon, et qui est connue dans l'histoire de France sous le nom de la dame de Beaujeu, n'a que fort peu de rapport avec notre histoire. Elle étoit grande et assez belle, avoit de l'éloquence, des talents et une grande partie de la sagacité de son père, plein de confiance en elle, et qui l'aimoit peut-être autant qu'il étoit capable d'aimer.

Sa sœur cadette, l'infortunée Jeanne, la fiancée du duc d'Orléans, marchoit timidement à côté de sa sœur, n'ignorant pas qu'elle ne possédoit aucun de ces dons extérieurs que les femmes désirent tant, et qu'elles aiment du moins qu'on puisse leur supposer. Elle étoit pâle, maigre, et avoit le teint d'un convalescent. Sa taille étoit visiblement déviée d'un côté, et sa marche si inégale, qu'elle pouvoit passer pour boiteuse. De belles dents, des yeux dont l'expression habituelle étoit la

mélancolie, la douceur et la résignation, de longs cheveux blonds, étoient les seuls traits de son visage, que la flatterie même auroit osé indiquer comme rachetant la difformité de toute sa personne. Pour compléter ce portrait, il étoit aisé de remarquer, d'après le peu de soin que la princesse prenoit de sa parure, et la timidité de ses manières, qu'elle avoit le sentiment de sa laideur (circonstance aussi fâcheuse qu'elle est rare); et qu'elle n'osoit faire aucune tentative pour réparer, par l'art, les torts de la nature, ou pour chercher d'autres moyens de plaire.

Le roi, qui ne l'aimoit pas, s'avança sur-le-champ vers elle lorsqu'elle entra.

— Eh quoi, notre fille! s'écria-t-il, toujours méprisant le monde? Vous êtes-vous habillée ce matin pour une partie de chasse ou pour un couvent? Parlez, répondez.

— Pour ce qu'il vous plaira, sire, dit la princesse, d'une voix si foible qu'on pouvoit à peine l'entendre.

— Oui sans doute, reprit le roi, vous voudriez me persuader que vous désirez quitter la cour et renoncer au monde et à ses vanités. Quoi! Jeanne, voudriez-vous qu'on pût croire que nous, fils aîné de la sainte Église, nous refuserions au Ciel notre fille? A Notre-Dame et à saint Martin ne plaise que nous rejetions l'offrande, si elle

étoit digne de l'autel, et si votre vocation vous y appeloit véritablement.

En parlant ainsi, le roi fit dévotement le signe de la croix, ressemblant, à ce qu'il parut à Quentin, à un vassal rusé qui déprécie le mérite de quelque chose qu'il désire garder pour lui-même, afin d'avoir une excuse pour ne pas l'offrir à son seigneur.

— Ose-t-il ainsi faire l'hypocrite avec le Ciel, pensa Durward, et se jouer de Dieu et des saints, comme il peut le faire des hommes, qui n'osent pas scruter sa conscience de trop près?

Cependant après avoir donné ce court moment à la dévotion mentale, Louis reprit la parole. — Non, Jeanne, dit-il, moi et un autre nous connoissons mieux vos secrètes pensées : n'est-il pas vrai, beau cousin d'Orléans! Allons, approchez, et conduisez à son cheval cette vestale qui vous est toute dévouée.

Le duc d'Orléans tressaillit lorsque le roi lui adressa la parole, et il se hâta de lui obéir, mais avec tant de précipitation et d'un air si troublé, que Louis s'écria : — Doucement, beau cousin, doucement! votre galanterie prend le mors aux dents. Regardez devant vous. Comme la promptitude d'un amant le fait quelquefois galoper de travers! Avez-vous dessein de prendre la main d'Anne au lieu de celle de sa sœur? Faut-il que je

vous donne moi-même celle de Jeanne, Monsieur?

Le malheureux prince leva les yeux, et frémit comme un enfant obligé de toucher quelque chose dont il a un dégoût d'instinct. Puis, faisant un effort sur lui-même, il prit la main de la princesse, qui ne la lui présenta ni ne la lui refusa. Dans la situation où ils se trouvoient, en voyant la main de la fille du roi, humide d'une sueur froide, à peine tenue dans la main tremblante du duc, et leurs yeux également baissés, il auroit été difficile de dire lequel de ces deux êtres étoit le plus complétement misérable, ou le duc qui se trouvoit enchaîné à l'objet de son aversion par des liens qu'il n'osoit briser, ou l'infortunée jeune fille qui voyoit trop clairement qu'elle faisoit horreur à celui dont elle auroit acheté l'affection.

— Maintenant, à cheval, Messieurs et Dames, dit le roi; nous nous chargerons nous-mêmes de conduire notre fille de Beaujeu; et puisse la bénédiction de Dieu et celle de saint Hubert nous procurer une heureuse chasse ce matin.

— Je crains, Sire, dit le comte de Dunois qui venoit de rentrer, que le destin ne m'ait réservé la tâche de l'interrompre. L'envoyé du duc de Bourgogne est à la porte du château, et il exige une audience.

— *Exige*, Dunois! s'écria le roi. Ne lui avez-vous pas répondu, comme je vous l'ai fait dire par

Olivier, que nous n'avions pas le loisir de le recevoir aujourd'hui; que c'étoit demain la fête de saint Martin, jour pendant lequel, avec la grâce de Dieu, nous ne nous occuperons d'aucune pensée mondaine; et que le jour suivant nous partirons pour Amboise; mais qu'à notre retour nous ne manquerions pas de lui donner audience aussi promptement que nos autres affaires nous le permettroient?

— J'ai dit tout cela, Sire, répondit Dunois; et... et cependant...

— Pâques-Dieu! s'écria le roi; qu'est-ce qui s'arrête ainsi dans ton gosier, Dunois? Il faut que ce Bourguignon t'ait parlé en termes de dure digestion.

— Si mon devoir, vos ordres, Sire, et son caractère d'envoyé ne m'eussent retenu, il auroit eu à les digérer lui-même; car, par Notre-Dame d'Orléans, j'avois plus envie de lui faire rentrer ses paroles dans le corps, que de venir les répéter à Votre Majesté.

— Par la mort de Dieu, Dunois, il est étrange que toi, qui es aussi impatient qu'homme qui vive, tu aies tant de peine à pardonner le même défaut dans notre fier et impétueux cousin Charles de Bourgogne. Eh bien, quant à moi, je ne me soucie pas plus de ces messages impertinents, que les tours de ce château ne s'inquiètent du siffle-

ment du vent du nord est qui vient de Bourgogne, comme ce fanfaron d'envoyé.

— Sachez donc, Sire, que le comte de Crèvecœur est resté à la porte du château avec son cortége de trompettes et de poursuivants d'armes. Il dit que, puisque Votre Majesté lui refuse l'audience que son maître lui a donné ordre de demander pour affaires de l'intérêt le plus pressant, il y restera jusqu'à minuit, et à quelque heure que Votre Majesté en sorte, soit pour affaires, soit pour prendre l'air, soit pour quelque pratique de dévotion, il se présentera devant elle, lui parlera, et que rien que la force ouverte ne pourra l'en empêcher.

— Il est fou, dit le roi avec beaucoup de sang-froid. Ce cerveau brûlé de Flamand pense-t-il que ce soit une pénitence pour un homme de bon sens, que de rester tranquillement vingt-quatre heures dans les murs de son château, quand il a, pour s'occuper, toutes les affaires d'un royaume? Ces brouillons impatients pensent que tout le monde leur ressemble. — Donnez ordre qu'on fasse rentrer les chiens et qu'on en ait soin; mon cher Dunois, nous tiendrons conseil aujourd'hui au lieu d'aller à la chasse.

— Votre Majesté ne se débarrassera pas ainsi du comte de Crèvecœur, répondit Dunois, car les instructions de son maître sont que, s'il n'ob-

tient pas l'audience qu'il demande, il ait à clouer son gantelet aux palissades qui entourent le château, en signe de défi à mort de la part de son maître, et pour annoncer qu'il renonce à foi et hommage envers la France, et qu'il vous déclare la guerre à l'instant.

— Oui! dit Louis, sans qu'on pût remarquer aucun changement dans le son de sa voix, mais en fronçant ses épais sourcils de manière à en couvrir presque entièrement ses yeux; les choses en sont-elles venues là? Notre ancien vassal prend-il ainsi un ton de maître? Notre cher cousin nous traite-t-il avec si peu de cérémonie? Eh bien! Dunois, il faut déployer l'oriflamme; et crier — *Montjoie saint Denis.*

— A la bonne heure! Ainsi soit-il et *Amen!* s'écria le belliqueux Dunois; et les gardes qui étoient dans la salle, incapables de résister à la même impulsion, firent un mouvement, chacun à leur poste; il en résulta un cliquetis d'armes qui ne dura qu'un instant, mais qui se fit entendre distinctement. Le roi porta autour de lui un regard de fierté et de satisfaction, et, pour un instant, il pensa et se montra comme l'auroit fait son valeureux père.

L'enthousiasme du moment céda pourtant à une foule de considérations politiques qui, dans cette conjoncture, rendoient une rupture avec la Bour-

gogne particulièrement dangereuse. Édouard IV, roi brave et victorieux, qui avoit combattu en personne dans trente batailles, étoit alors assis sur le trône d'Angleterre; il étoit frère de la duchesse de Bourgogne, et l'on pouvoit supposer qu'il n'attendoit qu'une rupture entre son beau-frère et Louis, pour introduire en France, par la porte toujours ouverte de Calais, ces armes qui avoient triomphé dans les guerres civiles, et pour effacer le souvenir des dissensions intestines, par la guerre toujours acueillie avec le plus de plaisir par les Anglais, une guerre contre la France. A cette considération se joignoit encore celle qui résultoit de la foi chancelante du duc de Bretagne, sans parler d'autres puissants motifs de réflexions.

Après un silence de quelques instants, Louis reprit la parole, mais quoiqu'il parlât du même ton, ce fut dans un esprit tout différent. — Mais à Dieu ne plaise, dit-il, qu'aucune autre cause qu'une nécessité absolue puisse nous engager, nous roi très-chrétien, à occasioner l'effusion du sang chrétien, si nous pouvons, sans déshonneur, éviter cette calamité. La sûreté de nos sujets nous touche de plus près que l'injure que peuvent faire à notre dignité les paroles grossières d'un ambassadeur mal appris, qui a peut-être outre-passé ses pouvoirs. Qu'on admette en

notre présence l'envoyé du duc de Bourgogne.

— *Beati pacifici!* dit le cardinal de La Balue.

— C'est la vérité, ajouta le roi, et votre éminence sait aussi que ceux qui s'humilient seront élevés.

Le cardinal prononça un *Amen*, auquel peu de personnes répondirent; car les joues pâles du duc d'Orléans même, étoient devenues pourpres d'indignation, et le Balafré fut si peu maître de la sienne, qu'il laissa tomber lourdement sur le plancher le bout de sa pertuisane; mouvement d'impatience qui lui valut un reproche sévère de la part du cardinal, suivi d'une instruction sur la manière dont on devoit manier les armes en présence du souverain. Le roi lui-même sembloit extraordinairement embarrassé du silence qui régnoit autour de lui.

— Vous êtes pensif, Dunois, dit-il; vous désapprouvez que nous cédions à cette tête chaude d'envoyé?

—Nullement, Sire, dit Dunois; je ne me mêle pas de ce qui s'élève au-dessus de ma sphère: je pensois seulement à demander une faveur à Votre Majesté.

— Une faveur, Dunois, répéta le roi, vous en demandez rarement, et vous pouvez compter sur mes bonnes grâces.

—Je voudrois donc, Sire, dit Dunois avec la

franchise d'un militaire, que Votre Majesté m'envoyât à Évreux pour y maintenir la discipline parmi le clergé.

— Ce seroit effectivement au-dessus de votre sphère, répliqua le roi en souriant.

— Sire, dit le comte, je suis aussi en état de maintenir la discipline parmi des prêtres, que monseigneur l'évêque d'Évreux, ou monseigneur le cardinal, s'il préfère ce dernier titre, l'est d'apprendre l'exercice aux soldats de la garde de Votre Majesté.

Le roi sourit encore; et se penchant vers l'oreille de Dunois, il lui dit à voix basse et d'un ton mystérieux : — Le moment peut venir où vous et moi nous mettrons une bonne discipline parmi les prêtres; mais, quant à présent, nous souffrons celui-ci comme un bon homme d'évêque qui s'en fait trop accroire. Ah! Dunois, c'est Rome, c'est Rome qui nous impose ce fardeau, ainsi que beaucoup d'autres; mais patience, cousin, et battons les cartes jusqu'à ce qu'il nous arrive une bonne main [1].

[1] Le docteur Dryasdust remarque ici que les cartes qu'on dit avoir été inventées sous un règne précédent, pour amuser Charles VI pendant les intervalles de sa maladie mentale, semblent être devenues très-promptement communes parmi les courtisans, puisqu'elles fournissoient déjà une métaphore à Louis XI. Le même proverbe est cité par Durandard dans la *Caverne enchantée de Montésinos*.

Le son des trompettes, qui se fit entendre dans la cour, annonça l'arrivée du seigneur bourguignon. Tous ceux qui se trouvoient dans la salle d'audience s'empressèrent de prendre leurs places, suivant l'ordre de préséance, le roi et ses filles restant seuls au centre de l'assemblée.

Le comte de Crèvecœur, guerrier intrépide et renommé, entra alors dans l'appartement; et, contre l'usage des envoyés des puissances amies, il se présenta armé de toutes pièces, ayant seulement la tête nue. Il portoit une armure magnifique de Milan, du plus bel acier, damasquinée en or, et travaillée dans le goût fantastique qu'on appeloit arabesque. Autour de son cou et sur sa cuirasse bien polie étoit l'ordre de son maître, celui de la Toison-d'Or, l'un des ordres de chevalerie les plus honorables que l'on connût alors dans toute la chrétienté. Un page magnifiquement vêtu le suivoit chargé de son casque, et il étoit précédé d'un héraut qui portoit ses lettres de créance, et qui les présenta au roi, un genou en terre; tandis que l'ambassadeur s'arrêta à quelques pas, comme pour donner le temps d'admirer son air noble, sa taille imposante et la fierté tranquille de ses traits et de ses manières, le reste de son cortége étoit resté dans l'antichambre ou dans la cour.

— Approchez, seigneur comte de Crèvecœur,

dit Louis après avoir jeté un coup d'œil sur ses lettres de créance; nous n'avons besoin des lettres de créance de notre cousin, ni pour nous présenter un guerrier si bien connu, ni pour nous assurer du crédit dont vous jouissez à si juste titre auprès de votre maître. Nous espérons que votre belle épouse, dont le sang n'est pas tout-à-fait étranger à celui de nos ancêtres, est en bonne santé. Si vous vous étiez présenté devant nous en la tenant par la main, seigneur comte, nous aurions pensé que vous portiez votre armure, en cette occasion, et contre l'usage, pour soutenir la supériorité de ses charmes contre tous les chevaliers amoureux de France; mais sans cela, nous ne pouvons deviner le motif de cette panoplie complète.

— Sire, répondit l'envoyé, le comte de Crèvecœur doit déplorer son infortune, et vous supplier de l'excuser, s'il ne peut en cette occasion répondre à Votre Majesté avec l'humble déférence due à la courtoisie royale dont vous avez daigné l'honorer. Mais quoique ce ne soit que la voix de Philippe Crèvecœur de Cordès qui se fait entendre, les paroles qu'il prononce doivent être celles de son gracieux seigneur et souverain, le duc de Bourgogne.

— Et quelles paroles Crèvecœur a-t-il à prononcer au nom du duc de Bourgogne? demanda

Louis en prenant un air de dignité convenable à la circonstance. Mais, un instant! Souvenez-vous qu'en ce lieu, Philippe-Crèvecœur de Cordès, parle à celui qu'il appelle le souverain de son souverain.

Crèvecœur salua, et reprit la parole : — Roi de France, le puissant duc de Bourgogne vous envoie encore une fois une cédule par écrit contenant le détail des griefs et des oppressions commises sur les frontières par les garnisons et les officiers de Votre Majesté; et ma première question est de savoir si l'intention de Votre Majesté est de lui faire réparation de ces injures.

Le roi ayant jeté un léger coup d'œil sur la note que le héraut lui présenta à genoux, lui répondit : — Ces plaintes ont été soumises à notre conseil il y a déjà long-temps. Des faits allégués, les uns sont des représailles d'injures souffertes par mes sujets, les autres sont dénués de preuves; les garnisons et les officiers du duc se sont chargés eux-mêmes de tirer vengeance de plusieurs autres. Si pourtant il s'en trouve quelqu'un qui ne puisse se ranger sous aucune de ces trois classes, en notre qualité de prince chrétien, nous ne refusons pas de faire satisfaction pour les injures dont notre voisin pourroit avoir à se plaindre, quoique commises, non-seulement sans notre autorisation, mais contre nos ordres exprès.

Google

— Je transmettrai la réponse de Votre Majesté à mon très-gracieux maître, répondit l'ambassadeur; mais qu'il me soit permis de dire que, comme elle ne diffère en rien des réponses évasives qui ont déjà été faites à ses justes plaintes, je ne puis espérer qu'elle suffise pour rétablir la paix et l'amitié entre la France et la Bourgogne.

— Il en sera ce qu'il plaira à Dieu, dit le roi. Ce n'est point par crainte des armes de votre maître, c'est uniquement par amour pour la paix, que je fais une réponse si modérée à ses reproches injurieux. Mais continuez à vous acquitter de votre mission.

— La seconde demande de mon maître, reprit l'ambassadeur, est que Votre Majesté cesse d'entretenir sous main des intelligences clandestines avec ses villes de Gand, de Liége et de Malines. Il requiert Votre Majesté de rappeler les agents secrets qui sèment le mécontentement parmi ses bons citoyens de Flandre, et de bannir de vos domaines, ou plutôt de livrer à leur seigneur suzerain, pour être punis comme ils le méritent, ces traîtres qui, ayant abandonné le théâtre de leurs manœuvres, n'ont trouvé que trop aisément un asile à Paris, à Orléans, à Tours, et en d'autres villes de la France.

— Dites au duc de Bourgogne, répondit le roi, que je ne connois pas les intelligences clandes-

Digitized by Google

tines dont il m'accuse injustement; que mes sujets de France ont des relations fréquentes avec les bonnes villes de Flandre, par suite d'un commerce à l'avantage des deux pays, et qu'il seroit aussi contraire aux intérêts du duc qu'aux miens de vouloir interrompre; enfin, que beaucoup de Flamands résident dans mon royaume, et jouissent de la protection de mes lois pour la même cause; mais que je n'en connois aucun qui s'y soit réfugié par suite de révolte ou de trahison contre le duc. Poursuivez. Vous avez entendu ma réponse.

— Avec autant de peine que celle de tout à l'heure, Sire, car elle n'est ni assez directe, ni assez explicite pour que le duc, mon maître, veuille la recevoir en réparation d'une longue suite de manœuvres secrètes, qui n'en sont pas moins certaines, quoique Votre Majesté les désavoue en ce moment. Mais je continue mon message. — Le duc de Bourgogne requiert en outre le roi de France de renvoyer sans délai dans ses domaines, sous bonne et sûre garde, les personnes d'Isabelle, comtesse de Croye, et de sa parente et tutrice, la comtesse Hameline, de la même famille, attendu que ladite comtesse Isabelle, étant, par la loi du pays et par l'inféodation de ses domaines, pupille dudit duc de Bourgogne, a pris la fuite hors de l'étendue de sa juridiction, se dérobant ainsi à la surveillance

qu'en prince attentif il devoit avoir sur sa pupille ; elle est ici sous la protection secrète du roi de France, qui l'encourage dans sa rébellion contre le duc, son tuteur et son seigneur naturel, au mépris des lois divines et humaines, telles qu'elles ont toujours été reconnues dans l'Europe civilisée. Je m'arrête encore une fois, Sire, pour attendre votre réponse.

— Vous avez fort bien fait, comte de Crèvecœur, dit Louis avec un ton de dédain, vous avez fort bien fait de commencer votre ambassade de bon matin ; car, si vous avez dessein de me demander compte de chaque vassal que les passions turbulentes de votre maître peuvent avoir fait fuir de ses domaines, le soleil pourra se coucher avant que la liste en soit épuisée. Qui peut affirmer que ces dames sont dans mon royaume ? et, si elles y sont, qui ose dire que je les ai favorisées dans leur fuite, ou que je les ai mises sous ma protection ?

— Sire, Votre Majesté me permettra de lui dire que j'avois un témoin dans cette affaire, — un témoin qui avoit vu ces dames fugitives à l'auberge des Fleurs-de-Lis, située à peu de distance de ce château ; — un témoin, dis-je, qui avoit vu Votre Majesté en leur compagnie, quoique sous le déguisement peu digne d'elle d'un bourgeois de Tours ; un témoin enfin qui a reçu d'elles, en votre

présence royale, Sire, des messages et des lettres pour leurs amis de Flandre; et qui a rapporté les uns et remis les autres au duc de Bourgogne.

— Produisez ce témoin, comte; faites-moi voir en face l'homme qui ose avancer des faussetés si palpables.

— Vous parlez d'un ton de triomphe, Sire, car vous savez fort bien que ce témoin n'existe plus. Quand il vivoit, il se nommoit Zamet Magraubin, et c'étoit un de ces vagabonds Bohémiens. Il a été hier, à ce que j'ai appris, exécuté par des gens de la suite de votre grand prevôt, sans doute pour empêcher qu'il ne se trouvât ici pour déposer de la vérité de ce qu'il a dit à ce sujet au duc de Bourgogne, en présence de son conseil, et de moi, Philippe Crèvecœur de Cordès.

— Par Notre-Dame d'Embrun, s'écria le roi, ces accusations sont si absurdes, et je suis si loin de me reprocher rien qui puisse les motiver, que, par l'honneur d'un roi, je suis tenté d'en rire plutôt que de m'en fâcher. Ma garde prevôtale met à mort, comme c'est son devoir, les brigands et les vagabonds; et ma couronne seroit insultée par tout ce que ces brigands et ces vagabonds peuvent avoir dit à notre bouillant cousin de Bourgogne et à ses sages conseillers! Je vous prie de dire à mon beau cousin que, s'il aime leur compagnie, il feroit bien de les garder dans ses domaines,

car ils ne trouveront ici qu'une courte absolution et une bonne corde.

— Mon maître n'a pas besoin de pareils sujets, Sire, répondit le comte d'un ton moins respectueux que celui avec lequel il avoit parlé jusqu'alors, car le noble duc n'a pas coutume d'interroger des sorcières, des Égyptiens et autres vagabonds, sur le destin de ses alliés et de ses voisins.

— Nous avons eu assez et trop de patience, s'écria le roi en l'interrompant; et, puisque ta mission ici semble n'avoir d'autre but que de nous insulter, nous enverrons quelqu'un en notre nom au duc de Bourgogne, convaincu qu'en te conduisant ainsi à notre égard, tu as outre-passé tes pouvoirs, quels qu'ils puissent être.

—Au contraire, répondit Crèvecœur, je ne m'y suis pas encore entièrement conformé. Écoutez, Louis de Valois, roi de France; écoutez, nobles et gentilshommes qui pouvez être présents; écoutez, fidèles et loyaux Français de toutes conditions; et toi, Toison-d'Or, ajouta-t-il, en se tournant vers le héraut, répète après moi cette proclamation : — Moi, Philippe Crèvecœur de Cordès, comte de l'Empire, et chevalier de l'honorable ordre de la Toison-d'Or, au nom de très-puissant seigneur et prince Charles, par la grâce de Dieu, duc de Bourgogne et de Lorraine,

de Brabant, de Limbourg, de Luxembourg et de Gueldres; comte de Flandre et d'Artois; comte palatin de Hainaut, de Hollande, de Zélande, de Namur et de Zutphen; seigneur de la Frise, de Salines et de Malines, vous fais savoir à vous, Louis, roi de France, qu'attendu que vous avez refusé réparation de tous les griefs, de toutes les injures et offenses faites et occasionées par vous ou par votre aide, à votre suggestion et instigation, à mondit duc et à ses sujets chéris, il renonce, par ma bouche, à sa foi et hommage envers votre couronne; vous déclare faux et sans foi, et vous défie, comme prince et comme homme. — Voici mon gage, en preuve de ce que j'ai dit.

En parlant ainsi, il ôta le gantelet de sa main droite, et le jeta sur le plancher de la salle d'audience.

Jusqu'à ce dernier trait d'audace, le plus profond silence avoit régné dans l'appartement; mais à peine eut-on entendu le bruit que fit le gantelet en tombant, et l'exclamation : *vive Bourgogne!* que fit entendre au même instant Toison-d'Or, le héraut bourguignon, qu'un tumulte général y succéda. Tandis que Dunois, le duc d'Orléans, le vieux lord Crawford, et un ou deux autres que leur rang autorisoit à cette démarche, se disputoient à qui ramasseroit le gantelet, la salle retentissoit des cris : — Frappez, frappez,

qu'il périsse! vient-il ici pour insulter le roi de France jusque dans son palais?

Mais le roi apaisa le tumulte en s'écriant d'une voix semblable au tonnerre, qui couvroit toutes les autres, et qui en imposa à chacun: — Silence, Messieurs, que personne ne mette la main sur l'envoyé, ni un doigt sur son gage! Et vous, sire comte, de quoi est composée votre vie, et comment est-elle garantie, pour que vous la hasardiez sur un coup de dé si périlleux? Votre duc est-il fait d'un autre métal que les autres princes, pour soutenir sa prétendue querelle d'une manière si inusitée?

— Oui, sans doute, répondit l'intrépide comte de Crèvecœur, il est fait d'un métal tout différent, d'un métal bien plus noble que les autres princes de l'Europe; car, lorsque nul d'entre eux n'osoit vous donner un asile, à vous-même, roi Louis, exilé de France, poursuivi par la vengeance amère de votre père, et par toute la puissance de son royaume, vous fûtes accueilli et protégé comme un frère, par mon noble maître, dont vous avez si mal récompensé la générosité. Adieu, Sire, j'ai rempli ma mission.

A ces mots, le comte sortit de l'appartement sans prendre autrement son congé.

— Suivez-le, suivez-le, s'écria le roi! ramassez son gantelet, et suivez-le. Ce n'est pas à vous

que je parle, Dunois; ni à vous, lord Crawford, il me semble que vous êtes un peu vieux pour une affaire si chaude; ni à vous, cousin d'Orléans, vous êtes trop jeune pour vous en mêler. Monsieur le cardinal, monsieur l'évêque d'Évreux, il appartient à la sainteté de vos fonctions de faire la paix entre les princes; relevez ce gantelet, et allez faire sentir au comte de Crèvecœur le péché qu'il a commis en insultant un grand monarque dans sa propre cour, et en le forçant à attirer les calamités de la guerre sur son royaume et sur celui de son voisin.

Interpellé ainsi personnellement, le cardinal de La Balue alla relever le gantelet avec autant de précaution qu'on toucheroit une vipère, tant paroissoit grande son aversion pour ce symbole de guerre, et il sortit sur-le-champ de l'appartement du roi pour courir après l'envoyé.

Louis promenoit ses regards en silence sur le cercle de ses courtisans, dont la plupart, à l'exception de ceux que nous avons déjà nommés, étoient des hommes de basse naissance, qui devoient le haut rang auquel le roi les avoit élevés dans sa maison, non à leur courage, ni à leurs exploits, mais à des talents de tout autre genre. Ils se regardoient les uns les autres, le visage couvert de pâleur, et il étoit évident que la scène dont ils venoient d'être témoins avoit fait sur

eux une impression peu agréable. Louis jeta sur eux un coup d'œil de mépris, et dit à haute voix : — Quoique le comte de Crèvecœur soit présomptueux et arrogant, il faut avouer que le duc de Bourgogne a en lui un serviteur aussi hardi qu'aucun de ceux qu'un prince ait jamais chargé d'un message. Je voudrois savoir où je pourrois en trouver un aussi fidèle pour envoyer ma réponse.

— Vous faites injustice à votre noblesse française, sire, dit Dunois. Il n'y a pas un de nous qui ne portât un défi au duc de Bourgogne, à la pointe de son épée.

— Et vous n'êtes pas plus juste, Sire, dit le vieux Crawford, à l'égard des gentilshommes écossais qui ont l'honneur de vous servir. Ni moi, ni aucun de ceux qui servent sous mes ordres, étant de rang convenable, nous n'hésiterions à demander à cet orgueilleux envoyé compte de sa conduite. Mon bras est encore assez vigoureux pour le punir, si Votre Majesté m'en accorde la permission.

— Mais Votre Majesté, ajouta Dunois, ne veut nous employer à aucun service qui puisse être honorable pour nous, pour elle et pour la France.

— Dites plutôt, Dunois, répondit le roi, que je ne veux pas céder à cette impétuosité témé-

Digitized by Google

raire qui, pour un vain point d'honneur de chevalier errant, vous perdroit vous-mêmes, le trône et la France. Il n'y a pas un de vous qui ne sache combien chaque heure de paix est précieuse en ce moment, quand elle est si nécessaire pour guérir les blessures d'un pays déchiré; et cependant il n'y en a pas un qui ne fût prêt à guerroyer au premier conte que feroit une Bohémienne vagabonde, ou quelque damoiselle errante, dont la réputation vaut à peine mieux. Mais voici La Balue, et nous espérons qu'il nous apporte des nouvelles plus pacifiques. Eh bien! monsieur le cardinal, avez-vous rendu au comte la raison et le sang-froid?

— Sire, répondit La Balue, ma tâche a été difficile. J'ai demandé à ce fier comte comment il avoit osé adresser à Votre Majesté le reproche présomptueux qui a mis fin à son audience, témérité qui devoit être attribuée, non à son maître, mais à sa propre insolence, et qui par conséquent le mettoit à la discrétion de Votre Majesté, et l'assujettissoit à tel châtiment qu'il vous plairoit de lui infliger.

— Vous avez bien parlé, dit le roi; et qu'a-t-il répondu?

— Le comte, continua le cardinal, avoit en ce moment le pied sur l'étrier pour monter à cheval, et, en entendant ma remontrance, il a tourné

Digitized by Google

la tête, sans changer de position. Si j'avois été à la distance de cinquante lieues, me dit-il, et que j'eusse appris que le roi de France avoit fait une question humiliante pour mon prince, j'aurois à l'instant tourné la bride de mon cheval, et je serois venu décharger mon cœur en lui faisant la réponse que je viens de vous faire.

— Je vous avois dit, Monsieur, dit le roi en jetant un regard autour de lui, sans montrer aucun signe de colère, ni même d'émotion, que notre cousin le duc possède en Philippe de Crèvecœur un aussi digne serviteur que jamais prince ait eu à sa droite. Mais vous l'avez déterminé à rester?

— A rester vingt-quatre heures, répondit le cardinal, et à reprendre provisoirement son gage de défi. Il est descendu à l'auberge des Fleurs-de-Lis.

— Veillez à ce qu'il soit servi et traité noblement, et à nos frais, dit le roi : un tel serviteur est un joyau pour la couronne d'un prince. Vingt-quatre heures, ajouta-t-il à voix basse en semblant se parler à lui-même et en ouvrant les yeux comme s'il eût cherché à lire dans l'avenir; vingt-quatre heures! le terme est des plus courts! Cependant vingt-quatre heures bien et habilement employées peuvent valoir l'année entière d'un agent indolent ou incapable. Allons, Messieurs,

en chasse! à la forêt! Cousin d'Orléans, laissez de côté cette modestie, quoiqu'elle vous aille bien, et ne vous inquiétez pas de l'air réservé de Jeanne. La Loire cessera de recevoir les eaux du Cher avant que vous cessiez de l'aimer, ajouta-t-il tandis que le malheureux prince suivoit à pas lents sa fiancée. Et maintenant, Messieurs, prenez vos épieux, car Allégre, mon piqueur, a reconnu un sanglier qui mettra à l'épreuve les hommes et les chiens. Dunois, prêtez-moi votre épieu et prenez le mien, car il est trop pesant pour moi; mais vous, quand vous êtes-vous plaint d'un tel défaut dans votre lance? A cheval, Messieurs, à cheval!

Et toute la cour partit pour la chasse.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

LA CHASSE AU SANGLIER.

« Je cause avec l'enfance, elle est sans artifice ;
« Même avec la folie ouverte et sans malice ;
« Mais ne me parlez pas de ces gens soupçonneux,
« Voulant me deviner et lire dans mes yeux. »

Le Roi Richard. SHAKSPEARE.

TOUTE l'expérience que le cardinal pouvoit avoir du caractère de son maître ne l'empêcha pas de commettre en cette occasion une grande faute politique. Sa vanité le porta à croire qu'il avoit mieux réussi, en déterminant le comte de Crèvecœur à rester à Tours, que ne l'auroit fait tout autre négociateur employé par le roi; sachant combien Louis attachoit d'importance à éloigner une guerre avec le duc de Bourgogne, il ne put s'empêcher de faire voir qu'il croyoit lui avoir rendu un grand et agréable service. Il se tint plus près de la personne du roi qu'il n'avoit coutume de le faire, et tâcha d'entrer avec lui en conversation sur les événements de la matinée.

C'étoit manquer de tact sous plus d'un rapport:

les monarques n'aiment pas à voir leurs sujets les approcher d'un air qui semble annoncer qu'ils ont bien mérité d'eux, et qu'ils veulent en arracher de la reconnoissance ou des récompenses : or Louis, le monarque le plus jaloux de son autorité qui ait jamais existé, étoit particulièrement impénétrable et réservé pour quiconque sembloit se prévaloir d'un service qu'il lui avoit rendu, ou vouloir lire dans ses secrets.

Cependant le cardinal, très-content de lui-même, et s'abandonnant à l'humeur du moment, comme cela arrive quelquefois à l'homme le plus prudent, continuoit à se tenir à la droite du roi, et ramenoit la conversation toutes les fois qu'il le pouvoit sur Crèvecœur et son ambassade. C'étoit peut-être l'objet qui, en ce moment, occupoit le plus les pensées du roi, et néanmoins c'étoit précisément celui dont il avoit le moins envie de s'entretenir. Enfin Louis, qui l'avoit écouté avec attention, quoique sans lui faire aucune réponse qui pût tendre à prolonger la conversation, fit signe à Dunois, qui étoit à peu de distance, de venir se placer à la gauche de son cheval.

— Nous sommes venus ici pour prendre de l'exercice et pour nous amuser, lui dit-il; mais le révérend père que voici voudroit nous faire tenir un conseil d'état.

— J'espère que Votre Majesté me dispensera d'y assister, répondit Dunois ; je suis né pour combattre pour la France ; mon cœur et mon bras sont à son service, mais ma tête n'est pas faite pour les conseils.

— Celle du cardinal n'est faite que pour cela, Dunois, répliqua le roi. Il vient de confesser Crèvecœur à la porte du château, et il nous a apporté toute sa confession. — Ne m'avez-vous pas dit *tout?* ajouta-t-il en appuyant sur ce dernier mot, et en lançant sur le cardinal un regard perçant, qui s'échappa entre ses longs sourcils noirs, comme la lame d'un poignard brille en sortant du fourreau.

Le cardinal trembla en s'efforçant de répondre à la plaisanterie du roi, et il lui dit que, quoique son ministère lui imposât l'obligation de garder les secrets de ses pénitents en général, il n'existoit pas de *sigillum confessionis* qu'un souffle de Sa Majesté ne pût fondre.

— Et comme le cardinal, continua le roi, est disposé à nous communiquer les secrets des autres, il s'attend naturellement que je ne serai pas moins communicatif à son égard ; afin d'établir entre nous cette réciprocité, il désire très-raisonnablement savoir si ces deux dames de Croye sont véritablement dans nos domaines. Nous sommes fâchés de ne pouvoir satisfaire sa curiosité, ne

sachant pas nous-mêmes précisément dans quel lieu de nos états peuvent se cacher des damoiselles errantes, des princesses déguisées, des comtesses persécutées; car, grâce à Dieu et à Notre-Dame d'Embrun, ils sont un peu trop étendus pour que nous puissions répondre aisément aux questions très-discrètes de son éminence; mais, en supposant qu'elles fussent avec nous, Dunois, que répondriez-vous à la demande définitive de notre cousin de Bourgogne?

— Je vous le déclarerai, Sire, s'il plaît à Votre Majesté de me dire si elle veut la paix ou la guerre, répondit Dunois avec une franchise qui prenoit sa source dans un caractère naturellement ouvert et intrépide, et qui, de temps à autre, plaisoit beaucoup au roi; car Louis, comme tous les hommes astucieux, désiroit autant voir dans le cœur des autres, que cacher ce qui se passoit dans le sien.

— Par saint Martin de Tours, Dunois, dit Louis, je serois aussi charmé de pouvoir te le dire que tu le serois de l'apprendre; mais je ne le sais pas encore trop bien moi-même. Au surplus, en supposant que je me décidasse pour la guerre, que ferois-je de cette belle, riche et jeune héritière, si elle se trouvoit réellement dans mes états?

— Votre Majesté la donneroit en mariage à

un de ses fidèles serviteurs, qui auroit un cœur pour l'aimer et un bras pour la défendre?

— A toi, par exemple, Dunois! Pâques-Dieu! je ne te croyois pas si politique avec toute ta franchise.

— Je ne suis rien moins que politique, Sire. Par Notre-Dame d'Orléans, j'en viens au fait tout d'un coup, et je monte sur mon cheval dès qu'il est sellé. Votre Majesté doit à la maison d'Orléans au moins un heureux mariage.

— Et je le paierai, comte. Pâques-Dieu! Je le paierai. Ne voyez-vous pas ce beau couple?

En parlant ainsi, Louis lui montra le malheureux duc d'Orléans et la princesse Jeanne, qui, n'osant ni rester plus éloignés du roi, ni se séparer en sa présence, marchoient sur la même ligne, quoique leurs chevaux fussent à un intervalle de deux ou trois pas l'un de l'autre, distance que la timidité d'une part et l'aversion de l'autre ne leur permettoient pas de diminuer, tandis que la crainte empêchoit chacun d'eux d'oser l'augmenter.

Dunois porta les yeux dans la direction que le roi donnoit à son bras en lui parlant; et, comme la position de son infortuné parent et de sa fiancée présentoit à son imagination l'idée de deux chiens accouplés ensemble, mais marchant séparés l'un de l'autre, autant que le leur permet

la longueur de la laisse qui les joint, il ne put s'empêcher de secouer la tête, quoique sans oser répondre autrement au tyran hypocrite.

Louis parut deviner ses pensées. — Ce sera un ménage paisible et tranquille; dit-il; je ne crois pas que les enfants leur donnent beaucoup d'embarras; mais ce n'est pas toujours un bonheur d'en avoir.

Ce fut peut-être le souvenir de son ingratitude envers son propre père, qui fit que le roi garda un instant de silence après avoir prononcé ces derniers mots, et qui changea presque en expression de repentir le sourire ironique arrêté sur ses lèvres; mais un moment après il reprit la parole sur un autre ton.

— Franchement, mon cher Dunois, malgré mon respect pour le saint sacrement de mariage, dit-il, en faisant un signe de croix, plutôt que de voir le royaume déchiré comme l'Angleterre par la rivalité des prétentions légitimes à la couronne, je préférerois ne devoir à la maison d'Orléans que de braves soldats comme ton père et toi, dans les veines desquels coule le sang royal, mais sans vous en donner les droits. Le lion ne devroit jamais avoir qu'un lionceau.

Dunois soupira, et garda le silence, car il savoit qu'en contredisant un monarque si arbitraire, il ne pouvoit que nuire aux intérêts de

son parent, sans lui rendre aucun service. Cependant il ne put s'empêcher d'ajouter l'instant d'après.

— Puisque Votre Majesté a fait allusion à la naissance de mon père, je dois convenir que, mettant à part la fragilité de ses parents, on doit le regarder comme plus heureux, plus fortuné, d'avoir été le fils de l'amour illégitime que s'il eût été celui de la haine conjugale.

— Tu es un drôle bien hardi, Dunois, dit le roi, de parler avec tant d'irrévérence de ce nœud sacré! mais au diable cette conversation; le sanglier est débusqué. Lâchez les chiens, au nom du bienheureux saint Hubert. Ah! ah! tra la la li ra la!

Et le cor du roi fit retentir les bois de sons joyeux tandis qu'il suivoit la chasse accompagné de deux ou trois de ses gardes, parmi lesquels étoit notre ami Quentin Durward; et il est bon de remarquer ici que, même en se livrant avec ardeur à son divertissement favori, le roi, fidèle à son caractère caustique, trouva le moyen de s'amuser encore en tourmentant le cardinal de La Balue.

Nous avons déjà dit qu'une des foiblesses de cet homme d'état étoit de se regarder, malgré l'obscurité de sa naissance et son éducation bornée, comme propre à jouer le rôle d'un courtisan et d'un galant accompli. Il est très-vrai qu'il

n'entroit pas dans la lice comme Becket, qu'il ne levoit pas de soldats comme Wolsey; mais la galanterie, à laquelle ces deux grands hommes n'étoient pas eux-mêmes étrangers, étoit son étude favorite, et il affectoit aussi d'être passionné pour le divertissement martial de la chasse. Cependant, quoiqu'il pût réussir auprès de certaines femmes, à qui son pouvoir, sa richesse et son influence comme homme d'état paroissoient une compensation suffisante de ce qui pouvoit lui manquer du côté de la tournure et des manières, les chevaux magnifiques qu'il achetoit presque à tous prix, étoient totalement insensibles à l'honneur qu'ils avoient de porter un cardinal, et ne lui témoignoient pas plus de respect qu'ils n'en auroient eu pour son père le tailleur, dont il étoit le digne rival dans l'art de l'équitation. Le roi ne l'ignoroit pas; et, s'amusant tantôt à exciter son cheval, tantôt à le retenir, il finit, à force de répéter cette manœuvre, par mettre celui du cardinal, qui ne quittoit pas son côté, dans une sorte de rébellion contre son cavalier. Tout annonçoit qu'ils fausseroient bientôt compagnie. Tandis que le coursier du prélat maladroit hennissoit, ruoit, se cabroit, le roi, qui se plaisoit à le tourmenter, lui faisoit diverses questions sur des affaires importantes, et lui donnoit à entendre qu'il alloit saisir cette occasion pour lui confier

quelques-uns de ces secrets d'état que le cardinal, peu d'instants auparavant, sembloit si empressé d'apprendre.

Il seroit difficile d'imaginer une situation plus désagréable que celle d'un conseiller privé forcé d'écouter son souverain et de lui répondre tandis que chaque courbette d'un cheval qu'il ne pouvoit plus gouverner le forçoit à changer d'attitude, et le mettoit dans une situation plus précaire. Sa longue robe violette flottoit dans tous les sens, et la seule chose qui le préservât d'une chute étoit la profondeur de sa selle. Dunois rioit sans se contraindre; le roi avoit une manière à lui de jouir intérieurement de ses malices, sans en rire tout haut. Il adressoit à son ministre, du ton le plus amical, des reproches sur son ardeur excessive pour la chasse, qui ne lui permettoit pas de donner quelques moments aux affaires. — Mais je ne veux pas mettre plus long-temps obstacle à vos plaisirs, ajouta-t-il en s'adressant au cardinal, qui se trouvoit alors très-mal à l'aise; et il lâcha la bride à son cheval.

Avant que La Balue eût pu dire un mot pour lui répondre ou pour s'excuser, son cheval, prenant le mors aux dents, partit au grand galop, et laissa bientôt derrière lui le roi et Dunois, qui suivoient d'un pas plus modéré, en jouissant de la détresse du prélat courtisan.

S'il est arrivé à quelqu'un de nos lecteurs, dans son temps, comme cela nous est arrivé dans le nôtre, d'être emporté ainsi par sa monture, il se fera d'abord une idée de tout ce qu'il y avoit de pénible, de dangereux et de ridicule dans une telle situation. Ces quatre jambes du quadrupède qui ne sont nullement aux ordres de son cavalier, ni quelquefois même à ceux de l'animal lui-même, et qui courent avec autant de rapidité que si celles de derrière avoient dessein de rejoindre celles de devant; ces deux jambes du bipède, que nous voudrions alors pouvoir appuyer sûrement sur le vert gazon, et qui ne font qu'augmenter notre détresse en pressant les flancs de notre coursier; les mains qui ont abandonné la bride pour saisir la crinière; le corps, qui, au lieu d'être droit et ferme, sur le centre de gravité, comme le recommandoit le vieil Angelo, ou penché en avant comme celui d'un jockey à Newmarket, est couché sur le cou du cheval, sans plus de chances pour éviter une chute, que n'en auroit un sac de blé : tout contribue à rendre ce tableau assez risible pour les spectateurs, quoique celui qui le présente à leurs yeux n'ait nullement envie de rire. Mais ajoutez à cela quelque chose de singulier dans les vêtements ou les manières de l'infortuné cavalier, un uniforme splendide, une robe ecclésiastique,

quelque autre costume extraordinaire; que cette scène se passe à une course de chevaux, à une procession, à un lieu quelconque de réunion publique; si la malheureuse victime veut éviter de devenir l'objet d'un éclat de rire inextinguible, il faut qu'elle tâche de se rompre un membre ou deux en tombant, ou, ce qui seroit encore plus efficace, de se faire tuer sur la place, car on ne peut acheter à meilleur marché une compassion sérieuse. En cette occasion la robe courte du cardinal, car il avoit quitté sa soutane avant de partir du château, ses bas rouges, son chapeau de même couleur garni de ses longs cordons, et son air d'embarras, ajoutoient beaucoup à la gaîté que faisoit naître sa gaucherie en équitation.

Le cheval, devenu complétement son maître, galopant, ou pour mieux dire volant dans une longue avenue tapissée de verdure, rencontra la meute qui poursuivoit le sanglier: il renverse un ou deux piqueurs, qui ne s'attendoient guère à être chargés à l'arrière-garde; foule aux pieds plusieurs chiens, et jette la confusion dans la chasse; animé par les cris et les menaces des chasseurs, il emporte le cardinal épouvanté jusqu'au delà du formidable animal, qui couroit au grand trot, furieux et ayant les défenses couvertes d'écume.

La Balue, en se voyant si près du sanglier,

Digitized by Google

poussa un cri épouvantable pour demander du secours. Ce cri, ou peut-être la vue du terrible animal, produisit un tel effet sur le coursier emporté, qu'il interrompit sa carrière, et fit si brusquement un saut de côté, que le cardinal fit une lourde chute; car depuis long-temps il ne se maintenoit en selle que parce que la course rapide du cheval avoit toujours imprimé à son corps le même mouvement en avant. Cette conclusion de la chasse de La Balue eut lieu si près du sanglier, que, si l'animal n'eût été en ce moment trop occupé de ses propres affaires, ce voisinage auroit pu être aussi fatal au prélat, qu'on dit que pareil événement le fut à Favila, roi des Visigoths en Espagne. Il en fut pourtant quitte pour la peur; et, se traînant aussi promptement qu'il le pût, hors du chemin des chiens et des chasseurs, il vit passer toute la chasse devant lui, sans que personne lui offrît la moindre assistance; car les chasseurs de cette époque n'avoient pas plus de compassion pour de tels accidents que ceux de nos jours.

Le roi, en passant, dit à Dunois : — Voilà son éminence assez bas. Ce n'est pas un grand chasseur; quoique, comme pêcheur, il puisse le disputer à saint Pierre même quand il s'agit de pêcher un secret. Mais, pour cette fois, je crois qu'il a trouvé son homme.

Le cardinal n'entendit pas ces paroles, mais le regard méprisant dont elles furent accompagnées lui en fit deviner le sens. Le Diable, dit-on, choisit pour nous tenter des occasions semblables à celle que lui offroit l'amer dépit inspiré à La Balue par l'air ironique du roi. Sa frayeur momentanée se dissipa, dès qu'il fut assuré qu'il ne s'étoit pas blessé en tombant; mais sa vanité mortifiée et sa rancune contre Louis exercèrent sur lui une influence qui fut de plus longue durée.

Après que toute la chasse eut passé, un cavalier, qui sembloit moins partager cet amusement qu'en être spectateur, s'avança avec une couple d'hommes à sa suite, et témoigna beaucoup de surprise en trouvant le cardinal à pied, seul, sans cheval, et dans un désordre qui annonçoit clairement la nature de l'accident qui lui étoit arrivé. Mettre pied à terre, lui offrir obligeamment son assistance, ordonner à un de ses gens de descendre d'un palefroi doux et tranquille pour le céder au cardinal, exprimer son étonnement que les usages de la cour de France permissent d'abandonner aux périls de la chasse et de délaisser au moment du besoin le plus distingué de ses hommes d'état; tels furent les secours et les consolations qu'une rencontre si étrange mit Crèvecœur à même d'offrir au car-

Digitized by Google

dinal démonté, car c'étoit l'ambassadeur bourguignon lui-même qui étoit survenu.

Il trouva La Balue dans un moment fort opportun et des dispositions favorables pour faire sur sa fidélité quelques-unes de ces tentatives auxquelles on sait que le ministre eut la foiblesse criminelle de ne pas savoir résister. Déjà, dans la matinée, il s'étoit passé entre eux, comme le caractère méfiant de Louis le lui avoit fait soupçonner, certaines choses que le cardinal n'avoit pas osé rapporter à son maître; il avoit écouté avec une oreille satisfaite l'assurance que lui avoit donnée le comte de l'estime infinie que le duc de Bourgogne avoit conçue pour sa personne et pour ses talents, il n'avoit pu se défendre d'un mouvement de tentation, en entendant Crèvecœur parler de la munificence de son maître et des riches bénéfices qu'il avoit à sa disposition en Flandre. Toutefois ce ne fut qu'après avoir été irrité par les événements que nous venons de rapporter, et avoir vu sa vanité si cruellement mortifiée, qu'il résolut, dans un fatal moment, de prouver que nul ennemi ne peut être aussi dangereux que l'ami et le confident qu'on a offensé.

En cette occasion, il se hâta d'engager Crèvecœur à se séparer de lui, de peur qu'on ne les vît ensemble, mais il lui donna un rendez-vous,

pour le soir, à l'abbaye de Saint-Martin de Tours, après vêpres, et ce fut d'un ton qui assura le Bourguignon que son maître venoit d'obtenir un avantage qu'il auroit à peine osé espérer.

Cependant Louis, qui, quoique le prince le plus politique de son temps, n'en cédoit pas moins fréquemment à ses goûts et à ses passions, suivoit avec ardeur la chasse du sanglier, et elle étoit alors au moment le plus intéressant : il étoit arrivé qu'un marcassin, ou pour mieux dire un sanglier de deux ans, avoit traversé la voie de l'animal poursuivi; les chiens, mis en défaut, avoient suivi cette nouvelle trace, et il n'y avoit que deux ou trois paires de vieux chiens, parfaitement exercés, qui étoient restés sur la bonne piste; enfin, tous les chasseurs s'étoient laissés dévoyer. Le roi vit avec une secrète satisfaction Dunois prendre le change aussi bien que les autres, et jouit d'avance du plaisir de triompher d'un chevalier accompli dans l'art de la vénerie, regardé alors comme presque aussi glorieux que celui de la guerre.

Louis étoit bien monté, il suivoit de tres-près les chiens qui n'avoient pas perdu la voie; et quand le sanglier se retourna, sur un terrain marécageux, pour opposer une dernière résistance à ses ennemis, le roi se trouvoit seul près de l'animal furieux.

Louis montra toute la bravoure et toute l'habileté d'un chasseur expérimenté, car, sans s'inquiéter du péril, il courut sur le sanglier, qui se défendoit contre les chiens en écumant de rage, et le frappa de son épieu. Mais, son cheval ne s'étoit approché qu'avec un mouvement de crainte, et le coup ne put être assez bien appliqué pour tuer l'animal ou le mettre hors de combat. Nul effort ne put déterminer le coursier effrayé à une seconde charge; de sorte que le roi, mettant pied à terre, s'avança seul contre le sanglier, tenant à la main une de ces épées courtes, droites, pointues et bien affilées, dont les chasseurs se servent en pareilles rencontres. L'animal courroucé oublia les chiens pour se précipiter sur ce nouvel ennemi, tandis que le roi, s'arrêtant de pied ferme, dirigea son fer de manière à l'enfoncer dans la gorge du sanglier, ou plutôt dans la poitrine, sous l'omoplate, auquel cas le poids et l'impétuosité de la bête féroce n'auroient servi qu'à accélérer sa destruction. Malheureusement l'humidité du sol fit que le pied du roi glissa à l'instant même où il alloit accomplir cette manœuvre délicate et dangereuse; la pointe de son épée, rencontrant la cuirasse de soies hérissées qui garnissoit l'épaule de l'animal, la dépassa sans lui faire de blessure; et Louis tomba étendu par terre. Cette chute fut

pourtant heureuse pour le monarque, car elle fit que le sanglier, qui avoit dirigé un coup de boutoir contre sa cuisse, manqua son but à son tour, et ne fit que déchirer le pan de son habit de chasse. L'impétuosité de sa course l'emporta d'abord, mais il ne tarda point à revenir sur ses pas pour attaquer de nouveau le roi à l'instant où il se relevoit; et la vie de Louis se trouvoit dans le plus grand danger, lorsque Quentin Durward, que la lenteur de son cheval avoit retenu en arrière, mais qui avoit reconnu et suivi le son du cor du roi, arriva dans ce moment critique, et perça l'animal d'un coup d'épieu.

Le roi, qui s'étoit relevé pendant ce temps, vint à son tour au secours de Durward, et acheva le sanglier en lui enfonçant son épée dans la gorge. Avant de dire un seul mot à Quentin, il mesura la longueur de l'animal abattu, non-seulement par le nombre de pas, mais en calculant les pieds; il essuya la sueur qui couloit de son front et le sang qui souilloit ses mains, ôta son bonnet de chasse, le plaça sur un buisson, et adressa dévotement une prière aux petits saints de plomb qui le couvroient. Regardant ensuite Durward : — Est-ce toi, mon jeune Écossais? lui dit-il : tu as bien commencé ton cours de chasse; et maître Pierre te doit un aussi bon déjeuner que celui qu'il t'a donné là bas aux Fleurs-de-Lis.

Eh bien! pourquoi ne parles-tu pas? As-tu perdu toute ta fougue et ton feu, à la cour, qui en donne aux autres.

Le jeune Quentin, Écossais fin et adroit si jamais il en fut, avoit trop de prudence pour profiter de la dangereuse familiarité qui sembloit lui être accordée. Il répondit brièvement, mais en termes choisis, que, s'il pouvoit se permettre d'adresser la parole à Sa Majesté, ce ne seroit que pour la supplier de lui pardonner la hardiesse rustique avec laquelle il s'étoit conduit, lorsqu'il ne connoissoit pas son rang élevé.

— Bon, bon! dit le roi, je te pardonne ta hardiesse en faveur de ton audace et de ta malice. J'ai admiré comme tu as deviné à peu près juste quelle était la profession de mon compère Tristan. Depuis ce temps, il t'a presque servi un plat de son métier, à ce que j'ai appris. Je te conseille de prendre garde à lui : c'est un homme méchant qui trafique en bracelets un peu durs, et en colliers bien serrés. Aide-moi à monter à cheval. Tu me plais, et je veux te faire du bien. Ne compte sur personne que sur moi, pas même sur ton oncle, ni sur lord Crawford; et ne parle à qui que ce soit du secours que tu m'as apporté si à propos dans ma rencontre avec ce sanglier; car celui qui se vante d'avoir secouru un roi dans un cas si urgent, doit

Digitized by Google

compter que le plaisir de se vanter sera toute sa récompense.

Le roi sonna alors du cor, et ce son amena bientôt près de lui Dunois et plusieurs autres chasseurs dont il reçut les compliments sur la mort de ce noble animal, sans se faire scrupule de s'approprier une plus grande part de cette gloire qu'il ne lui en appartenoit véritablement; car il parla de l'assistance du jeune Durward aussi légèrement qu'un chasseur qui se vante du nombre de pièces de gibier qu'il rapporte dans sa gibecière, parle de celle du garde qui l'a aidé à les abattre. Il ordonna ensuite à Dunois de faire porter le sanglier aux moines de Saint-Martin de Tours, pour qu'ils s'en régalassent les jours de fête, et qu'ils se souvinssent du roi dans leurs prières.

— Et qui a vu son éminence le cardinal? demanda Louis. Il me semble que c'est manquer de politesse, et montrer peu d'égards pour la sainte Église, que de le laisser à pied dans cette forêt.

— Si Votre Majesté me le permet, dit Durward, qui vit que tout le monde gardoit le silence, je lui dirai que j'ai vu son éminence sortir de la forêt, montée sur un cheval qu'on lui avoit donné.

— Le Ciel prend soin de ceux qui lui appartiennent, dit le roi. Allons, Messieurs, partons; nous ne chasserons pas davantage aujourd'hui. Sire écuyer, ajouta-t-il en s'adressant à Quentin,

donnez-moi mon couteau de chasse : je l'ai laissé tomber près du sanglier. Marchez en avant, Dunois; je vous suis dans un instant.

Louis, dont les mouvemens les moins importants en apparence étoient souvent calculés comme des stratagèmes de guerre, se procura ainsi l'occasion de dire un mot à Durward en particulier.

— Mon brave Écossais, lui dit-il, tu as des yeux, à ce que je vois. Peux-tu me dire qui a donné un cheval au cardinal? Quelque étranger, sans doute; car mes courtisans, m'ayant vu passer devant lui sans m'arrêter, ne se seront sûrement pas pressés de lui rendre ce service.

— Je n'ai vu qu'un instant ceux qui ont rendu ce bon office à Son Éminence, Sire, répondit Quentin; car j'avois eu le malheur d'être jeté à bas de cheval, et je faisois hâte pour me trouver à mon poste, mais je crois que c'étoit l'ambassadeur de Bourgogne et ses gens.

— Ah! dit Louis, fort bien : eh bien! soit, le roi de France est en état de faire leur partie.

Il ne se passa plus rien de remarquable ce jour-là, et le roi rentra au château avec sa suite.

Google

CHAPITRE X.

LA SENTINELLE.

« D'où nous viennent ces sons ? de la terre ou de l'air ? »
La Tempête, Shakspeare.

« J'écoutois ! mon oreille aussitôt fut ravie
« Par des sons qui pourroient aux morts rendre la vie. »
Comus, Milton.

Quentin étoit à peine rentré dans sa petite chambre, pour y faire à son costume quelques changements indispensables, que son digne oncle vint lui demander des détails sur ce qui lui étoit arrivé pendant la chasse.

Le jeune homme, qui ne pouvoit s'empêcher de penser que le bras de Ludovic valoit probablement mieux que son jugement, eut soin, en lui répondant, de laisser le roi en pleine possession de la victoire qu'il avoit paru vouloir s'approprier exclusivement. Le Balafré lui répondit en faisant le détail de la manière bien supérieure dont il se seroit conduit en pareilles circonstances; et il y ajouta, quoiqu'avec douceur, quelques reproches sur le peu d'empressement qu'il avoit mis pour courir au secours du roi, lorsque sa vie pouvoit

être en danger. Le jeune homme eut assez de prudence, en lui répliquant, pour ne chercher à se justifier qu'en alléguant que, d'après toutes les règles de la chasse, il n'étoit pas honnête de frapper l'animal attaqué par un autre chasseur, à moins que celui-ci ne demandât assistance. Cette discussion étoit à peine finie, que Quentin eut lieu de s'applaudir de sa réserve. On frappa légèrement à la porte, elle fut ouverte, et Olivier le Dain, ou le Mauvais, ou le Diable, car il étoit connu sous ces trois noms, entra dans l'appartement.

Nous avons déjà fait, du moins quant à l'extérieur, la description de cet homme habile, mais sans principes. Son allure et ses manières pouvoient être assez heureusement comparées à celles du chat domestique, qui, couché, et en apparence endormi, ou traversant l'appartement à pas lents, furtifs et timides, n'en est pas moins occupé à guetter le trou de quelque malheureuse souris, et, se frottant avec un air de confiance contre ceux dont il désire que la main le flatte, saute sur sa proie un moment après, et égratigne peut-être celui-même qu'il vient de caresser.

Olivier entra, les épaules arrondies, d'un air humble et modeste, et salua le Balafré avec tant de civilité, que tout témoin de cette entrevue n'auroit pu s'empêcher d'en conclure qu'il venoit

solliciter une faveur de l'archer écossais. Il félicita Lesly sur l'excellente conduite de son neveu pendant la chasse, et ajouta qu'elle avoit attiré l'attention particulière du roi. Il fit une pause à ces mots, et resta les yeux baissés, les soulevant seulement de temps en temps pour jeter un regard à la dérobée sur Quentin, tandis que le Balafré disoit que le roi avoit été fort malheureux de ne pas l'avoir près de lui au lieu de son neveu, attendu qu'il auroit incontestablement percé le sanglier d'un bon coup d'épieu, tandis qu'il apprenoit, autant qu'il en pouvoit juger, que Quentin en avoit laissé tout l'embarras à Sa Majesté : — Mais, ajouta-t-il, cela servira de leçon à Sa Majesté pour tout le reste de sa vie, et lui apprendra à monter un homme de ma taille sur un meilleur coursier. Comment ma grande montagne de cheval flamand auroit-il pu suivre le coursier normand de Sa Majesté? et cependant ce n'étoit pas faute de lui labourer les flancs à coups d'éperons. Cela est fort mal vu, M. Olivier, et vous devriez faire une représentation à ce sujet à Sa Majesté.

M. Olivier ne répondit à cette observation qu'en adressant à l'intrépide archer un de ses regards lents et équivoques, qui, accompagnés par un léger mouvement de la main d'un côté, et de la tête de l'autre, peuvent se regarder, soit comme

un assentiment à ce qu'on vient d'entendre, soit comme une invitation à ne pas en dire davantage sur ce sujet. Le coup d'œil qu'il jeta ensuite sur le jeune écuyer étoit plus vif, plus observateur, et il lui dit avec un sourire dont l'expression étoit difficile à interpréter : — Ainsi donc, jeune homme, c'est l'usage en Écosse de laisser vos princes en danger, faute de secours, dans des occasions comme celle qui s'est présentée ce matin.

— Notre usage, répondit Quentin, déterminé à ne pas jeter plus de jour sur cet objet, est de ne pas intervenir mal à propos dans les honorables amusements de nos rois, quand ils peuvent se tirer d'affaire sans notre aide. Nous pensons qu'un prince à la chasse doit courir la même chance que tout autre, et qu'il n'y va que pour cela. Que seroit la chasse sans fatigue et sans danger?

— Vous entendez ce jeune fou! dit son oncle; il est toujours le même. Il a toujours une réponse prête, une raison à donner pour tout ce qu'il fait. Je ne sais où il a pêché ce talent; car, quant à moi, je n'ai jamais pu rendre raison d'aucune action de ma vie, si ce n'est de celle de manger quand j'ai faim, de faire l'appel de ma troupe, et d'autres devoirs semblables.

— Et je vous prie, mon digne Monsieur, dit le barbier royal en soulevant à demi ses pau-

pières pour le regarder, quelle raison donnez-vous pour faire l'appel de votre troupe?

— L'ordre de mon capitaine, répondit le Balafré. Par saint Gilles! je n'en connois pas d'autre raison. S'il le donnoit à Tyrie ou à Cunningham, il faudroit qu'ils le fissent de même.

— C'est une cause finale tout-à-fait militaire, dit Olivier. Mais, monsieur Lesly, vous serez sans doute charmé d'apprendre que Sa Majesté est si loin d'avoir le moindre mécontentement de la manière dont votre neveu s'est conduit ce matin, qu'elle l'a choisi pour lui donner aujourd'hui un devoir à remplir.

— L'a choisi! s'écria le Balafré du ton de la plus grande surprise; vous voulez dire m'a choisi.

— Je veux dire précisément ce que je dis, répliqua le barbier avec beaucoup de douceur, mais d'un ton positif. Le roi a des ordres à donner à votre neveu.

— Comment! s'écria le Balafré, pourquoi, comment se fait-il? par quelle raison Sa Majesté choisit-elle un enfant de préférence à moi?

— Je ne puis vous donner de meilleures raisons, monsieur Lesly, répondit Olivier, que celle que vous m'alléguiez vous-même tout-à l'heure : tel est l'ordre de Sa Majesté. Mais, si je puis me permettre de faire une conjecture, c'est peut-être que Sa Majesté a une mission à donner

qui convient mieux à un jeune homme, comme votre neveu, qu'à un guerrier expérimenté comme vous l'êtes. En conséquence, jeune homme, préparez vos armes et suivez-moi. Prenez une arquebuse, car vous allez remplir les fonctions de sentinelle.

— De sentinelle! répéta l'oncle. Êtes-vous bien sûr que vous ne vous trompez pas, monsieur Olivier? La garde des postes de l'intérieur n'a jamais été confiée qu'à ceux qui, comme moi, ont servi douze ans dans notre honorable corps.

— Je suis tout-à-fait certain des intentions de Sa Majesté, répondit Olivier; et je ne dois pas tarder plus long-temps à les remplir. Ayez la bonté d'aider votre neveu à se préparer pour son service.

Le Balafré, qui n'étoit ni envieux, ni jaloux, s'empressa d'aider Quentin à s'équiper et à s'armer; et il lui donnoit en même temps des instructions sur la manière dont il devroit se conduire quand il seroit sous les armes, s'interrompant de temps en temps pour mêler à ses leçons une interjection de surprise sur ce qu'une pareille bonne fortune arrivât si promptement à un si jeune homme.

— Jamais on n'a vu pareille chose dans la garde écossaise, dit-il, pas même en ma faveur; mais il va sans doute être en faction près des

paons et des perroquets des Indes dont l'ambassadeur de Venise a fait présent au roi tout récemment. Ce ne peut pas être autre chose; et, ce service ne pouvant convenir qu'à un jeune homme sans barbe, ajouta-t-il en se relevant les moustaches, je suis charmé que le choix de Sa Majesté soit tombé sur mon beau neveu.

Doué d'un esprit vif et subtil, et d'une imagination ardente, Quentin attacha beaucoup plus d'importance à l'ordre qu'il venoit de recevoir, et son cœur battit de joie à l'idée d'une distinction qui lui promettoit un avancement rapide. Il résolut d'épier avec soin les discours et jusqu'aux gestes de son conducteur, car il soupçonnoit qu'en certains cas, du moins, il falloit les interpréter par les contraires, comme on dit que les devins expliquent les songes. Il ne pouvoit que se féliciter d'avoir gardé le plus profond secret sur les événements de la matinée, et il prit une détermination qui, vu son âge, annonçoit beaucoup de prudence; c'étoit d'enchaîner ses pensées dans son cœur, et de tenir sa langue dans un assujétissement complet, tant qu'il respireroit l'air de cette cour retirée et mystérieuse.

Son équipement fut bientôt terminé, et suivant Olivier le Dain, il sortit de la caserne, l'arquebuse sur l'épaule; car, quoique la garde écossaise conservât le nom d'archers, elle avoit

substitué de bonne heure les armes à feu à l'arc, qui n'avoit jamais été l'arme favorite de cette nation.

Son oncle le suivit long-temps des yeux, d'un air qui annonçoit un mélange d'étonnement et de curiosité; et, quoique ni l'envie ni les sentiments honteux qu'elle engendre n'eussent part à ses réflexions, il lui sembloit que la faveur accordée à son neveu, dès le premier jour de son service, offensoit un peu sa propre importance, et cette idée ne laissoit pas de diminuer le plaisir qu'il en ressentoit.

Il branla gravement la tête, ouvrit un buffet, y prit une grande *bottrine* de vin vieux, la secoua pour s'assurer si le contenu ne commençoit pas à baisser, en remplit un verre, le vida d'un seul trait, et s'assit le dos bien appuyé dans un grand fauteuil en bois de chêne. Ayant alors branlé la tête une seconde fois, il paroît qu'il trouva un tel soulagement dans ce mouvement d'oscillation, semblable à celui du jouet d'enfant qu'on nomme un Mandarin, qu'il le continua jusqu'à ce qu'il tombât dans un assoupissement dont il ne fut tiré que par le signal ordinaire du dîner.

Ayant laissé son oncle libre de se livrer à ses sublimes méditations, Quentin Durward suivit son guide, Olivier le Dain, qui, sans traverser aucune cour, le conduisit par des passages, les

uns voûtés, les autres exposés en plein air, des escaliers, des galeries, des corridors, tous communiquant les uns aux autres par des portes secrètes, placées aux endroits où on les auroit le moins soupçonnées. De là, il le fit entrer dans une grande et spacieuse galerie, décorée d'une tapisserie plus ancienne qu'elle n'étoit belle, et de quelques tableaux de ce style de peinture dur et froid, appartenant à l'époque qui précéda immédiatement celle où les arts brillèrent tout à coup d'un si grand éclat. Ils étoient censés représenter les paladins de Charlemagne, qui figurent d'une manière si distinguée dans l'histoire romanesque de la France; et, comme le célèbre Roland, avec sa stature de géant, en étoit le personnage le plus remarquable, on avoit nommé cet appartement la galerie de Roland.

— Vous allez rester ici en sentinelle, dit Olivier à voix basse, comme s'il eût pensé que les monarques et les guerriers qui l'entouroient pourroient armer leurs traits austères de courroux en l'entendant élever la voix, ou qu'il eût craint d'éveiller les échos qui sommeilloient dans les voûtes sculptées et les ornemens gothiques de ce vaste et sombre appartement.

— Quelle est ma consigne? Quel est le mot d'ordre? demanda Durward, sans élever la voix plus haut que ne l'avoit fait Olivier.

Digitized by Google

— Votre arquebuse est-elle chargée? lui demanda le barbier sans répondre à ses questions.

— Cela sera bientôt fait, répondit Quentin; et, ayant chargé son arme, il alluma la mèche aux restes d'un feu presque éteint dans une immense cheminée d'une telle dimension qu'on auroit pu la prendre pour un cabinet ou une chapelle gothique dépendant de cette galerie.

Pendant ce temps, Olivier lui dit qu'il ne connoissoit pas encore un des principaux priviléges du corps dans lequel il servoit, et qui étoit de recevoir des ordres directs du roi ou du grand connétable, sans qu'ils fussent transmis par la bouche des officiers. — Vous êtes placé ici, jeune homme, ajouta-t-il, par ordre de Sa Majesté, et vous ne tarderez pas à savoir pourquoi vous y avez été appelé. En attendant, vous allez vous mettre en faction dans cette galerie. Vous pouvez vous promener ou rester en place, comme bon vous semblera, mais vous ne devez ni vous asseoir ni quitter un instant votre arme. Il ne vous est permis ni de siffler, ni de chanter; mais vous pouvez, si vous le voulez, murmurer quelques prières de l'Église, ou même fredonner quelques chansons décentes, pourvu que ce soit à voix basse. Adieu, et soyez attentif à tout surveiller.

— A tout surveiller! pensa le jeune soldat pendant que son guide s'éloignoit sans bruit, de

Digitized by Google

ce pas furtif qui lui étoit habituel, en le voyant disparoître par une porte latérale, cachée sous la tapisserie. Et sur qui, sur quoi dois-je exercer ma surveillance? Je ne vois pas d'apparence que je trouve ici d'autres ennemis à combattre que quelque rat et quelque chauve-souris, à moins que ces sombres et antiques portraits ne s'animent pour venir me troubler dans ma faction. N'importe, c'est mon devoir, à ce qu'il paroît, et il faut l'exécuter.

Ayant ainsi formé l'énergique résolution de remplir son devoir à la rigueur, il essaya d'abréger le temps en chantant à voix basse quelques-uns des hymnes qu'il avoit appris dans le couvent où il avoit trouvé un asile après la mort de son père, reconnoissant en même temps que, sans le changement du froc de novice en un bel uniforme militaire, tel que celui qu'il portoit alors, sa promenade dans une galerie d'un château royal de France ressembleroit beaucoup à celles dont il s'étoit dégoûté dans la solitude monastique d'Aberbrothock.

Bientôt, comme pour se convaincre qu'il n'appartenoit plus au cloître, mais au monde, il se mit à chanter assez bas, pour ne pas excéder la permission qui lui avoit été donnée, quelques-unes des anciennes ballades que lui avoit apprises le vieux joueur de harpe de sa famille : telles que

la Défaite des Danois à Aberlemno et à Forres; le Meurtre du roi Duffus à Forfar, et d'autres lais relatifs à l'histoire de son pays, et particulièrement à celle du district qui l'avoit vu naître. Il passa ainsi un temps assez considérable, et il étoit plus de deux heures après midi quand l'appétit de Quentin lui rappela que, si les bons pères d'Aberbrothock étoient stricts à exiger sa présence aux heures des offices de l'église, ils n'étoient pas moins ponctuels à l'avertir de celles des réfections; au lieu que, dans l'intérieur d'un château royal, après avoir passé la matinée à la chasse, et être resté trois ou quatre heures en faction, il lui sembloit que personne ne songeoit qu'il devoit naturellement être pressé de dîner.

Il existe pourtant dans les sons harmonieux un charme qui peut calmer le sentiment d'impatience que Quentin éprouvoit en ce moment. Aux deux extrémités opposées de la galerie, étoient deux grandes portes ornées de lourdes architraves qui donnoient probablement entrée dans différentes suites d'appartements auxquels la galerie servoit de communication. Tandis que notre héros se promenoit solitairement d'une de ces portes à l'autre, limites de sa faction, il fut surpris par les sons d'une musique délicieuse qui se firent entendre tout à coup, et qui, du moins dans son imagination, parurent produits par le

même luth et par la même voix qui l'avoit enchanté la veille. Tous ses rêves du jour précédent, et dont le souvenir s'étoit affoibli par suite des événements plus que sérieux qui lui étoient arrivés ensuite, se présentèrent à son esprit plus vivement que jamais; et, prenant en quelque sorte racine sur la place d'où son oreille pouvoit le plus facilement s'enivrer de ces accents mélodieux, l'arquebuse sur l'épaule, la bouche à demi-ouverte et dans l'attitude de l'attention la plus vive, il sembloit la statue d'une sentinelle plutôt qu'un être animé, et n'avoit plus d'autre idée que celle de saisir chaque son au passage.

Ces sons délicieux ne se faisoient entendre que par intervalle. Ils languissoient, se ralentissoient, cessoient entièrement, et se renouveloient de temps en temps après un silence dont la durée étoit incertaine. Mais outre que la musique, de même que la beauté, n'en est souvent que plus séduisante, ou du moins plus intéressante à l'imagination quand elle ne déploie ses charmes que par intervalle, et qu'elle laisse à la pensée le soin de remplir le vide occasioné par la distance, Quentin, pendant les lacunes de l'enchantement qu'il éprouvoit, avoit encore de quoi se livrer à ses rêveries. D'après le rapport des camarades de son oncle, et la scène qui s'étoit passée dans la salle d'audience, il ne pouvoit plus douter que la

sirène qui avoit ainsi fasciné ses oreilles ne fût, non la fille ou la parente d'un vil *cabaretier*, comme il l'avoit profanement supposé, mais l'infortunée comtesse déguisée, pour la cause de laquelle les rois et les princes étoient sur le point de prendre les armes et de lever la lance. Cent idées bizarres, telles que celles auxquelles se livroit aisément un jeune homme entreprenant et romanesque, dans un siècle romanesque et entreprenant, effacèrent à ses yeux la scène réelle où il figuroit, et y substituèrent leurs propres illusions; mais elles se dissipèrent tout à coup lorsqu'il sentit une main saisir brusquement son arme; une voix dure lui crioit en même temps à l'oreille : — Pâques-Dieu! sire écuyer, il me semble que vous montez votre garde en dormant!

C'étoit la voix monotone, mais imposante et ironique de maître Pierre; et Quentin, rappelé soudainement à lui-même, fut saisi de honte et de crainte en voyant qu'il avoit été tellement absorbé dans sa rêverie, qu'il ne s'étoit pas aperçu que le roi, entré probablement sans bruit par une porte secrète, et se glissant le long du mur, ou derrière la tapisserie, s'étoit approché de lui d'assez près pour s'emparer de son arme.

Dans sa surprise, son premier mouvement avoit été de dégager son arquebuse par une secousse

violente, qui fit reculer le roi de quelques pas. Sa crainte fut ensuite qu'en cédant à cet instinct, comme on peut l'appeler, qui porte un homme brave à résister à une tentative qu'on fait pour le désarmer, il n'eût aggravé, en luttant ainsi contre le roi, le mécontentement que Louis devoit avoir conçu, en voyant la négligence avec laquelle il montoit sa garde. Plein de cette idée, il reprit son arquebuse, presque sans savoir ce qu'il faisoit; et, l'appuyant sur son épaule, il resta immobile devant le monarque qu'il avoit lieu de croire mortellement offensé.

Louis, dont les dispositions tyranniques prenoient leur source moins dans une férocité naturelle et dans un caractère cruel, que dans une politique jalouse et soupçonneuse, avoit pourtant sa bonne part de cette sévérité caustique qui auroit fait de lui un despote dans la conversation, s'il n'eût été qu'un particulier; et il sembloit toujours jouir des inquiétudes qu'il causoit dans des occasions semblables. Il ne poussa pourtant pas son triomphe trop loin, car il se contenta de dire à Durward : — Le service que tu nous as rendu ce matin est plus que suffisant pour faire excuser une négligence dans un si jeune soldat. As-tu dîné?

Quentin, qui s'attendoit à être envoyé au grand prevôt, plutôt qu'à recevoir un tel com-

pliment, répondit négativement avec humilité.

— Pauvre garçon, dit Louis d'un ton plus doux que de coutume, c'est la faim qui l'a assoupi. Je sais que ton appétit est un loup, continua-t-il, et je te sauverai d'une bête féroce, comme tu m'as sauvé d'une autre. Tu as été discret dans cette affaire, et je t'en sais bon gré. Peux-tu tenir encore une heure sans manger?

— Vingt-quatre, Sire, répondit Durward, ou je ne serois pas un véritable Écossais.

— Je ne voudrois pas, pour un autre royaume, répliqua le roi, être le pâté que tu rencontrerois après un tel jeûne. Mais il s'agit en ce moment, non de ton dîner, mais du mien. J'admets à ma table aujourd'hui, et tout-à-fait en particulier, le cardinal de La Balue, et cet envoyé bourguignon, ce comte de Crèvecœur, et... il pourroit se faire que... Le Diable a fort à faire quand des ennemis se réunissent sur le pied de l'amitié.

Il s'interrompit, garda le silence d'un air sombre et pensif.

Comme le roi ne sembloit pas se disposer à reprendre la parole, Quentin se hasarda enfin à lui demander quels devoirs il auroit à remplir en cette circonstance.

— Rester en faction au buffet avec ton arquebuse chargée, répondit le roi; et, s'il y a quelque trahison, faire feu sur le traître.

— Quelque trahison, Sire! s'écria Durward, dans un château si bien gardé!

— Tu le crois impossible, dit le roi sans paroître offensé de sa franchise; mais notre histoire a prouvé que la trahison peut s'introduire par le trou que fait une vrille. — La trahison prévenue par des gardes! — Jeune insensé! *Sed quis custodiat ipsos custodes?* Qui me garantira contre la trahison de ces mêmes gardes?

— L'honneur écossais, Sire, répondit Quentin avec hardiesse.

— Tu as raison. Cette réponse me plaît. Elle est vraie, dit Louis avec un ton d'enjouement, l'honneur écossais ne s'est jamais démenti, et c'est pourquoi j'y mets ma confiance. Mais la trahison... Et reprenant son air sombre, il se promena dans l'appartement, d'un pas irrégulier, et ajouta : — Elle s'assied à nos banquets; elle brille dans nos coupes; elle porte la barbe de nos conseillers; elle affecte le sourire de nos courtisans, et la gaîté maligne de nos bouffons : par-dessus tout, elle se cache sous l'air amical d'un ennemi réconcilié. Louis d'Orléans se fia à Jean de Bourgogne; il fut assassiné dans la rue Barbette. Jean de Bourgogne se fia au parti d'Orléans; il fut assassiné sur le pont de Montereau. Je ne me fierai à personne, à personne. Écoute-moi, j'aurai l'œil sur cet insolent Bourguignon, et aussi sur ce cardinal, que

je ne crois pas trop fidèle. Si je dis : *Écosse, en avant!* fais feu sur Crèvecœur, et qu'il meure sur la place!

— C'est mon devoir, dit Quentin, la vie de Votre Majesté se trouvant en danger.

— Certainement, ajouta le roi, je ne l'entends pas autrement. Quel fruit retirerois-je de la mort d'un insolent soldat? Si c'étoit le connétable de Saint-Pol... Il fit une nouvelle pause comme s'il eût craint d'avoir dit un mot de trop, et reprit ensuite la parole en souriant: — Notre beau-frère, Jacques d'Écosse, Durward, votre roi Jacques, poignarda Douglas, pendant qu'il lui donnoit l'hospitalité dans son château royal de Skirling.

— De Stirling, Sire, répondit Quentin; et ce fut un acte dont il ne résulta pas grand bien.

— Appelez-vous ce château Stirling? dit le roi, sans vouloir paroître faire attention à ce que Quentin avoit ajouté. Stirling soit; le nom n'y fait rien. Au surplus je ne veux aucun mal à ces gens-ci : je n'y trouverois aucun avantage. Mais ils peuvent avoir à mon égard des projets moins innocents, et, en ce cas, je compte sur ton arquebuse.

— Je serai prompt au signal, Sire, mais cependant...

— Vous hésitez! Parlez! je vous le permets. Des gens comme vous peuvent quelquefois donner un avis utile.

— Je voulois seulement prendre la liberté de dire que, Votre Majesté ayant lieu de se méfier de ce Bourguignon, je suis surpris que vous l'admettiez si près de votre personne, et tellement en particulier.

— Soyez tranquille, sire écuyer, il y a des dangers qui s'évanouissent quand on les brave, et qui deviennent certains et inévitables quand on laisse voir qu'on les craint. Quand je m'avance hardiment vers un chien qui gronde, et que je le caresse, il y a dix à parier contre un que je lui rendrai sa bonne humeur; mais, si je lui montre qu'il me fait peur, il s'élancera sur moi et me mordra. Je serai franc avec toi, Quentin: il m'importe de ne pas renvoyer cet homme à son maître impétueux, avec le ressentiment dans l'âme; et je consens à courir quelque risque, parce que je n'ai jamais craint d'exposer ma vie pour le bien de mon royaume. Suis-moi.

Louis fit passer le jeune écuyer, pour lequel il sembloit avoir conçu une affection toute particulière, par la porte dérobée, et dit en la lui montrant: — Celui qui veut réussir à la cour a besoin de connoître les guichets et les escaliers secrets, même les trappes et les piéges des palais des rois, aussi bien que les grandes entrées et les portes à deux battants.

Après avoir parcouru un long labyrinthe de

passages et de corridors, le roi entra dans une petite salle voûtée où une table à trois couverts étoit préparée pour le dîner. L'ameublement en étoit si simple, qu'il pouvoit passer pour mesquin. Un grand buffet, mais mobile et fort léger, sur lequel étoient placées quelques pièces de vaisselle d'or et d'argent, étoit la seule chose qui annonçât qu'on étoit dans le palais d'un roi. Louis assigna à Durward son poste derrière ce buffet, qui le cachoit entièrement; et après s'être assuré, en se plaçant dans diverses parties de la salle, qu'on ne pouvoit l'apercevoir de quelque endroit que ce fût, il lui donna ses dernières instructions. — Souviens-toi des mots *Écosse, en avant!* dès que je les prononcerai renverse le buffet, ne t'inquiète ni des coupes ni des gobelets, et fais feu sur Crèvecœur d'une main sûre. Si tu manques ton coup, tombe sur lui le sabre à la main. Olivier et moi nous nous chargerons du cardinal.

A ces mots il donna un coup de sifflet, et ce signal fit paroître Olivier, qui étoit premier valet de chambre, aussi bien que barbier du roi, et qui, dans le fait, remplissoit près de ce prince toutes les fonctions qui concernoient immédiatement sa personne. Il arriva, suivi de deux hommes âgés, seuls domestiques qui servirent à table. Dès que le roi se fut assis, les deux con-

vives furent admis, et Quentin, quoique invisible pour eux, étoit placé de manière à ne perdre aucun des détails de cette entrevue.

Louis les reçut avec une cordialité que Durward eut beaucoup de difficulté à concilier avec les ordres qui lui avoient été donnés, et le motif qui l'avoit fait placer en sentinelle derrière ce buffet, avec une arme prête à donner la mort. Non-seulement le roi paroissoit étranger à toute espèce de crainte, mais on auroit même pu supposer que les deux individus, auxquels il avoit fait l'honneur d'accorder une place à sa table, étoient ceux à qui il pouvoit le plus justement donner une confiance sans réserve, et à qui il vouloit témoigner le plus d'estime. Rien ne pouvoit avoir plus de dignité et en même temps plus de courtoisie que sa conduite. Quand tout ce qui l'entouroit, et même les vêtements qu'il portoit, offroient moins de luxe que celui que les plus petits princes du royaume déployoient dans les solennités, ses discours et ses manières annonçoient un puissant monarque dans un moment de condescendance. Quentin étoit tenté de supposer, ou que la conversation qu'il avoit eue auparavant avec Louis étoit un rêve, ou que le respect et la soumission du cardinal, et l'air franc, ouvert et loyal du brave Bourguignon, avoient entièrement dissipé les soupçons de ce prince.

Digitized by Google

Mais, tandis que les deux convives, obéissant aux ordres de Sa Majesté, prenoient les places qui leur étoient destinées à sa table, le roi jeta sur eux un coup d'œil prompt comme un éclair, et porta ensuite un regard vers le buffet derrière lequel Quentin étoit posté. Ce fut l'affaire d'un instant; mais ce regard étoit animé par une telle expression de haine et de méfiance contre ses deux hôtes, il sembloit porter à Durward une injonction si précise de veiller avec soin, et d'exécuter promptement ses ordres, qu'il ne put lui rester aucun doute que les craintes et les dispositions de Louis ne fussent toujours les mêmes. Il fut donc plus surpris que jamais du voile épais dont ce monarque étoit en état de couvrir les mouvements de sa méfiance.

Semblant avoir entièrement oublié le langage que Crèvecœur lui avoit tenu en face de toute sa cour, le roi causa avec lui des anciens temps, des événements qui s'étoient passés pendant qu'il étoit lui-même en exil en Bourgogne, et lui fit des questions sur tous les nobles qu'il avoit connus alors, comme si cette époque avoit été la plus heureuse de sa vie, et comme s'il avoit conservé pour tous ceux qui avoient contribué à adoucir le temps de son exil les plus tendres sentiments de reconnoissance et d'amitié.

— S'il s'étoit agi d'un ambassadeur d'une autre

Digitized by Google

nation, lui dit-il, j'aurois mis plus de pompe et d'appareil dans sa réception; mais à un ancien ami qui a mangé à ma table au château de Génappes, j'ai voulu me montrer tel que j'aime à être, le vieux Louis de Valois, aussi simple et aussi uni qu'aucun de ses *badauds* de Paris. Cependant, j'ai ordonné qu'on nous fît meilleure chère que de coutume, sire comte; car je connois votre proverbe bourguignon, *mieux vault bon repas que bel habit*, et j'ai recommandé qu'on nous servît un bon dîner. Quant au vin, vous savez que c'est le sujet d'une ancienne émulation entre la France et la Bourgogne; mais nous arrangerons les choses de manière à contenter les deux pays. Je boirai à votre santé du vin de Bourgogne, et vous me ferez raison avec du vin de Champagne. Olivier, donnez-moi un verre de vin d'Auxerre. Et en même temps il entonna gaîment une chanson alors fort connue :

Auxerre est la boisson des rois.

— Sire comte, continua-t-il, je bois à la santé de notre bon et cher cousin, le noble duc de Bourgogne. Olivier, emplissez cette coupe d'or de vin de Reims, et offrez-la au comte, à genoux : il représente ici notre cher frère. M. le cardinal, nous remplirons nous-même votre coupe.

— La voilà pleine, Sire, jusqu'à verser, dit le cardinal, avec l'air vil d'un favori parlant à un maître indulgent.

— Nous savons que votre éminence est en état de la tenir d'une main ferme, répondit le roi. Mais quel parti épousez-vous dans notre grande controverse? Sillery ou Auxerre? France ou Bourgogne?

—Je resterai neutre, Sire, répondit le cardinal, et je remplirai ma coupe de vin d'Auvergne.

— La neutralité est un rôle dangereux, répliqua le roi. Mais, voyant que le cardinal rougissoit un peu, il changea de sujet, et ajouta : Mais vous préférez le vin d'Auvergne, parce qu'il est si généreux qu'il ne supporte pas l'eau. Eh bien, sire comte, vous hésitez à vider votre coupe; j'espère que vous n'y trouvez pas d'amertume nationale.

—Je voudrois, Sire, répondit le comte de Crèvecœur, que toutes les querelles nationales pussent se terminer aussi agréablement que la rivalité de nos vignobles.

—Avec le temps, sire comte, avec le temps, dit le roi; autant qu'il vous en a fallu pour boire ce champagne; et maintenant qu'il est bu, faites-moi le plaisir de mettre cette coupe dans votre sein, et de la garder comme un gage de notre estime. C'est un présent que je ne ferois pas au premier venu. Elle a appartenu à la terreur de la

France, à Henri V, roi d'Angleterre. Elle fut prise à la réduction de Rouen, quand ces insulaires furent chassés de Normandie par les armes réunies de Bourgogne et de France. Je ne puis lui donner un plus digne maître qu'un noble et vaillant Bourguignon, qui sait que ce n'est que par l'union de ces deux nations que le continent peut demeurer libre du joug de l'Angleterre.

Le comte fit la réponse que la circonstance exigeoit; et Louis se livra sans contrainte à la gaîté satirique qui jetoit quelquefois un éclair sur son humeur naturellement sombre. Tenant le dé dans la conversation, comme cela étoit naturel, il faisoit des remarques toujours fines et caustiques, souvent spirituelles, mais qui sembloient rarement partir d'un bon cœur; et les anecdotes qu'il y entremêloit brilloient ordinairement par la gaîté plus que par la délicatesse. Mais pas un mot, pas une syllabe, pas une lettre ne trahissoit la situation d'un homme qui, craignant d'être assassiné, avoit dans son appartement un militaire armé d'une arquebuse chargée, pour prévenir ou anticiper ce forfait.

Le comte de Crèvecœur fit chorus avec franchise à la gaîté du roi, tandis que le prélat, d'une humeur plus flexible, éclatoit de rire à chaque plaisanterie, et renchérissoit sur chaque quolibet qui échappoit au roi, sans être effarouché le

Digitized by Google

moins du monde d'expressions qui faisoient rougir le jeune Écossais dans l'endroit où il étoit caché. Au bout d'une heure et demie on se leva de table, et le roi, prenant congé de ses hôtes avec courtoisie, leur fit entendre qu'il désiroit être seul.

Dès qu'ils furent partis, et qu'Olivier lui-même se fut retiré, il appela Quentin, en lui disant qu'il pouvoit se montrer; mais ce fut d'une voix si foible, que le jeune homme put à peine croire que c'étoit la même qui venoit d'animer la gaîté du festin par ses plaisanteries. En approchant, il vit que la physionomie du roi avoit subi un pareil changement. Le feu d'une vivacité forcée s'étoit éteint dans ses yeux; le sourire avoit abandonné ses lèvres, et tous ses traits montroient la même fatigue que celle qu'éprouve un acteur célèbre quand il vient d'épuiser ses forces pour jouer un rôle dans lequel il vouloit entraîner tous les suffrages.

— Tu n'es pas encore relevé de garde, dit Louis à Durward; mais prends quelques rafraîchissements; cette table t'en offre les moyens. Ce n'est qu'ensuite que je t'instruirai de ce qui te reste à faire, car je sais que ventre affamé n'a point d'oreilles.

Il s'assit de nouveau sur son fauteuil, s'appuya le front sur la main, et garda le silence.

CHAPITRE XI.

LA GALERIE DE ROLAND.

« Cupidon est aveugle, hymen a-t-il des yeux ?
« Ou bien, par prévoyance, a-t-il soin pour voir mieux
« Des parents, des tuteurs, d'emprunter des lunettes
« Qui puissent, à travers leurs verres à facettes,
« Décupler la valeur de l'argent, des joyaux,
« Des terres, des maisons, des rentes, des lingots ?
« C'est une question à discuter, je pense. »

Les Malheurs d'un Mariage forcé.

Louis XI, quoiqu'il fût le souverain de l'Europe le plus jaloux de son pouvoir, savoit pourtant se contenter d'en posséder la substance; et, quoiqu'il connût, et qu'il exigeât quelquefois strictement tout ce qui étoit dû à son rang, il négligeoit en général ce qui ne tenoit qu'à la représentation extérieure.

Dans un prince doué de meilleures qualités, la familiarité avec laquelle il invitoit des sujets à sa table, ou quelquefois même s'asseyoit à la leur, l'auroit rendu populaire au plus haut degré; et même, malgré son caractère bien connu, la simplicité de ses manières lui faisoit pardonner une bonne partie de ses vices par la classe de ses

sujets, qui n'étoit point immédiatement exposée à en ressentir les conséquences. Le tiers-état, qui, sous le règne de ce prince habile, s'étoit élevé à un nouveau degré d'opulence et d'importance, respectoit sa personne, quoique sans l'aimer; et ce fut grâce à son appui qu'il fut en état de se maintenir contre la haine des nobles, qui l'accusoient de dégrader l'honneur de la couronne de France, et de ternir leurs brillants priviléges par ce même mépris pour l'étiquette qui plaisoit aux citoyens d'une classe moins élevée.

Avec une patience que beaucoup d'autres princes auroient regardée comme dégradante, peut-être même en y trouvant quelque amusement, le roi de France attendit qu'un simple soldat de sa garde eût satisfait un appétit des mieux aiguisés. On doit pourtant supposer que Quentin avoit trop de bon sens et de prudence pour soumettre la patience d'un roi à une trop longue épreuve, et, dans le fait, il avoit voulu plus d'une fois terminer son repas sans que Louis le lui permît.

— Non, non, lui dit-il, je vois à tes yeux qu'il te reste encore du courage. En avant, de par Dieu et saint Denis! retourne à la charge. Je te dis qu'un bon repas et une messe (et il fit le signe de la croix) ne nuisent jamais à la besogne d'un chrétien. Bois un verre de vin, mais tiens-toi en garde contre le flacon : c'est le défaut de tes con-

citoyens aussi bien que des Anglais, qui, cette folie à part, sont les meilleurs soldats. Allons, lave-toi les mains promptement, n'oublie pas de dire tes grâces, et suis-moi.

Durward obéit, et traversant d'autres corridors que ceux par lesquels il avoit déjà passé, mais formant également une sorte de labyrinthe, il se retrouva dans la galerie de Roland.

— Souviens-toi bien, lui dit le roi d'un ton d'autorité, que tu n'as jamais quitté ce poste, et que ce soit là ta réponse à ton oncle et à tes camarades. Écoute, pour mieux graver cet ordre dans ta mémoire je te donne cette chaîne d'or. (Et il lui jeta sur le bras une chaîne d'un grand prix.) Si je ne me pare pas moi-même, ceux à qui j'accorde ma confiance ont toujours le moyen de disputer de parure avec qui que ce soit. Mais, quand une chaîne comme celle-ci ne suffit pas pour lier une langue trop indiscrète, mon compère l'Ermite a une amulette pour la gorge, qui ne manque jamais d'opérer une cure certaine. Et maintenant, fais attention à ce que je vais te dire. Aucun homme, excepté Olivier et moi, ne doit entrer ici ce soir; mais il y viendra des dames, peut-être d'un bout de cette galerie, peut-être de l'autre, peut-être de tous les deux. Tu peux leur répondre, si elles te parlent; mais, étant en faction, ta réponse doit être courte, et

tu ne dois ni leur adresser la parole à ton tour, ni chercher à prolonger la conversation. Seulement, aie soin d'écouter ce qu'elles diront. Tes oreilles sont à mon service comme tes bras : je t'ai acheté corps et âme ; par conséquent, ce que tu pourras entendre de leur entretien, tu le graveras dans ta mémoire, jusqu'à ce que tu me l'aies rapporté, après quoi tu l'oublieras. Et maintenant que j'y réfléchis, il vaudra mieux que tu passes pour un nouveau venu d'Écosse, arrivé directement de ses montagnes, et qui ne connoît pas encore notre langue très-chrétienne. C'est cela : de cette manière si elles te parlent, tu ne leur répondras pas. Cela te délivrera de tout embarras, et elles n'en parleront que plus librement devant toi. Tu m'as bien compris; adieu sois prudent, et tu as un ami.

A peine le roi avoit-il parlé ainsi, qu'il disparut derrière la tapisserie, laissant Quentin libre de réfléchir sur tout ce qu'il avoit vu et entendu. Le jeune Écossais se trouvoit dans une de ces situations où il est plus agréable de regarder en avant qu'en arrière, car l'idée qu'il avoit été placé comme un chasseur à l'affût qui guette un cerf derrière un buisson, pour ôter la vie au noble comte de Crèvecœur, n'avoit rien de flatteur. Il étoit vrai que les mesures prises par le roi en cette occasion sembloient purement défensives

et de précaution; mais comment savoit-il s'il ne recevroit pas bientôt des ordres pour quelque expédition offensive du même genre? Ce seroit une crise fort désagréable, car il ne pouvoit douter, d'après le caractère de son maître, qu'il ne fût perdu, s'il refusoit d'obéir; tandis que l'honneur lui disoit que l'obéissance, en pareil cas, seroit une honte et un crime. Il détourna ses pensées de ce sujet de réflexions, et fit usage de la sage consolation, si souvent adoptée par la jeunesse, quand elle aperçoit des dangers en perspective, en songeant qu'il seroit assez temps de réfléchir à ce qu'il devroit faire quand l'occasion s'en présenteroit, et que les maux que chaque jour apportoit étoient bien suffisants.

Il fut d'autant plus facile à Quentin de faire usage de cette réflexion, que les derniers ordres du roi lui avoient donné lieu de s'occuper d'idées plus agréables que celles que lui inspiroit sa propre situation.

La dame au luth étoit certainement une des dames auxquelles il devoit donner son attention, et il se promit bien de se conformer exactement à une partie des instructions qu'il venoit de recevoir, et d'écouter avec le plus grand soin chaque mot qui sortiroit de ses lèvres, afin de voir si la magie de sa conversation égaloit celle de sa musique. Mais ce ne fut pas avec moins de sin-

cérité qu'il prêta intérieurement le serment de ne rapporter au roi, de tout ce qu'il entendroit, que ce qui pourroit lui inspirer des sentiments favorables pour celle à qui il prenoit tant d'intérêt.

Cependant, il n'y avoit pas de danger qu'il s'endormît de nouveau à son poste. Chaque souffle d'air qui, passant à travers une fenêtre ouverte, agitoit la vieille tapisserie, lui paroissoit annoncer l'approche de l'objet de son attente. En un mot, il sentoit cette inquiétude mystérieuse, cette impatience vague qui accompagnent toujours l'amour, et qui, quelquefois même, ne contribuent pas peu à le faire naître.

Enfin, une porte s'ouvrit et cria en roulant sur ses gonds; car les portes du quinzième siècle n'exécutoient pas ce mouvement aussi silencieusement que les nôtres. Mais hélas! ce n'étoit pas la porte placée à l'extrémité de la galerie où les sons du luth s'étoient fait entendre. Une femme se montra. Elle étoit accompagnée de deux autres, à qui elle fit signe de ne pas la suivre, et elle entra dans la galerie. A l'inégalité de sa marche, qui n'étoit que plus sensible dans le vaste appartement où elle s'avançoit, Quentin reconnut la princesse Jeanne; et, prenant l'attitude respectueuse qu'exigeoit sa situation, il lui rendit les honneurs militaires, quand elle passa devant lui.

Elle répondit à cette politesse par une inclination gracieuse, et il eut alors l'occasion de la voir plus distinctement qu'il ne l'avoit pu dans la matinée.

Les traits de cette malheureuse princesse n'étoient guère faits pour compenser les défauts de sa taille et de sa marche. Il étoit vrai que sa figure n'avoit rien de désagréable en elle-même; quoiqu'elle fût dépourvue de beauté, et l'on remarquoit une expression de douceur, de chagrin et de patience dans ses grands yeux bleus, qu'elle tenoit ordinairement baissés. Mais, outre que son teint étoit naturellement pâle, sa peau avoit cette teinte jaunâtre qui annonce une mauvaise santé habituelle; et, quoique ses dents fussent blanches et bien placées, elle avoit les lèvres maigres et blafardes. La chevelure de la princesse étoit d'une nuance blonde fort singulière et tirant presque sur le bleu; et sa femme de chambre, qui regardoit sans doute comme une beauté de nombreuses tresses disposées autour d'une figure sans couleurs, les multiplioit tellement, qu'au lieu de remédier à ce défaut, elle le rendoit plus frappant, et donnoit à la physionomie de sa maîtresse une expression qui ne sembloit pas appartenir à une habitante de ce monde. Enfin, pour que rien ne manquât au tableau, Jeanne avoit choisi une simarre de soie d'un vert pâle, qui achevoit de lui donner l'air d'un fantôme ou d'un spectre.

Digitized by Google

Tandis que Quentin la suivoit des yeux avec une curiosité mêlée de compassion, car chaque regard, chaque mouvement de la princesse sembloit appeler ce dernier sentiment, la seconde porte s'ouvrit à l'autre extrémité de la galerie, et deux dames entrèrent dans l'appartement.

L'une d'elle étoit la jeune personne qui, d'après l'ordre de Louis, lui avoit apporté des fruits, lors du mémorable déjeuner de Quentin à l'auberge des Fleurs-de-Lis. Investie alors de toute la mystérieuse dignité qui appartenoit à la nymphe au voile et au luth; et au moins à ce que pensoit Durward, la noble héritière d'un riche comté, sa beauté fit sur lui dix fois plus d'impression que lorsqu'il n'avoit vu en elle que la fille d'un misérable aubergiste, servant un vieux bourgeois, riche et fantasque. Il ne concevoit pas alors quel étrange enchantement avoit pu lui cacher son véritable rang. Cependant, son costume étoit presque aussi simple que lorsqu'il l'avoit vu pour la première fois; car elle ne portoit qu'une robe de deuil sans aucun ornement; sa coiffure ne consistoit qu'en un voile de crêpe rejeté en arrière, de manière à laisser son visage à découvert; et ce ne fut que parce que Quentin connoissoit alors sa naissance, qu'il crut trouver une élégance dans sa belle taille, une dignité dans son maintien, qui ne l'avoient pas frappé aupa-

ravant, et un air de noblesse qui rehaussoit des traits réguliers, un teint brillant et des yeux pleins de feu et de vivacité.

Quand la mort auroit dû en être le châtiment, Durward n'auroit pu s'empêcher de lui rendre, ainsi qu'à sa compagne, le même tribut d'honneur qu'il venoit de payer à la princesse royale. Elles le reçurent en femmes accoutumées aux témoignages de respect de leurs inférieurs, et y répondirent avec courtoisie; mais Quentin pensa (peut-être n'étoit-ce qu'une vision de jeunesse) que la plus jeune rougissoit un peu, avoit les yeux baissés, et sembloit éprouver un léger embarras, en lui rendant son salut militaire. Ce ne pouvoit être que parce qu'elle se rappeloit le téméraire étranger, habitant la tourelle voisine de la sienne à l'auberge des Fleurs-de-Lis; mais étoit-ce un signe de mécontentement? C'étoit une question impossible à résoudre.

La compagne de la jeune princesse, vêtue comme elle, fort simplement, et en grand deuil, étoit arrivée à cet âge où les femmes tiennent le plus fortement à la réputation d'une beauté qui commence à être sur son déclin. Il lui en restoit encore assez pour montrer quel avoit dû être autrefois le pouvoir de ses charmes; et il étoit évident, d'après ses manières, qu'elle se rappeloit ses anciennes conquêtes, et qu'elle n'avoit

pas renoncé à toutes prétentions à de nouveaux triomphes. Elle étoit grande, avoit l'air gracieux quoiqu'un peu hautain, et en rendant le salut de Quentin, avec un agréable sourire de condescendance, presqu'au même instant elle dit quelques mots à l'oreille de sa jeune compagne, qui se retourna vers le militaire de service, comme pour vérifier quelque remarque qui venoit de lui être faite, et à laquelle elle répondit sans lever les yeux. Quentin ne put s'empêcher de soupçonner que l'observation faite à la jeune dame ne lui étoit pas défavorable, et il fut charmé, je ne sais pourquoi, de l'idée qu'elle n'avoit pas levé les yeux sur lui pour en vérifier la justesse. Peut-être pensoit-il qu'il commençoit déjà à exister entre eux une sorte de sympathie mystérieuse, qui donnoit de l'importance à la moindre bagatelle.

Cette réflexion fut l'affaire d'un instant, car la rencontre de la princesse avec les deux dames étrangères attira bientôt toute son attention. En les voyant entrer, elle s'étoit arrêtée pour les attendre, probablement parce qu'elle savoit que la marche ne lui étoit pas favorable; et, comme elle sembloit éprouver quelque embarras en recevant et en rendant leur révérence, la plus âgée des deux dames fit la sienne d'un air qui sembloit annoncer qu'elle croyoit faire plus d'honneur qu'elle n'en recevoit.

— Je suis charmée, Madame, lui dit-elle, avec un sourire de condescendance et d'encouragement, qu'il nous soit enfin permis de jouir de la société d'une personne de notre sexe, aussi respectable que vous le paroissez. Je dois dire que, ma nièce et moi, nous n'avons guère eu à nous louer jusqu'à présent de l'hospitalité du roi Louis. Ne me tirez pas la manche, ma nièce : je suis sûre que je vois dans les yeux de cette jeune dame la compassion que lui inspire notre situation. Depuis notre arrivée, belle dame, nous avons été traitées en prisonnières plutôt qu'autrement; et, après nous avoir fait mille invitations de mettre notre cause et nos personnes sous la protection de la France, le roi très-chrétien ne nous a assigné d'autre résidence qu'une misérable auberge, et ensuite un coin dans ce château vermoulu, un appartement dont il ne nous est permis de sortir que vers le coucher du soleil, comme si nous étions des chauve-souris ou des chouettes, dont la présence au grand jour doit être regardée comme de mauvais augure.

— Je suis fâchée, répondit la princesse, plus embarrassée que jamais d'après la tournure que prenoit l'entretien, que nous n'ayons pu jusqu'ici vous recevoir comme vous le méritiez. Je me flatte que votre nièce est beaucoup plus satisfaite.

— Beaucoup, beaucoup plus que je ne puis

Digitized by Google

l'exprimer, s'écria la jeune comtesse : je ne cherchois qu'une retraite sûre, et j'ai trouvé solitude et secret. Nous vivions retirées dans notre premier asile ; mais notre réclusion est encore plus complète en ce château, ce qui augmente à mes yeux le prix de la protection que le roi daigne accorder à de malheureuses fugitives.

— Silence, ma nièce ! dit la tante ; vos propos sont inconsidérés. Parlons d'après notre conscience, puisque enfin nous sommes seules avec une personne de notre sexe. Je dis seules, car ce jeune militaire n'est qu'une belle statue, puisqu'il ne paraît pas même avoir l'usage de ses jambes ; et d'ailleurs j'ai appris qu'il n'a pas davantage celui de sa langue, du moins pour faire entendre un langage civilisé. Ainsi donc, puisque cette dame seule peut nous entendre, je disois que ce que je regrette le plus au monde, c'est d'avoir entrepris ce voyage en France. Je m'attendois à une réception splendide, à des tournois, à des carrousels, à des fêtes, et nous n'avons eu que réclusion et obscurité. La meilleure société que le roi nous ait procurée a été un Bohémien vagabond, qu'il nous a engagées à employer pour correspondre avec nos amis de Flandre. Peut-être sa politique a-t-elle conçu le projet de nous tenir enfermées ici le reste de nos jours, afin de pouvoir saisir nos domaines, lors de l'extinction de

l'ancienne maison de Croye. Le duc de Bourgogne n'a pas été si cruel, car il offroit à ma nièce un mari, bien que ce fût un mauvais mari.

— J'aurois cru le voile préférable à un mauvais mari, dit la princesse trouvant à peine l'occasion de placer un mot.

— On voudroit du moins avoir la liberté du choix, répliqua la dame avec beaucoup de volubilité; Dieu sait que c'est à cause de ma nièce que je parle; car, quant à moi, il y a long-temps que j'ai renoncé à l'idée de changer de condition. Je vous vois sourire, Madame; mais c'est la vérité: ce n'est pourtant pas une excuse pour le roi, qui, par sa conduite et sa personne, ressemble au vieux Michaud, changeur à Gand, plutôt qu'à un successeur de Charlemagne.

— Songez, Madame, dit la princesse, que vous me parlez de mon père.

— De votre père! répéta la dame bourguignone avec l'accent de la plus grande surprise.

— De mon père, dit la princesse avec dignité; je suis Jeanne de France. Mais ne craignez rien, Madame, ajouta-t-elle avec le ton de douceur qui lui étoit naturel; vous n'aviez pas dessein de m'offenser, et je ne m'offense pas. Disposez de mon influence pour rendre votre exil plus supportable, ainsi que celui de cette jeune personne.

Digitized by Google

Hélas! elle est bien foible; mais je vous l'offre de tout mon cœur.

Ce fut avec une révérence profonde et un air de soumission que la comtesse Hameline de Croye (c'étoit le nom de la plus âgée des deux étrangères) reçut l'offre obligeante de la protection de la princessse. Elle avoit long-temps habité les cours; elle y avoit acquis toutes les formes qu'on y pratique, et elle tenoit fortement à ce principe adopté par les courtisans de tous les siècles, que quoiqu'ils puissent chaque jour, dans leurs conversations particulières, blâmer les vices et les folies de leurs maîtres, et se plaindre d'en être oubliés et négligés, cependant jamais un mot semblable ne doit leur échapper en présence du souverain, ou de qui que ce soit de sa famille. Elle fut donc contrariée au dernier point de la méprise qu'elle avoit commise en parlant à la fille de Louis d'une manière si contraire à toutes les règles du décorum. Elle se seroit épuisée à lui faire des excuses et à lui témoigner tous ses regrets, si la princesse ne l'avoit interrompue et un peu tranquillisée, en lui disant avec une douceur qui, dans la bouche d'une fille de France, avoit pourtant la force d'un ordre, qu'elle n'avoit pas besoin d'en dire davantage par forme d'excuse ou d'explication.

La princesse Jeanne prit alors un fauteuil avec

un air de dignité qui lui alloit fort bien, et dit aux deux étrangères de s'asseoir à ses côtés, ce que la plus jeune fit avec une timidité respectueuse qui n'avoit rien d'emprunté, tandis que sa compagne y mettoit une affectation de respect et d'humilité qui auroit pu faire douter de la vérité de ces deux sentiments. Elles s'entretinrent ensemble, mais d'un ton trop bas pour que Quentin pût entendre. Il remarqua seulement que la princesse sembloit accorder une attention particulière à la plus jeune et à la plus intéressante des deux dames; et que, quoique la comtesse Hameline parlât davantage, elle produisoit moins d'effet sur Jeanne par ses compliments exagérés, que sa jeune compagne par ses réponses aussi courtes que modestes.

Cette conversation n'avoit pas duré un quart d'heure, quand la porte de l'extrémité inférieure de la galerie s'ouvrit tout à coup, et l'on vit entrer un homme enveloppé d'un grand manteau. Quentin, se rappelant les injonctions du roi, et résolu de ne pas s'exposer une seconde fois au reproche de négligence, s'avança vers lui aussitôt; et, se plaçant entre lui et les trois dames, il lui commanda de se retirer à l'instant.

— En vertu de quel ordre? demanda le nouveau venu, d'un ton de surprise et de mépris.

— En vertu de l'ordre du roi, répondit Quentin

avec fermeté; et je suis placé ici pour le faire exécuter.

— Il n'est pas applicable à Louis d'Orléans, dit le duc en laissant tomber son manteau.

Le jeune homme hésita un instant : — Comment exécuter ses ordres contre le premier prince du sang qui alloit, comme le bruit en couroit généralement, être incessamment allié à la propre famille du roi?

— La volonté de votre altesse, dit Quentin, est trop respectable pour moi, pour que j'ose m'y opposer; mais j'espère que votre altesse rendra témoignage que je me suis acquitté de mon devoir autant qu'elle me l'a permis.

— Allez, allez, jeune homme, répondit d'Orléans, personne ne vous blâmera; et, s'avançant vers la princesse, il l'aborda avec cet air de politesse contrainte qu'il avoit toujours en lui parlant.

Il avoit dîné, lui dit-il, avec Dunois; et, apprenant qu'il y avoit compagnie dans la galerie de Roland, il avoit cru pouvoir prendre la liberté de venir l'y joindre.

Une légère rougeur qui se montra sur les joues de la malheureuse Jeanne, et qui, pour le moment, donna à ses traits une apparence de beauté, prouva que le nouveau venu étoit bien loin de lui être désagréable. Elle le présenta aux deux

comtesses de Croye, qui le reçurent avec le respect dû à son rang élevé; et la princesse, lui montrant une chaise, l'invita à prendre part à la conversation.

Le duc répondit galamment qu'il ne pouvoit accepter une chaise en pareille compagnie; et, prenant le coussin d'un fauteuil, il le mit aux pieds de la jeune comtesse de Croye, et s'y assit de manière que, sans négliger la princesse, il pouvoit donner à sa belle voisine la plus grande partie de son attention.

D'abord, cet arrangement parut plaire à la princesse plutôt que l'offenser. Elle sembla même encourager le duc à débiter des galanteries à la belle étrangère, et les regarder comme dictées par l'envie de lui plaire, en se rendant agréable à une jeune personne qu'elle paroissoit avoir sous sa protection. Mais le duc d'Orléans, quoique accoutumé à soumettre toutes ses facultés au joug de Louis, quand il étoit en sa présence, avoit l'esprit assez élevé pour suivre ses propres inclinations lorsqu'il étoit délivré de cette contrainte; et, son rang lui permettant de négliger le cérémonial d'usage, et de prendre le ton de familiarité, les louanges qu'il donna à la beauté de la comtesse Isabelle devinrent si énergiques, et il en fut si prodigue, peut-être parce qu'il avoit bu un peu plus de vin que de coutume (car Dunois, avec

Digitized by Google

qui le prince avoit dîné, n'étoit nullement ennemi de Bacchus), qu'enfin il devint tout-à-fait passionné, et parut presque oublier la présence de la princesse.

Le ton complimenteur auquel il se livroit, n'étoit agréable qu'à une des trois dames qui composoient le cercle; car la comtesse Hameline entrevoyoit déjà dans l'avenir une alliance avec le premier prince du sang de France; et il faut convenir que la naissance, la beauté, et les domaines considérables de sa nièce n'auroient pas rendu cet événement impossible aux yeux de tout faiseur de projets qui n'auroit pas fait entrer les vues de Louis XI dans le calcul des chances. La jeune comtesse Isabelle écoutoit les galanteries du duc avec embarras et contrainte, et jetoit de temps en temps un regard suppliant sur la princesse, comme pour la prier de venir à son secours. Mais la sensibilité blessée et la timidité naturelle de Jeanne de France la mettoient hors d'état de faire un effort pour rendre la conversation plus générale; et enfin, à l'exception de quelques interjections de civilité de la part de la comtesse Hameline, elle fut soutenue presque exclusivement par le duc lui-même, quoique aux dépens d'Isabelle, dont les charmes formoient toujours le sujet de son éloquence inépuisable.

Nous ne devons pas oublier qu'il y avoit là un autre témoin, la sentinelle à laquelle personne ne faisoit attention, qui voyoit ses belles visions s'évanouir, comme la cire fond sous les rayons du soleil, à mesure que le duc paroissoit mettre plus de chaleur dans ses discours. Enfin la comtesse Isabelle de Croye se détermina à faire un effort pour couper court à une conversation qui lui devenoit d'autant plus insupportable, qu'il étoit évident que la conduite du duc mortifioit la princesse.

S'adressant donc à Jeanne, elle lui dit avec modestie, mais non sans fermeté, que la première faveur qu'elle réclamoit de sa protection, étoit qu'elle voulût bien tâcher de convaincre le duc d'Orléans que les dames de Bourgogne, sans avoir autant d'esprit et de grâces que celles de France, n'étoient pourtant pas assez sottes pour ne goûter d'autre conversation que celles qui ne consistoient qu'en compliments extravagants.

— Je suis fâché, Madame, dit le duc, prenant la parole avant que la princesse eût pu répondre, que vous fassiez en même temps la satire de la beauté des dames de Bourgogne et de la véracité des chevaliers de France. Si nous sommes extravagants et prompts à exprimer notre admiration, c'est parce que nous aimons comme nous combattons, sans abandonner notre cœur à de

froides délibérations; et nous nous rendons à la beauté aussi promptement que nous triomphons de la valeur.

— La beauté de nos concitoyennes, répondit la jeune comtesse, avec une fierté dédaigneuse dont elle n'avoit pas encore osé s'armer, méprise un tel triomphe, et la valeur de nos chevaliers est incapable de le céder.

— Je respecte votre patriotisme, comtesse, répliqua le duc, et je ne combattrai pas la dernière partie de votre argument, jusqu'à ce qu'un chevalier bourguignon se présente pour le soutenir, la lance en arrêt. Mais, quant à l'injustice que vous faites aux charmes que produit votre pays, c'est à vous-même que j'en appelle. Regardez-là, ajouta-t-il en lui montrant une grande glace, présent fait au roi par la république de Venise, car c'étoit alors un objet de luxe aussi rare qu'il étoit cher; et dites-moi, en y regardant, quel est le cœur qui puisse résister aux charmes qu'on y voit.

La princesse, accablée par l'entier oubli que faisoit d'elle celui qui devoit être son époux, tomba renversée sur sa chaise, en poussant un soupir, qui rappela le duc du pays des chimères, et qui engagea la comtesse Hameline à lui demander si elle se trouvoit indisposée.

— J'ai éprouvé tout à coup une violente dou-

leur à la tête, répondit la princesse; mais je sens qu'elle se passe.

Sa pâleur croissante démentoit ses paroles; et la comtesse Hameline, craignant qu'elle ne s'évanouît, s'empressa d'appeler du secours.

Le duc, se mordant les lèvres et maudissant la folie qui l'empêchoit de mieux surveiller sa langue, courut chercher les dames de la princesse, qui étoient dans l'appartement voisin. Elles accoururent à la hâte; et, pendant qu'elles prodiguoient à leur maîtresse les secours usités en pareil cas, il ne put se dispenser, en cavalier galant, d'aider à la soutenir et de partager les soins qu'on lui rendoit. Sa voix, devenue presque tendre par suite de la compassion qu'il éprouvoit, et des reproches qu'il se faisoit, contribua plus que toute autre chose à la rappeler à elle; et au même instant le roi entra dans la galerie.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

LE POLITIQUE.

« C'est un grand politique, et qui seroit capable
« En mainte occasion, d'en remontrer au Diable;
« Et, soit dit sans manquer à l'ancien tentateur,
« Dans l'art de bien tenter d'être son professeur. »
Ancienne comédie.

En entrant dans la galerie, Louis fronça ses sombres sourcils de la manière que nous avons dite lui être particulière, et jeta un regard rapide autour de lui. Ses yeux, comme Quentin le disoit depuis, se rapetissèrent tellement, et devinrent si vifs et si perçants, qu'ils ressembloient à ceux d'une vipère qu'on aperçoit à travers la touffe de bruyère sous laquelle ses replis sont cachés.

Quand ce regard, aussi rapide que pénétrant, eut fait reconnoître au roi la cause du tumulte qui régnoit dans l'appartement, il s'adressa d'abord au duc d'Orléans.

— Vous ici, beau cousin! s'écria-t-il; et se tournant vers Quentin, il lui dit d'un ton sévère : Est-ce ainsi que vous exécutez mes ordres?

— Pardonnez à ce jeune homme, Sire, dit le duc, il n'a pas négligé son devoir; mais, comme j'avois appris que la princesse étoit ici...

— Rien ne pouvoit vous empêcher de venir lui faire votre cour, ajouta le roi dont l'hypocrisie détestable persistoit à représenter le duc comme partageant une passion qui n'existoit que dans le cœur de sa malheureuse fille. — Et c'est ainsi que vous débauchez les sentinelles de ma garde? Mais que ne pardonne-t-on pas à un galant chevalier qui ne vit que *par amour*.

Le duc d'Orléans leva la tête comme s'il eût voulu répondre de manière à rectifier l'opinion du roi à ce sujet, mais le respect d'instinct qu'il éprouvoit pour Louis, ou plutôt la crainte dans laquelle il avoit été élevé depuis son enfance, lui enchaînèrent la voix.

— Et Jeanne a été indisposée? dit le roi. Ne vous chagrinez pas, Louis, cela se passera bientôt. Donnez-lui le bras pour la reconduire dans son appartement, et j'accompagnerai ces dames jusqu'au leur.

Cet avis fut donné d'un ton qui équivaloit à un ordre, et le duc sortit avec la princesse par une des extrémités de la galerie, tandis que le roi, ôtant le gant de sa main droite, conduisoit galamment la comtesse Isabelle et sa parente vers leur appartement, qui étoit situé à l'autre. Il les salua profondément lorsqu'elles y entrèrent, resta environ une minute devant la porte quand elles eurent disparu; et, la fermant alors avec

beaucoup de sang-froid, il fit le double tour, ôta de la serrure une grosse clef, et la passa dans sa ceinture, ce qui lui donnoit plus de ressemblance que jamais à un vieil avare qui ne peut éprouver de tranquillité s'il ne porte pas sur lui la clef de son coffre-fort.

D'un pas lent, d'un air pensif et les yeux baissés, Louis s'avança alors vers Durward qui, s'attendant à supporter sa part du mécontentement du roi, ne le vit pas s'approcher sans inquiétude.

— Tu as eu tort, dit le roi en levant les yeux et les fixant sur Quentin, quand il en fut à deux ou trois pas, tu as mal agi, et tu mérites la mort. Ne dis pas un mot pour te défendre. Qu'avois-tu à t'inquiéter de ducs et de princesses? devois-tu considérer autre chose que mes ordres?

— Mais que pouvois-je faire? Sire, demanda le jeune soldat.

— Ce que tu pouvois faire, quand on forçoit ton poste? répondit le roi d'un ton de mépris; à quoi sert donc l'arme que tu portes sur l'épaule? Tu devois en présenter le bout au présomptueux rebelle; et, s'il ne se retiroit pas à l'instant, l'étendre mort sur la place. Retire-toi; passe par cette porte, tu descendras par un grand escalier qui est dans le premier appartement, il te conduira dans la cour intérieure où tu trouveras Olivier le Dain; tu me l'enverras, après quoi retourne

à ta caserne. Si tu fais quelque cas de la vie, songe qu'il faut que ta langue ne soit pas aussi prompte que ton bras a été lent aujourd'hui.

Fort charmé d'en être quitte à si bon marché, mais révolté de la froide cruauté que le roi sembloit exiger de lui dans l'exécution de ses devoirs, Durward fit ce que Louis venoit de lui commander, et communiqua à Olivier les ordres de son maître. L'astucieux barbier salua, soupira, sourit, souhaita le bonsoir au jeune homme d'une voix encore plus mielleuse que de coutume, et ils se séparèrent, Quentin pour retourner à sa caserne, et Olivier pour aller trouver le roi.

Il se trouve ici malheureusement une lacune dans les mémoires dont nous nous sommes principalement servis pour rédiger cette histoire véritable; car, ayant été composés en grande partie sur les renseignements donnés par Quentin Durward, ils ne contiennent aucun détail sur l'entrevue qui eut lieu, en son absence, entre le roi et son conseiller secret. Par bonheur la bibliothéque du château de Haut-Lieu contenoit un manuscrit de la *Chronique scandaleuse* de Jean de Troyes, beaucoup plus ample que celui qui a été imprimé, et auquel ont été ajoutées plusieurs notes curieuses que nous sommes portés à regarder comme ayant été écrites par Olivier lui-même après la mort de son maître, avant qu'il eût le

bonheur d'être gratifié de la hart qu'il avoit si bien méritée. C'est dans cette source que nous avons puisé un compte très-circonstancié de l'entretien qu'il eut avec Louis en cette occasion, et qui jette sur la politique de ce prince un jour que nous aurions inutilement cherché ailleurs.

Lorsque le favori barbier arriva dans la galerie de Roland, il y trouva le roi assis d'un air pensif sur la chaise que sa fille venoit de quitter. Connoissant parfaitement le caractère de son maître, il s'avança sans bruit, suivant sa coutume, jusqu'à ce qu'il eût trouvé la ligne du rayon visuel du roi, après quoi il recula modestement, et attendit qu'il lui fût donné l'ordre de parler ou d'écouter. Le premier mot que lui adressoit Louis annonçoit de l'humeur.

— Eh bien! Olivier, voilà vos beaux projets qui s'évanouissent, comme la neige fond sous le vent du sud! Plaise à Notre-Dame d'Embrun qu'ils ne ressemblent pas à ces avalanches dont les paysans suisses content tant d'histoires, et qu'ils ne nous tombent pas sur la tête!

— J'ai appris avec regret que tout ne va pas bien, Sire, répondit Olivier.

— Ne va pas bien! s'écria le roi en se levant et en parcourant la galerie à grands pas; tout va mal, presque aussi mal qu'il est possible; et voilà le résultat de tes avis romanesques. Étoit-ce à moi

à m'ériger en protecteur des damoiselles éplorées? Je te dis que le Bourguignon prend les armes, et qu'il est à la veille de contracter alliance avec l'Anglais. Édouard, qui n'a rien à faire maintenant dans son pays, nous fera pleuvoir des milliers d'hommes par cette malheureuse porte de Calais. Pris séparément, je pourrois les cajoler ou les défier, mais réunis, réunis!..... et avec le mécontentement et la trahison de ce scélérat de Saint-Pol! C'est ta faute, Olivier : c'est toi qui m'as conseillé de recevoir ici ces deux femmes, et d'employer ce maudit Bohémien pour porter leurs messages à leurs vassaux.

— Vous connoissez mes motifs, Sire. Les domaines de la comtesse sont situés entre les frontières de la Bourgogne et celles de la Flandre. Son château est presque imprenable; et elle a de tels droits sur des domaines voisins, que, s'ils étoient convenablement soutenus, ils donneroient du fil à retordre au Bourguignon. Il faudroit seulement qu'elle eût pour époux un homme bien disposé pour la France.

C'est un appât fait pour tenter, Olivier, j'en conviens; et, si nous avions pu cacher qu'elle étoit ici, il nous auroit été possible d'arranger un mariage de ce genre pour cette riche héritière. Mais ce maudit Bohémien! comment as-tu pu me recommander de donner à ce chien de

païen une mission qui exigeoit de la fidélité?

— Votre Majesté voudra bien se rappeler que c'est elle-même qui lui a accordé trop de confiance, beaucoup plus que je ne l'aurois voulu. Il auroit porté fidèlement une lettre de la comtesse à son parent, pour lui dire de tenir bon dans son château, et lui promettre de prompts secours; mais Votre Majesté a voulu mettre à l'épreuve sa science prophétique, et lui a fait connoître ainsi des secrets qui valoient la peine d'être trahis.

— J'en suis honteux, Olivier, j'en suis honteux. Et cependant on dit que ces païens descendent des sages Chaldéens, qui ont appris les mystères des astres dans les plaines de Shinar.

Sachant fort bien que son maître, malgré toute sa pénétration et sa sagacité, étoit d'autant plus porté à se laisser tromper par les devins, les astrologues, et toute cette race d'adeptes prétendus, qu'il croyoit avoir lui-même quelque connoissance dans ces sciences occultes, Olivier n'osa insister davantage sur ce point, et se contenta d'observer que le Bohémien avoit été mauvais prophète en ce qui le concernoit lui-même, sans quoi il se seroit bien gardé de revenir à Tours pour y chercher la potence qu'il méritoit.

— Il arrive souvent, répondit Louis avec beaucoup de gravité, que ceux qui sont doués de la science prophétique n'ont pas le pouvoir de pré-

by Google

voir les événements qui les intéressent personnellement.

— Avec la permission de Votre Majesté, c'est comme si l'on disoit qu'un homme ne peut voir son bras à la lumière d'une chandelle qu'il tient à la main, et qui lui montre tous les autres objets de l'appartement.

— La lumière qui lui montre le visage des autres ne peut lui faire apercevoir le sien, et cet exemple est ce qui prouve le mieux ce que je te disois. Mais ce n'est pas ce dont il s'agit en ce moment. Le Bohémien a reçu sa récompense; que la paix soit avec lui. Mais ces deux dames? non-seulement le Bourguignon nous menace d'une guerre, parce que nous leur accordons un asile; mais leur présence ici paroît même dangereuse pour mes projets à l'égard de ma propre famille. Mon cousin d'Orléans, simple qu'il est, a vu cette demoiselle, et je prédis que cette vue le rendra moins souple relativement à son mariage avec Jeanne.

— Votre Majesté peut renvoyer les comtesses de Croye au duc de Bourgogne, et acheter la paix à ce prix. Certaines gens pourront penser que c'est sacrifier l'honneur de la couronne; mais si la nécessité exige ce sacrifice....

— Si ce sacrifice devoit être profitable, Olivier, je le ferois sans hésiter. Je suis un vieux saumon;

j'ai acquis de l'expérience, et je ne mords point à l'hameçon du pêcheur, parce qu'il est amorcé de cet appât qu'on nomme honneur. Mais ce qui est pire qu'un manque d'honneur, c'est qu'en rendant ces dames au Bourguignon, nous perdrions l'espoir avantageux qui nous a déterminés à leur donner un asile. Ce seroit un crève-cœur de renoncer à établir un ami de notre couronne, un ennemi du duc de Bourgogne, dans le centre même de ses domaines, si près des villes mécontentes de la Flandre. Non, Olivier, nous ne pouvons renoncer aux avantages que semble nous présenter notre projet de marier cette jeune comtesse à quelque ami de notre maison.

— Votre Majesté, dit Olivier après un moment de réflexion, pourroit accorder sa main à quelque ami digne de confiance, qui prendroit tout le blâme sur lui, et qui vous serviroit secrètement, tandis que vous pourriez le désavouer en public.

— Et, où trouver un tel ami? Si je la donnois à un de nos nobles mutins et intraitables, ne seroit-ce pas le rendre indépendant? Et n'est-ce pas ce que ma politique a cherché à éviter depuis bien des années? Dunois, à la vérité... oui, c'est à lui, à lui seul que je pourrois me fier. Il combattroit pour la couronne de France quelle que fût sa situation. Et cependant les richesses et les

honneurs changent le caractère des hommes. Non, je ne me fierai pas même à Dunois.

— Votre Majesté peut en trouver un autre : elle peut lui donner, dit Olivier d'un ton plus mielleux et plus insinuant que celui qu'il étoit habitué de prendre en conversant avec le roi, qui lui accordoit beaucoup de liberté, un homme dépendant entièrement de vos bonnes grâces et de votre faveur, et qui ne pourroit pas plus exister sans votre appui, que s'il étoit privé d'air et de soleil; un homme plus recommandable par la tête que par le bras; un homme....

— Un homme comme toi, n'est-ce pas? Ha! ha! ha! Non, Olivier, sur ma foi, cette flèche est un peu trop hasardée. Quoi! parce que je t'accorde ma confiance, et que pour récompense je te laisse de temps en temps tondre mes sujets d'un peu près; tu t'imagines pouvoir aspirer à épouser une pareille beauté, et à devenir en outre un comte de la première classe! toi! toi, dis-je, sans naissance, sans éducation, dont la prudence n'est qu'une sorte d'astuce, dont le courage est plus que douteux?

— Votre Majesté m'impute une présomption dont je ne suis pas coupable, Sire.

— J'en suis charmé, et puisque tu désavoues un rêve si absurde, j'en ai meilleure opinion de ton jugement; cependant il me semble que tes

propos touchoient de près cette corde. Mais pour en revenir à ce que je disois, je n'ose marier cette belle comtesse à aucun de mes sujets; je n'ose la renvoyer en Bourgogne; je n'ose la faire passer ni en Angleterre ni en Allemagne, parce qu'il est vraisemblable qu'elle y deviendroit la proie d'un homme qui seroit plus porté à s'unir à la Bourgogne qu'à la France; qui seroit plus disposé à réduire les honnêtes mécontents de Gand et de Liége, qu'à leur accorder une force suffisante pour donner à la valeur de Charles-le-Téméraire assez d'occupation sans l'obliger de sortir de ses domaines. Ils étoient si mûrs pour une insurrection! Les Liégeois surtout! Bien échauffés et bien appuyés, ils tailleroient seuls de la besogne à mon beau cousin pour plus d'un an. Et soutenus par un belliqueux comte de Croye! Non, Olivier, ton plan offre trop d'avantages pour y renoncer sans faire quelques efforts; creuse dans ton cerveau fertile; ne peux-tu rien imaginer?

Olivier garda le silence assez long-temps et répondit enfin : — Ne seroit-il pas possible de faire réussir un mariage entre Isabelle de Croye et le jeune Adolphe, duc de Gueldres?

— Quoi! s'écria le roi d'un air de surprise, la sacrifier, une créature si aimable, à un furieux, à un misérable qui a déposé, empoisonné, et me-

nacé plusieurs fois d'assassiner son propre père! Non Olivier, non! ce seroit une cruauté trop atroce, même pour vous et pour moi, qui marchons d'un pas ferme vers notre excellent but, la paix et le bonheur de la France, sans nous inquiéter beaucoup des moyens qui peuvent y conduire. D'ailleurs il est à trop de distance de nous; il est détesté des habitants de Gand et de Liége. Non, non, je ne veux pas de ton Adolphe de Gueldres, pense à quelque autre mari pour la comtesse.

— Mon imagination est épuisée, Sire; elle ne m'offre personne qui, comme mari d'Isabelle de Croye, me semble en état de répondre aux vues de Votre Majesté. Il faut qu'il réunisse tant de qualités différentes! ami de Votre Majesté; ennemi de la Bourgogne; assez politique pour se concilier les Gantois et les Liégeois; assez brave pour défendre ses petits domaines contre la puissance du duc Charles; de noble naissance, car Votre Majesté insiste sur ce point; et par-dessus le marché, d'un caractère vertueux et excellent!

— Je n'ai pas appuyé sur le caractère, Olivier, c'est-à-dire pas si fortement; mais il me semble qu'il ne faut pas que l'époux d'Isabelle de Croye soit si publiquement, si généralement détesté qu'Adolphe de Gueldres. Par exemple, puisqu'il faut que je cherche moi-même quelqu'un, pourquoi pas Guillaume de la Marck?

— Sur ma foi, Sire, je ne puis me plaindre que vous exigiez une trop grande perfection morale dans l'heureux époux de la jeune comtesse, si le Sanglier des Ardennes vous paroît pouvoir lui convenir. De la Marck! il est notoire que c'est le plus grand brigand, le plus féroce meurtrier de toutes nos frontières; il a été excommunié par le pape à cause de mille crimes.

— Nous obtiendrons son absolution, ami Olivier : l'Église est miséricordieuse.

— C'est presque un proscrit; il a été mis au ban de l'empire par la diète de Ratisbonne.

— Nous ferons révoquer cette sentence, ami Olivier : la diète entendra raison.

— Et en admettant qu'il soit de noble naissance, il a les manières, le visage, les airs et le cœur d'un boucher flamand; jamais elle n'en voudra.

— Si je ne me trompe pas, Olivier, sa manière de faire la cour rendra difficile de le refuser.

— J'avois en vérité grand tort, Sire, quand j'accusois Votre Majesté d'avoir trop de scrupules. Sur mon âme, les crimes d'Adolphe sont des vertus auprès de ceux de Guillaume de la Marck; et comment se rencontrera-t-il avec sa future épouse? Votre Majesté sait qu'il n'ose se montrer hors de sa forêt des Ardennes.

— C'est à quoi il s'agit de songer. D'abord, il

faut informer ces deux dames en particulier, qu'elles ne peuvent rester plus long-temps en cette cour, sans occasioner une rupture entre la France et la Bourgogne, et que, ne voulant pas les remettre entre les mains de notre beau cousin, nous désirons qu'elles quittent secrètement nos domaines.

— Elles demanderont à être envoyées en Angleterre, et nous les en verrons revenir avec un lord de cette île, à figure ronde, à longs cheveux bruns, suivi de trois mille archers.

— Non! non! nous n'oserions, vous me comprenez, offenser notre beau cousin de Bourgogne au point de leur permettre de passer en Angleterre : ce seroit une cause de guerre aussi certaine que si nous les gardions ici. Non! non! ce n'est qu'aux soins de l'Église que je puis confier la jeune comtesse. Tout ce que je puis faire, c'est de fermer les yeux sur le départ des comtesses Hameline et Isabelle, déguisées et suivies d'une petite escorte, pour aller se réfugier chez l'évêque de Liége, qui placera pour quelque temps la belle comtesse sous la sauve-garde d'un couvent.

— Et, si ce couvent peut lui servir d'abri contre Guillaume de la Marck, quand il connoîtra les intentions favorables de Votre Majesté, je me trompe fort sur son compte.

— Il est vrai que, grâce au secours d'argent

que je lui fournis en secret, de la Marck a rassemblé autour de lui une jolie troupe de soldats aussi peu scrupuleux que bandits le furent jamais; et par leur aide il parvient à se maintenir dans ses bois de manière à se rendre formidable, tant au duc de Bourgogne qu'à l'évêque de Liége. Il ne lui manque que quelque territoire dont il puisse se dire le maître, et trouvant une si belle occasion d'en acquérir par un mariage, je crois, Pâques-Dieu! qu'il saura la saisir sans que j'aie besoin de l'en presser bien fortement. Le duc de Bourgogne aura alors dans le flanc une épine qu'aucun chirurgien ne pourra en extirper de notre temps. Quand le sanglier des Ardennes, déjà proscrit par Charles, se trouvera fortifié par la possession des terres, châteaux et seigneuries de cette belle dame; quand peut-être les Liégeois mécontents se décideront à le prendre pour chef et pour capitaine, que le duc alors pense à faire la guerre à la France quand il le voudra; ou plutôt qu'il bénisse son étoile si la France ne la lui déclare pas. Eh bien! comment trouves-tu ce plan, Olivier?

—Admirable, Sire! sauf la sentence qui adjuge cette pauvre dame au sanglier des Ardennes. Par la Sainte Vierge, s'il étoit un peu plus galant, Tristan l'Ermite, le grand prevôt, lui conviendroit mieux.

— Et tout à l'heure tu proposois maître Olivier le barbier. Mais l'ami Olivier et le compère Tristan, quoique excellents pour le conseil et l'exécution, ne sont pas de l'étoffe dont on fait des comtes. Ne sais-tu pas que les bourgeois de Flandre estiment la naissance dans les autres, précisément parce qu'ils n'ont pas eux-mêmes cet avantage. Des plébéiens insurgés désirent toujours un chef pris dans l'aristocratie. Voyez en Angleterre : Ked, ou Cade [1], comment l'appelez-vous ? cherchoit à rallier toute la canaille autour de lui en se prétendant issu du sang des Mortimers. Le sang des princes de Nassau coule dans les veines de Guillaume de la Marck. Maintenant songeons aux affaires. Il faut que je détermine les comtesses de Croye à partir secrètement et promptement avec une escorte sûre. Cela sera facile. Il n'est besoin que de leur donner à entendre qu'elles n'ont pas d'autre alternative à choisir, si elles ne veulent pas être livrées au Bourguignon. Il faut que tu trouves le moyen d'informer Guillaume de la Marck de leurs mouvements, et ce sera à lui à choisir le temps et le lieu convenables pour se faire épouser. J'ai fait choix de quelqu'un pour les accompagner.

[1] Jacques Cade, chef d'une insurrection populaire.
(*Note du Traducteur.*)

— Puis-je demander à Votre Majesté à qui elle a dessein de confier une mission si importante?

— A un étranger, bien certainement; à un homme qui n'a en France ni parentage, ni intérêts qui puissent intervenir dans l'exécution de mes ordres, et qui connoît trop peu le pays et les diverses factions, pour soupçonner de mes intentions plus que je n'ai dessein de lui en apprendre. En un mot, j'ai dessein de charger de cette mission le jeune Écossais qui vient de t'avertir de te rendre ici.

Olivier garda le silence quelques instants d'un air qui sembloit annoncer quelque doute de la prudence d'un tel choix.

— Votre Majesté, dit-il enfin, n'est pas dans l'usage d'accorder si promptement sa confiance à un étranger.

— J'ai mes raisons, répondit le roi. Tu connois ma dévotion pour le bienheureux saint Julien, — et il fit le signe de la croix en prononçant ces paroles. — Je lui avois dit mes oraisons l'avant-dernière nuit, et je l'avois humblement supplié d'augmenter ma maison de quelques-uns de ces braves étrangers qui courent le monde, et nécessaires pour établir dans tout notre royaume une soumission sans bornes à nos volontés; faisant vœu, en retour, de les accueillir, de les protéger et de les récompenser en son nom.

— Et saint Julien, dit Olivier, a-t-il envoyé à Votre Majesté ces deux longues jambes d'Écosse, en réponse à vos prières?

Quoique le barbier connût la foiblesse du roi; qu'il sût que son maître avoit autant de superstition qu'il avoit lui-même peu de religion; que rien n'étoit plus facile que de l'offenser sur un pareil sujet; et qu'en conséquence il eût eu grand soin de faire cette question du ton le plus simple et le moins ironique, Louis n'en sentit pas moins le sarcasme, et il lança sur Olivier un regard de courroux.

— Maraud! s'écria-t-il; on a raison de t'appeler Olivier-le-Diable, toi qui oses te jouer ainsi de ton maître et des bienheureux saints. Je te dis que, si tu m'étois moins nécessaire, je te ferois pendre au vieux chêne en face du château, pour servir d'exemple à ceux qui se raillent des choses saintes. Apprends, misérable infidèle, que je n'eus pas plus tôt les yeux fermés, que le bienheureux saint Julien m'apparut, tenant par la main un jeune homme qu'il me présenta, en me disant que son destin étoit d'échapper au fer, à l'eau et à la corde; qu'il porteroit bonheur au parti qu'il embrasseroit, et qu'il réussiroit dans ce qu'il entreprendroit. Je sortis le lendemain matin, et je rencontrai ce jeune Écossais. Dans son pays, il avoit échappé au fer au milieu du

massacre de toute sa famille; et ici, dans l'espace d'un seul jour, un double miracle l'a sauvé de l'eau et de la corde. Déjà, dans une occasion particulière, comme je te l'ai donné à entendre, il m'a rendu un service important. Je le reçois donc comme m'étant envoyé par saint Julien, pour me servir dans les entreprises les plus difficiles, les plus périlleuses; et même les plus désespérées.

En finissant de parler, le roi ôta son chapeau, et ayant choisi parmi les petites figures de plomb qui en garnissoient le tour, celle qui représentoit saint Julien, il plaça son chapeau sur une table, en tournant de son côté l'image du saint, et s'agenouillant devant elle, comme il le faisoit souvent quand il étoit agité par la crainte ou l'espérance, ou peut-être tourmenté par les remords, il murmura à demi-voix, avec un air de profonde dévotion : *Sancte Juliane, adsis precibus nostris. Ora, ora pro nobis.*

C'étoit un de ces accès de piété superstitieuse, dont Louis étoit pris dans des circonstances si extraordinaires qu'elles auroient pu faire prendre un des monarques les plus remplis de sagacité qui aient jamais régné, pour un homme privé de raison, ou du moins dont l'esprit étoit ébranlé par la conscience de quelque grand crime.

Tandis qu'il étoit ainsi occupé, son favori le

regardoit avec une expression de sarcasme et de mépris qu'il cherchoit à peine à cacher. Une des particularités de cet homme étoit que, dans toutes ses relations avec son maître, il se dépouilloit de cette affectation mielleuse d'humilité qui distinguoit sa conduite envers les autres; et, s'il conservoit encore alors quelque ressemblance avec le chat, c'étoit lorsque cet animal est sur ses gardes, vigilant, animé, prêt à bondir au premier besoin. La cause de ce changement venoit sans doute de ce qu'Olivier savoit parfaitement que Louis étoit trop profondément hypocrite lui-même pour ne pas voir à travers l'hypocrisie des autres.

— Les traits de ce jeune homme, s'il m'est permis de parler, dit Olivier, sont donc semblables à ceux de l'inconnu que vous avez vu en songe?

— Très-ressemblants, on ne peut davantage, répondit le roi, qui, comme la plupart des gens superstitieux, souffroit souvent que son imagination lui en imposât. D'ailleurs, j'ai fait tirer son horoscope par Galéotti Martivalle, et j'ai appris positivement, autant par son art que par mes propres observations, que, sous bien des rapports, la destinée de ce jeune homme, sans amis, est soumise aux mêmes constellations que la mienne.

Digitized by Google

Quoi qu'Olivier pût penser des motifs que le roi assignoit si hardiment à la préférence qu'il accordoit à un jeune homme sans expérience, il n'osa pas faire d'autres objections, sachant bien que Louis, qui, pendant son exil, avoit étudié avec grand soin la prétendue science de l'astrologie, ne seroit pas d'humeur à écouter aucune raillerie qui tendroit à rabaisser ses connoissances. Il se borna donc à répondre qu'il espéroit que le jeune homme rempliroit fidèlement une tâche si délicate.

— Nous prendrons dès mesures pour qu'il ne puisse le faire autrement, dit Louis. Tout ce qu'il saura, c'est qu'il est chargé d'escorter les deux comtesses jusqu'à la résidence de l'évêque de Liége. Il ne sera pas plus instruit qu'elles ne le seront elles-mêmes de l'intervention probable de Guillaume de la Marck. Personne ne connoîtra ce secret que le guide; et il faut donc que Tristan ou toi, vous nous en trouviez un convenable à nos projets.

— Mais en ce cas, répliqua Olivier, et à en juger d'après son air et son pays, il est probable que ce jeune homme sautera sur ses armes dès qu'il verra le Sanglier des Ardennes attaquer ces dames, et il est possible qu'il ne se tire pas d'affaire aussi heureusement qu'il s'en est retiré ce matin.

— S'il périt, dit Louis avec sang-froid, le bien-

heureux saint Julien m'en enverra un autre en sa place. Que le messager soit tué quand il a rempli sa mission, ou que le flacon soit brisé quand le vin est bu, c'est la même chose. Mais il faut accélérer le départ de ces dames, et persuader ensuite au comte de Crèvecœur qu'il a eu lieu sans notre connivence, attendu que nous désirions les remettre en la garde de notre beau cousin; ce que leur fuite soudaine nous a empêché de faire.

— Le comte peut-être est trop clairvoyant, et son maître trop prévenu contre Votre Majesté, pour qu'ils puissent le croire.

— Sainte Mère de Dieu! Quelle incrédulité ce seroit pour des chrétiens! Mais il faudra qu'ils nous croient, Olivier. Nous mettrons dans toute notre conduite envers notre beau cousin de Bourgogne une confiance si entière et si illimitée, que, pour ne pas croire à notre sincérité à son égard, sous tous les rapports, il faudroit qu'il fût pire qu'un infidèle. Je te dis que je suis tellement convaincu que je puis donner à Charles de Bourgogne telle opinion de moi que je le voudrois, que, s'il le falloit pour dissiper tous ses doutes, j'irois, sans armes, monté sur un palefroi, le visiter sous sa tente, sans autre garde que toi seul, l'ami Olivier.

— Et moi, Sire, quoique je ne me pique pas

de manier l'acier sous aucune autre forme que celle d'un rasoir, je chargerois un bataillon de Suisses armés de piques, plutôt que d'accompagner Votre Majesté dans une semblable visite d'amitié rendue à Charles de Bourgogne, quand il a tant de motifs pour être bien assuré que le cœur de Votre Majesté nourrit de l'inimitié contre lui.

— Tu es un fou, Olivier, avec toutes tes prétentions à la sagesse; et tu ne sais pas qu'une politique profonde doit quelquefois prendre le masque d'une extrême simplicité, de même que le courage se cache parfois sous l'apparence d'une timidité modeste. Si les circonstances l'exigeoient, je ferois bien certainement ce que je viens de te dire; les saints bénissant nos projets, et les constellations célestes amenant dans leurs cours une conjonction favorable à cette entreprise.

Ce fut en ces termes que Louis XI donna la première idée de la résolution extraordinaire qu'il exécuta par la suite, dans l'espoir de duper son rival, et qui faillit le perdre lui-même.

En quittant son conseiller, il se rendit dans l'appartement des comtesses de Croye. Il n'eut pas besoin de faire de grands efforts pour les persuader de quitter la cour de France dès qu'il leur eut fait entendre qu'il seroit possible qu'elles n'y trouvassent pas une protection assurée contre

le duc de Bourgogne; sa simple permission auroit suffi; mais il ne lui fut pas si facile de les déterminer à prendre Liége pour le lieu de leur retraite. Elles lui demandèrent et le supplièrent de les envoyer en Bretagne ou à Calais, où, sous la protection du duc de Bretagne ou du roi d'Angleterre, elles pourroient rester en sûreté jusqu'à ce que le duc de Bourgogne se montrât moins rigoureux à leur égard. Mais aucun de ces lieux de sûreté ne convenoit aux plans de Louis, et il réussit enfin à leur faire adopter celui qui favorisoit l'exécution de ses projets.

On ne pouvoit mettre en doute le pouvoir qu'avoit l'évêque de Liége de les défendre, puisque sa dignité ecclésiastique lui donnoit les moyens de les protéger contre tous les princes chrétiens, et que, d'une autre part, ses forces, comme prince séculier, si elles n'étoient pas considérables, suffisoient au moins pour défendre sa personne et ceux qu'il prenoit sous sa protection contre toute violence soudaine. La difficulté étoit de parvenir sans risques jusqu'à la petite cour de l'évêque; mais Louis promit d'y pourvoir en faisant répandre le bruit que les dames de Croye s'étoient échappées de Tours pendant la nuit, de crainte d'être livrées entre les mains de l'envoyé bourguignon, et qu'elles avoient pris la fuite vers la Bretagne. Il leur promit aussi

de leur donner une petite escorte sur la fidélité de laquelle elles pourroient compter, et des lettres pour enjoindre aux commandants des villes et forteresses par où elles devoient passer, de leur donner, par tous les moyens possibles, assistance et protection pendant leur voyage.

Les dames de Croye, quoique intérieurement mécontentes de la manière discourtoise et peu généreuse dont Louis les privoit de l'asile qu'il leur avoit promis à sa cour, furent si loin de faire la moindre objection à ce départ précipité, qu'elles allèrent au-devant de ses désirs en le priant de les autoriser à partir cette nuit même. La comtesse Hameline étoit déjà lasse d'une cour où il n'y avoit ni fêtes pour y briller, ni courtisans pour l'admirer; et la comtesse Isabelle pensoit qu'elle en avoit vu assez pour conclure que, si la tentation devenoit un peu plus forte, Louis XI, peu content de les renvoyer de sa cour, ne se feroit pas un scrupule de la livrer à son suzerain irrité, le duc de Bourgogne. Leur résolution satisfit d'autant plus le roi, qu'il désiroit maintenir la paix avec le duc Charles, et qu'il craignoit que la présence d'Isabelle ne devînt un obstacle à l'exécution de son plan favori de donner la main de sa fille Jeanne à son cousin d'Orléans.

CHAPITRE XIII.

L'ASTROLOGUE.

« Vous me parlez de rois ! quelle comparaison !
« Je suis au-dessus d'eux, puisque je suis un SAGE.
« Sur tous les éléments je règne sans partage,
« Ou du moins on le croit, et cela me suffit
« Pour m'assurer partout et puissance et profit. »

Albumazar.

UN courant rapide sembloit amener sans cesse de nouvelles occupations et de nouvelles aventures à notre jeune Écossais, car il ne tarda pas à être mandé dans l'appartement de son capitaine lord Crawford, où, à son grand étonnement, il trouva encore le roi. Les premières paroles du monarque, au sujet de la preuve de confiance dont il alloit l'honorer, lui firent craindre qu'il ne fût encore question d'une embuscade semblable à celle où il avoit été placé contre le comte de Crèvecœur, ou peut-être de quelque expédition encore moins de son goût. Il fut non-seulement bien soulagé, mais ravi, en apprenant que le roi le choisissoit pour mettre sous ses ordres trois hommes et un guide avec lesquels il devoit escorter les dames de Croye jusqu'à la cour de

leur parent, l'évêque de Liége, de la manière la plus sûre, la plus commode et en même temps la plus secrète possible. Louis lui remit des informations par écrit sur les endroits où il devoit faire halte, et qui étoient en général des villages et des couvents situés à quelque distance des villes; son itinéraire indiquoit aussi les précautions qu'il devoit prendre, surtout en approchant des frontières de la Bourgogne. Enfin il reçut des instructions sur ce qu'il devoit faire pour jouer le rôle de maître d'hôtel de deux dames anglaises de distinction. Il lui étoit recommandé de donner à croire que ces nobles insulaires venoient de faire un pèlerinage à Saint-Martin de Tours, et alloient en faire un autre dans la sainte ville de Cologne, pour y honorer les reliques des trois mages, ces sages monarques venus de l'Orient pour adorer Jésus-Christ dans la crèche.

Sans trop pouvoir se rendre compte des motifs de son émotion, Quentin sentit son cœur bondir de joie à la seule pensée qu'il alloit s'approcher de si près de la beauté de la tourelle, et à un titre qui lui donnoit droit d'en obtenir de la confiance, puisque c'étoit à sa conduite et à son courage qu'alloit être remis en grande partie le soin de la protéger. Il ne doutoit nullement qu'il ne réussît à la conduire heureusement au terme de son voyage: la jeunesse pense rarement aux

dangers; et Durward surtout, ayant respiré dès son enfance l'air de la liberté, intrépide et plein de confiance en lui-même, n'y pensoit que pour les défier.

Il lui tardoit d'être débarrassé de la contrainte que lui imposoit la présence du roi, afin de se livrer librement à la joie secrète que lui inspiroient de telles nouvelles, qui excitoient en lui des transports qu'il étoit forcé de réprimer en pareille compagnie; mais Louis n'avoit pas encore fini avec lui. Ce monarque soupçonneux avoit à consulter un conseiller d'une trempe toute différente de celle d'Olivier-le-Diable, et qu'on regardoit comme tirant sa science des astres et des intelligences supérieures; de même qu'on jugeoit en général que les conseils d'Olivier, à en juger par les fruits, lui étoient inspirés par le diable même.

Louis ordonna donc à l'impatient Quentin de le suivre, et il le conduisit dans une tour séparée du château du Plessis, où étoit installé avec assez d'aisance et de splendeur le célèbre astrologue, poëte et philosophe Galéotti Marti, ou Martius, ou Martivalle, né à Narni, en Italie, auteur du fameux Traité *De vulgo incognitis* [1], et l'objet de l'admiration de son siècle, et des éloges de Paul

[1] *Des Choses inconnues à la plupart des hommes.*

Jove. Il avoit long-temps fleuri à la cour de Mathias Corvin, roi de Hongrie, mais Louis l'avoit, en quelque sorte, leurré pour l'attirer à la sienne, jaloux que le monarque hongrois profitât des conseils et de la société d'un sage qui passoit pour lire si savamment dans les décrets du Ciel.

Martivalle n'étoit pas un de ces pâles ascétiques professeurs des sciences mystiques, dont les traits se flétrissent, et dont les yeux s'usent en veillant la nuit sur leurs creusets, et qui se macèrent le corps à force d'examiner l'ourse polaire. Il se livroit à tous les plaisirs du monde, et avant d'être devenu trop corpulent, il avoit excellé dans la science des armes et dans tous les exercices militaires et gymnastiques; de sorte que Janus Pannonius a laissé une épigramme, en vers latins, sur une lutte qui eut lieu entre Galéotti et un champion renommé dans cet art, lutte dans laquelle l'astrologue fut complétement victorieux.

Les appartements de ce sage belliqueux et courtisan étoient beaucoup plus somptueusement meublés qu'aucun de ceux que Quentin eût encore vus dans le palais du roi. Les boiseries ornées et sculptées de sa bibliothéque et la magnificence des tapisseries montroient le goût élégant du savant Italien. De sa bibliothéque une porte conduisoit dans sa chambre à coucher, une autre à une tourelle qui lui servoit d'observatoire. Une

grande table en chêne, placée au milieu de l'appartement, étoit couverte d'un beau tapis de Turquie, partie des dépouilles prises dans la tente d'un pacha après la grande bataille de Jaiza, où l'astrologue avoit combattu à côté de Mathias Corvin, ce vaillant champion de la chrétienté. Sur cette table on voyoit un grand nombre d'instruments de mathématiques et d'astrologie, tous aussi précieux par la main d'œuvre que par la matière. Son astrolabe d'argent étoit un présent de l'empereur d'Allemagne, et son bâton de Jacob, en ébène, richement monté et incrusté en or, étoit une marque d'estime du pape alors régnant.

D'autres objets de diverses espèces étoient rangés sur cette table, ou suspendus le long des murs ; entre autres, deux armures complètes, l'une en mailles, l'autre en acier, et qui, toutes deux, par leur grandeur, sembloient désigner pour leur maître Galéotti Martivalle, dont la taille étoit presque gigantesque ; une épée espagnole, un sabre écossais, un cimeterre turc, des arcs, des carquois et d'autres armes de guerre ; des instruments de musique de plusieurs sortes ; un crucifix d'argent, un vase sépulcral antique, plusieurs de ces petits pénates de bronze, objets du culte du paganisme, et beaucoup d'autres choses curieuses qu'il seroit difficile de décrire, et dont plusieurs, d'après les opinions superstitieuses de

ce siècle, sembloient devoir servir à l'art magique.

La bibliothéque de cet homme étrange offroit un mélange non moins varié. On y trouvoit d'anciens manuscrits d'auteurs classiques, mêlés avec les ouvrages volumineux des théologiens chrétiens, et ceux des sages laborieux qui cultivoient les sciences chimiques, et qui prétendoient découvrir à leurs élèves les secrets les plus mystérieux de la nature, par le moyen de la philosophie hermétique. Quelques-uns étoient écrits en caractères orientaux; d'autres cachoient leur sens, ou leurs absurdités, sous le voile de caractères hiéroglyphiques ou cabalistiques.

Tout l'appartement et les divers meubles offroient aux yeux un tableau calculé pour faire une impression dont l'effet sur l'imagination étoit encore augmenté par l'air et les manières de l'astrologue. Assis dans un grand fauteuil, il examinoit avec curiosité un specimen de l'art tout nouvellement inventé de l'imprimerie, qui sortoit de la presse de Francfort.

Galéotti Martivalle étoit un homme de grande taille, et qui, malgré son embonpoint, avoit un air de dignité. Il avoit passé l'âge moyen de la vie, et l'habitude de l'exercice qu'il avoit contractée dans sa jeunesse, et à laquelle il n'avoit pas encore totalement renoncé, n'avoit pu réprimer une tendance naturelle à la corpulence, aug-

mentée par une vie sédentaire consacrée à l'étude, et son goût pour les plaisirs de la table. Quoiqu'il eût de gros traits, il avoit l'air noble et majestueux, et un Santon auroit pu être jaloux de la longue barbe noire qui descendoit sur sa poitrine. Il portoit une robe de chambre du plus beau velours de Gênes, à manches larges, garnie d'agrafes en or, bordée d'hermine, et serrée sur sa taille par une ceinture de parchemin vierge, sur lequel étoient représentés, en cramoisi, les douze signes du zodiaque. Il se leva et salua le roi, mais avec l'air d'un homme à qui la présence d'un personnage d'un rang si élevé n'en imposoit pas, et qui ne paroissoit pas devoir compromettre la dignité qu'affectoit alors quiconque se consacroit à l'étude des sciences.

— Vous êtes occupé, mon père, lui dit le roi; et, à ce qu'il me semble, c'est de cette nouvelle manière de multiplier les manuscrits par le moyen d'une machine. Comment des choses si mécaniques, si terrestres, peuvent-elles intéresser les pensées d'un homme devant qui le firmament déroule ses volumes célestes?

— Mon frère, répondit Martivalle, car c'est ainsi que l'habitant de cette cellule doit appeler le roi de France, quand il daigne venir le visiter comme un disciple, croyez qu'en réfléchissant sur les conséquences de cette invention, j'y lis avec

autant de certitude que dans aucune combinaison des corps célestes, l'augure des changements les plus étonnants et les plus prodigieux. Quand je songe avec quel cours lent et limité le fleuve de la science nous a apporté ses eaux jusqu'ici; combien de difficulté éprouvent à s'en procurer ceux qui en sont le plus altérés; combien elles sont négligées par ceux qui ne pensent qu'à leurs aises; combien elles sont exposées à être détournées, à se tarir, par suite des invasions de la barbarie; puis-je envisager, sans être émerveillé, les destins qui attendent les générations futures sur lesquelles les connoissances descendront, comme la première et la seconde pluie, sans interruption et sans diminution; fertilisant certaines contrées, en inondant quelques autres; changeant toutes les formes de la vie sociale; établissant et renversant des religions; érigeant et détruisant des royaumes....

— Un instant, Galéotti! s'écria Louis; tous ces changements arriveront-ils de notre temps?

— Non, mon frère, répondit Martivalle, cette invention peut se comparer à un jeune arbre qui vient d'être planté, mais qui produira, dans les générations suivantes, un fruit aussi fatal, mais aussi précieux que celui du jardin d'Éden, c'est-à-dire la connoissance du bien et du mal.

— Que l'avenir songe à ce qui le concerne, dit

Louis après une pause d'un instant ; nous vivons dans le siècle présent, et c'est à ce siècle que nous réserverons nos soins. Chaque jour a bien assez du mal qu'il apporte. Dites-moi, avez-vous terminé l'horoscope que je vous ai chargé de tirer, et dont vous m'avez déjà dit quelque chose? j'ai amené ici la partie intéressée, afin que vous puissiez employer à son égard la chiromancie ou telle autre science qu'il vous plaira. L'affaire est pressante.

Le sage se leva ; et, s'approchant du jeune soldat, il fixa sur lui ses grands yeux noirs pleins de vivacité, comme s'il eût été occupé intérieurement à analyser tous les traits et linéaments de sa physionomie. Rougissant et confus d'être l'objet d'un examen si sérieux de la part d'un homme dont l'aspect étoit si vénérable et si imposant, Quentin baissa les yeux et ne les releva que pour obéir à l'ordre que lui en donna l'astrologue d'une voix retentissante.

— Ne sois pas effrayé ; lève les yeux, et avance ta main.

Lorsque Martivalle eut examiné la main droite de Durward, suivant toutes les formes des arts mystiques qu'il cultivoit, il tira le roi à l'écart, et le conduisit à quelques pas.

Mon frère royal, lui dit-il, la physionomie de ce jeune homme, et les lignes imprimées sur sa

Digitized by Google

main, confirment, d'une manière merveilleuse, le rapport que je vous ai fait d'après son horoscope vos progrès dans notre art sublime vous ont permis d'en porter vous-même un jugement semblable. Tout annonce que ce jeune homme sera brave et heureux.

— Et fidèle? dit le roi; car la fidélité n'est pas toujours compagne inséparable de la bravoure et du bonheur.

— Et fidèle, répondit l'astrologue; car il a dans l'œil et dans le regard une fermeté mâle, et sa *linea vitæ* est droite et profondément tracée, ce qui prouve qu'il sera fidèlement et loyalement attaché à ceux qui lui feront du bien ou qui lui accorderont leur confiance; et cependant...

— Et cependant? répéta le roi. Eh bien! père Galeotti, pourquoi ne continuez-vous pas?

— Les oreilles des rois ressemblent au palais de ces malades délicats, qui ne peuvent supporter l'amertume des médicaments nécessaires à leur guérison.

— Mes oreilles et mon palais ne connoissent pas une telle délicatesse. Je puis entendre tout bon conseil, et avaler tout médicament salutaire : je ne m'inquiète ni de la rudesse de l'un, ni de l'amertume de l'autre. Je n'ai pas été un enfant gâté à force d'indulgence : ma jeunesse s'est passée dans l'exil et dans les souffrances.

Mes oreilles sont accoutumées à entendre les conseils, quelque durs qu'ils puissent être, et elles ne s'en offensent point.

— Je vous dirai donc clairement, Sire, que s'il se trouve, dans la mission que vous projetez, quelque chose... quelque chose qui... qui, en un mot, puisse effaroucher une conscience timorée, vous ne devez pas la confier à ce jeune homme, du moins jusqu'à ce que quelques années passées à votre service l'aient rendu aussi peu scrupuleux que les autres.

— Est-ce là tout ce que vous hésitiez à dire, mon bon Galéotti? Et aviez-vous quelque crainte de m'offenser en parlant ainsi? Je sais que vous sentez parfaitement qu'on ne peut toujours être dirigé dans le chemin de la politique royale comme on doit l'être invariablement dans celui de la vie privée, par les maximes abstraites de la religion et de la morale. Pourquoi, nous autres princes de la terre, fondons-nous des églises et des monastères, entreprenons-nous des pèlerinages, nous imposons-nous des pénitences, et faisons - nous des actes de dévotion dont les autres peuvent se dispenser, si ce n'est parce que le bien public et l'intérêt de nos royaumes nous forcent à des mesures qui peuvent charger notre conscience comme chrétiens? Mais le Ciel est miséricordieux ; l'Église a un fonds inépui-

sable de mérites, et l'intercession de Notre-Dame d'Embrun et des bienheureux saints est continuelle et toute-puissante.

A ces mots, il ôta son chapeau, le mit sur la table; et, s'agenouillant devant les images de plomb qui l'entouroient, il dit : *Sancte Huberte, sancte Juliane, sancte Martine, sancta Rosalia, sancti quotquot adestis, orate pro me peccatore!* Il se frappa la poitrine, se releva, remit son chapeau; et se tournant vers l'astrologue : — Soyez assuré, mon bon père, lui dit-il, que s'il se trouve dans la mission que nous avons en vue quelque chose de la nature de ce que vous venez de nous donner à entendre, l'exécution n'en sera pas confiée à ce jeune homme, et qu'il ne sera pas même instruit de cette partie de nos projets.

— Vous agirez sagement en cela, mon frère royal. On peut aussi appréhender quelque chose de l'impétuosité de ce jeune homme; défaut inhérent à tous ceux dont le tempérament est sanguin. Mais, d'après toutes les règles de l'art, cette chance ne peut entrer en balance contre les autres qualités découvertes par son horoscope et autrement.

— Minuit sera-t-il une heure favorable pour commencer un voyage dangereux? Tenez, voici vos éphémérides. Vous voyez la position de la

lune à l'égard de Saturne, et l'ascendant de Jupiter. Il me semble, avec toute soumission à vos connoissances supérieures, que c'est un augure de succès pour celui qui fait partir une expédition à cette heure.

— Oui, répondit l'astrologue après un moment de réflexion; cette conjonction promet le succès *à celui qui fait partir* l'expédition; mais je pense que, Saturne étant en combustion, elle menace de dangers et d'infortunes *ceux qui partent*; d'où je conclus que le voyage peut être dangereux et même fatal pour ceux qui l'entreprendront à une telle heure. Cette conjonction défavorable présage des actes de violence et une captivité.

— Violence et captivité à l'égard de ceux qui partent, dit le roi, mais succès pour celui qui fait partir. N'est-ce pas là ce que vous nous dites, mon docte père?

— Précisément, répondit Martivalle.

Louis ne répliqua rien à cette prédiction, que l'astrologue avoit probablement hasardée parce qu'il voyoit que l'objet sur lequel il étoit consulté couvroit quelque projet dangereux. Il ne laissa même pas entrevoir jusqu'à quel point elle s'accordoit avec ses vues, qui, comme le lecteur le sait, étoit de livrer la comtesse Isabelle de Croye entre les mains de Guillaume de la Marck, chef

Digitized by Google

distingué par son caractère turbulent, et par sa bravoure féroce.

Le roi tira alors un papier de sa poche; et avant de le remettre à Martivalle, il lui dit d'un ton qui ressembloit à une apologie : — Savant Galeotti, ne soyez pas surpris que, possédant en vous un oracle, un trésor, une science supérieure à celles que possède aucun être vivant de nos jours, sans même en excepter le grand Nostradamus, je désire fréquemment profiter de vos connoissances dans ces doutes et ces difficultés par lesquelles est assiégé tout prince forcé de combattre, dans ses domaines, des rebelles audacieux, et au dehors des ennemis puissants et invétérés.

— Sire, répondit le philosophe, lorsque vous m'avez invité à quitter la cour de Bude pour celle du Plessis, je l'ai fait avec la résolution de mettre à la disposition de mon protecteur royal tout ce que mon art peut faire pour lui être utile.

— C'en est assez, mon bon Martivalle, dit le roi : maintenant faites donc attention à cette question. Alors il déplia le papier qu'il tenoit à la main, et lut ce qui suit : — Un homme engagé dans une contestation importante, qui paroît devoir être décidée, soit par les lois, soit par la force des armes, désire chercher à arranger cette

affaire par le moyen d'une entrevue personnelle avec son antagoniste. Il demande quel jour sera propice pour l'exécution de ce projet; quel pourra être le succès de cette négociation, et si son adversaire répondra à cette preuve de confiance par la reconnoissance et la franchise, ou abusera des avantages dont une telle entrevue peut lui donner l'occasion de profiter?

— C'est une question importante, répondit Martivalle quand le roi eut fini sa lecture. Elle exige que je trace un planétaire, et que j'y consacre de sérieuses et profondes réflexions.

— Faites-le, mon bon père, mon maître ès-sciences, reprit le roi, et vous verrez ce que c'est que d'obliger un roi de France. Nous avons résolu, si les constellations le permettent, et nos foibles connoissances nous portent à penser qu'elles approuvent notre projet, à hasarder quelque chose en notre propre personne, pour arrêter ces guerres antichrétiennes.

— Puissent les saints favoriser les pieuses intentions de Votre Majesté, répondit l'astrologue, et veiller sur votre personne sacrée.

— Je vous remercie, docte père, dit Louis : en attendant, voici quelque chose pour augmenter votre précieuse bibliothéque.

En même temps, il glissa sous un des volumes une petite bourse d'or; car, économe jusque

dans ses superstitions, il croyoit avoir suffisamment acheté les services de l'astrologue par la pension qu'il lui avoit accordée, et pensoit avoir le droit d'employer ses talents à un prix très-modéré, même dans les occasions les plus importantes.

Louis, pour nous servir du langage du barreau, ayant ainsi payé les honoraires de son avocat consultant, se tourna vers Durward : — Suis-moi, lui dit-il, mon brave Écossais, suis-moi comme un homme choisi par le destin et par un monarque pour accomplir une aventure importante. Aie soin que tout soit prêt pour que tu puisses mettre le pied sur l'étrier à l'instant même où la cloche de Saint-Martin sonnera minuit. Une minute plus tôt ou une minute plus tard, tu perdrois l'aspect favorable des constellations qui sourient à ton expédition.

A ces mots, le roi sortit, suivi de son jeune garde, et ils ne furent pas plus tôt partis, que l'astrologue se livra à des sentiments tous différents de ceux qui avoient paru l'animer en présence du monarque.

— Le misérable avare! s'écria-t-il en pressant la bourse dans sa main ; car, ne mettant pas de bornes à ses dépenses, il avoit toujours besoin d'argent. Le vil et sordide imbécile! La femme du maître d'un bâtiment m'en donneroit davan-

tage pour savoir si son mari fera une heureuse traversée. Lui! acquérir quelque teinture des belles-lettres! oui, quand le renard glapissant et le loup hurlant deviendront musiciens. Lui! lire dans le glorieux blason du firmament! oui, quand la taupe aveugle aura les yeux du lynx. *Post tot promissa!* Après m'avoir prodigué tant de promesses pour me tirer de la cour du magnifique Mathias, où le Hun et le Turc, le chrétien et l'infidèle, le czar de Moscovie et le kan des Tartares se disputoient à qui me combleroit de plus de présens! Pense-t-il que je sois homme à rester dans ce vieux château, comme un bouvreuil en cage, prêt à chanter dès qu'il lui plaît de siffler? Non sur ma foi! *Aut inveniam viam, aut faciam.* Je découvrirai ou j'imaginerai un expédient. Le cardinal de La Balue est politique et libéral; il verra la question que le roi vient de me soumettre, et ce sera la faute de son éminence, si les astres ne parlent pas comme il souhaite.

Il reprit la bourse qu'il méprisoit, et la pesa de nouveau dans sa main. Il est possible, dit-il, qu'il se trouve au fond de cette misérable bourse quelque perle ou quelque joyau de prix; j'ai entendu dire qu'il peut être généreux jusqu'à la prodigalité quand son caprice le veut ou que son intérêt l'exige.

Il vida la bourse sur la table, et n'y trouva ni

plus ni moins que dix pièces d'or, ce qui lui occasiona un nouvel accès d'indignation.

— Pense-t-il, s'écria-t-il, que, pour ce misérable salaire, je le ferai jouir des fruits de cette science céleste que j'ai étudiée avec l'abbé arménien d'Istrahoff, qui n'avoit pas vu le soleil depuis quarante ans; avec le Grec Dubravius, qu'on dit avoir ressuscité des morts, et avoir même visité le scheik Éba-Ali dans sa grotte des déserts de la Thébaïde? Non, de par le Ciel! celui qui méprise la science périra par son ignorance. Dix pièces d'or! je rougirois presque d'offrir cette somme à Toinette pour s'acheter des rubans.

Tout en parlant ainsi, le sage indigné n'en mit pas moins cet or méprisé dans une grande poche qu'il portoit à sa ceinture, et que Toinette et les autres personnes qui l'aidoient dans ses dépenses extravagantes savoient ordinairement vider plus promptement que notre astrologue, avec toute sa science, ne trouvoit le moyen de la remplir.

CHAPITRE XIV.

LE VOYAGE.

« France, je te revois, pays chéri des cieux,
« Qu'ornèrent, à l'envi, les arts et la nature,
« Aux faciles travaux de tes enfants joyeux :
« Ton sein reconnoissant répond avec usure.
« De tes jeunes beautés j'aime les noirs cheveux,
« Et leur tendres souris, qu'elles tiennent des Grâces !
« Hélas ! pour toi le sort eut aussi ses rigueurs ;
« Ce n'est pas de nos jours que datent tes disgrâces,
« Mais tu sais supporter noblement tes malheurs. »

Anonyme.

Évitant d'entrer en conversation avec qui que ce fût, car tel étoit l'ordre qu'il avoit reçu, Durward alla se couvrir sans retard d'une excellente cuirasse, mais sans ornements; prit des brassards et des cuissards, et mit sur sa tête un bon casque d'acier sans visière; il revêtit aussi un beau surtout en peau de chamois bien préparée, brodé sur toutes les coutures, et qui pouvoit convenir à un officier supérieur servant dans une noble maison.

Ces armes et ces vêtements lui furent apportés dans son appartement par Olivier, qui, avec son air tranquille et son sourire insinuant, l'in-

forma que son oncle avoit reçu ordre de monter la garde, pour qu'il ne pût faire aucune question sur la cause de tous ces mouvements mystérieux.

— On fera vos excuses à votre parent, lui dit Olivier en souriant encore ; et, mon cher fils, quand vous serez de retour sain et sauf, après avoir exécuté une mission si agréable, je ne doute pas que vous ne soyez trouvé digne d'une promotion qui vous dispensera de répondre de vos actions à qui que ce soit, et vous placera à la tête de gens qui auront au contraire à vous rendre compte des leurs.

C'étoit ainsi que s'exprimoit Olivier-le-Diable, tout en calculant probablement dans son esprit les chances qui pouvoient faire croire que le pauvre jeune homme, dont il serroit cordialement la main en lui parlant, devoit nécessairement trouver la mort ou la captivité dans la mission dont il étoit chargé.

Quelques minutes avant minuit, Quentin, conformément à ses instructions, se rendit dans la seconde cour, et s'arrêta près de la tour du Dauphin, qui, comme nos lecteurs le savent, avoit été assignée pour la résidence temporaire des comtesses de Croye. Il trouva à ce rendez-vous les hommes et les chevaux de l'escorte, deux mules déjà chargées de bagage, trois palefrois destinés aux deux comtesses et à une fidèle

femme de chambre; enfin pour lui-même, un superbe cheval de guerre, dont la selle garnie en acier brilloit aux pâles rayons de la lune. Pas un mot de reconnoissance ne fut prononcé d'aucun côté. Les hommes étoient immobiles sur leurs selles, comme s'ils eussent été des statues, et Quentin, à la lueur imparfaite de l'astre de la nuit, vit avec plaisir qu'ils étoient bien armés et qu'ils avoient en main de longues lances. Ils n'étoient que trois; mais l'un d'eux dit tout bas à Quentin, avec un accent gascon fortement prononcé, que leur guide devoit les joindre au delà de Tours.

Pendant tout ce temps, des lumières brilloient dans la tour d'une fenêtre à l'autre, comme si les dames s'empressoient de faire leurs préparatifs de départ. Enfin on vit s'ouvrir une petite porte qui conduisoit dans la cour, et trois femmes en sortirent, accompagnées d'un homme enveloppé d'un manteau. Elles montèrent en silence sur les palefrois qui leur avoient été préparés; et l'homme qui les accompagnoit, marchant devant elles, donna le mot de passe et fit les signaux nécessaires aux gardes vigilants devant lesquels elles eurent à passer successivement. Elles arrivèrent enfin à la dernière de ces barrières formidables; là, l'homme qui leur avoit servi de guide jusqu'alors s'arrêta, et dit tout bas quelques

Digitized by Google

mots aux deux comtesses avec un air d'empressement officieux.

— Que le Ciel vous protége! Sire, répondit une voix qui fit tressaillir le cœur de Durward, et qu'il vous pardonne si vous avez des vues plus intéressées que vos paroles ne l'expriment! Me trouver sous la protection du bon évêque de Liége est à présent tout ce que je désire.

L'homme à qui elle parloit ainsi murmura une réponse qu'on ne put entendre, et rentra dans le château, tandis que Quentin, à la clarté de la lune, reconnoissoit en lui le roi lui-même, que le désir qu'il avoit d'être bien sûr du départ des deux dames avoit sans doute déterminé à l'honorer de sa présence, de crainte qu'il n'y eût quelque hésitation de leur part, ou que les gardes du château ne fissent quelques dificultés imprévues.

Tant que la cavalcade fut dans les environs du château, il fallut qu'elle marchât avec beaucoup de précaution pour éviter les trappes, les piéges et embûches placées de distance en distance. Mais le gascon sembloit avoir un fil pour se guider dans ce labyrinthe fatal aux étrangers. Après un quart d'heure de marche, ils se trouvèrent au delà des limites de Plessis-le-Parc, et non loin de la ville de Tours.

La lune, qui venoit de se dégager entièrement

des nuages qu'elle n'avoit fait jusqu'alors que percer de temps en temps, jetoit un océan de lumière sur un paysage des plus magnifiques. La superbe Loire rouloit ses eaux majestueuses à travers la plus riche plaine de la France, entre des rives ornées de tours et de terrasses, de vignobles et de plantations de mûriers. L'ancienne capitale de la Touraine élevoit dans les airs les tours qui défendoit ses portes et ses remparts blanchis par les rayons de la lune, tandis que dans l'enceinte qu'ils formoient on apercevoit le faîte de cet immense édifice que la dévotion du saint évêque Perpétue avoit fait construire dès le cinquième siècle, et auquel le zèle de Charlemagne et de ses successeurs avoit ajouté des ornements d'architecture, en assez grand nombre pour en faire l'église la plus belle de toute la France. Les tours de l'église de Saint-Gratien étoient également visibles, ainsi que le château sombre et formidable qui autrefois, disoit-on, avoit été la résidence de l'empereur Valentinien.

Quoique les circonstances dans lesquelles se trouvoit Quentin Durward fussent de nature à occuper toutes ses pensées, il ne put contempler qu'avec enchantement une scène que la nature et l'art sembloient avoir enrichie à l'envi de toutes leurs splendeurs. Son admiration s'accroissoit encore de la comparaison de ces montagnes dont

les sites les plus imposants ont toujours un aspect d'aridité. Il fut tiré de sa contemplation par la voix de la comtesse Hameline, montée au moins à un octave plus haut que les sons flûtés qu'elle avoit fait entendre en disant adieu au roi. Elle demandoit à parler au chef de la petite escorte. Quentin, pressant son cheval, se présenta respectueusement aux deux dames en cette qualité, après quoi la comtesse Hameline lui fit subir l'interrogatoire suivant :

— Quel est votre nom? quelle est votre qualité ?

Durward la satisfit sur ces deux points.

— Connoissez-vous parfaitement la route ?

Il ne pouvoit, répondit-il, assurer qu'il la connût très-bien, mais il avoit reçu des instructions détaillées, et, à la première halte, il devoit trouver un guide en état, sous tous les rapports, de diriger leur marche ultérieure. En attendant, un cavalier qui venoit de les joindre, et qui complétoit l'escorte, leur en serviroit.

— Et pourquoi vous a-t-on choisi pour un pareil service? on m'a dit que vous êtes le même jeune homme qui étiez hier de garde dans la galerie où nous avons trouvé la princesse de France. Vous paroissez bien jeune, bien peu expérimenté pour être chargé d'une telle mission. D'ailleurs vous n'êtes pas Français, car vous parlez notre langue avec un accent étranger.

— Mon devoir est d'exécuter les ordres du roi, Madame, et non d'en discuter les motifs.

— Êtes-vous de naissance noble ?

— Je puis l'affirmer en sûreté de conscience, Madame.

— Et n'est-ce pas vous, lui demanda la comtesse Isabelle avec un air de timidité, que j'ai vu avec le roi à l'auberge des Fleurs-de-Lis ?

Baissant la voix, peut-être parce qu'il éprouvoit le même sentiment de timidité, Quentin répondit affirmativement.

— En ce cas, belle tante, dit-elle à la comtesse Hameline, je crois que nous n'avons rien à craindre, étant sous la sauvegarde de Monsieur; il n'a pas l'air d'un homme à qui l'on auroit pu confier prudemment l'exécution d'un plan de trahison et de cruauté contre deux femmes sans défense.

— Sur mon honneur, Madame, s'écria Durward, sur la gloire de ma maison, et sur les restes de mes ancêtres, je ne voudrois pas, pour la France et l'Écosse réunies ensemble, être coupable de trahison et de cruauté envers vous.

— Vous parlez bien, jeune homme ! dit la comtesse Hameline ; mais nous sommes accoutumées aux beaux discours du roi Louis et de ses agents. C'est ainsi qu'il nous a déterminées à chercher un refuge en France, quand nous

aurions pu, avec moins de danger qu'aujourd'hui, en trouver un chez l'évêque de Liége ; nous mettre sous la protection de Wenceslas d'Allemagne ou sous celle d'Édouard d'Angleterre. Et à quoi ont abouti les promesses du roi? A nous cacher indignement, honteusement, comme des marchandises prohibées, sous des noms plébéiens, dans une misérable hôtellerie, tandis que tu sais, Marton, ajouta-t-elle en se tournant vers la femme de chambre, que nous n'avons jamais fait notre toilette que sous un dais, et sur une estrade à trois marches ; et là nous étions obligées de nous habiller sur le plancher d'une chambre, comme si nous eussions été deux laitières.

Marton convint que sa maîtresse disoit une triste vérité.

— Je voudrois que nous n'eussions pas eu d'autres sujets de plaintes, dit Isabelle ; je me serois bien volontiers passée de tout appareil de grandeur.

— Mais non pas de société, ma nièce, cela est impossible.

— Je me serois passée de tout, ma chère tante, répondit-elle d'une voix qui alla jusqu'au cœur de son jeune conducteur ; oui, de tout, pourvu que j'eusse trouvé une retraite sûre et honorable. Je ne désire pas, Dieu sait que je n'ai jamais dé-

siré occasioner une guerre entre la France et la Bourgogne, ma patrie. Je serois bien fâchée que ma cause coûtât la vie d'un seul homme. Je ne demandois que la permission de me retirer au couvent de Marmoutiers, ou dans quelque saint monastère.

— Vous parlez en véritable folle, belle nièce, et non en fille de mon noble frère. Il est heureux qu'il existe encore quelqu'un qui conserve quelque chose de la fierté de la noble maison de Croye. Comment distingueroit-on une femme bien née d'une laitière brûlée par le soleil, si ce n'est parce qu'on rompt des lances pour l'une, et qu'on casse des branches de coudriers pour l'autre? Je vous dis que, lorsque j'étois dans la fleur de la jeunesse, à peine plus âgée que vous ne l'êtes aujourd'hui, on soutint en mon honneur la fameuse passe d'armes d'Haflinghem. Les tenants étoient au nombre de quatre, et celui des assaillants alla jusqu'à douze. Elle coûta la vie à deux chevaliers, et il y eut une épine du dos, une épaule, trois jambes et deux bras cassés, sans parler d'un si grand nombre de blessures dans les chairs et de contusions, que les hérauts d'armes ne purent les compter. C'est ainsi que les dames de notre maison ont toujours été honorées. Ah! si vous aviez la moitié autant de cœur que vos nobles ancêtres, vous trouveriez le

moyen, dans quelque cour où l'amour des dames et la renommée des armes sont encore en honneur, de faire donner un tournois dont votre main seroit le prix, comme celle de votre bisaïeule, de bienheureuse mémoire, fut celui de la fameuse joute d'armes de Strasbourg; vous vous assureriez ainsi la meilleure lance de l'Europe, pour soutenir les droits de la maison de Croye contre l'oppression du duc de Bourgogne et la politique de la France.

— Mais, belle tante; ma vieille nourrice m'a dit que, quoique le Rhingrave fût la meilleure lance de la fameuse joute d'armes de Strasbourg; et qu'il eût obtenu ainsi la main de ma respectable bisaïeule, de bienheureuse mémoire, ce mariage ne fut pourtant pas très-heureux, attendu qu'il avoit coutume de la gronder souvent et quelquefois même de la battre.

—Et pourquoi non? s'écria la comtesse Hameline dans son enthousiasme romanesque pour la chevalerie; pourquoi ces bras victorieux, accoutumés à frapper de taille et d'estoc en rase campagne, seroient-ils sans énergie dans leur château? J'aimerois mille fois mieux être battue deux fois par jour par un noble chevalier dont le bras seroit aussi redoutable aux autres qu'à moi-même, que d'avoir pour époux un lâche qui n'oseroit lever la main sur sa femme, ni sur personne.

— Je vous souhaiterois beaucoup de plaisir avec un époux si turbulent, belle tante, et je ne vous l'envierois pas; car, s'il est vrai qu'on puisse supporter l'idée de quelque membre rompu dans un tournois, il n'en est pas de même dans le salon d'une dame.—Mais on peut épouser un chevalier de renom, sans que la conséquence nécessaire soit d'être battue; quoiqu'il soit vrai que notre ancêtre de glorieuse mémoire, le Rhingrave Gottfried, eût le caractère un peu brusque, et aimât un peu trop le vin du Rhin. Un chevalier parfait est un agneau avec les dames, et un lion au milieu des lances. Il y avoit Thibault de Montigny, que la paix soit avec lui! c'étoit l'homme le plus doux qu'on pût voir, et jamais il ne fut assez discourtois pour lever la main contre son épouse, de sorte que, par Notre-Dame, lui qui battoit tous les ennemis en champ clos, il se laissoit battre chez lui par une belle ennemie. Eh bien! ce fut sa faute. Il étoit un des tenants à la passe d'armes d'Haflinghem, et il s'y conduisit si bien, que, si tel eût été le bon plaisir du ciel et celui de votre aïeul, il auroit pu y avoir une dame de Montigny qui auroit répondu plus convenablement à sa douceur.

La comtesse Isabelle, qui avoit quelque raison pour craindre cette fameuse passe d'armes

d'Haflinghem, attendu que c'étoit un sujet sur lequel sa tante étoit toujours fort diffuse, laissa tomber la conversation; et Quentin, avec la politesse d'un jeune homme bien élevé, craignant que sa présence ne les gênât dans leur entretien, piqua en avant, et alla joindre le guide, comme pour lui faire quelques questions relativement à la route.

Cependant les deux dames continuèrent leur route en silence, ou s'entretinrent de choses qui ne méritent pas d'être rapportées. Le jour commença enfin à paroître; et, comme elles avoient été à cheval plusieurs heures, Durward, craignant qu'elles ne fussent fatiguées, devint impatient d'arriver à la première halte.

— Je vous la montrerai dans une demi-heure, lui répondit le guide.

— Et alors vous nous laissez aux soins d'un autre guide? demanda Quentin.

— Comme vous le dites. Mes voyages sont toujours courts et en droite ligne. Quand vous et beaucoup d'autres, monsieur l'archer, vous décrivez une courbe en forme d'arc, moi je suis toujours la corde.

La lune avoit quitté l'horizon depuis longtemps, mais la lumière de l'aurore commençoit à briller du côté de l'orient, et se répercutoit sur le cristal d'un petit lac dont les voyageurs

suivoient les bords depuis quelques instants. Ce lac étoit situé au milieu d'une grande plaine où l'on voyoit des arbres isolés, quelques bouquets d'arbustes et quelques buissons, mais assez découverte pour qu'on pût déjà apercevoir les objets assez distinctement. Quentin jeta alors les yeux sur l'individu près duquel il se trouvoit, et sous l'ombre d'un grand chapeau rabattu à larges bords, qui ressembloit au *sombrero* d'un paysan espagnol, il reconnut les traits facétieux de ce même Petit-André dont les doigts, peu de temps auparavant, de concert avec ceux de son lugubre confrère Trois-Échelles, avoient déployé tant d'activité autour de son cou.

L'exécuteur des hautes-œuvres étant regardé en Écosse avec une horreur presque superstitieuse, Quentin, cédant à un mouvement d'aversion qui n'étoit pas sans quelque mélange de crainte, et que le souvenir de l'aventure dans laquelle il avoit couru de si grands risques ne tendoit pas à diminuer, tourna vers la droite la tête de son cheval, et le pressant en même temps de l'éperon, lui fit faire une demi-volte qui le mit à sept ou huit pieds de son odieux compagnon.

— Ho! ho! ho! s'écria Petit-André, par Notre-Dame de la Grève, notre jeune soldat ne nous a pas oublié. Eh bien! camarade, vous ne m'en

voulez pas, j'espère? Dans ce pays, il faut que chaçun gagne son pain. Personne n'a à rougir d'avoir passé par mes mains, car j'attache un fruit vivant à un arbre aussi proprement que qui que ce puisse être; et, par-dessus le marché, Dieu m'a fait la grâce de faire de moi un gaillard des plus joyeux! Ah! ah! ah! ah! je pourrois vous citer de si bonnes plaisanteries de ma façon, faites entre le bas et le haut de l'échelle, que j'étois obligé de précipiter ma besogne, de peur que mes patients ne mourussent de rire, ce qui auroit été une honte pour mon métier.

En finissant ces mots, il tira de côté la bride de son cheval, pour regagner la distance que l'Écossais avoit mise entre eux, et lui dit en même temps :—Allons, monsieur l'archer, point de bouderie entre nous : car, pour moi, je fais toujours mon devoir sans rancune et avec gaîté, et je n'aime jamais mieux un homme que lorsque je lui mets mon cordon autour du cou, pour en faire un chevalier de l'ordre Saint-Patibularius, comme le chapelain du grand prevôt, le digne père Vaconeldiablo, a coutume d'appeler le saint patron de la prevôterie.

—Retire-toi, misérable, dit Quentin à l'exécuteur des sentences de la loi, en voyant qu'il cherchoit à se rapprocher de lui; retire-toi, ou je serai tenté de t'apprendre l'intervalle qui sépare

un homme d'honneur, du plus vil rebut de la société.

— Là! là! dit Petit-André; comme vous êtes vif! Si vous aviez dit un honnête homme, il pourroit y avoir quelque chose de vrai là-dedans; mais quant aux hommes d'honneur, j'ai tous les jours à travailler avec eux d'aussi près que j'ai été sur le point de le faire avec votre personne. Mais que la paix soit avec vous, et restez tout seul, si bon vous semble. Je vous aurois donné un flacon de vin d'Auvergne pour noyer le souvenir de toute rancune; mais, puisque vous méprisez ma politesse, boudez tant qu'il vous plaira. Je n'ai jamais querelle avec mes pratiques, avec mes petits danseurs, mes compagnons de jeu, mes chers camarades, comme Jacques le boucher appelle ses moutons; en un mot, avec ceux qui, comme votre seigneurie, portent en grosses lettres écrit sur leur front C. O. R. D. E. Non, non; qu'ils me traitent comme ils le voudront, ils ne m'en trouveront pas moins prêt, au moment convenable, à leur rendre service; et vous verrez vous-même, quand vous retomberez entre mes mains, que Petit-André sait ce que c'est que de pardonner une injure.

Après avoir ainsi parlé, et résumé le tout en jetant sur Quentin un regard ironique, il fit entendre cette interjection par laquelle on cherche

Digitized by Google

à exciter un cheval trop lent, prit l'autre côté du chemin, et laissa Durward digérer ses sarcasmes aussi bien que pouvoit le lui permettre son orgueil écossais.

Quentin éprouva une forte tentation de lui briser le bois de sa lance sur les côtes, mais il réprima son courroux en songeant qu'une querelle avec un tel homme ne seroit honorable en aucun temps, ni en aucun lieu, et qu'en cette occasion ce seroit un oubli de ses devoirs, qui pourroit avoir les plus dangereuses conséquences. Il ne répondit donc plus rien aux railleries malavisées de Petit-André, et se contenta de faire des vœux bien sincères pour qu'elles ne fussent point arrivées jusqu'aux oreilles des dames qu'il escortoit, sur l'esprit desquelles elles ne pourroient produire une impression avantageuse en faveur d'un jeune homme exposé à de tels sarcasmes.

Il n'eût pas long-temps le loisir de se livrer à ces réflexions, car elles furent interrompues par des cris perçants que poussèrent les deux dames en même temps.

— Regardez! regardez derrière nous! pour l'amour du Ciel! veillez sur nous et sur vous-même : on nous poursuit!

Quentin se retourna à la hâte, et vit qu'effectivement deux cavaliers armés sembloient les

poursuivre ; et ils couroient assez bon train pour les joindre bientôt. — Ce ne peut être, dit-il, que quelques hommes de la garde du grand prevôt qui font leur ronde dans la forêt. Regarde, dit-il à Petit-André, et vois si tu les reconnois.

Petit-André obéit, et, après avoir fait sa reconnoissance, il lui répondit en se tournant sur sa selle d'un air goguenard : — Ces cavaliers ne sont ni vos camarades ni les miens, ils ne sont ni de la garde du roi ni de la garde prevôtale ; car il me semble qu'ils portent des casques dont la visière est fermée, et des hausse-cols. Au diable soient ces hausse-cols ! c'est la pièce de toute l'armure qui me déplaît davantage ; j'ai quelquefois perdu une heure avant de pouvoir venir à bout de les détacher.

— Nobles dames, dit Durward sans faire attention à ce que disoit Petit-André, marchez en avant, pas assez vite pour faire croire que vous fuyiez, mais assez pour profiter de l'obstacle que je vais tâcher de mettre à la marche de ces deux cavaliers qui nous suivent.

La comtesse Isabelle jeta un coup d'œil sur Quentin, dit quelques mots à l'oreille de sa tante, qui adressa la parole à Quentin en ces termes :

— Nous vous avons donné notre confiance, Monsieur l'archer, et nous préférons courir le risque de tout ce qui pourra nous arriver en

votre compagnie, plutôt que d'aller en avant avec cet homme, dont la physionomie ne nous paroît pas de bon augure.

— Comme il vous plaira, Mesdames, répondit le jeune Écossais; après tout, ils ne sont que deux; et, quoiqu'ils soient chevaliers, à ce que leurs armes paroissent annoncer, ils apprendront, s'ils ont quelque mauvais dessein, comment un Écossais peut remplir son devoir, en présence, et pour la défense de personnes comme vous. Lequel de vous, continua-t-il, en s'adressant aux trois hommes qu'il commandoit, veut être mon compagnon pour rompre une lance avec ces deux cavaliers?

Deux de ses hommes d'armes parurent manquer de résolution; mais le troisième, Bertrand Guyot, jura que, *cape de Diou!* quand ils seroient chevaliers de la table ronde du roi Arthur il se mesureroit avec eux pour l'honneur de la Gascogne.

Pendant qu'il parloit ainsi, les deux chevaliers, car ils ne paroissoient pas être d'un moindre rang, arrivèrent à l'arrière-garde de la petite troupe, composée de Quentin et du brave Gascon, tous deux couverts d'une excellente armure d'acier bien poli, mais sans aucune devise qui pût les faire distinguer.

L'un d'eux, en s'approchant, cria à Quentin:

Digitized by Google

— Retirez-vous, sire écuyer : nous venons vous relever d'un poste au-dessus de votre rang et de votre condition. Vous ferez bien de laisser ces dames sous nos soins, elles s'en trouveront mieux que des vôtres ; car avec vous, elles ne sont guère que captives.

— Pour répondre à votre demande, Monsieur, répliqua Durward, je vous dirai d'abord que je m'acquitte d'un devoir qui m'a été imposé par mon souverain actuel ; et ensuite, que, quelque indigne que j'en puisse être, ces dames désirent rester sous ma protection.

— Comment, drôle, s'écria un des deux champions, oseras-tu, toi, mendiant vagabond, opposer résistance à deux chevaliers ?

— Résistance est le mot propre, répondit Quentin ; car je prétends résister à votre attaque insolente et illégale ; et, s'il existe entre nous quelque différence de rang, ce que je suis encore à apprendre, votre conduite discourtoise la fait disparoître. Tirez donc vos épées, ou, si vous voulez vous servir de la lance, prenez du champ.

Les deux chevaliers firent volte-face, et retournèrent à la distance d'environ deux cents pas. Quentin, jetant un regard sur les deux comtesses, se pencha sur sa selle, comme pour leur demander de le favoriser de leurs vœux ; et, tandis

Digitized by Google

qu'elles agitoient leurs mouchoirs, en signe d'encouragement; les deux autres champions étoient arrivés à la distance nécessaire pour charger.

Recommandant au Gascon de se conduire en brave, Durward mit son coursier au galop, et les quatre cavaliers se rencontrèrent au milieu du terrain qui les séparoit. Le choc fut fatal au pauvre Gascon; car son adversaire ayant dirigé son arme contre son visage, qui n'étoit pas défendu par une visière, sa lance lui entra dans l'œil, pénétra dans le crâne, et le renversa mort sur la place.

D'une autre part, Quentin, qui avoit le même désavantage, et que son ennemi attaqua de la même manière, fit un mouvement si à propos sur sa selle, que la lance de son ennemi passa sur son épaule droite, en lui effleurant légèrement la joue, tandis que la sienne, frappant son antagoniste sur la poitrine, le renversa par terre. Quentin sauta à bas de cheval, pour détacher le casque de son adversaire; mais l'autre chevalier, qui, soit dit en passant, n'avoit pas encore parlé, voyant la mésaventure de son compagnon, descendit du sien encore plus vite; et se plaçant en avant de son ami, privé de tout sentiment : — Jeune téméraire, dit-il à Durward, au nom de Dieu et de saint Martin, remonte à cheval, et va-t'en avec ta

pacotille de femmes. Ventre-saint-gris, elles ont déjà causé assez de mal ce matin.

— Avec votre permission, sire chevalier, répondit Quentin, mécontent de l'air de hauteur avec lequel cet avis lui étoit donné; je verrai d'abord à qui j'ai eu affaire, et je saurai ensuite qui doit répondre de la mort de mon camarade.

— Tu ne vivras assez ni pour le savoir, ni pour le dire, s'écria le chevalier; je te le répète, retire-toi en paix. Si nous avons été assez fous pour interrompre votre voyage, nous en avons été bien payés; car tu as fait plus de mal que n'en pourroient réparer ta vie et celle de tous tes compagnons. Ah! s'écria-t-il, en voyant que Durward avoit tiré son épée, puisque tu le veux, bien volontiers. Pare celui-là.

En même temps, il porta sur la tête du jeune Écossais un coup si bien appliqué, que Quentin, quoique né dans un pays où on ne les donnoit pas de main morte, n'avoit entendu parler d'un coup d'épée semblable que dans les romans. Il descendit avec la force et la rapidité de l'éclair, abattit la garde du sabre que Durward avoit levé pour le parer, fendit son casque au point de toucher ses cheveux, mais ne pénétra pas plus avant. Cependant le jeune soldat, étourdi par la violence du coup, tomba

un genou en terre, et fut un moment à la merci de son adversaire, s'il eût plu à celui-ci de lui en porter un second; mais soit par compassion pour sa jeunesse, soit par admiration de son courage, soit enfin par une générosité qui ne lui permettoit pas d'attaquer un ennemi sans défense, le chevalier ne voulut pas profiter de cet avantage. Cependant Quentin, revenant à lui, se releva lestement, et attaqua son antagoniste avec l'énergie d'un homme déterminé à vaincre ou à périr, et avec le sang-froid nécessaire pour faire usage de tous ses moyens. Résolu d'éviter de s'exposer à des coups aussi terribles que celui qu'il venoit de recevoir, il fit valoir l'avantage d'une agilité supérieure qu'augmentoit encore la légèreté relative de son armure, pour harasser son ennemi en l'attaquant de tous côtés avec des mouvements si soudains et si rapides que celui-ci, chargé d'armes pesantes, trouva difficile de se défendre sans se fatiguer beaucoup.

Ce fut en vain que ce généreux antagoniste cria à Quentin qu'ils n'avoient plus aucune raison pour se battre, et que ce seroit à regret qu'il le blesseroit. N'écoutant que le désir de laver la honte de sa première défaite, Durward continua à l'assaillir avec la vivacité de l'éclair, le menaçant tantôt du tranchant, tantôt de la pointe de

son sabre, et ayant toujours l'œil attentif à tous les mouvemens de son adversaire, qui lui avoit déjà donné une preuve si terrible de la force supérieure de son bras, de sorte qu'il étoit toujours prêt à faire un saut en arrière ou de côté à chaque coup que lui portoit le sabre pesant de son ennemi.

— Il faut que le Diable ait enraciné dans ce jeune fou la présomption et l'opiniâtreté, murmura le chevalier : tu ne seras donc content que lorsque tu auras un bon horion sur la tête! Changeant alors de manière de combattre, il se tint sur la défensive, se contentant de parer les coups que Quentin ne cessoit de lui porter, sans paroître chercher à les rendre, mais épiant l'instant où la fatigue, un faux pas ou un moment de distraction du jeune soldat lui fourniroit l'occasion de mettre fin au combat d'un seul coup. Il est probable que cette politique adroite lui auroit réussi; mais le destin en avoit ordonné autrement.

Ils étoient encore aux prises avec une égale fureur, quand une troupe nombreuse d'hommes à cheval arriva au grand galop, en criant : — Arrêtez! arrêtez! Au nom du roi! Les deux champions reculèrent au même instant, et Quentin vit avec surprise que son capitaine, lord Crawford, étoit à la tête du détachement qui ve-

noit d'interrompre le combat. Il reconnut aussi Tristan l'Ermite avec deux ou trois de ses gens. Toute la troupe pouvoit consister en une vingtaine de cavaliers.

CHAPITRE XV.

LE GUIDE.

« Il me dit qu'en Égypte il avoit pris naissance,
« Il étoit descendu de ces sorciers fameux,
« Éternels ennemis des malheureux Hébreux ;
« Aux miracles divins opposant des prestiges ;
« Du prophète Moïse imitant les prodiges.
« Mais, quand de Jéhovah l'ange exterminateur
« Frappa les premiers nés de son glaive vengeur,
« Ces sages prétendus, en dépit de leurs charmes,
« Comme le paysan répandirent des larmes. »

Anonyme.

L'ARRIVÉE de lord Crawford et de son détachement termina tout à coup le combat que nous avons cherché à décrire dans le chapitre précédent. Le chevalier levant la visière de son casque, remit son sabre au vieux lord en lui disant : — Crawford, je me rends, mais écoutez-moi; un mot à l'oreille. Pour l'amour du Ciel, sauvez le duc d'Orléans.

— Quoi! Comment! le duc d'Orléans! s'écria le commandant de la garde écossaise; il faut donc que le Diable s'en soit mêlé; cela va le perdre dans l'esprit du roi, le perdre à jamais!

— Ne me faites pas de questions, répondit

Dunois, car c'étoit lui qui venoit de figurer dans cette scène; c'est moi qui suis coupable, et je le suis seul. Voyez, le voilà qui donne un signe de vie. Je ne voulois qu'enlever cette jeune comtesse, m'assurer sa main et ses possessions, et voyez ce qu'il en est résulté. Faites éloigner votre canaille, que personne ne puisse le reconnoître.

A ces mots il leva la visière du casque du duc d'Orléans, et lui jeta sur le visage de l'eau que lui fournit le lac qui étoit à deux pas.

Cependant Durward, pour qui les aventures se succédoient avec une telle rapidité, restoit immobile de surprise. Les traits pâles de son premier antagoniste lui apprenoient qu'il avoit renversé le premier prince du sang de France; et c'étoit avec le célèbre Dunois, avec le meilleur champion de ce royaume, qu'il venoit de mesurer son épée! C'étoient deux faits d'armes honorables en eux-mêmes; mais le roi les approuveroit-il! c'étoit une autre question.

Le duc avoit repris ses sens et recouvré assez de forces pour s'asseoir, et il écoutoit avec attention ce qui se passoit entre Dunois et Crawford, le premier soutenant avec chaleur qu'il étoit inutile de prononcer le nom du duc d'Orléans dans cette affaire, puisqu'il étoit prêt à en prendre tout le blâme sur lui-même, et qu'il déclaroit que le duc ne l'avoit suivi que par amitié.

Lord Crawford l'écoutoit, les yeux fixés sur la terre; en soupirant et en secouant la tête de temps en temps. — Tu sais, Dunois, lui dit-il enfin en le regardant, que par amour pour ton père, aussi bien que pour toi-même, je désirerois te rendre service...

— Je ne demande rien pour moi! s'écria Dunois; je vous ai rendu mon sabre; je suis votre prisonnier; que faut-il de plus? C'est pour ce noble prince que je parle, pour le seul espoir de la France, s'il plaisoit à Dieu d'appeler à lui le dauphin; il n'est venu ici qu'à ma prière, pour m'aider à faire ma fortune : le roi lui-même m'avoit donné une sorte d'encouragement.

— Dunois, répondit Crawford, si tout autre que toi me disoit que tu as entraîné le noble prince dans une situation si cruelle, pour servir à quelqu'une de tes vues, je lui donnerois un démenti formel; et, quoique ce soit toi-même qui me l'assures en ce moment, j'ai peine à croire que tu dises la vérité.

— Noble Crawford, dit le duc d'Orléans, qui avoit alors repris l'usage de ses sens, votre caractère ressemble trop à celui de votre ami Dunois pour ne pas lui rendre justice. C'est moi au contraire qui l'ai amené ici, contre son gré, pour une folle entreprise conçue à la hâte et exécutée avec témérité. Regardez-moi tous, ajouta-t-il en

se levant, et en se tournant vers les soldats; je suis Louis d'Orléans, prêt à subir la peine de sa folie. J'espère que le déplaisir du roi ne tombera que sur moi, comme cela n'est que trop juste. Cependant, comme un fils de France ne doit rendre ses armes à personne, pas même à vous, brave Crawford, adieu mon fidèle acier.

A ces mots il tira son épée, et la jeta dans le lac. L'épée traça dans l'air un sillon comme un éclair, tomba dans l'eau avec bruit, et disparut. Les spectateurs de cette scène étoient plongés dans l'étonnement et l'irrésolution, tant le rang du coupable étoit respectable, tant son caractère étoit estimé; tandis qu'ils sentoient, d'une autre part, qu'attendu les vues que le roi avoit sur lui, les conséquences de sa témérité entraîneroient probablement sa perte.

Dunois fut le premier qui parla, et ce fut avec le ton de mécontentement d'un ami blessé du peu de confiance qu'on lui témoigne. — Ainsi donc, dit-il, Votre Altesse juge à propos, dans une même matinée, de renoncer aux bonnes grâces du roi, de jeter à l'eau sa meilleure épée, et de mépriser l'amitié de Dunois!

— Mon cher cousin! répondit le duc, comment pouvez-vous croire que je méprise votre amitié, quand je dis la vérité, comme l'exigent votre sûreté et mon honneur?

— Et pourquoi vous mêlez-vous de ma sûreté? mon prince, répliqua Dunois d'un ton bref; je voudrois bien le savoir, mon cher cousin. Que vous importe, au nom du Ciel, si j'ai envie d'être pendu, étranglé, jeté dans la Loire, poignardé, rompu sur la roue, enfermé dans une cage de fer, enterré tout vivant dans le fossé d'un château, ou traité de toute autre manière qu'il peut plaire au roi Louis de disposer de son fidèle sujet? Vous n'avez pas besoin de cligner des yeux et de me montrer Tristan l'Ermite, je vois le coquin aussi bien que vous. Mais j'en aurois été quitte à meilleur compte. — Croyez que la vie me fût restée. Quant à votre honneur, par la rougeur de sainte Madeleine! je crois qu'il auroit exigé que vous n'entreprissiez pas la besogne de ce matin, ou du moins que vous ne vous y fussiez pas montré. Voilà Votre Altesse qui a été désarçonnée par un jeune Écossais tout juste arrivé de ses montagnes.

— Allez, allez, s'écria lord Crawford, il n'y a pas à en rougir : ce n'est pas la première fois qu'un jeune Écossais a rompu une bonne lance. Je suis charmé qu'il se soit bien comporté.

— Je n'ai rien de contraire à dire, réplique Dunois; et cependant, si vous étiez arrivé quelques minutes plus tard, il auroit pu se trouver une vacance dans votre compagnie d'archers.

— Oui, oui, dit lord Crawford; je reconnois votre main sur ce morion fendu. Qu'on le retire à ce brave garçon, et qu'on lui donne un de nos bonnets doublés en acier; cela lui couvrira le crâne mieux que les débris de ce couvre-chef. Et maintenant, Dunois, je dois vous prier ainsi que le duc d'Orléans de monter à cheval et de me suivre, car mes instructions et mes ordres sont de vous conduire en un séjour tout différent de celui que je voudrois pouvoir vous assigner.

— Ne puis-je dire un mot à ces belles dames, lord Crawford? demanda le duc d'Orléans.

— Pas une syllabe, répondit lord Crawford; je suis trop l'ami de Votre Altesse, pour vous permettre une telle imprudence. Jeune homme, ajouta-t-il en se tournant vers Quentin, vous avez fait votre devoir, partez et remplissez la mission qui vous a été confiée.

— Avec votre permission, Milord, dit Tristan, avec l'air brutal qui lui étoit ordinaire, il faut qu'il cherche un autre guide. Je ne puis me passer de Petit-André dans un moment où il est probable qu'il y aura de la besogne pour lui.

— Il n'a qu'à suivre le sentier qui est devant lui, dit Petit-André se mettant en avant, et il le conduira dans un endroit où il trouvera l'homme qui doit lui servir de guide. Je ne voudrois pas pour mille ducats m'éloigner de mon chef aujour-

d'hui. J'ai pendu plus d'un écuyer et d'un chevalier; de riches échevins, des bourguemestres, des comtes et des marquis m'ont même passé par les mains, mais.... hum! Il jeta un regard sur le duc, comme pour indiquer qu'il falloit remplir le blanc qu'il laissoit, par ces mots : Un prince du sang! Et il ajouta — Oh! oh! Petit-André, il sera fait mention de toi dans la chronique.

— Souffrez-vous que vos coquins parlent si insolemment en présence d'un membre de la famille royale? demanda Crawford à Tristan, en fronçant les sourcils.

— Que ne le châtiez-vous vous-même, Milord? répondit Tristan d'un ton bourru.

— Parce qu'il n'y a ici que ta main, répliqua lord Crawford, qui puisse le frapper sans se dégrader en le touchant.

— En ce cas, Milord, dit le grand prevôt, mêlez-vous de vos gens, et je serai responsable des miens.

Lord Crawford paroissoit se disposer à lui répondre d'un ton courroucé; mais, comme s'il eût mieux réfléchi, il lui tourna le dos; et s'adressant au duc d'Orléans et à Dunois qui étoient montés à cheval, il les pria de marcher à ses côtés; puis faisant un signe d'adieu aux deux dames, il dit à Quentin : —Que le Ciel te protége, mon enfant; tu as commencé ton service vaillamment, quoique

pour une malheureuse cause. Il se mettoit en marche, quand Durward entendit Dunois lui demander à demi-voix : — Nous conduisez-vous au Plessis?

— Non, mon malheureux et imprudent ami, répondit lord Crawford en soupirant : nous allons à Loches.

Loches! Ce nom encore plus redouté que celui du Plessis retentit à l'oreille du jeune Écossais comme le *glas* de la mort. Il en avoit entendu parler comme d'un lieu destiné à ces actes secrets de cruauté dont Louis lui-même rougissoit de souiller sa résidence habituelle. Il existoit dans ce lieu de terreur des cachots creusés sous des cachots, dont quelques-uns étoient inconnus aux gardiens eux-mêmes; tombeaux vivants où ceux qui y étoient enfermés n'avoient plus à attendre que du pain, de l'eau et un air infect. Il y avoit aussi dans ce formidable château, de ces horribles lieux de détention nommés *cages*, dans lesquels un malheureux prisonnier ne pouvoit ni se tenir debout, ni s'étendre pour se coucher; invention qu'on attribuoit au cardinal de La Balue. On ne peut donc être surpris que le nom de ce séjour d'horreur, et la connoissance qu'il avoit que lui-même venoit de contribuer en partie à y envoyer deux victimes illustres, eussent pénétré Quentin d'une telle tristesse, qu'il marcha quelque temps

la tête baissée, les yeux fixés sur la terre, et le cœur rempli des plus pénibles réflexions.

Comme il se remettoit à la tête de la petite cavalcade, suivant la route qui lui avoit été indiquée, la comtesse Hameline trouva l'occasion de lui dire : — On diroit, Monsieur, que vous regrettez la victoire que vous avez remportée pour nous?

Cette question étoit faite d'un ton qui ressembloit presque à de l'ironie, mais Quentin eut assez de tact pour y répondre avec franchise et simplicité.

— Je ne puis rien regretter de ce que j'ai fait pour servir des dames comme vous; mais, si votre sûreté n'avoit pas été compromise, j'aurois préféré succomber sous les coups d'un aussi bon soldat que Dunois, plutôt que d'avoir contribué à envoyer cet illustre chevalier et son malheureux parent, le duc d'Orleans, dans les affreux cachots de Loches.

— C'étoit donc le duc d'Orléans? s'écria-t-elle en se tournant vers sa nièce; je le pensois ainsi, même à la distance d'où nous avons vu le combat. Vous voyez, belle nièce, ce qui auroit pu arriver si ce monarque cauteleux et avare nous avoit permis de nous montrer à sa cour! Le premier prince du sang de France, et le vaillant Dunois, dont le nom est aussi connu que celui

du héros son père ! Ce jeune homme a fait bravement son devoir, mais c'est presque dommage qu'il n'ait pas succombé avec honneur, puisque sa bravoure malavisée nous a privées de deux libérateurs si illustres.

La comtesse Isabelle répondit d'un ton ferme et presque mécontent, et avec une énergie que Durward n'avoit pas encore remarquée en elle.

— Madame, dit-elle, si je ne savois que vous faites une plaisanterie, je dirois qu'un pareil discours est une ingratitude envers notre brave défenseur. Si ces chevaliers avoient réussi dans leur entreprise téméraire, au point de mettre notre escorte hors de combat, n'est-il pas évident qu'à l'arrivée des gardes du roi nous aurions partagé leur captivité ? Quant à moi, je donne des larmes au brave jeune homme qui a perdu la vie en nous défendant, et je ferai bientôt célébrer des messes pour le repos de son âme ; et, quant à celui qui survit, ajouta-t-elle d'un ton plus timide, je le prie de recevoir les remerciements de ma reconnaissance.

Comme Quentin se tournoit vers elle pour lui exprimer une partie des sentiments qu'il éprouvoit, elle vit une de ses joues couverte de sang, et elle s'écria avec le ton d'une profonde sensibilité : — Sainte-Vierge ! il est blessé ! son sang

coule! Descendez de cheval, il faut que votre blessure soit bandée.

Vainement Quentin répéta que sa blessure n'étoit que légère; il fallut qu'il mît pied à terre, qu'il s'assît sur un tertre de gazon, qu'il ôtât son casque; et les dames de Croye, qui, suivant un ancien usage pas encore tout-à-fait passé de mode, prétendoient à quelques connaissances dans l'art de guérir, lavèrent la blessure, en étanchèrent le sang, et la bandèrent avec le mouchoir de la comtesse Isabelle, afin d'empêcher l'action de l'air, précaution qu'elles jugèrent indispensable.

Dans nos temps modernes, il est rare qu'un galant reçoive une blessure pour l'amour d'une belle, et de son côté une belle ne se mêle jamais du soin de la guérir : le galant et la belle en courent chacun un danger de moins. On reconnoîtra généralement de quel danger je veux parler pour l'homme; mais le péril de panser une blessure comme celle de Quentin, blessure qui n'avoit rien de formidable ni de dangereux, étoit peut-être aussi réel, dans son genre, pour une jeune personne, que celui auquel s'étoit exposé notre Écossais pour la défendre.

Nous avons déjà dit que Quentin Durward avoit la physionomie la plus prévenante. Lorsqu'il eut détaché son heaume, ou, pour mieux

Google

dire, son morion, les boucles de ses beaux cheveux s'en échappèrent avec profusion autour d'un visage, dont l'air de jeunesse et de gaîté recevoit un charme plus doux d'une rougeur causée à la fois par la modestie et le plaisir. Et, quand la jeune comtesse fut obligée de tenir le mouchoir sur la blessure, tandis que sa tante cherchoit quelque vulnéraire dans le bagage, elle éprouva un embarras mêlé de délicatesse, un mouvement de compassion pour le blessé, un sentiment plus vif de reconnoissance pour ses services; et tout cela ne diminua rien à ses yeux de la bonne mine et des traits agréables du jeune soldat. En un mot, il sembloit que le destin avoit amené cet incident pour compléter la communication mystérieuse qu'il avoit établie, par des circonstances en apparence minutieuses et accidentelles, entre deux personnes qui, quoique bien différentes par le rang et la fortune, se ressembloient pourtant beaucoup par la jeunesse, par la beauté, et par les dispositions d'un cœur naturellement tendre et romanesque.

Il n'est donc pas étonnant qu'à compter de ce moment l'idée de la comtesse Isabelle, déjà si familière à l'imagination de Quentin, remplît entièrement son cœur; et que de son côté la jeune dame, si ses sentiments, qu'elle ignoroit presque elle-même, avoient un caractère moins

décidé, pensât désormais à son jeune défenseur, à qui elle venoit de témoigner plus d'intérêt qu'à aucun des nobles de haute naissance, qui, depuis deux ans, lui avoient prodigué leurs adorations. Par-dessus tout, quand elle songeoit à Campo Basso, l'indigne favori du duc Charles, à son air hypocrite, à son esprit bas et perfide, à son cou de travers et à ses yeux louches, son portrait lui paroissoit plus hideux et plus dégoûtant que jamais, et elle faisoit serment qu'aucune tyrannie ne pourroit jamais la forcer à contracter une union si odieuse.

D'une autre part, soit que la bonne comtesse Hameline se connût en beauté, et l'admirât dans un homme autant que lorsqu'elle avoit quinze ans de moins; car la bonne dame en avoit au moins trente-cinq, si les mémoires de cette noble maison disent la vérité, soit qu'elle pensât qu'elle n'avoit pas rendu à leur jeune protecteur toute la justice qu'il méritoit, dans la manière dont elle avoit d'abord envisagé ses services, il est certain qu'elle commença à le regarder d'un œil plus favorable.

—Ma nièce vous a donné, lui dit-elle, un mouchoir pour bander votre blessure; je vous en donnerai un pour faire honneur à votre vaillance, et pour vous encourager à marcher dans le chemin de la chevalerie.

Digitized by Google

A ces mots, elle lui présenta un mouchoir richement brodé en argent et en soie bleue; et, lui montrant la housse de son palefroi et les plumes qui ornoient son chapeau, elle lui fit observer que les couleurs en étoient les mêmes.

L'usage du temps prescrivoit impérieusement la manière de recevoir une telle faveur, et Quentin s'y conforma en attachant le mouchoir autour de son bras. Cependant il accomplit ce devoir de reconnoissance d'un air plus gauche et avec moins de galanterie qu'il ne l'auroit peut-être fait en toute autre occasion, et devant d'autres personnes; quoique le fait de porter ainsi le don accordé de cette manière par une dame ne fût en général qu'une sorte de compliment sans conséquence, il auroit préféré de beaucoup pouvoir orner son bras du tissu qui servoit de bandage à la légère blessure que lui avoit faite la lance du duc d'Orléans.

Ils se remirent en route, Quentin marchant à côté des dames, qui sembloient l'avoir tacitement admis dans leur société. Il ne parla pourtant guère, son cœur étant rempli par ce sentiment intime de bonheur qui garde le silence de peur de se trahir. La comtesse Isabelle parla moins encore, de sorte que presque tous les frais de la conversation furent faits par sa tante, qui ne paroissoit pas avoir envie de la laisser tomber;

car, pour initier Durward, comme elle le dit, dans les principes et la pratique de la chevalerie, elle lui fit le détail circonstancié, et sans en rien omettre, de tout ce qui avoit lieu à la passe-d'armes d'Haflinghem, où elle avoit elle-même distribué les prix aux vainqueurs.

Prenant peu d'intérêt, je suis fâché de le dire, à la description de cette joute splendide, et des armoiries des différents chevaliers flamands et allemands dont la comtesse Hameline traçoit le tableau avec une exactitude sans pitié, Quentin commença à craindre d'avoir passé l'endroit où il devoit trouver un guide, accident très-sérieux, et qui, s'il arrivoit, pouvoit amener les conséquences les plus fâcheuses.

Tandis qu'il hésitoit s'il enverroit en arrière un des hommes de sa suite pour s'assurer du fait, il entendit sonner du cor, et regardant du côté d'où partoit ce son, il vit un cavalier accourant à toute bride. La petite taille, la longue crinière, l'air sauvage et presque indompté de l'animal qu'il montoit, rappelèrent fortement à Durward la race des petits chevaux des montagnes de son pays; mais celui-ci étoit beaucoup mieux fait, et tout en paroissant aussi en état de résister à la fatigue, il avoit plus de rapidité dans ses mouvements. La tête particulièrement, qui dans le petit cheval d'Écosse

Digitized by Google

souvent lourde et mal conformée, étoit
t parfaitement placée sur le cou de l'ani-
voit en outre les lèvres fixes, les yeux
ieu, et les nasaux bien ouverts.

cavalier avoit l'air encore plus singulier
e sa monture, quoique celle-ci ne ressemblât nullement aux chevaux de France. Il avoit les pieds appuyés sur de larges étriers en forme de pelle, et attachés si haut que ses genoux étoient presque au niveau du pommeau de la selle, ce qui n'empêchoit pas qu'il ne conduisît son cheval avec beaucoup de dextérité. Il portoit sur la tête un petit turban rouge assujéti par une agrafe d'argent, et surmonté d'un panache fané. Sa tunique, de même forme que celle des Estradiotes, troupes que les Vénitiens levoient alors dans les provinces situées à l'orient de leur golfe, étoit de couleur verte et ornée de vieux galons d'or ternis. De larges pantalons blancs, mais qui ne méritoient plus cette épithète, se serroient autour de ses genoux, et ses jambes noires auroient été nues sans la multitude de bandelettes qui s'y croisoient, pour fixer à ses pieds une paire de sandales. Il n'avoit pas d'éperons, les bords de ses larges étriers étant assez tranchants pour se faire sentir avec sévérité aux flancs de sa monture. Ce cavalier extraordinaire portoit une

ceinture cramoisie qui soutenoit du côté droit un poignard, tandis qu'un petit sabre mauresque, à lame courte, y étoit suspendu du côté gauche. Le cor qui avoit annoncé son arrivée, étoit passé dans un mauvais baudrier appuyé sur une de ses épaules. Il avoit le visage basané et brûlé par le soleil, la barbe peu épaisse, les yeux noirs et perçants, la bouche et le nez bien formés, et, au total, il auroit pu passer pour avoir d'assez beaux traits sans les cheveux noirs qui tomboient en désordre autour de toute sa tête, et sans une maigreur et un air de férocité, qui sembloient indiquer un sauvage plutôt qu'un homme civilisé.

— C'est encore un Bohémien, se dirent les deux dames l'une à l'autre; Vierge Marie! est-il possible que le roi accorde encore sa confiance à de tels proscrits!

— Je questionnerai cet homme, si vous le désirez, dit Quentin, et je m'assurerai de sa fidélité autant que je le pourrai.

Durward, aussi bien que les dames de Croye, avoit reconnu dans le costume et dans la tournure de cet homme, l'habillement et les manières de ces vagabonds avec lesquels il avoit été sur le point d'être confondu, grâce à la célérité des procédés de Trois-Échelles et de Petit-André; et il étoit assez naturel qu'il pen-

sât aussi qu'on couroit quelque risque en donnant sa confiance à un individu de cette race vagabonde.

— Es-tu venu ici pour nous chercher? lui demanda-t-il d'abord.

L'étranger répondit par un signe affirmatif.

— Et dans quel dessein?

— Pour vous conduire au palais de *celui* de Liége.

— De l'évêque veux-tu dire?

Nouveau signe affirmatif de la part de l'étranger.

— Quelle preuve me donneras-tu que nous devons te croire?

— Deux vers d'une vieille chanson, et rien de plus :

> Le sanglier fut tué par le page,
> Toute la gloire en fut pour le seigneur.

— La preuve est bonne; marche en avant, mon garçon ; je t'en dirai davantage dans un instant.

Retournant alors vers les dames, il leur dit : — Je suis convaincu que cet homme est le guide que nous devions attendre, car il vient de me donner un mot d'ordre que je crois n'être connu que du roi et de moi. Mais je vais causer avec lui plus au long, et je m'efforcerai de voir jusqu'à quel point on peut se fier à lui.

CHAPITRE XVI.

LE VAGABOND.

« Je suis libre ; je suis ce qu'étoit autrefois,
» Heureux, indépendant, l'homme errant dans les bois ;
« Quand nul ne connoissoit le joug de l'esclavage,
« Qu'il n'étoit point de lois ; que le noble sauvage,
» Sans crainte ; sans rival, régnoit dans les forêts. »

DRYDEN. *La Conquête de Grenade.*

PENDANT que Quentin avoit avec les deux comtesses la courte conversation nécessaire pour les assurer que ce personnage extraordinaire ajouté à leur compagnie, étoit bien réellement le guide que le roi devoit leur envoyer, il remarqua, car il étoit aussi alerte à observer les mouvements de l'étranger, que celui-ci pouvoit l'être à examiner ce qui se passoit dans la petite troupe à laquelle il servoit de guide; il remarqua que cet homme non-seulement tournoit souvent la tête en arrière pour les regarder, mais qu'avec une agilité singulière qui ressembloit à celle d'un singe plutôt qu'à celle d'un homme, il se courboit presque en rond sur sa selle, de manière à avoir la tête tournée de leur côté, pour les considérer plus attentivement.

N'étant pas très-content de cette manœuvre, Quentin s'avança vers le Bohémien, et lui dit en le voyant reprendre la position convenable sur son cheval : — Il me semble, l'ami, que vous nous conduisez en aveugle, si vous regardez la queue de votre monture plus souvent que ses oreilles.

— Et quand je serois véritablement aveugle, répondit le Bohémien, je n'en serois pas moins en état de vous conduire dans toutes les provinces de ce royaume de France, ou de ceux qui l'avoisinent.

— Vous n'êtes pourtant pas né Français?

— Non, répondit le guide.

— Et de quel pays êtes-vous ?

— D'aucun.

— Comment d'aucun!

— Non, je ne suis d'aucun pays. Je suis un Zingaro, un Bohémien, un Égyptien, tout ce qu'il plaît aux Européens, dans leurs différentes langues, de nous appeler; mais je n'ai pas de pays.

— Êtes-vous chrétien?

Le Bohémien fit un signe négatif.

— Chien, dit Quentin, car à cette époque l'esprit du catholicisme n'étoit guère tolérant, adores-tu Mahomet?

— Non, répondit le guide, avec autant d'in-

différence que de laconisme, et sans paroître offensé ni surpris du ton avec lequel Durward lui parloit.

— Êtes-vous donc païen? Qu'êtes-vous en un mot?

— Je ne suis d'aucune religion.

Quentin tressaillit d'étonnement, car, quoiqu'il eût entendu parler de Sarrasins et d'idolâtres, il ne croyoit pas, il ne lui étoit même jamais venu à l'idée qu'il pût exister une race d'hommes qui ne pratiquât aucun culte. Sa surprise ne l'empêcha pourtant pas de demander à son guide où il demeuroit habituellement.

— Partout où je me trouve, répondit le Bohémien; je n'ai pas de demeure fixe.

— Comment conservez-vous ce que vous possédez?

Excepté les habits qui me couvrent et le cheval que je monte, je ne possède rien.

— Votre costume est soigné, et votre cheval excellent. Quels sont vos moyens de subsistance?

Je mange quand j'ai faim; je bois quand j'ai soif, et je n'ai d'autres moyens de subsistance que ceux que le hazard met sur mon chemin.

— Sous les lois de qui vivez-vous?

— Je n'obéis à personne qu'autant que c'est mon bon plaisir.

— Mais qui est votre chef? qui vous commande?

— Le père de notre tribu, si je veux bien lui obéir. Je ne reconnois pas de maître.

— Vous êtes donc dépourvu de tout ce qui réunit les autres hommes. Vous n'avez ni lois, ni chef, ni moyens arrêtés d'existence, ni maison, ni demeure. Vous n'avez (que Dieu vous prenne en pitié) point de patrie; et (que le Ciel puisse vous éclairer) vous ne reconnoissez pas de Dieu: que vous reste-t-il donc, étant privé de religion, de gouvernement, de tout bonheur domestique?

— La liberté. Je ne rampe pas aux pieds d'un autre. Je n'ai ni obéissance, ni respect pour personne. Je vais où je veux, je vis comme je peux, et je meurs quand il le faut.

— Mais vous pouvez être condamné et exécuté en un instant, au premier ordre d'un juge.

Soit! ce n'est que mourir un peu plus tôt.

— Mais vous pouvez aussi être emprisonné; et alors où est cette liberté dont vous êtes si fier?

— Dans mes pensées, qu'aucune chaîne ne peut contraindre; tandis que les vôtres, même quand vos membres sont libres, sont assujéties par les liens de vos lois et de vos superstitions, de vos rêves d'attachement local, et de vos visions fantastiques de politique civile. Mon esprit est libre, même quand mon corps est enchaîné; le vôtre

porte des fers, même quand vos membres sont libres.

— Mais la liberté de votre esprit ne diminue pas le poids des chaînes dont votre corps peut être chargé.

— Ce mal peut s'endurer quelque temps ; et, si enfin je ne trouve pas moyen de m'échapper, et que mes camarades ne puissent me délivrer, je puis toujours mourir ; et c'est la mort qui est la liberté la plus parfaite.

Il y eut ici un intervalle de silence qui dura quelque temps. Durward le rompit en reprenant ses questions.

— Votre race est errante, lui dit-il ; elle est inconnue aux nations d'Europe. D'où tire-t-elle son origine ?

— C'est ce que je ne puis vous dire, répondit le Bohémien.

— Quand délivrera-t-elle ce royaume de sa présence, pour retourner dans le pays d'où elle est venue ?

— Quand le temps de son pèlerinage sera accompli.

— Ne descendez-vous pas de ces tribus d'Israël qui furent emmenées en captivité au delà du grand fleuve de l'Euphrate ? lui demanda Quentin, qui n'avoit pas oublié ce qu'on lui avoit appris à Aberbrothock.

— Si cela étoit, n'aurions-nous pas conservé leur foi? ne pratiquerions-nous pas leurs rites?

— Et quel est ton nom, à toi?

— Mon nom véritable n'est connu que de mes frères. Les hommes qui ne vivent pas sous nos tentes m'appellent Hayraddin Maugrabin, c'est-à-dire Hayraddin le Maure africain.

— Tu t'exprimes trop bien pour un homme qui a toujours vécu dans ta misérable horde.

— J'ai appris quelque chose des connoissances d'Europe. Lorsque j'étois enfant, ma tribu fut poursuivie par des chasseurs de chair humaine. Une flèche perça la tête de ma mère, et elle mourut. J'étois embarrassé dans la couverture qu'elle portoit sur ses épaules, et je fus pris par nos ennemis. Un prêtre me demanda aux archers du prevôt, et il m'instruisit dans les sciences franques, pendant deux ou trois ans.

— Et comment l'as-tu quitté?

— Je lui avois volé de l'argent, même le Dieu qu'il adoroit, répondit Hayraddin avec le plus grand calme. Il me découvrit, et me battit. Je le perçai d'un coup de couteau, je m'enfuis dans les bois, et je rejoignis mon peuple.

— Misérable! s'écria Quentin; osas-tu bien assassiner ton bienfaiteur?

— Qu'avois-je besoin de ses bienfaits? Le jeune Zingaro n'étoit pas un chien domestique,

habitué à lécher la main de son maître et à ramper sous ses coups, pour en obtenir un morceau de pain. C'étoit le jeune loup mis à la chaîne, qui la rompoit à la première occasion, déchiroit son maître, et retournoit dans ses forêts.

Après une nouvelle pause, le jeune Écossais, pour tâcher de pénétrer plus avant dans le caractère et les projets d'un guide si suspect, demanda à Hayraddin s'il n'étoit pas vrai que son peuple, quoique plongé dans la plus profonde ignorance, prétendoit avoir la connoissance de l'avenir, connoissance refusée aux sages, aux philosophes et aux prêtres d'une société plus policée.

— Nous le prétendons, répondit Hayraddin, et c'est avec raison.

— Comment un pareil don peut-il avoir été accordé à une race si abjecte ?

— Comment puis-je vous le dire? Je vous répondrai à cette question quand vous m'aurez expliqué pourquoi le chien peut suivre à la piste les pas de l'homme, tandis que l'homme, cet animal plus noble, n'est pas en état de suivre les traces du chien. Ce pouvoir qui vous semble si merveilleux, notre race le possède d'instinct. D'après les traits du visage et les lignes de la main, nous pouvons prédire le destin futur d'un homme aussi facilement qu'en voyant la fleur d'un arbre au printemps, vous pouvez dire quel

fruit il rapportera dans la saison convenable.

— Je doute de vos connoissances, et je te défie de m'en donner la preuve.

— Ne m'en défiez pas, sire écuyer. Quelle que soit la religion que vous prétendez professer, je puis vous dire que la déesse que vous adorez se trouve dans cette compagnie.

— Silence, s'écria Quentin tout étonné; sur ta vie ne prononce pas un mot de plus, si ce n'est pour répondre à ce que je te demande. Peux-tu être fidèle?

— Je puis... tout ce que peuvent les hommes.

— Mais veux-tu l'être?

— Quand je le jurerois, m'en croiriez-vous davantage? répondit Hayraddin avec un sourire ironique.

— Sais-tu que ta vie est entre mes mains?

— Frappe, et tu verras si je crains de mourir.

— L'argent peut-il te rendre fidèle?

— Non, si je ne le suis pas sans cela.

— Quel est donc le moyen de s'assurer de toi?

— La bonté.

— Te ferai-je serment d'en avoir pour toi, si tu nous sers fidèlement dans ce voyage?

— Non. Ce seroit prodiguer inutilement une marchandise si précieuse. Je te suis déjà dévoué.

— Comment! s'écria Durward plus étonné que jamais.

— Souviens-toi des châtaigniers sur les bords du Cher. La victime que tu as cherché à sauver étoit Zamet Maugrabin ; c'étoit mon frère.

— Et cependant je te trouve en liaison avec les gens qui ont donné la mort à ton frère ; car c'est un d'eux qui m'a dit que je te trouverois ici ; et c'est sans doute le même qui t'a chargé de servir de guide à ces dames.

— Que voulez-vous? répondit Hayraddin d'un air sombre : ces gens nous traitent comme le chien du berger traitent les moutons. Il les protége quelque temps, les fait aller où bon lui semble, et finit par les conduire à la tuerie.

Quentin eut par la suite occasion d'apprendre que le Bohémien lui avoit dit la vérité à cet égard, et que la garde prevôtale, chargée de réprimer les hordes vagabondes qui infestoient le royaume, entretenoit avec elle une correspondance, s'abstenoit quelque temps d'exécuter ses devoirs, et finissoit toujours par envoyer ses alliés à la potence. Cette sorte de relation politique entre le brigand et l'officier de police a subsisté dans tous les pays, pour l'exercice profitable de leurs professions respectives, et elle n'est nullement inconnue dans le nôtre.

Durward, en se séparant du guide, alla rejoindre le reste de la cavalcade, peu content du caractère d'Hayraddin, et ne se fiant guère aux

protestations de reconnoissance qu'il en avoit reçues personnellement. Il commença alors à sonder les deux autres hommes qui avoient été mis sous ses ordres, et il reconnut avec chagrin que c'étoient des gens stupides, et aussi peu en état de l'aider de leurs conseils, qu'ils s'étoient montrés peu disposés à le seconder de leurs armes.

— Eh bien! cela n'en vaut que mieux, pensa Quentin, son esprit s'élevant au-dessus des difficultés que sa situation lui faisoit prévoir : ce sera à moi seul que cette aimable jeune dame devra tout. Il me semble que, sans trop me flatter, je puis compter sur mon bras et ma tête. J'ai vu les flammes dévorer la maison paternelle, j'ai vu mon père et mes frères étendus morts au milieu des débris embrasés, et je n'ai pas reculé d'un pouce; j'ai combattu jusqu'au dernier moment. Aujourd'hui, j'ai deux ans de plus, et j'ai, pour me comporter bravement, le plus beau motif qui puisse embraser le cœur d'un homme.

Prenant cette résolution pour base de sa conduite, Quentin déploya tant d'attention et d'activité pendant tout le voyage, qu'il sembloit se multiplier au point d'être partout en même temps. Son poste favori, celui qu'il occupoit le plus fréquemment, étoit naturellement auprès des deux dames, qui, sensibles aux soins qu'il prenoit de leur sûreté, commençoient à causer

avec lui sur le ton d'une familiarité amicale, et paroissoient prendre grand plaisir à la naïveté piquante de ses entretiens. Mais il ne souffroit jamais que le charme de cette liaison nuisît le moins du monde à la vigilance qu'exigeoient ses fonctions.

S'il étoit souvent près des comtesses, cherchant à faire à des habitantes d'un pays plat la description des monts Grampians [1], et surtout celles des beautés de Glen-Houlakin; il marchoit aussi fréquemment à côté d'Hayraddin, en tête de la petite cavalcade, le questionnant sur la route et sur les lieux où l'on devoit faire halte, et gravant avec soin ses réponses dans sa mémoire, afin de découvrir, en lui faisant d'autres questions, s'il ne méditoit pas quelque trahison. Enfin, on le voyoit aussi à l'arrière-garde, cherchant à s'assurer l'attachement des deux hommes de sa suite par des paroles de bonté, par quelques présents, et par les promesses d'autres récompenses quand ils auroient rempli leur tâche.

Ils voyagèrent ainsi pendant plus d'une semaine, traversant les cantons les moins fré-

[1] Chaîne des montagnes qui s'étendent en Écosse depuis le comté d'Argyle jusqu'à Aberdeen. Leur nom vient des mots *grant* et *ben*, *énormes montagnes.* Le Ben Lomond qui a quatorze cent pieds au-dessus de la mer, est une des plus hautes. (*Note de l'Éditeur.*)

quentés, et suivant des sentiers et des chemins détournés, pour éviter les grandes villes. Il ne leur arriva rien de remarquable, quoiqu'ils rencontrassent de temps en temps des hordes vagabondes de Bohémiens qui les respectoient, parce qu'ils avoient pour guide un homme de leur caste; des soldats traîneurs, ou peut-être des bandits, qui les trouvoient trop bien armés pour oser les attaquer, ou des détachements de maréchaussée, comme on appelleroit aujourd'hui les hommes qui les composoient. Le roi, qui employoit le fer et le feu pour guérir et cicatriser les plaies du royaume, mettoit ces soldats en campagne pour détruire les bandes déréglées par lesquelles la France étoit infestée. Ils laissèrent passer sans difficulté les voyageurs et leur escorte, en vertu d'un passe-port que le roi avoit remis lui-même à Durward à cet effet.

Leurs lieux de halte étoient en général des monastères, obligés la plupart, par des règles de leur fondation, d'accorder l'hospitalité à quiconque accomplissoit un pèlerinage; et l'on sait que le véritable but du voyage des deux comtesses étoit déguisé sous ce prétexte. On ne devoit même faire aux pèlerins aucune question importune sur leur rang et leur condition, bien des gens de distinction désirant garder l'incognito pendant qu'ils s'acquittoient de quelque

vœu. En arrivant, les dames de Croye alléguoient ordinairement la fatigue pour se retirer dans leur appartement; et Quentin, remplissant les fonctions de majordome, veilloit à ce qu'elles eussent tout ce qui pouvoit leur être nécessaire, avec une activité qui ne leur laissoit aucun embarras, et un empressement qui ne manquoit pas de lui valoir un sentiment d'affection et de reconnoissance de la part de celles pour qui il prenoit tous ces soins.

Tous les Bohémiens jouissant de la réputation bien acquise d'être des païens, des vagabonds, des gens s'occupant des sciences occultes, ce n'étoit jamais sans de grandes difficultés que le guide, appartenant à cette caste, étoit admis même dans les bâtiments extérieurs situés dans la première cour des monastères où la cavalcade s'arrêtoit, sa présence paroissant devoir être une sorte de souillure pour des lieux aussi saints. C'étoit un des plus grands embarras de Quentin Durward; car, d'un côté il jugeoit nécessaire de maintenir en bonne humeur un homme qui possédoit le secret de leur voyage; et de l'autre, il regardoit comme indispensable de le surveiller avec le plus grand soin, quoique secrètement, afin de l'empêcher, autant qu'il étoit possible, d'avoir à son insu des communications avec qui que ce fût. Or c'étoit ce qui seroit devenu im-

possible si Hayraddin n'avoit pas logé dans l'enceinte des couvents où l'on faisoit halte. Il ne pouvoit même s'empêcher de soupçonner cet homme de chercher à s'en faire renvoyer; car, au lieu de se tenir tranquille dans le réduit qu'on lui accordoit, il cherchoit à entrer en conversation avec les novices et les jeunes frères : ses tours et ses chansons les amusoient beaucoup, mais n'édifioient nullement les vieux pères; de sorte qu'il falloit souvent que Durward déployât toute l'autorité qu'il avoit sur le Bohémien, et recourût même aux menaces, pour le forcer à mettre des bornes à sa gaîté trop licencieuse; et qu'il se servît de tout son crédit sur les supérieurs, pour empêcher qu'on ne mît à la porte le chien de païen. Il y réussissoit pourtant par la manière adroite avec laquelle il faisoit des excuses du manque de décorum de son guide, donnant à entendre en même temps qu'il espéroit que le voisinage des saintes reliques, son séjour dans des murs consacrés à la religion, et surtout la vue d'hommes religieux dévoués aux autels, pourroient lui inspirer de meilleurs principes, et le porter à une conduite plus régulière.

Cependant le dixième ou douzième jour de leur voyage, après leur entrée dans la Flandre; et, comme ils approchoient de la ville de Namur, tous les efforts de Quentin devinrent insuffisants

pour remédier aux suites du scandale que venoit de donner son guide païen. La scène se passoit dans un couvent de franciscains d'un ordre réformé et austère, dont le prieur étoit un homme qui mourut par la suite en odeur de sainteté. Après bien des scrupules, que Durward avoit eu beaucoup de peine à vaincre, comme on devoit s'y attendre en pareil cas, il avoit enfin obtenu que le malencontreux Bohémien fût reçu dans un bâtiment isolé, habité par un frère lai qui remplissoit les fonctions de jardinier. Les deux dames, suivant leur usage, s'étoient retirées dans leur appartement; et le prieur, qui par hasard avoit quelques alliés ou parents en Écosse, et qui d'ailleurs aimoit à entendre les étrangers parler de leur pays, invita Quentin, dont l'air et la conduite lui avoient plu, à venir faire une collation monastique dans sa cellule.

Durward, ayant reconnu que ce prieur étoit un homme intelligent, ne manqua pas de saisir cette occasion pour tâcher de savoir quel étoit l'état des affaires dans le pays de Liége : car tout ce qu'il avoit entendu dire depuis quelques jours avoit fait naître dans son esprit la crainte que les dames de Croye ne pussent faire avec toute sûreté le reste de leur voyage, et le doute que l'évêque lui-même pût les protéger efficacement, si elles arrivoient chez lui. Les réponses que le

prieur fit à ses questions n'étoient pas très-consolantes.

— Les habitants de Liége, lui dit-il, étoient de riches bourgeois qui, comme autrefois Jéhu, s'étoient engraissés et avoient oublié Dieu. Ils étoient enflés de cœur, à cause de leurs richesses et de leurs priviléges. Ils avoient eu différentes querelles avec le duc de Bourgogne, leur seigneur suzerain, à cause des impôts qu'il en exigeoit et des immunités auxquelles ils prétendoient avoir droit. Ces querelles avoient plusieurs fois dégénéré en rébellion ouverte, et le duc, homme ardent et impétueux, avoit juré dans sa colère, par saint George, qu'à la première provocation qu'il recevroit, il renouvelleroit à Liége la désolation de Babylone et la chute de Tyr, et en feroit un exemple et une leçon terrible pour toute la Flandre.

— Et d'après tout ce que j'ai entendu raconter, dit Quentin, il est prince à tenir ce serment, de sorte que les Liégeois prendront probablement bien garde de ne pas lui en fournir l'occasion.

— On devroit l'espérer, répondit le prieur, et c'est la prière journalière de tous les gens de bien du pays, qui ne voudroient pas que le sang des hommes coulât comme l'eau d'une fontaine, et qu'ils périssent en réprouvés, sans avoir le temps de faire leur paix avec le Ciel. Le bon évêque

travaille aussi nuit et jour à maintenir la paix, comme cela convient à un serviteur de l'autel, car on dit dans les Écritures, *beati pacifici*. Mais... Et ici le digne prieur poussa un profond soupir et n'acheva pas sa phrase.

Durward fit valoir avec beaucoup de modestie de quelle importance il étoit aux dames qu'il escortoit d'obtenir les renseignements les plus exacts sur l'état intérieur du pays, et il ajouta que ce seroit un acte méritoire de charité chrétienne, si le bon et révérend père vouloit bien l'éclairer sur ce sujet.

—C'en est un, répondit le prieur, dont on ne parle pas volontiers; car les paroles qu'on prononce contre les puissants de la terre, *etiam in cubiculo*, risquent de trouver un messager ailé qui ira porter leurs paroles jusqu'à leurs oreilles. Cependant, pour vous rendre, à vous qui paroissez un jeune homme bien né, et à ces dames, qui sont des femmes craignant Dieu, accomplissant un saint pèlerinage, le peu de services qui sont en mon pouvoir, je n'aurai pas de réserve avec vous.

À ces mots, il regarda autour de lui avec un air de précaution, et continua en baissant la voix, comme s'il eût eu peur d'être entendu.

—Les Liégeois, dit-il, sont secrètement excités à leurs fréquentes rébellions par des hommes

de Bélial qui prétendent faussement, à ce que j'espère, avoir mission à cet effet de notre roi très-chrétien, qui sans doute mérite trop bien ce titre, pour troubler ainsi la paix d'un pays voisin. Le fait est pourtant que son nom est toujours à la bouche de ceux qui sèment le mécontentement et qui enflamment les esprits parmi les habitans de Liége. Il y a en outre, dans les environs, un seigneur de bonne maison, et ayant de la réputation dans les armes, mais qui est, sous tout autre rapport, *lapis offensionis, et petra scandali.* Un scandale et une pierre d'achoppement pour la Bourgogne et la Flandre. Il se nomme Guillaume de la Marck.

— Surnommé Guillaume à la longue barbe, dit Quentin, ou le Sanglier des Ardennes.

— Et ce n'est pas à tort qu'on lui a donné ce dernier nom, mon fils, car il est comme le sanglier de la forêt, qui écrase sous ses pieds ceux qu'il rencontre, et qui les déchire avec ses défenses. Il s'est formé une bande de plus de mille hommes, tous semblables à lui, c'est-à-dire méprisant toute autorité civile et religieuse; avec leur aide, il se maintient indépendant du duc de Bourgogne, et il pourvoit à ses besoins et aux leurs à force de rapines et de violences, qu'il exerce indistinctement sur les laïcs et sur les gens d'église : *imposuit manus in christos Do-*

mini, il a porté la main sur les oints du Seigneur, au mépris de ce qui est écrit : — Ne touchez pas à mes oints, et ne faites pas tort à mes prophètes. — Jusqu'à notre pauvre maison qu'il a sommée de lui fournir des sommes d'or et d'argent, pour la rançon de notre vie et de celle de nos frères ; demande à laquelle nous avons répondu par une supplique en latin dans laquelle nous lui exposions l'impossibilité où nous nous trouvions de le satisfaire, et où nous finissions par lui adresser les paroles du prédicateur : *Ne moliaris amico tuo malum, quum habet in te fiduciam*. Et néanmoins, ce *Gulielmus barbatus*, ce Guillaume à la longue barbe, connoissant aussi peu les règles des belles lettres que celles de l'humanité, nous répliqua dans son jargon ridicule : *Si non payatis, brulabo monasterium vestrum*.

— Il ne vous fut pas difficile, mon père, de comprendre ce latin barbare.

— Hélas ! mon fils, la crainte et la nécessité sont d'habiles interprètes. Nous fûmes obligés de fondre les vases d'argent de notre autel, pour assouvir la rapacité de ce chef cruel. Puisse le Ciel l'en punir au septpule ! *Pereat improbus ! — Amen ! amen ! Anathema sit !*

— Je suis surpris que le duc de Bourgogne, dont le bras est si fort et si puissant, ne réduise

pas aux abois ce sanglier, dont les ravages font tant de bruit.

— Hélas! mon fils, le duc est en ce moment à Péronne, assemblant ses capitaines de cent hommes et ses capitaines de mille, pour faire la guerre à la France, et c'est ainsi que, pendant que le Ciel a envoyé la discorde entre deux grands princes, le pays reste en proie à des oppresseurs subalternes. Mais c'est bien mal à propos que le duc néglige de chercher à guérir cette gangrène interne, car, tout récemment, ce Guillaume de la Marck a entretenu à découvert des relations avec Rouslaer et Pavillon, chefs des mécontents de Liége, et il est à craindre qu'il ne les excite bientôt à quelqu'entreprises désespérées.

— Mais l'évêque de Liége n'a-t-il donc pas assez de pouvoir pour subjuguer cet esprit inquiet et turbulent? Votre réponse à cette question, mon digne père, sera très-intéressante pour moi.

— L'évêque, mon fils, a le glaive de saint Pierre, comme il en a les clefs. Il est armé du pouvoir de prince séculier, et il jouit de la puissante protection de la maison de Bourgogne, de même qu'il a l'autorité spirituelle, en qualité de prélat : il soutient cette double qualité par une

force suffisante de bons soldats et d'hommes d'armes. Or, ce Guillaume de la Marck a été élevé dans sa maison, et en a reçu des bienfaits. Mais à la cour même de l'évêque, il lâcha la bride à son caractère féroce et sanguinaire, et il en fut chassé pour avoir assassiné un des principaux domestiques de ce prélat. Banni de Liége, ayant reçu la défense de reparoître devant le bon évêque, il en a été depuis ce temps l'ennemi constant et implacable; et, aujourd'hui, je suis fâché d'avoir à le dire, il s'est ceint les reins, et a revêtu l'armure de la vengeance contre lui.

— Vous regardez donc la situation de ce digne prélat comme dangereuse? lui demanda Quentin avec inquiétude.

— Hélas! mon fils, répondit le bon franciscain, existe-t-il quelqu'un ou quelque chose dans ce monde périssable, que nous ne devions pas regarder comme en danger? Mais à Dieu ne plaise que je dise que le digne prélat se trouve dans un péril imminent. Il a un trésor bien rempli, de fidèles conseillers, et de braves soldats; et, de plus, un messager, qui a passé ici hier, se dirigeant du côté de l'est, nous a dit que le duc, à la requête de l'évêque, lui avoit envoyé cent hommes d'armes. Cette troupe, avec la suite appartenant à chaque lance, forme une force

suffisante pour résister à Guillaume de la Marck, dont le nom soit honni! *Amen!*

Leur conversation fut interrompue en ce moment par le sacristain, qui, d'une voix que la colère rendoit presque inarticulée, accusa le Bohémien d'avoir exercé les plus abominables pratiques contre les jeunes frères. Il avoit mêlé à leur boisson, pendant le repas du soir, une liqueur enivrante dix fois plus forte que le vin le plus fort, et la tête de la plupart d'entre eux y avoit succombé. Dans le fait, quoique celle du sacristain eût été assez forte pour résister à l'influence de cette potion, sa langue épaisse et ses yeux enflammés prouvoient qu'il n'avoit pas été lui-même tout-à-fait à l'abri des effets de ce breuvage défendu. En outre, le Bohémien avoit chanté diverses chansons où il n'étoit question que de vanités mondaines et de plaisirs impurs; il s'étoit moqué du cordon de saint François; il avoit tourné en dérision les miracles de ce grand saint, et il avoit osé dire que ceux qui vivoient sous sa règle étoient des fous et des fainéants. Enfin, il avoit pratiqué la chiromancie, et prédit au jeune père Chérubin qu'il seroit aimé d'une belle dame, laquelle le rendroit père d'un charmant garçon, qui feroit son chemin dans le monde.

Le père prieur écouta quelque temps ces

accusations en silence, comme si l'énormité de ces crimes l'avoit rendu muet d'horreur. Quand le sacristain en eut terminé la liste, il descendit dans la cour du couvent, et ordonna aux frères lais, à peine de supporter les châtiments spirituels dus à une désobéissance, de s'armer de fouets et de balais, et de chasser l'impie de l'enceinte sacrée.

Cette sentence fut exécutée sur-le-champ en présence de Durward, qui, quoique fort contrarié par cet incident, n'intervint pas en faveur d'Hayraddin, parce qu'il prévit que son intercession seroit inutile.

La discipline infligée au délinquant fut pourtant, malgré les exhortations du prieur, plus plaisante que formidable. Le Bohémien parcouroit la cour en galoppant dans tous les sens, au milieu des clameurs de ceux qui le poursuivoient et du bruit des coups, dont les uns ne l'atteignoient point, parce que la plupart de ceux qui les lui portoient n'avoient point en effet dessein de l'atteindre, et dont il évitoit les autres à force d'agilité, supportant avec courage et résignation le petit nombre qui tomboit sur son dos et sur ses épaules. Le désordre étoit d'autant plus comique et bruyant, qu'Hayraddin passoit par les verges de soldats sans expérience, qui,

Digitized by Google

au lieu de flageller le coupable, se frappoient souvent les uns les autres. Enfin le prieur, voulant terminer une scène plus scandaleuse qu'édifiante, ordonna qu'on ouvrît la porte de la cour; et le Bohémien, se précipitant vers cette issue avec la rapidité d'un éclair, profita du clair de lune pour faire ses adieux au couvent.

Pendant ce temps, un soupçon que Durward avoit déjà conçu plus d'une fois se représenta à son esprit avec une nouvelle force. Ce jour-là même, Hayraddin lui avoit promis de se conduire, dans les monastères, d'une manière plus décente et plus réservée que par le passé. Cependant, bien loin d'exécuter cette promesse, il s'étoit montré plus impudent et plus désordonné que jamais. Il étoit donc probable qu'il n'avoit pas agi ainsi sans dessein; quels que fussent les défauts du Bohémien, il ne manquoit certainement pas de bon sens, et il savoit, quand il le vouloit, avoir de l'empire sur lui-même. N'étoit-il pas possible qu'il désirât avoir quelque communication, soit avec des gens de sa horde, soit avec d'autres personnes, et que, la surveillance de Quentin y mettant obstacle pendant le jour, il eût eu recours à ce stratagème pour se faire chasser cette nuit du couvent.

Dès que ce soupçon fut entré dans l'esprit de

Durward, alerte comme il l'étoit toujours dans tous ses mouvements, il résolut de suivre le Bohémien flagellé, et de s'assurer aussi secrètement qu'il le pourroit, de ce qu'il alloit devenir. En conséquence dès que le Bohémien eut passé la porte du couvent, Quentin expliqua très-brièvement au prieur la nécessité où il étoit de ne pas perdre de vue son guide, et vola comme un trait à sa poursuite.

Digitized by Google

CHAPITRE XVII.

L'ESPION ÉPIÉ.

« Quoi ! le grossier coquin ? l'espion épié?
« Avec ces rustres-là vous n'avez rien à faire?
« Éloignez-vous....................... »

Ben Jonson. *Conte de Robin Hood.*

Lorsque Durward sortit du couvent, il put remarquer, grâce au clair de lune, la retraite précipitée du Bohémien fuyant à travers le village avec la rapidité d'un limier qui a senti le fouet; et il le vit ensuite entrer un peu plus loin dans une prairie.

— Mon camarade court vite, se dit Quentin à lui-même, mais il lui faudroit courir plus vite encore pour échapper au pied le plus agile qui ait jamais foulé les bruyères de Glen-Houlakin.

Comme il avoit heureusement quitté son manteau et son armure, le montagnard écossais put déployer une légèreté sans égale dans son pays, et qui, malgré la course accélérée du Bohémien, devoit avant peu lui faire joindre celui-ci. Ce

n'étoit pourtant pas ce que se proposoit Quentin, car il regardoit comme beaucoup plus important de découvrir ses projets, que d'y mettre obstacle. Ce qui acheva de l'y déterminer, ce fut de voir le Bohémien continuer sa course avec une vitesse non ralentie, même après que la première impulsion de sa fuite avoit cessé de se faire sentir; ce qui sembloit indiquer que sa carrière avoit un tout autre objet que celui d'un homme chassé d'un bon logement, presque à minuit, sans s'y attendre, et qui naturellement n'auroit dû songer qu'à s'en procurer un autre. Quentin le suivit sans être aperçu, car le Bohémien ne tourna pas la tête une seule fois; mais après avoir traversé la prairie, celui-ci s'arrêta au bord d'un petit ruisseau dont les rives étoient couvertes d'aunes et de saules, et sonna du cor, avec précaution toutefois et en ménageant le son. Un coup de sifflet, partant à peu de distance, lui répondit sur-le-champ.

— C'est un rendez-vous, pensa Quentin; mais comment m'approcher pour entendre ce qui va se passer? Le bruit de mes pas et celui des branches qu'il faut que j'écarte me trahiront, si je n'y prends garde. Je les surprendrai pourtant, de par saint André, comme si c'étoient des daims de Glen-Isla. Je leur apprendrai que ce n'est pas sans

fruit que j'ai été instruit dans l'art de la vénerie. Les voilà ensemble ; ils sont deux ; l'avantage n'est pas pour moi, s'ils me découvrent et qu'ils aient des projets hostiles, comme cela n'est que trop à craindre ; prenons-garde que la comtesse Isabelle ne perde pas son pauvre ami ! — Que dis-je ? il ne mériteroit pas ce titre, s'il n'étoit prêt à combattre pour elle une douzaine de ces coquins. Après avoir croisé le fer avec Dunois, avec le meilleur chevalier de la France ? dois-je craindre une horde de pareils vagabonds ? Fi donc ! prudence et courage ; et avec l'aide de Dieu et de saint André, ils me trouveront plus fort et plus fin qu'eux.

Ayant pris cette résolution, employant une ruse que lui avoit apprise l'habitude de la chasse des forêts, il descendit dans le lit de la petite rivière, dont l'eau, variant de profondeur, tantôt lui couvroit à peine les pieds, tantôt lui montoit jusqu'aux genoux, et s'avança ainsi bien doucement, le corps caché sous les branches des arbres formant une voûte sur sa tête ; le bruit de ses pas se confondoit avec le murmure des eaux : (c'est ainsi que nous-mêmes nous nous sommes souvent approché autrefois du nid du corbeau vigilant.) De cette manière, il arriva, sans être aperçu, assez près pour entendre la voix des deux hommes

qu'il vouloit observer; mais il ne distinguoit pas leurs paroles. Étant en ce moment sous un magnifique saule pleureur dont les branches tomboient jusque sur la surface de l'eau, il en saisit une des plus fortes; et employant en même temps l'adresse, la force et l'agilité, il se hissa sur l'arbre, sans bruit, et s'assit sur la bifurcation des premières branches, sans craindre d'être découvert.

De là il vit que l'individu avec lequel Hayraddin conversoit étoit un homme de sa caste; mais il reconnut en même temps, à sa grande mortification, qu'ils parloient une langue dont il ne pouvoit comprendre un seul mot. Ils rioient beaucoup; et, comme Hayraddin fit comme s'il s'esquivoit, et finit par se frotter les épaules, il en conclut qu'il lui racontoit l'histoire de la bastonnade qu'il avoit reçue avant sa fuite du couvent.

Tout à coup on entendit à quelque distance un nouveau coup de sifflet; Hayraddin y répondit en sonnant du cor, comme il l'avoit fait en arrivant, et quelques instants après, un nouveau personnage parut sur la scène. C'étoit un homme grand, vigoureux, ayant l'air soldat, et dont les formes robustes formoient un contraste frappant avec la petite taille et le corps grêle des deux

Bohémiens. Un large baudrier, passé sur son épaule, soutenoit un grand sabre. Son haut de chausses couvert d'entailles, d'où sortoient des bouffettes en soie et en taffetas de diverses couleurs, étoit attaché au moins par cinq cents aiguillettes en ruban à un justaucorps de buffle bien serré, sur la manche droite duquel on voyoit une plaque en argent, représentant une tête de sanglier, indice du chef sous lequel il servoit. Il portoit un très-petit chapeau presque sur l'oreille qui laissoit voir une grande quantité de cheveux crépus qui ombrageoient son large visage, et alloient se mêler avec une barbe non moins large, d'environ quatre pouces de longueur. Il tenoit à la main une longue lance, et tout son équipement annonçoit un de ces aventuriers allemands, connus sous le nom de *lanzknechts*, en français lansquenets, [1] qui formoient à cette époque une partie formidable de l'infanterie. Ces mercenaires étoient une soldatesque féroce ne songeant qu'au pillage; un conte absurde couroit parmi eux, que la porte du ciel avoit été fermée à un lansquenet à cause de ses vices, et qu'on avoit refusé de le recevoir en enfer à cause de son caractère mutin, querelleur et insurbordonné, il en ré-

[1] Lanciers.

sultoit qu'ils agissoient en gens qui n'aspiroient pas au ciel et qui ne redoutoient pas l'enfer.

— *Donner und blitz!* s'écria-t-il en arrivant; et il parla ensuite en une sorte de jargon franco-germain, dont nous ne pourrons donner qu'une idée très-imparfaite : — Pourquoi vous m'avoir fait perdre trois nuits à vous attendre?

— Je n'ai pas pu vous voir plutôt, *mein herr*, répondit Hayraddin, avec un ton de soumission. Il y a un jeune Écossais, qui a l'œil aussi vif qu'un chat sauvage, qui épie mes moindres mouvements. Il me soupçonne déjà, et, si ses soupçons se confirmoient, je serois un homme mort, et il reconduiroit ces femmes en France.

— *Was henker!* dit le lansquenet, nous être trois; nous les attaquer demain, et enlever les femmes sans aller plus loin. Vous m'avoir dit les deux gardes être des poltrons, vous et votre camarade en avoir soin, et, *der Teufel*, moi me charger du chat sauvage.

— Vous ne trouverez pas cela si facile, dit le Bohémien; car, outre que notre métier à nous autres n'est pas de nous battre, c'est un gaillard qui s'est mesuré avec le meilleur chevalier de toute la France, et qui s'en est tiré avec honneur. Je l'ai vu de mes propres yeux serrer Dunois d'assez près.

— *Hagel und sturmwetter!* s'écria l'Allemand; votre lâcheté vous faire parler ainsi.

— Je ne suis pas plus lâche que vous, *mein herr*, mais, encore une fois, mon métier n'est pas de me battre. Si vous conservez l'embuscade à l'endroit convenu, c'est fort bien; sinon je les conduis en sûreté au palais de l'évêque; et Guillaume de la Marck pourra aisément les y aller chercher, s'il est la moitié aussi fort qu'il prétendoit l'être, il y a huit jours.

— *Potz tausend!* Nous être aussi forts et plus forts. Mais nous avoir entendu parler d'une centaine de lances arrivées de Bourgogne; et à cinq hommes par lance, voyez-vous, c'est juste cinq cents; et, en ce cas, *der Teufel!* eux avoir bien plus d'envie de nous chercher que nous de les trouver, car l'évêque avoir de bonnes forces sur pied; oui, avoir de bonnes forces.

— Il faut donc vous en tenir à l'embuscade à la Croix-des-Trois-Rois, ou renoncer à l'aventure.

— Renoncer à l'aventure! renoncer à enlever une riche héritière pour être la femme de notre noble capitaine! *Der Teufel!* Moi plutôt attaquer l'enfer! *Meine seele!* nous tous devenir bientôt des princes et des *hertzogs*, que vous appelez ducs; avoir une bonne cave, force bonne argent

de France, et peut-être quelques jolies filles par-dessus le marché, quand le Barbu en avoir assez.

— Ainsi donc, l'embuscade de la Croix-des-Trois-Rois tient toujours?

— *Mein Gott*, oui sans doute. Nous jurer de les y amener, et quand eux être descendus de cheval, et être à genoux devant la croix, ce que personne ne manque à faire excepté des fils païens, comme toi, nous tomber sur eux, et les femmes être à nous.

— Fort bien, mais je n'ai promis de me charger de cette affaire qu'à une condition : je n'entends pas qu'on touche à un seul cheveu de la tête du jeune homme. Si vous m'en faites serment par les carcasses de vos trois Rois qui sont à Cologne, je vous jurerai par les sept Dormans, de vous servir fidèlement pour tout le reste. Et, si vous ne tenez pas votre serment, je vous préviens que les sept Dormans viendront vous éveiller sept nuits de suite, et qu'à la huitième ils vous étrangleront et vous dévoreront.

— Mais, *Donner und hagel!* pourquoi vous être si inquiet pour la vie de ce jeune homme? lui n'être pas de votre sang ni de votre nation.

— Que vous importe, honnête Heinrick? Il y a des gens qui aiment à couper la gorge aux au-

tres, et il y en a qui se plaisent à leur sauver le cou. Ainsi, jurez-moi qu'il ne lui en coûtera ni la vie, ni la moindre blessure, ou, de par l'astre brillant d'Aldeboran, cette affaire n'ira pas plus loin. Jurez-le-moi par les trois Rois de Cologne, comme vous les appelez, car je sais que vous ne faites cas d'aucun autre serment.

— Toi être vraiment comique! dit l'Allemand. Eh bien donc! moi jurer.....

— Un moment, s'écria Hayraddin; demi-tour à droite, brave lansquenet, et tournez la tête du côté de l'Orient, afin que les trois Rois vous entendent.

Le soldat prêta le serment de la manière qui lui étoit prescrite, et dit ensuite qu'il se tiendroit à l'embuscade, et que l'endroit étoit fort convenable, puisqu'il n'étoit guère qu'à cinq milles de distance du lieu où ils se trouvoient.

— Mais, ajouta-t-il, pour rendre l'affaire bien sûre, moi penser convenable de placer quelques braves gens sur la gauche de l'auberge, afin de tomber sur eux, si eux avoir la fantaisie de passer par-là.

— Non, répondit le Bohémien après avoir réfléchi un moment, la vue de ces soldats, de ce côté, pourroit alarmer la garnison de Namur, et alors il y auroit un combat douteux, au lieu d'un

succès assuré. D'ailleurs ils suivront la rive droite de la Meuse, car je puis les conduire comme bon me semble, ce montagnard écossais, malgré sa méfiance, s'en rapportant entièrement à moi pour le guider, et n'ayant jamais demandé l'avis de personne sur la route à suivre. Mais aussi je lui ai été donné par un ami sûr, par un homme de la parole duquel personne ne s'est jamais méfié, avant d'avoir appris à le connoître un peu.

—Maintenant, l'ami Hayraddin, dit le lansquenet; moi avoir une petite question à vous faire. Moi pas concevoir comment avoir pu faire que vous et votre frère étant, comme vous le prétendre, de grands *sternen-deuter*, que vous appeler astrologues, vous n'avoir prévu que lui devoir être pendu. *Hunker!* cela n'être-t-il pas singulier?

—Je vous dirai, Heinrick, répliqua le Bohémien, que si j'avois su que mon frère étoit assez fou pour aller raconter au duc de Bourgogne les secrets du roi Louis, j'aurois prédit sa mort aussi sûrement que je prédirois du beau temps en juillet. Louis a des oreilles et des mains à la cour de Bourgogne, et le duc a quelques conseillers pour qui le son de l'or de France est aussi agréable que le glouglou d'une bouteille l'est pour vous. Mais adieu, et ne manquez pas de

vous trouver au rendez-vous. Il faut que j'attende à la pointe du jour mon Écossais à une portée de flèche de l'auge de ces pourceaux fainéans, sans quoi il me soupçonneroit d'avoir fait une excursion peu favorable au succès de son voyage.

— Toi pouvoir pas partir sans boire avec moi une coup de consolation, dit l'Allemand. Oh! mais, moi oublier, toi assez bête pour ne boire que de l'eau, comme un vil vassal de Mahomet et de Termagant.

— Tu n'es, toi-même, qu'un esclave du vin et du flacon, dit le Bohémien. Je ne suis pas surpris que ceux qui sont altérés de sang te confient l'exécution des mesures de violence que de meilleures têtes ont imaginées. Quand on veut connoître les pensées des autres, ou cacher les siennes, il ne faut pas boire de vin. Mais à quoi bon te prêcher, toi qui es toujours aussi altéré que les sables de l'Arabie. Adieu, emmène avec toi mon camarade Tuisco, car, si on le voyoit rôder près du monastère, çela donneroit des soupçons.

Les deux illustres alliés se séparèrent alors, après s'être promis de nouveau de ne pas manquer au rendez-vous fixé à la Croix-des-Trois-Rois.

Durward les suivit des yeux jusqu'à ce qu'il les

eût perdus de vue, après quoi il descendit de l'arbre. Son cœur battoit en songeant combien peu il s'en étoit fallu que la belle comtesse ne fût victime d'un complot tramé avec une si profonde perfidie, si toutefois il étoit encore possible de le déjouer. Craignant de rencontrer Hayraddin en retournant au monastère, il fit un long détour, au risque d'avoir à passer par quelques mauvais sentiers.

Chemin faisant, il réfléchit très-attentivement sur ce qu'il avoit à faire. En entendant Hayraddin faire l'aveu de sa trahison, il avoit d'abord pris la résolution de le mettre à mort aussitôt que la conférence seroit terminée, et que ses compagnons seroient à une distance suffisante; mais, quand il l'eut entendu exprimer tant d'intérêt pour lui sauver la vie, il sentit qu'il lui seroit difficile d'infliger à ce traître, dans toute son étendue, le châtiment que méritoit sa perfidie. Il résolut donc d'épargner ses jours, et même de continuer, s'il étoit possible, à l'employer comme guide, en prenant toutes les précautions nécessaires pour la sûreté de la belle comtesse, à qui il s'étoit promis de dévouer sa vie.

Mais que falloit-il faire? Les dames de Croye ne pouvoient se réfugier ni en Bourgogne, d'où elles avoient été obligées de s'enfuir; ni en France,

d'où elles avoient été, en quelque sorte, renvoyées. La violence du duc Charles, dans le premier de ces deux pays, étoit à peine plus à craindre pour elles, que la politique froide et tyrannique du roi dans l'autre. Après y avoir profondément réfléchi, Durward ne put imaginer rien de mieux que d'éviter l'embuscade, en suivant la rive gauche de la Meuse pour se rendre à Liége, où ces dames, suivant leur premier projet, se mettroient sous la protection du saint évêque. On ne pouvoit douter que ce prélat n'eût la volonté de les protéger; et, s'il avoit reçu un renfort de cent hommes d'armes, il en avoit le pouvoir. Dans tous les cas, si les dangers auxquels l'exposoient les hostilités de Guillaume de la Marck, et les troubles de la ville de Liége, devenoient imminents, il pouvoit toujours envoyer ces malheureuses dames en Allemagne, avec une escorte convenable.

Pour conclusion, car quel homme a jamais terminé une délibération sans quelque considération personnelle? Quentin pensa que le roi Louis, en le condamnant de sang-froid à la mort ou à la captivité, l'avoit affranchi de ses engagements envers la couronne de France, et il prit la résolution positive d'y renoncer. L'évêque de Liége avoit probablement besoin de soldats; et,

par la protection des belles comtesses, qui maintenant, et surtout la comtesse Hameline, le traitoient avec beaucoup de familiarité, il pouvoit obtenir de lui quelque commandement, peut-être même être chargé de conduire les dames de Croye dans quelque place qui leur offrît plus de sûreté que Liége et ses environs. Enfin, elles avoient parlé, quoique en quelque sorte en badinant, de lever les vassaux de la comtesse Isabelle, comme beaucoup de seigneurs le faisoient dans ces temps de troubles, et de fortifier son château de manière à le mettre en état de résister à toute attaque; elles lui avoient demandé en plaisantant s'il vouloit être leur sénéchal, et remplir cette place périlleuse; et comme il avoit accepté cette proposition avec autant de zèle que d'empressement, elles lui avoient permis de leur baiser la main en signe de sa promotion à cette fonction honorable et de confiance. Il avoit même cru remarquer que la main de la comtesse Isabelle, une des mains plus belles et mieux faites qui eussent jamais reçu pareil hommage d'un vassal dévoué, avoit tremblé tandis que ses lèvres s'y reposoient un instant de plus que ne l'exigeoit le cérémonial, et que ses joues et ses yeux avoient donné quelques marques de confusion quand elle l'avoit retirée.

Digitized by Google

Quelque chose ne pouvoit-il pas résulter de tout cela? Et quel homme brave, à l'âge de Quentin, n'auroit pas permis à de semblables considérations d'influer un peu sur sa détermination?

Ce point réglé, il eut à réfléchir sur la manière dont il agiroit à l'égard de l'infidèle Bohémien. Il avoit renoncé à sa première idée de le tuer dans le bois même; mais, s'il prenoit un autre guide, et qu'il le laissât en liberté, c'étoit envoyer le traître au camp de Guillaume de la Marck, pour y porter la nouvelle de leur marche. Il pensa à prendre le prieur pour confident, et à l'engager à tenir le Bohémien prisonnier jusqu'à ce qu'ils eussent le temps d'arriver à Liége; mais, en y réfléchissant, il n'osa pas hasarder de faire une pareille proposition à un homme que la vieillesse avoit dû rendre timide; et qui, comme moine, considérant la sûreté de son couvent comme le plus important de ses devoirs, trembloit au seul nom du sanglier des Ardennes.

Enfin, il arrêta un plan d'opération sur lequel il crut d'autant mieux pouvoir compter, que l'exécution n'en dépendroit que de lui; et pour la cause qu'il avoit embrassée, il se sentoit capable de tout. Le cœur plein de hardiesse et de fermeté, quoique sans se dissimuler les dangers

de sa position, Quentin pouvoit être comparé à un homme qui marche chargé d'un fardeau dont il sent la pesanteur, mais qu'il ne croit pas au-dessus de ses forces. Ce plan venoit d'être arrêté dans son esprit, quand il arriva au couvent.

Il frappa doucement à la porte; un frère, que le prieur avoit eu l'attention d'y placer pour l'attendre, l'ouvrit; et l'informant que tous les frères devoient rester dans l'église jusqu'au point du jour, pour prier Dieu de pardonner les divers scandales qui avoient eu lieu dans la communauté pendant la soirée précédente, il proposa à Quentin d'aller partager leurs exercices de dévotion; mais les vêtements du jeune Écossais étoient tellement mouillés, qu'il ne crut pas devoir accepter cette offre, et il demanda la permission d'aller s'asseoir près du feu de la cuisine, afin de pouvoir sécher ses habits avant de se mettre en route. Il désiroit d'ailleurs que le Bohémien, quand il le reverroit, n'aperçût rien en lui qui pût le porter à soupçonner son excursion nocturne.

Le digne frère, non-seulement lui accorda sa demande, mais voulut même lui tenir compagnie; circonstance dont Durward fut d'autant plus charmé, qu'il désiroit se procurer quelques renseignements sur les deux routes dont

il avoit entendu parler pendant la conversation du Bohémien avec le lansquenet.

Le frère, qui justement étoit souvent chargé des affaires extérieures du couvent, étoit, de toute la communauté, celui qui pouvoit le mieux répondre aux questions que Quentin lui fit à ce sujet; mais il ajouta qu'en bonnes pèlerines, c'étoit un devoir pour les dames qu'il escortoit de suivre la rive droite de la Meuse, afin de payer le tribut de la dévotion devant la Croix-des-Trois-Rois, élevée à l'endroit où les saintes reliques de Gaspard, de Melchior et de Balthasar, noms que donne l'église catholique aux trois mages qui vinrent de l'Orient pour apporter leurs offrandes à Bethléem, s'étoient arrêtées lorsqu'on les transportoit à Cologne, et où elles avoient fait plusieurs miracles.

Quentin lui répondit que ces pieuses dames étoient déterminées à observer avec la plus grande ponctualité toutes les saintes stations de leur pèlerinage, et qu'elles visiteroient certainement celle de la Croix-des-Trois-Rois, soit en allant à à Cologne, soit en en revenant; mais qu'elles avoient entendu dire que la route sur la rive droite de la Meuse étoit peu sûre, attendu qu'elle étoit infestée par les soldats du féroce Guillaume de la Marck.

by Google

— A Dieu ne plaise, s'écria le frère François, que le sanglier des Ardennes ait fait de nouveau sa bauge si près de nous ! Au surplus, quand cela seroit vrai, la Meuse est assez large pour établir une bonne barrière entre lui et nous.

— Mais elle n'établira aucune barrière entre ces dames et ce maraudeur, répondit Quentin, si nous la traversons pour prendre la route de la rive droite.

— Le Ciel protégera ceux qui lui appartiennent, jeune homme, répliqua le frère. Les trois Rois de la bienheureuse ville de Cologne ne laissent pas même entrer dans l'enceinte de ses murs un juif ou un infidèle ; il seroit bien dur de penser qu'ils pussent commettre un assez grand oubli pour permettre que de dignes pèlerins venant leur rendre hommage devant la croix élevée en leur honneur, fussent pillés et maltraités par un chien de mécréant comme ce sanglier des Ardennes, qui est pire que tout un désert de païens sarrasins, et les dix tribus d'Israël par-dessus le marché.

Quelque confiance que Quentin, en bon catholique, fût tenu d'accorder à la protection spéciale de Gaspard, de Melchior et de Balthasar, il ne put s'empêcher de réfléchir que les comtesses n'ayant pris le titre de pèlerines que par poli-

tique mondaine, elles n'avoient pas trop le droit d'espérer que les trois mages les mettroient sous leur sauvegarde en cette occasion; et, en conséquence, il résolut d'éviter, autant que possible, de les exposer au besoin de l'intervention d'un miracle. Cependant, dans la simplicité de sa bonne foi, il fit vœu de faire lui-même, en propre personne, un pèlerinage aux trois Rois de Cologne, si ces illustres personnages, de sainte et royale mémoire, lui permettoient de conduire à bon port les dames qu'il escortoit.

Afin de contracter cette obligation avec toute la solennité possible, il pria le frère François de le faire entrer dans une des chapelles latérales du couvent; et là, se mettant à genoux avec une dévotion sincère, il ratifia le vœu qu'il venoit de faire intérieurement. Le son des voix des moines qui chantoient dans le chœur, l'heure solennelle à laquelle il faisoit cet acte religieux, l'effet de la foible clarté qu'une seule lampe répandoit dans ce petit édifice gothique, tout contribua à jeter Durward dans cet état où l'âme reconnoît le plus facilement la foiblesse humaine, et cherche cette aide et cette protection surnaturelle qu'aucune croyance ne promet qu'au repentir du passé et à une ferme résolution d'amendement pour l'avenir. Si l'objet de sa dévotion

étoit mal placé, ce n'étoit pas la faute de Quentin; et ses prières étant sincères, nous aurions peine à croire qu'elles ne furent pas favorablement accueillies du seul vrai Dieu, qui regarde les intentions et non les formes, et aux yeux duquel la dévotion sincère d'un païen est plus estimable que l'hypocrisie spécieuse d'un pharisien.

S'étant recommandé, sans oublier ses malheureuses compagnes, à la protection des saints, et à la garde de la Providence, Quentin alla se reposer le reste de la nuit, laissant le frère fort édifié de la ferveur et de la sincérité de sa dévotion.

FIN DU PREMIER VOLUME DE QUENTIN DURWARD.

Digitized by Google

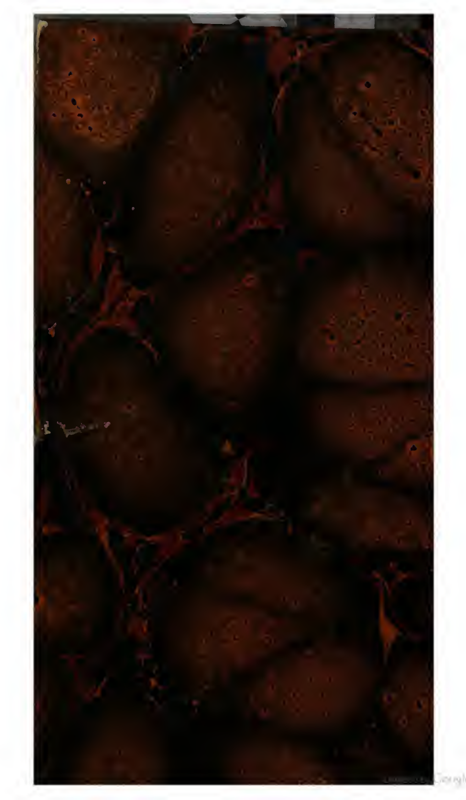
Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google





Digitized by Google